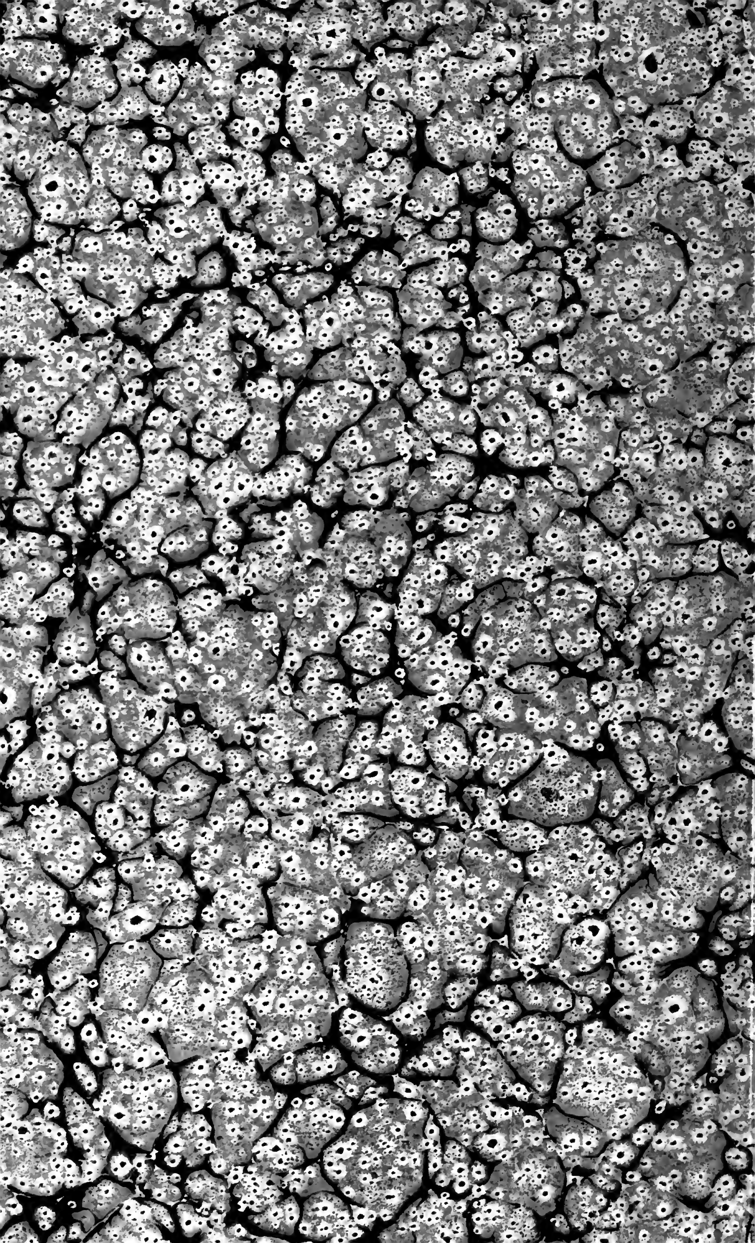
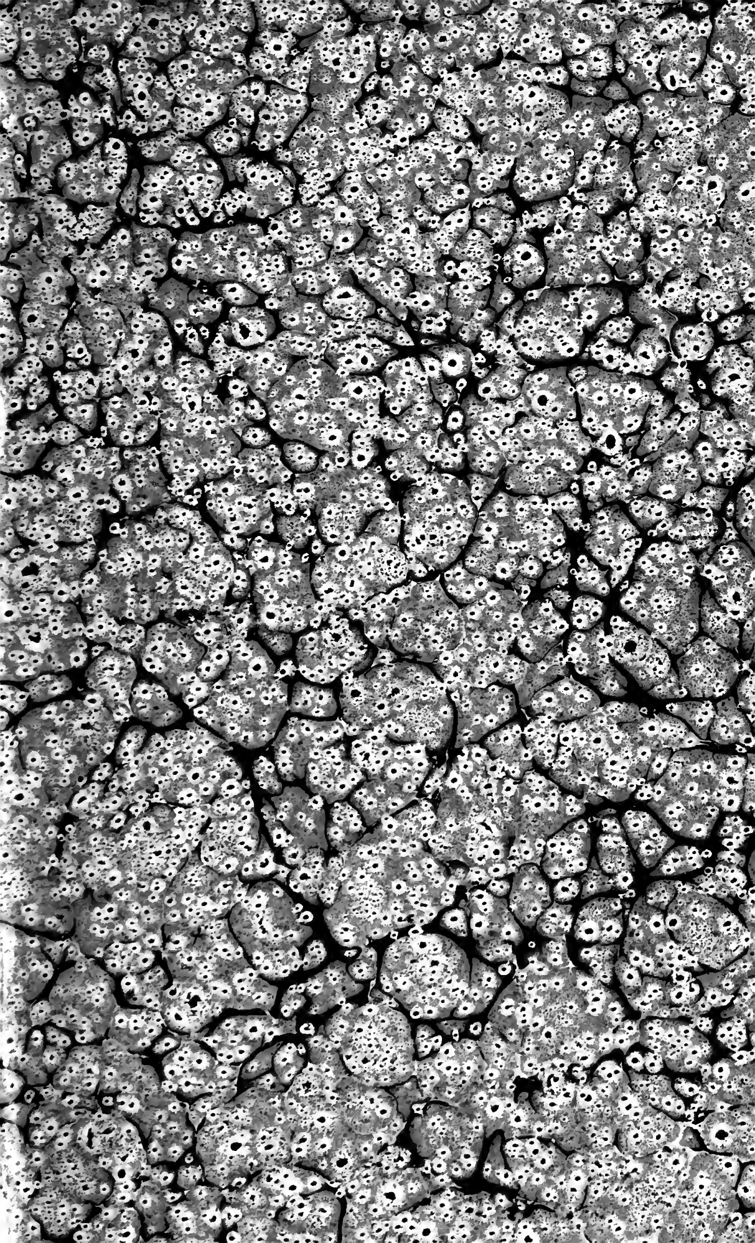

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01657640 7





LE

THÉATRE VIVANT

JEAN JULLIEN

LE

THÉATRE VIVANT

ESSAI

THÉORIQUE ET PRATIQUE

L'ÉCHÉANCE

LA SÉRÉNADE. — LE MAITRE. — LA MER

VIEILLE HISTOIRE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

1892

LE THÉATRE VIVANT



THÉORIE

PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE DE « L'ÉCHÉANCE »

LE THÉATRE VIVANT

I

Plusieurs bons esprits s'étant mépris sur mes intentions, j'ai cru, en publiant l'ECHÉANCE, devoir faire suivre le titre de la mention : *Étude psychologique*. Ce sous-titre prétentieux ne me satisfait guère, mais on m'assure que, (n'ayant point allumé ma lanterne) il est nécessaire pour éclairer le lecteur, et, puisque Antoine n'est plus là pour dissiper par son incomparable mimique l'obscurité de mon texte, je m'en tiens à cette désignation.

J'ai été en effet fort surpris, en ouvrant après dix-huit mois le carton dans lequel étaient entassés pêle-mêle les documents relatifs à l'ÉCHÉANCE, de la quantité d'articles, de chroniques, de lettres inspirés par ce petit acte, et terrifié, après dépouillement, de voir que bien peu avaient compris ce que j'avais voulu faire : deux ou trois écrivains à peine, très

inconnus et très province. Pour montrer combien l'idée de la pièce fut peu saisie par la grande presse, qu'il me soit permis de mettre avant tout, sous les yeux du lecteur, les extraits de quelques comptes rendus.

M. Sarcey comparait la pièce à un monologue grotesque du *Chat Noir* et se croyait encore au cabaret du gentilhomme Salis :

Ils (*Samuel et Galabert*) viennent de s'embrasser (!!!) quand madame entre et tandis que le mari range des papiers, Samuel (*c'est Galabert qu'il eût fallu écrire, mais cela importe peu*) glisse à l'oreille de la jeune femme :

— Hein ! ai-je été assez fort ?

— Tu es un ange ; lui répond-elle.

Et la toile tombe.

C'est pour aboutir à cette gaminerie que l'ÉCHÉANCE a été écrite. Si c'est à l'aide de ces procédés que l'on s'imagine renouveler le théâtre?

(*Temps*, 4 février 1889.)

M. Fouquier en faisait une question d'école et apportait son dénouement, point banal certes, et d'une vérité d'observation qui frappera tout le monde :

« Suis-je fort ? » dit Galabert à sa complice, et elle lui répond : « Tu es un ange ! » Ici se voit tout l'artifice de l'école, qui consiste à prendre, dans toute situation, les termes les plus bas, (*le mot ange sans doute ?*) les sentiments les plus vils. Un idéaliste aurait fait la même pièce en la terminant ainsi : Galabert dirait à la femme : « Suis-je fort ? » — et elle, qui se serait sacrifiée (*quel euphémisme !*) pour sauver son mari, lui dirait : « Vous êtes bête ! C'est mon mari que j'adore. »

Je trouverais cela hardi tout autant, tout autant « vécu ».

(*XIXe Siècle*, 2 février 1889).

M. Pessard était plus catégorique :

M. Jean Jullien n'est point préoccupé, au même degré que ses collègues, de la vérité au théâtre. Il nous montre un banquier, racontant dans un éternel mono-

logue, plus long que les récits réunis des tragédies classiques, ses malheurs financiers et conjugaux. M. Jean Jullien croit qu'une traite (*qui lui parle d'une traite ?*) impayée à l'heure dite entraîne à sa suite, et tout de suite, la déclaration de faillite et la comparution devant la police correctionnelle. (*M. Pessard n'a probablement jamais entendu parler des opérations de bourse et il ignore le monde de la coulisse. Tant mieux pour lui.*)

Il croit aussi que les femmes mariées qui ont un amant assez épris pour obtenir de lui des prêts de 50,000 francs, n'hésitent point à dire à leur mari, devant l'ami passionné, des mots d'une tendresse intime qui doivent lui déchirer le cœur. Moi, je crois que M. Jean Jullien ignore la législation commerciale, la psychologie féminine, et a tort d'abuser du monologue. Pour un jeune, c'est par trop vieux jeu.

(*Gaulois*, 1er février 1889.)

M. Besson n'était pas moins catégorique :

M. Jullien est ce jeune malade qui a fait représenter, l'an dernier, au même Théâtre-Libre, la *Sérénade*.

Ces pièces sont de celles que tout le monde a écrites sur les bancs du collège, entre quatorze et quinze ans, quand il s'agissait d'épater les copains et d'embêter le pion.

On ne peut les prendre au sérieux.

M. Jullien croit connaître la vie parce qu'il aura lâché une énormité ordurière et s'imagine qu'il révolutionnera le théâtre parce qu'il aura accumulé de grosses malpropretés dans une tirade.

(*Evénement*, 2 février 1889.)

Quant à M. Vitu, il qualifiait la pièce de : *Morceau de venaison (?) assez bien servi par MM. Antoine, Collé, Pinsard et par Mlle Dorsy.*

On voit que ces appréciations très encourageantes pour un auteur à sa deuxième pièce, n'étaient guère empreintes de cette bonhomie, de ces trésors de bonté et d'indulgence que certains critiques se flattent de

dépenser follement pour les jeunes. Il est juste d'ajouter, qu'un an plus tard, après la représentation de *Le Maître*, ces messieurs ont sensiblement modifié leur manière de voir à mon égard ; ce qui prouve, une fois de plus, le flair de ces arbitres de l'Art. Mais passons, qu'il ne soit plus parlé d'eux.

Une chose m'étonne : dans la plupart des critiques faites alors, les protestations s'élevaient plutôt contre l'auteur, que contre la pièce : « bien accueillie, disait-on, par le public » ; pourquoi ces injures, ces grossièretés ? qu'avais-je fait pour les mériter ? Voici. Au lieu de m'introduire subrepticement dans un théâtre sous le manteau d'un maître, en adaptant à la scène un ouvrage célèbre dans la littérature, au lieu de me laisser conduire par la main jusqu'à la rampe par quelque vétéran de la scène, qui m'eût inculqué les principes de la pièce bien faite, de la pièce « théâtre », j'ai eu « la prétention inouïe » de vouloir entrer seul en présentant au public des ouvrages écrits par moi seul et selon mes idées, sans que les directeurs, les critiques ou les maîtres aient promené leurs lourdes pattes sur le manuscrit. Je risquais, direz-vous, de me voir fermer la porte au nez dans tous les théâtres de Paris ; ça n'a pas manqué. Enfin, Antoine est venu et j'ai pu produire trois de mes pièces, pièces qui, on me l'accordera, je crois, ne sont pas coulées dans le moule de toutes les autres. Eh mais ! voilà ce qu'on ne me pardonne pas, je suis un insoumis, je refuse de me faire bénir par MM. Dumas fils, Meilhac ou Sardou, je ne veux pas m'agenouiller devant MM. de la Comédie ou de l'Odéon en leur disant : « Maîtres, maîtres, à tout ce que

vous demandez je souscris d'avance, coupez, corrigez, émasculez ! » J'évite d'encombrer leurs salons et leurs antichambres, l'œil humble et le sourire discret ; je ne suis pas sérieux !

Dans le fond, ces braves gens n'ont peut-être pas tort, ils voient mon intérêt personnel mieux que moi. « Pourquoi, me disait l'un d'eux, nous donnez-vous des pièces pour lesquelles il faut une interprétation spéciale et des pièces qui ne peuvent pas faire un sou dans un vrai théâtre? Que demande le public? le public demande du vaudeville, faites donc du vaudeville, vous pouvez arriver facilement à vous y créer une jolie place, et ça vous rapportera de l'argent ! » Je lui répondis qu'il y a tantôt dix ans, j'avais abandonné pour la littérature une situation lucrative, que, sachant à quelle misère je me vouais, j'avais renoncé à me créer un foyer, que le peu que je possédais je l'avais dépensé pour le triomphe de mes idées et que certes, je n'avais pas fait tant de sacrifices dans le but de disputer à MM. Bisson, Toché ou Grenet-Dancourt les rayons de leur gloire. Il haussa les épaules en murmurant que je n'étais pas de mon siècle ; mais en pensant tout bas « quel imbécile ! » il avait peut-être raison ; ma foi tant pis ! C'est donc en pleine connaissance de cause, après mûres réflexions, point du tout malade comme tenterait de l'insinuer M. Besson, à quelques années de la quarantaine, âge auquel on n'est plus fait pour les farces de collège et où l'on a déjà une certaine expérience de la vie, que je présente au public mes essais de Théatre Vivant.

II

1. — En quoi consiste le théatre vivant. — Actuellement, on peut partager en trois genres les ouvrages destinés à la scène : 1° *la farce, le vaudeville* qui est la forme la plus rudimentaire du théâtre, une invention grossière ou lubrique destinée à provoquer le rire ; 2° *la comédie, le drame* qui constituent le genre sérieux et qui sont une émanation de la philosophie de la vie, l'étude de l'être humain dans ses rapports avec ses semblables ; 3° *la tragédie, la féerie*, expression la plus haute de notre art et qui est à la comédie ce que la poésie est à la prose. Or, la tragédie n'est plus de mode, M. Jules Verne et les acrobates se sont emparés de la féerie faite pour les poètes, le public est las de voir toujours la même comédie et le même drame, le même mari trompé, le même enfant naturel, la même ingénue épousant à la fin l'amoureux de son cœur, et le même traître ; le vaudeville règne donc sans partage, le vaudeville, genre à la portée des intelligences les plus médiocres, pièces qui parlent à la brute et non à l'esprit, qui réjouissent les intestins en mal de digestion au détriment du cerveau.

Des tentatives ont été faites pour relever le théâtre sérieux, certains auteurs suivant l'évolution de la

littérature voulaient créer un théâtre naturaliste; mais leurs essais n'ont obtenu et ne pouvaient obtenir aucun résultat. En effet, ce théâtre naturaliste usait de la manière, des procédés et des « ficelles » de la convention, non seulement dans l'agencement scénique et le dialogue, mais encore dans l'interprétation et la mise en scène ; c'est comme si nos ingénieurs voulaient se servir des canalisations du gaz pour conduire l'électricité ! Mettre de la brutalité dans l'action et des gros mots dans la bouche des personnages, employer des accessoires nature, ne peut constituer une réforme. Si la pièce jouée par des acteurs de tradition s'achemine, après une exposition oiseuse, vers un incident quelconque pour se terminer par un dénouement heureux ou tragique, en se servant de tous les trucs, subterfuges, quiproquos et invraisemblances du vieux théâtre, ce n'est vraiment pas la peine de changer. A un genre nouveau, il faut une coupe de pièce nouvelle, une mise en scène nouvelle, des comédiens nouveaux, et les jugements critiques doivent être prononcés d'après une *optique* nouvelle. J'ajoute que, de même que l'art n'est pas seulement la nature, de même *le théâtre ne doit pas être seulement la vie.*

2. — Le théatre sérieux est une image vivante de la vie. — Le but principal de ce théâtre est d'intéresser le spectateur et surtout de l'émouvoir, il doit pour cette raison serrer la vie du plus près possible. Les personnages seront des êtres humains et non des créatures de fantaisie, les interprètes de simples bonshommes, parlant comme ils parleraient dans la vie réelle, en haussant toutefois un peu le ton ; et

non, des acteurs qui exagèrent dans le grotesque ou l'odieux, des déclamateurs qui débitent une conférence ou développent une thèse en faisant montre de prétentieuses qualités de diction. Il faut, pour que ce théâtre atteigne son but, que tout ce qui rappelle le métier ou la boutique, tout ce qui pourrait déceler le travail de l'auteur ou la présence d'un acteur disparaisse, tant pis pour le style de l'un et les effets de l'autre, tout doit se fondre dans le personnage : *un comédien peut intéresser, un homme impressionne.*

Il faut que le public perde pour un instant le sentiment de sa présence dans un théâtre, et pour cela, je crois nécessaire, dès que le rideau se lève, de faire l'obscurité dans la salle, le tableau ressortira avec une vigueur plus grande, le spectateur demeurera attentif, n'osera plus causer et deviendra presque intelligent. C'est la seule façon de représenter du théâtre sérieux.

A part les concessions indispensables de temps, de lieu et de distances, puisqu'on ne saurait faire tenir l'infini entre trois murs, il n'est pas de convention dont on ne puisse s'affranchir. Entre mille, je citerai quelques exemples. Nous avons conservé des tréteaux et des chandelles, le préjugé de la rampe, la rampe qui veut que les artistes soient éclairés par le bas; tandis que dans la vie nous le sommes par en haut ; pourquoi ne pas éteindre la rampe, augmenter les herses et l'éclairage sur la scène? Il me semble bon aussi de s'interdire, ainsi que le font les Anglais, l'emploi des accessoires peints qui font à une pièce vraie un cadre ridicule et grotesque, mieux

vaut une toile toute nue que ces barbouillages enfantins qui ne trompent personne. Enfin dans la mise en scène, dans le jeu des acteurs, il est irrationnel de faire tout converger vers la boîte du souffleur. Si le comédien doit toujours suivre les impressions de la salle du bout de l'oreille, il doit n'en rien laisser paraître, jouer comme s'il était chez lui, sans se préoccuper de l'émotion qu'il soulève, des bravos ou des chuts ; il faut que l'emplacement du rideau soit un quatrième mur transparent pour le public, opaque pour le comédien.

3. — UNE PIÈCE EST UNE TRANCHE DE LA VIE MISE SUR LA SCÈNE AVEC ART. — On s'acharne à nous répéter que le théâtre est l'*art des préparations* et que le public avant tout doit être mis dans la confidence ; je crois le principe faux et le procédé absolument mauvais. *Le théâtre est l'action* ; c'est bien plus ce qu'il voit que ce qu'il entend qui frappe le spectateur, le dialogue d'action l'empoigne, le récit l'ennuie ; et il a raison, le récit est fait pour le livre. L'action doit faire vibrer la pièce du commencement à la fin, elle est comme sa respiration, la pulsation de son sang, sa vie. Il n'est pas nécessaire, bien entendu, d'avoir tout le temps une action serrée, intense, violente (on n'a pas toujours la respiration haletante et le pouls ne bat pas toujours la charge), qu'il y ait un minimum d'action, si vous voulez, mais qu'il y en ait à chaque réplique ; et que d'acte en acte elle croisse en intensité. Quant à mettre d'avance le public dans la confidence, jamais ; le public demande à être surpris, car la vie n'est que sur-

prise ; ne déjoue-t-elle pas, comme à plaisir, nos prévisions ? je crois que l'intérêt d'une pièce résidera surtout dans cette inconnue. Si le spectateur dès votre premier acte prévoit ce qui va se passer aux suivants, comment diable voulez-vous retenir son attention ? il attendra le dénouement comme on attend la rime fatale dans les vers de M. Coppée. Je dis même que, sans amener les scènes à brûle pourpoint et a contresens, il faut préparer le moins possible à la succession des scènes et à la progression de l'intrigue.

Que deviennent alors, me direz-vous, l'exposition et le dénouement ? — Deux inutilités. — On ne s'intéresse pas aux gens qu'on ne connaît pas ? C'est l'action seule qui doit vous intéresser et non les individus en eux-mêmes par ce qu'ils ont fait avant ou feront après. Est-ce que Shakespeare, qui connaissait son théâtre, perdait son temps en expositions et préparations ? Est-ce Othello et Hamlet qui nous émeuvent, personnellement, ou la jalousie de l'un et la philosophie de l'autre incarnées dans des êtres humains ? Et malgré les présentations interminables de ses personnages, M. Dumas fils arrive-t-il à nous donner de ses héros une impression autre que celles de mannequins déclamatoires ? Du moment qu'un personnage est vrai, il n'a pas besoin d'être présenté.

D'un autre côté, convenez que le dénouement tel que l'exigent les critiques et les directeurs est une absurdité ; un incident de l'existence se termine-t-il fatalement par le mariage ou la mort ? La vie n'est pas aussi simple. Si j'avais voulu continuer la *Séré-*

nade telle que le sujet s'en est présenté à moi dans la vie réelle, il m'eût fallu trois autres actes et peut-être que, dans quelques années, il en faudrait encore trois. *Ce n'est donc qu'une tranche de la vie* que nous pouvons mettre en scène, l'exposition en sera faite par l'action même et le dénouement ne sera qu'un arrêt facultatif de l'action qui laissera par-delà la pièce le champ libre aux réflexions du spectateur; car notre but n'est pas de prêter à rire, mais surtout de donner à penser.

4. — De la synthèse de la vie dans la pièce. — C'est dans le choix du sujet, l'étude des caractères, la solidité de la charpente que réside l'art de l'auteur dramatique. Après avoir, entre les broussailles de la vie, cueilli l'idée simple comme une églantine, il faut trouver le terrain dans lequel elle pourra prendre solidement racine, croître et se développer.

Il est bon de se rappeler, pour le choix du thème, que la hardiesse n'est pas toujours de l'art, que les sujets compliqués, extraordinaires, exceptionnels, ne sont pas toujours les meilleurs. Ce n'est point non plus dans un monde de fantaisie ou extravagant que l'auteur placera son action, mais dans un monde qu'il aura fréquenté et qu'il connaîtra bien; les hommes grands ou petits sont toujours des hommes et ne diffèrent en vices et en vertus que par des nuances. Il s'interdira par conséquent de travailler pour la Comédie-Française, où les comédiens exigent d'être princes, comtes ou barons de fantaisie, grand'croix de la Légion d'honneur et pourvus au moins de cent mille livres de rente imaginaires.

Quand il aura groupé ses documents, réuni les

traits caractéristiques, les phrases de situation, étudié la manière d'être et de se comporter de ses personnages, quand en un mot l'analyse sera terminée, viendra la synthèse ; *car une pièce c'est la synthèse de la vie par l'art*, en opposition avec le livre qui n'en est que l'analyse. L'auteur vivra mentalement longtemps avec ses personnages, arrivera à penser comme eux, et bientôt il possédera la langue propre à chacun d'eux et pourra écrire un dialogue vrai, sans chercher, bien entendu, à faire des effets de style déplacés. Auparavant il se sera occupé de la charpente, aura réuni logiquement les actes et les scènes par une intrigue solide, basée sur des faits vus, sans se borner à attacher des conversations bout à bout, à l'aide de grossières ficelles, il aura déterminé les entrées, les sorties, et les aura justifiées par le naturel. Alors que les fondations seront ainsi posées, les échafaudages dressés, les charpentes ajustées, la construction définitive marchera vite. Eviter la tirade, la démonstration, l'explication lente et tout ce qui peut rappeler la salle des Capucines. Le dialogue sera concis, alerte et surtout imagé, de façon à frapper du premier coup le spectateur ; tous les personnages, ceux de premier plan et de second, les figurants même, seront dessinés avec le même soin ; enfin l'auteur se rappellera, pour la tenue générale de sa pièce, que la représentation de la vie n'exclut ni l'esprit ni le rire, et que la principale qualité d'une œuvre dramatique, c'est d'intéresser et d'émouvoir sans jamais fatiguer.

5. — La vie doit exister dans la mise en scène. — Faire parler des personnages est bien, ce n'est pas

tout, je dirai même que le langage est tout à fait secondaire ; ne nous intéressons-nous pas, dans la vie, à foule de gens que nous voyons aller, venir et gesticuler, sans entendre ce qu'ils disent ? c'est la raison d'être de la pantomime et aussi du ballet. Le théâtre étant l'action, et action signifiant mouvement, la marche de ces personnages préoccupera bien plus l'auteur dramatique que leur langage. J'ai pris à cet égard une habitude que je crois bonne, c'est d'établir mes pièces d'abord en pantomime et, quand je connais bien les allées et venues de mes bonshommes, je les fais parler. Prenez l'ECHÉANCE, vous pouvez aussi bien la jouer en pantomime qu'en pièce dialoguée et monologuée. Les répétitions arrivent à ne pas plus modifier cette mise en scène qu'elles ne modifient le texte, quoique, en cette partie de l'art dramatique, on bénéficie beaucoup des trouvailles d'un interprète, surtout quand cet interprète est Antoine, déconcertant par la justesse et le naturel de sa mimique.

Dans les vrais théâtres, pour cette besogne, la plus délicate de la pièce, les auteurs s'en rapportent généralement au metteur en scène, qui prend à la Comédie-Française le nom de semainier. Pour le THÉATRE VIVANT, ce serait comme si l'on allait chercher des invalides pour apprendre la nouvelle théorie aux recrues. Ces vieux de la vieille, conservateurs entêtés des traditions et des conventions, sont les ennemis nés de toute tentative nouvelle. Il semble que ces garçons d'accessoires, seuls dépositaires du secret des dieux, aient seuls le don de faire marcher comme il sied, et, contre ces bornes viennent se

heurter invinciblement: auteurs, interprètes, directeurs. Or, ces maroufles ignares qui voient aussi clair en art que moi en sanscrit, sont des tyrans qui sévissent sans merci contre tout ce qui sort de leur routine. Ils ont inventé un marcher spécial pour le théâtre, réglé les sorties en plusieurs temps et agrémenté les entrées de temps d'arrêt, catalogué tout un jeu de passades et de gestes obligatoires, enfin ils ont enlevé au comédien tout son naturel et l'on transformé en pantin obéissant. Un exemple : lorsque deux personnages ont à converser entre eux, croyez-vous qu'au théâtre ils vont se regarder ? Jamais, ils fixent la salle et, quand ils sont plusieurs on les aligne en bataille devant la rampe et on leur donne des numéros !

Ce sont ces metteurs en scène de malheur qui enseignent l'art de jouer et de dire faux, de forcer sa voix et ses gestes, de venir au souffleur pour lancer des mots simplement bêtes qu'ils jugent à effet, eux qui commandent à la figuration ces marches et contre-marches d'ensemble si ridicules, eux qui font jouer les pièces à contresens, à contre bon sens, eux qui ont inventé cette fameuse blague de l'optique théâtrale, dont ils posséderaient seuls la théorie et la pratique; l'optique théâtrale qui rend tant de services aux critiques dépourvus d'arguments !

Il est donc indispensable, pour l'auteur qui veut faire du THÉATRE VIVANT, de se débarrasser de ce monsieur, de faire marcher son monde comme il le fait parler et de s'occuper personnellement de tout ce que comporte la mise en scène : du costume, qui ne sera pas l'étalage d'un couturier à la mode, des

accessoires, du décor, sans se fier au directeur, qui répond toujours : « Ne vous inquiétez pas, ça marchera », et qui, aux dernières répétitions, vous tire de son magasin le jardin à pavillons ou l'inévitable salon rouge, avec portes mal placées, meubles dépareillés, pour lequel on est forcé, sinon de changer complètement, du moins de modifier la mise en scène selon les sacro-saintes lois de la tradition et de l'optique.

6. —L'INTERPRÉTATION DE LA VIE SUR LA SCÈNE. — Prenons par exemple le rôle de Tartufe sur lequel, depuis deux siècles, s'escriment nos comédiens ; les uns en font un rôle comique, d'autres un troisième rôle, pour ceux-ci il est hautain et digne, pour ceux-là il se montre hypocrite et rampant, ils y voient un joyeux compère jouant une agréable comédie, ou bien un moine moinant sincère dans sa foi ; ils ont même écrit pour déterminer l'*unité du type*.

Chacun cherche à prêter uniquement à ce personnage, la dominante du caractère qui lui est propre. Chacun veut en faire, avant tout, une figure de son emploi ; ils ne comprennent donc pas que Molière, pour donner plus de force et plus de vraisemblance à son Tartufe, en a fait un homme et non un rôle. Or, un homme ne se présente ni toujours de face, ni toujours de profil, il n'est pas d'une seule pièce, ni constamment hautain, ni constamment rampant et si parfois il est comique, parfois aussi il est grave. Tartufe étant vivant doit être multiple dans son expression, tout en gardant, bien entendu, le fond de son caractère et de son tempérament qui ressort par le naturel du jeu et non par des effets cherchés. Mais

aujourd'hui le comédien n'est plus fait pour entrer dans la peau d'un rôle, c'est le rôle qui doit s'adapter au comédien, à son emploi, à sa manière, à ses défauts ; c'est un costume destiné à le faire valoir et qu'il endosse, ainsi que Diderot l'avait prévu.

L'acteur fait profession de comique, d'amoureux, de financier, il a son type imprimé dans le cerveau, il n'en démord pas. C'est ce type qui juge le rôle et veut bien, s'il lui convient, l'interpréter selon son habitude ; et si, par malheur, dans votre pièce le personnage comique dans une scène, devient tragique dans une autre, pour finir en père noble ou en amoureux, (ce qui est l'humaine vérité,) tant pis pour vous, il faudra opter pour l'un ou l'autre, parce que sans cela il déclarera que : « votre bonhomme ne tient pas debout ! » du moment qu'il n'est plus conventionnel : « il est inadmissible, ce n'est plus du théâtre ! » — « Enfin, monsieur, s'écriait en me menaçant, une comédienne de la carrière qui répétait la *Sérénade*, suis-je une Marie Laurent ou une Desclauzas, oui ou non ? — Vous êtes Mme Cottin. » lui répondis-je ; elle n'a jamais compris. Dame, que voulez-vous, voilà de pauvres diables qui se sont appliqués toute leur vie à se déformer dans un sens, ils ne peuvent plus revenir au naturel, et le pourraient-ils qu'ils ne le voudraient pas, depuis dix, quinze, vingt ans on leur a appris à dire faux, à faire des gestes ridicules, à jouer en charge ; par quels moyens persuaderez-vous à ces braves gens qu'ils ont tort et que ce qu'ils composent est d'un art grossier et puéril, indigne de l'artiste que doit être le comédien ?

Les spécialisations conventionnelles, indispensa-

bles dans le principe pour synthétiser une action, deviennent grotesques dans le THÉATRE VIVANT ; le public n'a plus besoin de reconnaître d'avance les personnages par le costume, la silhouette ou le nom comme Pierrot et Arlequin, il ne veut voir que l'individu présenté par l'auteur et cette individualité seule. Mais, comment arriver à l'individualisation du comédien ? Les acteurs d'une troupe théâtrale appartenant chacun à un type catalogué par les agences, un directeur ne peut fournir que des sujets dont le genre correspondra à certains rôles à succès devenus classiques au théâtre. Il faudra donc chercher ailleurs, parmi les jeunes, et parmi les intelligents, parmi les indépendants et les délaissés, parmi les fanatiques du théâtre, des comédiens assez amoureux de leur art pour savoir faire abstraction complète de leur personnalité (o Coquelin !) tout en jouant au naturel, mais, au naturel du personnage composé, chacun selon son *tempérament*. Je dis tempérament, car il est bien évident qu'un acteur ne peut avoir la prétention de remplir tous les rôles.

Au type de théâtre nous voulons opposer le type humain, nous voulons qu'une troupe de théâtre ne soit plus un clavier dans lequel chaque note donne invariablement le même son, que le comédien ne se contente pas d'articuler et de gesticuler, qu'il soit être vivant et non marionnette parlante. Est-il utile de l'ajouter, le maquillage doit être fort discret et le costume simple et décent (tant pis pour les demoiselles qui font du théâtre pour trouver des amants riches) ; il est aussi ridicule de voir à la Comédie-Française une ingénue pauvre porter une toilette de

deux à trois mille francs, que de voir à la Porte-Saint-Martin des princesses du sang en robes à dix-neuf sous le mètre. Ce que nous disons là pour le comédien, chargé d'un rôle, s'applique également à la figuration qui ne doit pas être un troupeau obéissant aux signes de son chef; mais, ainsi que le veulent les Allemands, un ensemble de véritables personnages jouant pour leur compte.

7. — DU PERSONNAGE SYMPATHIQUE. — Si du genre du rôle nous passons au rôle en lui-même, l'acteur qui en général se soucie fort peu de l'ensemble de la pièce et n'a qu'une ambition, éclipser ses camarades, préférera toujours le rôle pompier et le rôle à costume. S'il s'agit de comédie moderne il n'acceptera le rôle que s'il est : *à effet, long et sympathique.*

A effet, parce que le triomphe, c'est de pouvoir laisser ses camarades derrière soi, de venir à la rampe en pleine lumière, et là d'exhiber au public l'égance de ses formes ou la science de sa diction. Ces effets sont généralement stupides, excessifs et mal en place; il est bon de rappeler le trait de génie de cette actrice qui, ayant à dire : « nous causions sous un berceau de vigne vierge » prononça d'abord simplement : « nous causions sous un berceau de vigne... » puis, avançant de trois pas, prenant un air entendu et levant les yeux au ciel, murmura séraphiquement « vierge ».

Long, le rôle doit être long. Plus il y a de lignes, plus longtemps l'interprète reste en scène, sous l'œil du public et plus alors pour lui le rôle est beau. Il ne se doute pas qu'une simple figure dessinée d'un

trait, suffit à un grand artiste pour faire éclater son art. Qui des spectateurs ne se souvient d'Antoine dans la *Sérénade ?* Il avait trois répliques à dire, pas plus, trois répliques bien ternes et bien grises, c'en fut assez pour le faire applaudir de toute la salle. C'est pour cette raison de longueur que les petits rôles toujours très difficiles à tenir et souvent fort intéressants, qualifiés de *pannes*, sont absolument sacrifiés dans les vrais théâtres; les proposer à un comédien en pied, constitue une insulte grave et on laisse cela à la valetaille des utilités. D'ailleurs, je le répète, qu'est-ce que cela fait à l'acteur que la pièce soit bonne ou mauvaise, qu'elle soit bien ou mal jouée par les autres? Dans le fond il est même enchanté qu'elle soit mauvaise et mal jouée, les maladroits lui servent de repoussoir; on le plaint, on dit : « qu'il tient la pièce à lui seul, qu'il l'a sauvée. » N'est-ce pas, du reste, le procédé des étoiles qui s'entourent uniquement d'artistes de dix-septième ordre?

Enfin le rôle sera *sympathique* ou ne sera pas. Les acteurs sont tellement imbus de cette idée que le public ne sépare pas l'interprète du personnage, que les plus médiocres d'entre eux s'imaginent faire illusion sur leur talent en ne représentant que des personnages héroïques doués de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Une grande artiste qui n'a pas besoin de cet appoint, et à laquelle je présentais naguère une pièce avec un seul rôle de femme, long et rempli de grands effets de sentiment, dans un caractère qu'il lui était facile de rendre merveilleusement, me répondit : qu'elle n'en voulait pas, le

rôle sympathique n'étant pas le sien, mais celui d'une jeune fille qui ne paraissait pas et dont on parlait dans la pièce. Je me rendis à cette raison et repris mon manuscrit. Le personnage sympathique est, dans le théâtre que nous subissons, aussi indispensable que le dénouement heureux, et de ces servitudes, l'auteur doit s'affranchir, je ne dis pas systématiquement et avec un parti pris de ne mettre à la scène que des scélérats et de voir tout en noir et en mal; mais logiquement et naturellement. De même que j'ai montré tout à l'heure qu'un rôle ne peut être fait d'un seul élément comique ou dramatique, de même un rôle ne peut être sympathique ou antipathique du commencement à la fin d'une action ; nous connaissons tous des gredins qui, à leurs moments perdus, sont plus ou moins sympathiques.

Ainsi nous arrivons à déterminer la formule du Théatre Vivant telle que nous la concevons, formule vieille comme le monde, celle des tragiques grecs, celle de Shakespeare, celle de Molière, à savoir : que la spécialisation des genres et des rôles est une faute, et que le comique doit être intimement lié au dramatique, parce que telle est la vie, parce que le théâtre sérieux est l'image vivante de la vie et doit en être, pour ainsi dire, la synthèse.

III

Les principes qui précèdent, j'ai cherché à les mettre en pratique dans les trois pièces que j'ai fait représenter et dans celles qui attendent leur tour de représentation.

Pour la *Sérénade* dans laquelle je posais brutalement l'individualisation d'un personnage, grotesque dans certaines scènes, touchant en d'autres, un critique s'est écrié désespéré : « Faut-il rire, faut-il pleurer ? on ne nous le dit pas, nous n'en sa vons rien, c'est absurde !» Ce critique fera bien de s'enrôler dans la claque du Théâtre-Français, là, au moins, on l'avertira. Il serait beaucoup trop long de m'occuper ici en détail de la *Sérénade* et de *Le Maître*; puisque cet exposé doit servir de préface à l'ECHÉANCE, parlons de l'ECHÉANCE.

Avant de dire ce que j'ai prétendu faire en composant ce petit acte, permettez moi de vous présenter à la queue leu leu et sans suite, les diverses qualifications dont la critique a gratifié la pièce. On y verra l'accord parfait de ces gens de goût et ce sera un amusement pour le lecteur que de placer les signatures sous ces authentiques citations :

Pièce cruelle d'observation féroce et cinglante. — Pièce faite pour un mot comme un sonnet pour la

pointe. — Pièce cruelle, d'un sentiment amer. — Un petit drame intime. — Une comédie sans tendances morales. — Un petit acte à sujet simple. — Une tragédie intime. — Un drame poussé au noir. — Une bluette blaguant spirituellement la vie. — Un acte en prose réaliste sans importance. — Un acte au cynisme narquois — Un tableau de mœurs traité dans le goût naturaliste. — Un tableau d'un réalisme achevé. — Tableau de mœurs sans intérêt dramatique. — Un tableautin de mauvaises mœurs. — Un simple tableau de la vie parisienne. — Un tableau ironique et mordant de la vie parisienne. — Une esquisse, une scène de la vie cruelle. — Très bonne esquisse du genre brutal et express. — Petit croquis de mauvaises mœurs. — Un acte dans lequel on ignore jusqu'à la fin si le mari a tort ou raison. — Le procédé de certaines farces et des impromptus du Pont-Neuf. — Un monologue auprès duquel le récit de Théramène n'est que de la Saint-Jean. — Un monologue qui a des prétentions. — Un monologue si long que la tragédie, tous les classiques réunis n'auraient osé le risquer. — Un dialogue vif et pénétrant dont les types sont pris sur nature. — Etude de pure observation. — Evocation de la vie exacte sous l'allure narquoise et inquiétante de l'action scénique. — Etude complète et nature de mœurs vilaines et viles. — Une anecdote usée assez dramatiquement mise en scène. — Violente étude de mauvaises mœurs. — Un incident sans commentaires. — L'exposition d'une situation qu'il plaît à l'auteur de laisser en suspens. — Une plaisanterie qui a le mérite d'être courte. — Un mot de la fin d'un effet extraordinaire. — Un pessimisme outré puisqu'il est systématique. — De la brutalité naïve et voulue — Le cauchemar d'un jeune naturaliste. — Une tempête sous un crâne. — Le triomphe de l'hypocrisie. — Une inconvenance qui met à la scène des personnages dégoûtants. — Une provocation au public. — L'art pour les commerçants démunis de fonds et munis d'une jolie femme de ne pas laisser protester leurs billets. — Les angoisses d'un banquier. — Une histoire d'adultère. —

Du théâtre de marionnettes. — Du théâtre réel. — Du mauvais Becque. — Du Becque faisandé. — Un morceau de venaison. — Une ordure. — Une énormité ordurière. — Les phases de doute et de croyance d'un mari trompé. — La lutte entre l'honneur du mari et l'honneur du financier. — De l'acrobatie psychologique. — La peinture des douleurs et des lâchetés humaines. — La peinture d'un étrange état d'âme. — Un essai de théâtre psychologique.

Qu'ai-je donc eu l'intention de rendre par ce petit acte? J'ai simplement essayé de traduire à la scène le tumulte d'une âme, j'ai voulu montrer la pensée vivant et agissant seule, sous l'effet d'événements si terribles et si contradictoires, quoique vrais, qu'ils semblent défier la raison de l'homme; j'ai voulu la mettre en scène, non plus à l'aide de confidents, de personnages épisodiques, ou par un froid récit, mais telle que le cerveau qu'elle gouverne la conçoit. On a crié: «Au monologue!» Les fous, on le sait, parlent à haute voix, des gens à l'esprit inquiet au paroysme de l'exaltation parlent également à haute voix, mon monologue peut donc, à la rigueur, être justifié. D'autant plus qu'il ne s'agit pas là d'une scène racontée, d'une thèse développée, d'une tirade ou d'une conférence, mais d'un *monologue-action*. L'artiste doit beaucoup plus le jouer que le dire, sa mimique muette doit refléter à chaque instant le travail intérieur ; après de longs silences, la phrase jaillit impétueuse pour ensuite s'arrêter net. Elle reprend plus tard quand la pensée lancée sur une autre piste arrive à sa tension extrême. Il est donc indispensable de jouer ces monologues avec de longs temps, de très longs temps, mimés de façon à bien marquer la

succession progressive de chacune des phases par lesquelles passe le malheureux Samuel.

Le résultat des réflexions de notre financier est de l'amener *sans preuves*, à la découverte de la vérité, de cette vérité à laquelle tout homme aspire et qu'il est désespéré de posséder; il ne s'y tiendra pas longtemps. Une dénégation, une de ces dénégations formelles, comme celles que tout galant homme et tout homme galant, fait pour sauver sa maîtresse (lorsqu'il n'est pas pris en flagrant délit), suffit pour ramener *immédiatement* le doute en l'esprit du mari et le convaincre de son erreur. On trouve la conduite de Galabert « dégoûtante », la gredinerie n'est pas de nier avec aplomb, la gredinerie est de prendre la femme d'un ami, la femme d'un obligé, et cette prise de possession est faite avant que le rideau ne soit levé. Samuel est honnête homme, quoique financier, il y en a encore quelques-uns, il est jeune, intelligent et n'est point un cornard de profession. Valentine, elle, quoique ayant beaucoup d'estime pour son mari, l'aimant même, ne peut résister au plaisir de le tromper, et de le tromper avec un amant plus âgé, moins beau, doué de beaucoup moins d'intelligence et de cœur que Samuel, avec un amant qu'elle méprise sûrement; il ne manque pas de Valentines à Paris. Tous ont dans leur rôle des effets qui ne doivent être ni accentués, ni soulignés, mais simplement donnés avec nature pour conserver le caractère tantôt dramatique, tantôt comique et éviter de verser soit dans le mélo, soit dans la farce.

J'ai cru pousser dans l'ÉCHÉANCE un peu plus

avant mes essais de Théâtre Vivant, puisque j'ai cherché à représenter la vie de l'âme, dans un incident de l'existence réelle, synthétisé simplement avec le plus de concision possible. Cet incident a un commencement et une fin, cependant la pièce n'a ni exposition, ni dénouement, ce que ces gens-là ont fait avant nous importe peu et n'ajouterait rien à l'action; l'essentiel, il n'est pas besoin d'être très malin pour le deviner. Quant à ce qu'ils feront après : l'optimiste peut affirmer que Valentine retournera tout entière à son mari, le pessimiste que, Samuel trouvant enfin des preuves, se fera justice; je m'en lave les mains, j'ai montré ce que je voulais montrer, j'ai dit ce que j'avais à dire.

Ai-je réussi? les uns répondront oui, les autres répondront non, une innovation au théâtre ne se fait pas accepter du premier coup, il faut qu'il s'opère dans l'esprit de tous une évolution lente qui permette d'admettre le lendemain ce qui semblait une énormité la veille. Il n'y a pas encore trois ans que je donnais la *Sérénade* (le 23 décembre 87), et depuis cette époque le public et la critique même ont singulièrement évolué. C'est que je ne suis point le seul, beaucoup de jeunes et même de vieux auteurs partagent ces idées, si je ne parle que pour moi, c'est que je ne veux *ni m'abriter derrière un nom, ni compromettre qui que ce soit*, de peur qu'un même ostracisme ne vienne nous frapper tous.

Car, je ne me fais pas la moindre illusion, après avoir lu ces lignes, s'ils les lisent jamais! les maîtres m'excommunieront, les directeurs riront à se tordre, les critiques me tourneront en ridicule et les cabots

hausseront les épaules. Il est possible aussi, que nous tous qui aimons passionnément l'art dramatique et qui rêvons le relèvement et la rénovation du théâtre sérieux, nous tombions sous l'effort des gens arrivés, des directeurs encroûtés et des comédiens entêtés ; ils ont les places, ils ont la presse, ils ont l'argent.

Malgré cela, je crois que le moment était venu et qu'il était du devoir d'un de ceux qu'on appelle par dérision « jeunes », de dire bien haut au nom de quels principes et de quelle foi artistique il luttait ; l'excellent accueil fait, par le public, à ma dernière pièce *Le Maître*, m'y a décidé. Sur la scène, et je souhaite qu'il me soit encore donné de recommencer, j'ai tant bien que mal montré la pratique du THÉATRE VIVANT, aujourd'hui j'étais en droit d'en formuler la théorie : c'est fait.

Quoi qu'il en soit, l'idée est lancée, elle fera son chemin, et peut-être qu'un jour d'autres marcheront victorieux et triomphants sur la route où nous piétinons misérables, éclaboussés par les rustres.

1er *août* 1890.

DEUXIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE PRESSE

I

LA REVISION (1)

Il se signe en ce moment-ci une pétition dont l'objet est, de demander à la Chambre la revision pour certains articles du décret de Moscou. Les signataires peuvent être fixés d'avance sur le sort réservé à leur factum par les bureaux, les commissions et les sous-commissions; mais, en admettant l'impossible, c'est-à-dire : que la protestation soit prise en considération et que la campagne soit couronnée de succès, quels bénéfices réels en retirerait l'art dramatique?

La Comédie Française est un théâtre, et, n'est qu'un seul théâtre, celui entre tous sur lequel une tentative d'art nouveau a le plus de chance de tomber, et si les gouvernants voulaient faire quelque chose pour l'art dramatique, ils devraient proscrire de cette

(1) *Le Tabarin*, Février 1891.

scène subventionnée toutes les pièces modernes. La Comédie-Française devrait être comme le cénacle de toutes nos gloires de la rampe, le Louvre de l'art dramatique, et, ainsi que notre grand musée, elle ne devrait ouvrir ses portes qu'aux ouvrages consacrés d'artistes morts. L'Odéon serait, si vous voulez, le Luxembourg. Mais, que l'on modifie le comité d'administration, la commission d'examen, le comité de lecture ; l'accès de la Comédie en sera-t-il plus facile au talent? Point : les auteurs attitrés seront toujours les maîtres de la maison, et ce serait un bien vilain tour à lui jouer, que d'y faire interprêter, malgré les comédiens, un auteur dont les tendances différeraient de l'esthétique officielle estampillée au timbre de 1680.

L'œuvre de la revision serait donc bien plus stérile encore que l'œuvre de la création ! Napoléon Ier confondait troupe de comédiens et troupe de guerre, faits d'armes et œuvres d'art : nos protestataires d'aujourd'hui semblent vouloir eux, assimiler les pièces de théâtre à des denrées, dont certains décrets protecteurs ou prohibitifs peuvent favoriser la production. Il faudrait pourtant distinguer entre art dramatique et agriculture, entre littérateurs et animaux gras ! Quant à l'initiative officielle, à l'art de commande, il est démontré qu'il n'a jamais rien produit ; les manifestations de l'art ne s'organisent pas comme les manifestations sur la voie publique ; nous en avons eu un exemple en 1889, quand il s'est agi de composer une cantate sur un poème imposé.

Avant tout, ce qu'il convient de chercher à modifier c'est d'abord le goût du public, trompé par les

spéculations de certains directeurs et par la routine des comédiens ; ensuite, les conditions qui font d'un écrivain quelconque, soit un auteur, soit un critique dramatique. Personne n'a plus l'air de se douter que le théâtre est un art au même titre que la peinture, la sculpture et la musique ; pour les directeurs c'est une industrie, pour les acteurs un métier et pour les auteurs, qui acceptent le principe de l'offre selon la demande, c'est du pur commerce. Pourquoi s'étonner alors que le public n'aille plus au théâtre que par mode et qu'il se désintéresse de plus en plus des efforts artistiques faits sur la scène ?

On surprendrait bien des gens en leur disant, lorsqu'ils s'engouffrent sous les portes du Palais de l'Industrie ou du Champ de Mars pour admirer les œuvres des salons, que les jouissances esthétiques qu'ils viennent chercher là, et celles qu'ils seraient en droit d'exiger du théâtre, sont de même ordre. Ils se récrieraient : « Nous allons au théâtre pour nous amuser, ici, nous venons admirer des œuvres d'art ! Ici, c'est l'interprétation harmonieuse de la pensée ou de la nature, par la ligne ou la couleur qui nous charme ; tandis que votre théâtre ne fait que de la déclamation, de la caricature ou du grotesque ! » Est-il, en effet, en notre théâtre moderne, des œuvres d'imagination qui égalent en grandeur les compositions de notre Puvis de Chavannes ? Est-il des œuvres d'observation supérieures à celles de Degas ou de Monet ? Hélas, théâtre idéaliste, théâtre réaliste, le vaudeville a tout submergé de sa grossièreté, remplaçant l'art par le métier et l'esprit par la sottise.

Et cependant l'art dramatique lui aussi aspire « à l'interprétation harmonieuse de la pensée et de la nature » sans en être toutefois l'expression exacte ; ce en quoi il est bien le frère de la sculpture.

Les spéculations inintelligentes des industriels qui l'exploitent, l'influence de personnalités plus importantes qu'éclairées, la platitude de certaine presse et l'immortelle routine, empêchent le théâtre de se débarrasser d'un vieux reste de romantisme qui le tue. Si depuis vingt ans et plus, de rares auteurs ont tenté de sortir des formes surannées, l'interprétation a toujours trahi ces tentatives artistiques, et la majorité des écrivains a dû se plier aux exigences cabotines ; car, le monde des théâtres vit encore en plein romantisme, conservant pieusement les traditions de cette époque qui porta à son apogée la gloire individuelle du comédien.

Ce conflit entre les tendances modernes et le théâtre a produit un nombre considérable d'œuvres hybrides, ne dérivant, à proprement parler, d'aucune esthétique définie et ne se rapportant à aucun genre, mélange idéaliste-réaliste de mondanités inconsistantes, éphémères, variant selon la mode, qui passent, qui sont déjà passées ! Notre époque positive n'est plus faite pour ces billevesées, et le comédien, s'il était moins aveuglé par sa personnalité, pourrait s'apercevoir que le public ne comprend plus les gestes excessifs, n'admet plus cette voix ouverte qui sonne contre le palais comme une trompette, il rit d'une démarche compassée, et les effets ne portent plus sur lui, par cette bonne raison, qu'aujourd'hui nous sommes rassasiés des polichinelles déclamatoires, et

qu'on écoute plus volontiers un homme qui s'exprime simplement.

D'après l'impulsion donnée par les arts et d'après la lassitude manifestée par le public à l'audition des œuvres actuelles, on peut admettre que le théâtre tend : à la simplicité, à l'ensemble, à la justesse du mouvement. Qu'il soit idéaliste ou réaliste, dramatique ou comique, le théâtre de l'avenir sera de l'art ou il ne sera pas, et il ne deviendra un art qu'à la condition d'annihiler le comédien, de l'identifier avec le personnage, de le fondre dans l'ensemble. La pièce ne sera plus écrite pour un rôle et le rôle pour un acteur, mais pour la pièce ; il ne suffira pas qu'un auteur soit un simple embrouilleur d'intrigues et un ajusteur d'actes, il le faudra littérateur doublé d'un artiste et d'un penseur.

Si la sculpture était l'expression exacte de la nature, l'œuvre plastique la plus parfaite serait le moulage, et il n'en est rien ; il faut que la main de l'artiste ait pétri la glaise, il faut qu'il ait mis de son âme, de sa vie en l'œuvre ; et c'est cet indéfinissable qui constitue l'art du statuaire comme celui de l'auteur dramatique. Si nous représentons la sculpture par une femme nue, taillée dans le marbre le plus pur et satisfaisant par la perfection de ses lignes toutes les exigences de notre esthétique, le symbole de l'art dramatique sera cette même femme mais vivante.

Nue, elle est la féerie, la poésie, le rêve ; drapée, c'est la tragédie, elle sourit, voici la comédie ; elle pleure, nous sommes dans le drame ; mais que certains auteurs s'amusent à nous la trousser

en scène, à nous la montrer en bas et en jarretières : ce n'est plus de l'art.

Le théâtre étant un art doit être régi par les mêmes lois que les autres et subir l'influence de leur évolution; or quelles sont les tendances modernes? A l'inverse des romantiques qui voulaient atteindre au beau par le pompeux, nos contemporains semblent le rechercher par la simplicité. En possession des multiples moyens d'investigation apportés par les sciences, nos poètes, nos peintres, nos musiciens délaissent la manière ampoulée pour la note juste et évocatrice, ils exigent davantage de la forme et conçoivent l'œuvre non plus comme l'exécution de morceaux de bravoure, mais comme un ensemble complet. Regardez, par exemple, ce qui se passe plus spécialement en musique : autrefois, la forme italienne était en honneur avec ses couplets, ses vocalises et ses trilles, destinés à faire valoir le larynx de tel ou tel chanteur ; aujourd'hui, la voix n'est plus qu'un instrument jouant sa partie dans l'orchestre et une partition devient un ensemble, un tout dont rien ne doit être détaché. Ainsi tous les arts ont fait un pas en avant et un pas dans le même sens, soit qu'ils aient cherché à dérober à la nature le secret de sa grandeur par la simplicité, soit qu'ils aillent puiser leur inspiration aux sources mêmes de la pensée. Ils ne sont évidemment, ni les uns ni les autres, arrivés à cette forme définitive qui marque une époque; quoi qu'il en soit, ils progressent, tandis que le théâtre reste déplorablement stationnaire.

Au lieu de signer des pétitions inutiles, au lieu de s'en prendre à un théâtre qui ne peut rien faire pour

eux, que nos auteurs s'ils sont des artistes et non des commerçants, s'ils ont quelque amour pour le théâtre et s'ils croient en son avenir, travaillent plutôt à le tirer de l'abîme d'ineptie et de fange dans lequel les spéculateurs et les vaudevillistes l'ont plongé.

II

L'AXE DU THÉATRE (1)

Les innombrables esthètes, qui, depuis quelques temps, se disputent la scène à coups de théories et de formules ressemblent fort à des maîtres queux discutant avec gravité sur la sauce qu'il convient de composer sans s'inquiéter du poisson. On répondra qu'en cuisine artistique la forme prime le fond ; que nous avons au répertoire des Français de très belles pièces dont le sujet est absurde, et qu'en somme, les auteurs dramatiques n'ont pas l'embarras du choix. En ce cas, pourquoi crier à la révolution ! à la réforme ! si les spectateurs, conviés à ces agapes de l'esprit, ne rencontrent aucune pièce de résistance sous le décor artificieux de cette cuisine et retrouvent, plus ou moins bien dressé, le mélo d'antan et le vaudeville d'à côté ?

Si les directeurs n'acceptent que des pièces dont la marche et l'action sont sensiblement les mêmes, si les critiques n'admettent que les œuvres imitées du déjà-vu, et si les comédiens ne comprennent que les rôles qu'ils jouent pour la centième fois, il n'en est pas de même du public ; il se lasse. Et ce public

(1) De l'*Avenir dramatique*. 1891.

ne demande pas simplement que la forme change, il pénètre plus intimement dans l'œuvre que les directeurs, les critiques et les comédiens ; il veut que le fond se renouvelle.

Les œuvres théâtrales — qu'elles soient : comiques, dramatiques, lyriques ou fantaisistes — s'appuyent toujours sur une vérité humaine dont l'observation est directement ou indirectement synthétisée. Les mobiles qui influent sur l'être humain sont multiples, chaque homme envisage à sa façon le but qu'il se propose, et les moyens pour y parvenir diffèrent selon l'individu ; au théâtre, le mobile, le but et le moyen se confondent : l'Amour. Et je n'entends pas désigner ici une psychologie spéciale, une étude de sentiments appliquée uniquement aux facultés affectives ; mais, trop généralement, le seul temps physiologique de l'amour : des amants séparés finissent par s'unir — un bellâtre abuse d'une fillette — un mari est trompé par sa femme — une femme est délaissée par son mari, etc. Les personnages du théâtre finissent par n'être plus que des désœuvrés ; sortes de satyres, qui promènent leur rut sur les planches, conduits par le désir ou les déceptions de la possession. Supprimez de la scène l'amour charnel, supprimez cet autre amour factice, celui de l'argent, il restera bien peu de chose. En somme, pour emprunter à l'argot des politiciens une expression qui me semble assez bien définir la situation, nous pouvons dire qu'aujourd'hui, et il est banal de le constater, l'*axe* du théâtre est l'amour.

Cet *axe*, autour duquel gravite l'œuvre dramatique, n'est-il pas déplaçable ? Et, avant de chercher une

nouvelle combinaison des rouages qu'il actionne, ainsi que le font néo-romantiques, modernistes, naturalistes, réalistes, symbolistes, dilettanti et mystiques, ne conviendrait-il pas de lui chercher une autre *orientation*, ainsi que disent encore les politiciens dans leur jargon. L'amour pour beaucoup n'est qu'un luxe, pour ceux-ci une aberration du cerveau ou des sens, pour ceux-là, un incident, une minute de l'existence; pour d'autres, il n'existe pas et n'existera jamais. Pourtant ces êtres vivent, ils ont des passions, des enthousiasmes, des haines d'autant plus nobles qu'ils s'éloignent plus de la bête, et leur activité cérébrale n'est point atrophiée par les déformations de la luxure. Regardez l'artiste « étreint par l'œuvre » que son génie enfante, le savant plongé dans ses recherches, l'inventeur guettant la découverte, songent-ils à la femme? songent-ils à l'argent? Et, cependant, je vous le répète, ils vivent, ils vivent plus même que les amoureux dont l'existence, sans volonté et sans pensée, est surtout végétative. N'est-ce pas rabaisser par trop l'espèce humaine, qui, telle qu'elle est, ne vaut pas cher, que de la faire ainsi l esclave d'une passion animale, et d'une seule? N'est-il pas de sujets dans le monde, dans l'humanité, dans la société, plus dignes d'inspirer nos artistes?

Il est regrettable que les tendances modernes, au lieu de pousser les auteurs dramatiques à agrandir le cadre du théâtre, les portent au contraire à le diminuer, à le spécialiser, à le particulariser. Ils considèrent un peu trop la scène comme nos peintres d'aujourd'hui leur art, qu'ils s'imaginent résumer

tout entier sur un minime carré de toile. Des incidents, de mesquines passions, de petites intrigues d'amour, un travers du jour, un ridicule mondain, suffisent pour alimenter leur verve. Mais, qu'est-ce qu'une mode? qu'est-ce que le bonheur de deux amants, ou le cocuage d'un monsieur quelconque dans la marche du temps et de l'humanité? N'est-ce pas l'heure de sortir des alcôves et des salons pour mettre sur la scène des personnages plus grands, plus hauts; et de formuler des critiques qui ne s'attaquent pas au seul individu, mais au groupement, à l'espèce? Il ne manque pas, dans l'organisation et l'évolution des sociétés, de problèmes passionnants dont l'étude puisse tenter un auteur dramatique.

Après l'orateur, qui parle à la foule, et bien avant l'écrivain dont le livre est un trop hasardeux interprète, l'auteur dramatique est l'homme dont la pensée est le plus directement en communication avec le public. S'il ne veut que des applaudissements, il les obtiendra bien vite en flattant les appétits sensuels du spectateur dans une amourette aimable, saupoudrée de gauloiserie; mais, s'il juge que son but est autre, que son art doit tendre à élever l'esprit de ceux auxquels il s'adresse, il faut qu'il cherche de plus philosophiques sujets. Je ne parle ici ni pour nos poètes très précieux, ni pour nos Valabrègues folâtres; ceux-ci sont des charmeurs, ceux-là des bouffons et n'ont d'autre prétention que de distraire des esprits blasés. Je ne viens point non plus plaider en faveur de la pièce à thèse genre Dumas fils, du théâtre scientifique de Louis Figuier, ou des pièces morales de M. Berquin. Je réclame simplement

pour les auteurs français le droit de marcher sur les traces de Tolstoï et d'Ibsen.

Ce mouvement qui existe à l'étranger est, en effet, inconnu en France, parce que, depuis 25 ans, notre théâtre reste stationnaire entre les mains des mercantis; parce que les directeurs le maintiennent dans la routine des spectacles digestifs, et les critiques dans le moule traditionnel plus favorable aux comptes rendus expéditifs, et cela la plupart du temps, au nom de la morale! Je ne me charge point de définir ce qui est moral ou ce qui ne l'est pas sur la scène; si le théâtre est l'exemple, il doit être aussi la satire; il doit être un précurseur, non un sectaire, montrer les vertus et les vices qui échappent aux législations et aux morales.

Que la vertu triomphe sur la scène ou que ce soit le vice, la moralité en est identique : je crois même qu'il est plus moral de voir triompher le vice, l'homme étant beaucoup plus porté au bien par l'horreur du mal, la crainte des gendarmes ou la peur de l'enfer que par la beauté du bien, la certitude de la justice, ou les récompenses du Paradis. Cela est tellement vrai, que ce même public, indifférent quand la vertu triomphe et qui hausse les épaules en murmurant « ça, ça ne se voit que dans les pièces ! » est soulevé d'indignation quand il en est autrement, il va quelquefois jusqu'à injurier les acteurs; et les critiques — qu'on n'aurait jamais soupçonné capables de cacher un fond moral aussi puissant, — se laissent également emporter dans ces cas-là jusqu'à insulter l'auteur.

Que le théâtre soit exemple, qu'il soit satire, peu

nous importe; qu'il dérive de l'observation directe ou qu'il en soit indirectement la synthèse, c'est affaire de goût; ce qu'il faut, c'est : sortir des tendres amants et des maris cocus, il faut déplacer l'axe du théâtre et l'orienter vers les questions générales humaines et sociales.

III

LE GOUT NOUVEAU (1)

Il est pour un auteur dramatique deux façons d'aborder le théâtre : selon son goût, ou selon le goût du public. S'il adopte la première méthode, il écrira telle quelle l'œuvre qu'il aura conçue, il sera créateur ; s'il préfère la seconde, il cherchera dans les œuvres récentes les effets qui ont porté sur le public, les appropriera à son ouvrage et ne sera qu'un imitateur. Celui qui crée est un artiste, celui qui copie, un commerçant ; je ne saurais blâmer ni l'un ni l'autre, je désire autant la liberté du commerce que celle de l'art. On ne peut exiger de tous les auteurs qu'ils tirent d'eux-mêmes la matière d'un chef-d'œuvre, comme on ne peut demander à tous les spectateurs d'être intelligents : il faut faire la part des écrivains d'argent et des imbéciles. Or, tout le *servum pecus* est aujourd'hui dans le plus complet désarroi. Figurez-vous que le goût du public a changé !

C'est à Guy de Maupassant, auquel nous devions déjà la découverte de la Sicile et de l'Algérie, que

(1) De l'*Avenir Dramatique* 1891. (Je reproduis cet article tel que je l'avais écrit après la représentation de *Musotte*, et sous le coup de la lecture du feuilleton du *Temps*. Ces lignes visaient un homme alors en plein triomphe auquel nous devions notre sincère impression. Le malheur qui a frappé le maître écrivain ne laisse plus de place aujourd'hui que pour le respect de la douleur.)

revient l'honneur d'avoir reconnu dans le public l'existence d'un goût nouveau. M. Sarcey, par une indiscrétion que nous ne saurions trop louer, a bien voulu dans son dernier feuilleton publier la lettre annonçant la grande nouvelle, et je m'en voudrais de vous la cacher plus longtemps, le goût nouveau est pour la vérité et la simplicité. Qui s'en serait douté, avant que le jeune dramaturge eût eu ce trait de génie de faire arranger une de ses nouvelles en pièce? Ceux qui depuis dix, quinze, vingt ans s'occupent de régénérer le théâtre, les jeunes et les vieux, naturalistes ou psychologues, ceux qui veulent le théâtre purement représentatif et ceux qui le souhaitent vivant, n'y voyaient que du feu! La formule du théâtre? mais rien n'est plus simple et M. de Maupassant du premier coup va vous la révéler: « Le théâtre sera humain, avec des faits naturels et des types! » parce que tel est le goût nouveau.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en cette affaire, c'est que la lettre de l'auteur de *Musotte* ait été un trait de lumière pour M. Sarcey, quelque chose comme une seconde opération aux Saint Jean-de-Dieu, suivie également d'une conversion; le brave homme ne se tient plus de joie. Il voit, il sait, il croit, il est désabusé : oui le goût du public est pour la vérité et la simplicité, oui, il faut des faits naturels pour satisfaire le goût nouveau! Lui qui naguère nous a si impitoyablement et si méchamment combattus, lui qui se plaisait tant à nous ridiculiser, à bafouer notre travail, à décourager nos efforts, lui qui, lorsque nous parlions Art faisait ironiquement sonner les chiffres de nos recettes; le

voilà converti ! Tant il est vrai qu'on accorde toujours aux riches ce qu'on refuse au pauvres, qu'il s'agisse de talent ou de faveur. Et, non seulement M. Sarcey revient à des idées théâtrales plus saines; mais, il reconnaît l'existence de la révolution et baisant au front le jeune Guy, il l'adjure de se mettre à la tête du mouvement. Le zèle emporte le néophyte un peu trop loin, car généralement quand on impose un chef à une révolution c'est pour l'étrangler; et puis, nous autres révolutionnaires, nous n'avons pas besoin d'être conduits au feu, nous sommes des francs-tireurs qui aimons à combattre chacun de notre côté sous un seul drapeau, celui de l'Art.

Un point me laisse rêveur dans la grande découverte de M. de Maupassant, comment diable a-t-il bien pu reconnaître le goût nouveau pour la vérité et la simplicité ? Le goût d'un public, comme celui d'une personne, ne s'affirme pas dans une seule appréciation; le public ne s'est pas écrié, que je sache, en sortant de la première de *Musotte*, « c'est fini, décidément je ne veux plus avoir désormais de goût que pour la vérité et la simplicité », l'opinion du novateur doit s'appuyer évidemment sur d'autres observations.

Cependant, parmi les succès récents : *Madame Mongodin*, *Ma Cousine*, *Ferdinand le noceur*, je ne trouve rien qui inspire un revirement quelconque dans le goût du public. L'auteur de la lettre voudrait-il parler seulement de la critique : depuis longtemps la critique ne juge plus les pièces; si l'écrivain est sympathique, c'est un succès, s'il ne l'est pas, c'est un four; aussi est-il beaucoup plus

avantageux pour un auteur d'avoir de bons amis qu'une bonne pièce.

Si ce n'est ni du public, ni de la presse, c'est sans doute des directeurs qu'il s'agit. Hélas! ceux-ci sont les hommes du monde les plus ignorants des évolutions artistiques ou littéraires, s'ils sont administrateurs ils jugent les pièces d'après celles qui ont fait recettes, s'ils sont comédiens ils les jugent d'après les rôles qu'ils pourraient y tenir et ceux qui semblent les plus clairvoyants sont ceux qui font preuve de la plus grande étroitesse de vue. Alors, quoi? je me refuse à croire que M. de Maupassant veuille faire allusion à des pièces vraies et simples, jouées pour la plupart dans les cercles d'amateurs et dans les théâtres où l'on ne touche pas de droits, devant un public spécial qui, comme le dit si justement M. Sarcey, n'est pas le vrai public.

L'auteur de *Musotte* ignore certainement ce public en toc, aussi bien que les ouvrages dont je veux parler, car il n'eût pas osé prophétiser ainsi de vérité et de simplicité. Non pas qu'il eût jugé le sujet suffisamment ressassé; mais, parce qu'il eût été terrifié par le torrent d'injures déversé sur les imprudents qui naguère ne craignirent pas de mettre de tels principes en pratique au théâtre. Car il y a déjà un certain nombre d'années qu'on s'occupe de ces questions, et ces idées ne sont nouvelles que pour ceux qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas voulu les admettre, ou pour ceux qui, comme le nouveau venu, les ignorent. Si M. de Maupassant croit avoir reconnu un goût nouveau chez le public, il est d'une fatuité sans nom de l'attribuer à la seule apparition de *Musotte*

sur l'affiche, quand Tolstoï, Verga, Ibsen, Becque, Céard, Hennique et bien d'autres ont travaillé et travaillent encore, non sans succès, à cette évolution du goût. Mais ce ne sont jamais les maçons qui habitent les maisons qu'ils construisent!

Remarquons toutefois une différence capitale entre les maîtres dont je citais les noms plus haut et le jeune auteur ; ceux là se fichent absolument du goût du public, tandis que lui ne demande qu'à le satisfaire, non content de rabaisser le théâtre au niveau d'un commerce, il entend lui faire subir les fluctuations de la mode. Ah! que je les plains les pauvres auteurs qui, comme M. de Maupassant, avant de faire une pièce, se demandent de quel côté tourne le goût du public, aussi empruntés qu'un tailleur à un changement de saison se demandant si l'on portera le veston croisé à revers de soie, ou la jacquette! Et puis, voyez quel ennui, l'auteur de *Musotte* nous affirme qu'aujourd'hui le goût du public est pour la vérité et la simplicité, c'est possible, je n'en sais rien. Supposez que le théâtre symboliste dont on annonce les prochaines représentations avec Mæterlinck, Verlaine, Moréas, Morice, etc... réussisse; et, je le souhaite de tout cœur, car ceux-là combattent pour l'art, voilà M. de Maupassant obligé d'écrire de nouveau à M. Sarcey :

Monsieur et cher confrère,

Je vous remercie bien vivement pour votre article du *Temps* sur *Musotte*. Les critiques que vous me faites, je les ferais moi-même plus sévèrement que vous, et vos éloges me sont précieux, car ils me donnent l'espoir de faire un jour du théâtre symboliste, avec des rythmes colorés et des entités.

Musotte n'est qu'un fait divers, dont le succès vient, je crois, d'un goût nouveau du public vers l'imbroglio et la convention. Mais on peut satisfaire ce goût avec plus d'art et d'intérêt, etc., etc.

Et l'excellent M. Sarcey pleurant de joie et essuyant ses verres en coquille de répondre :

« J'ai lu cette lettre avec bien de la joie. Oui, il faut satisfaire le goût du public, oui, le théâtre doit être symboliste et je l'ai toujours dit. Allez, mon cher fils, mettez-vous à la tête du mouvement révolutionnaire, vous le roublard, débarrassez-nous de ces jeunes gens qui nous assourdissent au nom de l'art nouveau, et quel gré nous vous en saurons ! »

Le nouvel auteur dramatique est dans la bonne voie, il s'agenouille humblement devant M. Sarcey, il s'aplatit devant le public, c'est plus qu'il n'en faut pour aller très loin. Je me permettrai cependant de lui donner un conseil. Le goût du public me semble encore très violent pour le vaudeville, et, quoi qu'on en dise, c'est encore le vaudeville qui fait le maximum : à sa place au lieu de chercher à imiter des auteurs sans recettes, je chausserais carrément les bottes de Gandillot; seulement, M. Sarcey serait capable d'en mourir de joie.

IV

LES NÉO-TRAGIQUES (1)

« Ainsi que la tragédie, la féerie est l'expression la plus haute de l'art dramatique ; elle est à la comédie ce que la poésie est à la prose ». Disant cela l'an dernier, je déplorais que les acrobates se fussent emparés d'un genre qui appartenait aux poètes ; et voilà qu'aujourd'hui, les jeunes ciseleurs de vers, revendiquent leur place sur le théâtre, eux qui naguère considéraient cet art comme très inférieur et très indigne de leurs envolées. Je ne me flatte pas d'être pour quoi que ce soit dans ce mouvement, je le constate avec plaisir.

Le théâtre n'est pas un dans ses manifestations, il peut aller de la farce à la poésie philosophique la plus abstraite, en passant par nombre de genres intermédiaires : de vrais artistes ne devaient pas se désintéresser des révolutions qui l'agitent. J'applaudis donc de toutes mes forces à la tentative hardie de la jeune école, il eût été par trop regrettable que la scène eût été plus longtemps privée des productions de ces génies, (génies peut paraître un peu fort ; mais, je suis sûr qu'aucun d'entre eux ne

(1) De l'*Avenir dramatique* 1891.

me contredira, ils en conviennent, du reste sans façon). Et puis, je n'oublie pas qu'il y a trois ans, j'ai lutté, sans succès, c'est vrai, contre un directeur éclectique pour lui faire jouer *Les Uns et les Autres*, une pièce de Verlaine, pièce qui alors n'était pas encore symbolique.

Dans le théâtre vulgaire une école est la résultante de nombreuses tentatives plus ou moins heureuses, un auteur apporte-t-il une idée originale, un procédé nouveau, d'autres l'imitent ; volontairement ou non on les enrégimente à la suite du maître et peu à peu la petite chapelle s'édifie. Le groupe symboliste va plus vite en besogne ; avant de s'être essayé à la scène, il arrive, avec école toute formée, lance des professions de foi dans les journaux et nous promet des chefs-d'œuvre avec une assurance et une franchise dont je le félicite.

André Maurel dans le *Figaro* déclare que : « le nouveau théâtre se dégagera des bas détails pour entrer dans le domaine de la spéculation. » Charles Morice détermine l'optique nouvelle : « Un sens personnel des secrets de la vie, c'est-à-dire, un rêve logique traduit par des formes harmoniques seulement entre elles (à l'instant d'éternité de l'œuvre représentée) dans une langue purement artistique. » C'est clair. Mais, ce domaine de la spéculation et du rêve est celui de la tragédie ou de la féerie idéale telle que nous la souhaitons : dépourvue des enfantillages et des trucs, devenue philosophique et comme l'expression quintessenciée de l'art dramatique, la poésie la plus subtile portée sur l'aile des musiques dans un décor de rêve !

Nous avions le vaudeville (beaucoup trop de vaudevilles), la comédie d'observation, il nous manquait un théâtre d'imagination, il est créé, et quelle voie ouverte à ces nombreux talents qui brûlent du noble désir de se faire connaître autrement que par des plaquettes de vers ou des interviews ! N'avons-nous pas des poètes de quoi alimenter tous les Châtelet, toutes les Gaîté et toutes les Porte-Saint-Martin du monde ! Et quel succès ! il n'est point douteux. M. Maurel craint que le public ne soit restreint à ces représentations ; erreur ! Le gros public aime mille fois mieux la fiction et la calembredaine que la vérité, voyez donc comme il s'amuse aux vaudevilles, que sera-ce lorsque la fiction sera tout enfleurie de beaux vers ! c'est la digestion assurée. Il craint encore, le tremblant M. Maurel, que le recrutement des acteurs soit difficile ; bien au contraire ! Les comédiens seront trop heureux d'avoir à représenter des types, des demi-dieux, des symboles, de donner pleine carrière à leur amour pour le panache, pour le costume, les grands effets et la déclamation ; n'est-ce pas infiniment plus simple que de composer un personnage au caractère mobile, vivant, pensant et agissant ? Et puis, que demandons-nous aux auteurs dramatiques, ce n'est pas une interprétation irréprochable, qu'il s'agisse d'une pièce d'observation ou d'imagination, qu'il s'agisse d'une farce, nous désirons avant tout que ce soit une œuvre d'art.

Peut-être, les adeptes du groupe symboliste n'ont-ils pas, en ce qui concerne le théâtre, tout l'éclectisme que comporte le champ si vaste et si varié de l'art dramatique ; ils me semblent ne pas avoir de

leur entreprise une conception aussi haute que celle exposée plus haut et que nous désirerions pour les esprits distingués qu'ils sont. A mon avis ils gâtent une tentative, si grandement artistique, en la rabaissant au niveau d'une querelle d'école et je me demande : est-ce bien pour le théâtre qu'ils luttent ? Est-ce bien une place vide qu'ils veulent occuper glorieusement ? Leur ambition ne se borne-t-elle pas à opposer l'étroitesse de vue d'une coterie naissante, à la formule, non moins étroite, d'une autre coterie ? Depuis le jour où, constatant le désarroi de la scène, les écrivains ont été d'accord pour reconnaître que le théâtre passait par une crise guérissable, bien des médicastres dramatiques se sont présentés pour sauver le malade, aucun ne le faisait par amour, par passion. Ils ne voyaient dans la cure du moribond, qu'un moyen de lancer les produits de telle ou telle officine littéraire, et chacun cherchait à prendre position au chevet de l'agonisant au détriment des autres, ne pouvant admettre qu'il y eut place pour tous. Telle est encore la tactique des symbolistes.

S'imaginant, un peu trop, que tout l'art se résume dans l'arrangement euphonique de syllabes rythmées et dans la fiction (art facile), leur but, moins élevé que nous le supposions, se bornerait à faire pièce au naturalisme, au naturalisme qui, tel qu'ils le comprennent, n'existe pas au théâtre. Et les voilà, nouveaux Don Quichotte, partis en guerre contre ces moulins à vent : le naturalisme fait des corps sans âmes, nous ferons des âmes sans corps « vivant de la vie propre de leur passion. » Dans leur programme il est parlé : « d'idéal littéraire qui s'attache aux

seuls détails bas et grossiers de la nature et dont l'art se réduit en somme à examiner le seul revers de la médaille » — « d'objectif photographique » — « de tâche — impossible et impie — » tous les vieux clichés agrémentés de quelques nouveaux ; et, ils ne s'aperçoivent pas qu'il sont encore plus ridicules que ces naturalistes accablés de leur mépris.

Le parti pris les entraîne encore bien plus loin ! Charles Morice ferait croire qu'il n'a jamais mis les pieds dans un théâtre, ni lu une pièce ; il aurait compris qu'observer n'est pas imiter, qu'une pièce est une synthèse, qu'il n'y a pas de synthèse sans analyse préalable, et enfin il aurait reconnu qu'un auteur dramatique est tout aussi créateur, en son genre, qu'un rimeur de sonnets. Plus loin, après avoir lancé un vigoureux coup de boutoir contre ces pièces « où le rideau se lève tristement sur nos tristesses ordinaires » il parle de « synthèses lumineuses et joyeuses » et nous promet pour la première représentation : l'*Intruse* ! Ça c'est de la fumisterie. L'*Intruse* est un chef-d'œuvre, d'accord, mais quant à être une synthèse joyeuse, je le nie.

Non, non, symbolistes ou naturalistes, on ne fait pas plus d'art d'après une formule qu'on a de génie sur commande. La pensée de l'artiste ne doit connaître ni freins, ni règles, ni lois ; il crée ce qu'il sent être beau et c'est tout. J'avais, l'année passée, constaté que le théâtre naturaliste n'avait obtenu et ne pouvait obtenir aucun résultat, j'ai bien peur qu'il en soit de même du théâtre symboliste. Nous ne sommes en présence, ni d'une œuvre nouvelle dérivant logiquement de la progression moderne, ni

d'une œuvre originale venue d'un premier élan de génie, c'est un mouvement rétrograde, une imitation des formes passées, une résurrection d'idées mortes opposées aux idées vivantes, en somme, une œuvre de simple réaction qui comme toutes les œuvres de réaction est une œuvre de parti, stérile et vaine.

Pour accentuer encore ce sens réacteur, Charles Morice déclare qu'il entend « rompre avec les naturalistes et les maîtres ficeliers de notre scène actuelle, renouer les vraies traditions françaises au delà même du panache romantique. Il oublie de nous dire quelles sont pour lui les vraies traditions françaises, celles de Molière, de Ronsard, de Jacques Milet ou de Simon Greban? Il néglige également de nous communiquer ses idées « sur la mise en scène, sur le décor, sur l'art scénique de dire et la prose et les vers, sur le geste » révélations qui eussent été infiniment plus intéressantes pour nous qu'une diatribe surannée contre le naturalisme; mais, le prophète est si vaguement renseigné sur l'art dramatique qu'il ne doit pas être bien fixé sur les détails de son théâtre.

Il y a trois cents ans et plus, le théâtre traversa une crise à peu près semblable, un mouvement de réaction fit succéder aux mystères, aux moralités et aux soties, les tragédies grecques, romaines, mythologiques et païennes. Le théâtre antique fut quelque temps reconstitué par les symbolistes de l'époque : Ronsard, Jodelle, Jean de la Péruse, Charles Toutain, Jean et Jacques de la Taille, Baïf, Saint-Gelais, etc.; leur œuvre fut considérable, mais

elle disparut bientôt devant le génie d'un seul ; espérons que nos néo-tragiques d'aujourd'hui auront un jour, eux aussi, à compter avec un Corneille.

V

L'ESTHÉTIQUE DU SERGOT [1].

Donc c'est fait, la censure a cessé d'exister.

Je suppose — supposition absolument gratuite d'ailleurs — que la commission parlementaire se soit rendue aux raisons données par quelques auteurs dramatiques, qu'elle ait enfin déposé un rapport concluant à la suppression de cette institution de prévoyance, et que la Chambre, à la majorité d'un certain nombre de bulletins, ait ratifié ces conclusions : sous quel régime désormais le théâtre va-t-il vivre ? Il rentrera dans le droit commun ! me crie-t-on.

Le droit commun, c'est précisément cela qui me terrifie ! L'art dramatique va se trouver sous la surveillance de la haute et basse police tout comme les maisons meublées et les maisons closes ; les auteurs auront leur dossier à la préfecture, leurs mesures anthropométriques au dépôt, et seront traqués ni plus ni moins que les cambrioleurs, chourineurs, souteneurs et autres électeurs. Le droit commun, c'est le président de Chambre, le juge d'instruction, le com-

(1) De *L'Avenir Dramatique* 1891.

missaire de police et le sergot censeurs ; c'est la jurisprudence du livre, du journal et de l'affiche appliquée au théâtre. Or, si respectueux que je doive être des institutions de mon pays en général, et de la magistrature en particulier, je me défie fort de l'esthétique du sergot. Sergot, commissaire, juge, président, c'est tout un ; du moment qu'un homme a la loi et la force pour lui, on ne peut lui demander d'être éclectique.

Je vois tout un avenir bruyant de représentations interrompues par l'apparition d'un monsieur ceint de l'écharpe tricolore, faisant baisser le rideau, sous prétexte que la société, la religion, la patrie et la famille sont menacées par les tirades de l'ingénue. Le parterre protestera, les loges applaudiront, et les municipaux pénétreront dans la salle, précédés de brigades centrales qui se rueront sur les inoffensifs spectateurs, les assommant à coups de poing derrière l'oreille, ainsi que cela se pratique aux 1[ers] mai. En vain, les malheureux invoqueront la liberté de l'art, ils protesteront au nom de l'éthique ou de l'esthétique, le commissaire aura seul qualité pour distinguer le moral de l'immoral, ce que le public doit entendre de ce qui doit lui être défendu. Les agents entendant proférer des mots bizarres s'imagineront qu'on les traite de « vaches », et, comme ils sont assermentés, que leur parole a la valeur de celles des évangélistes, un bon président, le lendemain, distribuera aux spectateurs un choix de peines variant de huit jours à six mois. Au bout d'un certain nombre d'arrestations, les fanatiques de théâtre considérés comme de dangereux récidivistes seront déportés

dans les colonies où le théâtre de Berquin sera seul toléré.

Voilà pour le public ; mais, de l'autre côté du rideau, la terreur aura de bien plus terribles conséquences. Auteurs, directeurs, artistes, à la merci du juge, seront pour un geste mal interprété, pour un mot mal compris : envoyés au dépôt, mis au secret, traduits en correctionnelle, — ce qui est bien moins avantageux que d'être traduit à l'étranger, — condamnés à l'amende, à la prison, peut-être même à la perte de leurs droits civils ! L'auteur alléguera sans doute que sa pièce, montrant l'horreur du vice, inspire des sentiments honnêtes, on lui prouvera que pour oser mettre sur la scène de semblables personnages, il faut qu'il soit vicieux dans l'âme, que du reste au lycée déjà il dessinait des cocottes sur ses livres et qu'il mène une existence scandaleuse avec des actrices!... Si la pièce touche aux questions sociales, l'auteur sera sûr, le 29 avril prochain, d'être arrêté, de voir son domicile fouillé et ses papiers mis sous scellés ; on trouvera des bombes chez lui et il sera impliqué dans un formidable procès anarchiste. Si la pièce contient des allusions politiques : excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns envers les autres, complot contre la sûreté de l'Etat, Haute-Cour de justice ; quant aux pièces militaires elles relèveront directement des Conseils de guerre, et, en temps d'état de siège, des cours martiales.

Je suppose, cependant, qu'il se rencontre un auteur assez insensé pour braver le glaive fulgurant de la justice et oser sortir du chemin battu et archi-

battu par Scribe ; quel directeur consentira jamais à monter une telle pièce ? « Mais, mon cher ami, » s'écriera-t-il, « autant m'envoyer à Mazas tout de suite avec une correspondance, ça ne me coûtera que 30 centimes, tandis qu'avec votre pièce je suis certain de six mois, 2.000 francs, et encore, il ne faudra pas que M. Toutée soit dans un de ses jours de migraine. » Ou bien, prenant familièrement l'auteur par le bras, il lui tiendra à peu près ce discours :

« Voyez-vous, mon cher ami, il faut couper la grande scène du 2, la tirade du 3, changer le rôle de votre amoureuse, qui est un rôle de cour d'assises, et me faire terminer votre machine par un bon mariage ; sans cela, je ne sais pas où nous allons, ou plutôt je ne le sais que trop ! Si ça vous fait plaisir d'être un repris de justice, libre à vous ; mais moi, Monsieur, je n'y tiens pas : j'ai un passé pur (tous les directeurs de théâtre ont un passé pur), j'ai une femme, des enfants, un commanditaire... » Et voilà le pauvre auteur obligé de couper, de rogner, d'expurger, et de transformer son œuvre en une pièce fleurant l'encens et l'oranger, que les jeunes filles pourront sans danger lire le soir en s'endormant.

Mais j'admets encore, — dans le champ des suppositions, on ne saurait aller trop loin, — j'admets qu'un auteur épris d'indépendance rencontre un directeur aux abois qui se dise : « Autant une condamnation que la faillite, risquons le paquet, montons-lui sa pièce. » Dès que le premier sujet aura lu le manuscrit: « Ah, je comprends ! » s'écriera-t-il avec l'accent convaincu de Paulin-Ménier, « c'est ma tête que vous voulez ? eh bien, reprenez votre rôle. J'ai der-

rière moi tout un passé sans tache (sauf 9 fr. d'amende pour avoir dit « je t'aime » à une femme mariée, dans une comédie de genre), je ne veux pas le ternir ! » De même que pour les trois quarts de l'humanité la peur du gendarme tient lieu de morale, la peur du sergot, s'étendant sur les auteurs, les directeurs et les comédiens, empêchera pour longtemps les tentatives vraiment neuves et artistiques de se faire sur la scène et tiendra lieu de censure, et d'une censure féroce.

La douce Anastasie vous avertit paternellement que la « contexture générale » de votre œuvre ne lui plaît pas ; le sergot vous fourrera au bloc *illico*, pour vous expédier ensuite sur Sainte-Pélagie agrandie d'une vaste « Annexe des théâtres ». Voyez-vous, par exemple, l'auteur de *Mariage blanc*, — car « il n'y eût pas coupé », comme disent les flics dans leur langage imagé, — le voyez-vous gémissant sur la paille humide, entre Mlle Reichenberg et Mlle Marsy ? Voyez-vous l'audacieux Carré ? voyez-vous l'élégant Koning ?.. Non, non, éloignez de moi cette vision !

Je sais bien qu'on pourrait tourner la loi, comme font les journalistes, par l'interposition d'un gérant qui signerait les pièces des auteurs timides ; mais, nos dramaturges sont tellement habitués à faire le contraire, c'est-à-dire à signer les pièces dont ils n'ont pas écrit une ligne, que ce procédé ne me semble avoir aucune chance d'être adopté par eux. Entre faire travailler dans les prisons et y travailler soi-même, il existe une différence qui frappera certainement les partisans les plus convaincus de la

suppression de la censure. Malgré tout, ils préféreront l'esthétique des subordonnés de M. Larroumet à celle des agents de M. Lozé ; à routine égale, la demi-compétence des ronds-de-cuir des Beaux-Arts à l'ignardise noire de chats-fourrés du Palais ; et, contre l'arbitraire du droit commun en matière d'art ils auront tôt fait de réclamer le préservatif de la rue de Valois. Je ne dis pas qu'il faille conserver la censure telle qu'elle existe aujourd'hui, on peut apporter à ce rouage administratif des perfectionnements, et le rendre plus accessible aux idées modernes ; mais le supprimer, c'est supprimer la seule garantie que nous ayons contre le poing du sergot, et, tout paradoxal que cela paraisse, c'est enlever au théâtre le peu de liberté qu'il possède encore.

VI

LES EFFETS DE THÉATRE (1)

Les divergences que nous avons remarquées entre les critiques, — dans la constatation de l'accueil fait par le public à une pièce, — nous ont conduits, J. L. Croze et moi, à déterminer mathématiquement la valeur des effets de théâtre. Nous avons partagé les manifestations de la salle, en : 1° MARQUES D'APPROBATION : *a* silence attentif, *b* murmures flatteurs, c applaudissements ; 2° MARQUES D'IMPROBATION : a' silence froid, *b'* murmures de mécontentement, c' chut et sifflets ; puis, à la répétition générale et à la première d'une pièce nouvelle, nous avons noté : I le temps écoulé entre l'émission de l'effet et la manifestation dans la salle ; II l'intensité et la durée de cette manifestation.

Nous avions, pour ces observations, choisi un théâtre sans claque payée, et, logés dans la cabine du gazier, nous suivions le jeu des acteurs sans perdre un des moindres mouvements de la salle. D'avance, étaient soulignés sur la brochure, les passages que l'on prévoyait devoir *porter*, un chronomètre nous

(1) De *l'Avenir dramatique* 1891.

marquait les fractions de secondes, et des feuilles de pointage différentes permettaient à chacun de faire les observations de son côté, puis, après, de contrôler les résultats.

Ces résultats furent pour la première très différents de ceux de la répétition générale ; moins de spontanéité, moins d'intensité, une résistance plus grande de la salle avant de se déclarer ; certains effets se déplacèrent, d'autres qui avaient été applaudis la veille passèrent inaperçus, la pièce qui avait eu à la répétition un petit succès, eut le lendemain un demi-insuccès. Dès le premier soir nous avions constaté l'importance des manifestions silencieuses et leur supériorité sur les manifestations bruyantes ; il faut être isolé de la salle et détaché de la scène, comme nous l'étions, pour pouvoir s'en rendre bien compte. Ce qui nous avait également frappés c'était que les effets prévus et dans la logique même de l'action, n'avaient pas porté ; qu'au contraire, des scènes sur lesquelles on ne comptait pas, des effets auxquels les acteurs n'avaient pas songé étaient soulignés par le public.

Les causes de ces variations dans l'importance des manifestations ne pouvaient tenir uniquement au changement de spectateurs, et cette idée nous amena à considérer les effets de plus près.

Pour cela nous les avons divisés en trois catégories : 1o *les effets tirés de l'action même ;* 2o *les effets de mots ou de diction ;* 3o *les effets de gestes ou de mimique.* Nous avons reconnu que tous les premiers, demandant un certain raisonnement, une application plus constante de l'esprit, atteignaient

rarement aux manifestations bruyantes, qui, dans ce cas, se produisent 3, 4, 5 *et même* 6 *secondes* après l'émission ; mais, qu'ils suscitaient des réactions intenses d'attention et de froid. Les effets de mots, plus superficiels, ne demandant ni grand effort d'intelligence, ni attention soutenue, ont leur réaction *une seconde*, *une seconde et demie au plus* après l'émission, les manifestations sont bruyantes et vont du murmure aux applaudissements ; pour les effets de geste la réaction dans la salle est *immédiate*. Les marques d'improbation sont dans tous les cas plus rapides que les marques d'approbation.

D'après ces observations, que nous avons été à même de vérifier bien souvent depuis, il nous a été facile de déterminer les causes de déplacement ou d'effacement des effets entre la répétition générale et la première. Le silence ne compte pas pour l'acteur, c'est l'auteur seul qui bénéficie de l'attention (a) et supporte le froid (*a*'), il faut à l'interprète les manifestations bruyantes que soulèvent sa diction et son geste. Il ne s'attache donc pas à la pensée mais au mot, et quand il a trouvé dans la pièce un passage susceptible de porter, il le *travaille* spécialement au point de vue de la diction et du geste. Il compose l'un, exagère l'autre, nuit souvent à la compréhension, distrait l'attention, et, à la répétition générale, il est tout étonné de voir que « ça ne porte pas, » que l'œuvre l'emporte sur l'interprète. Aussi, se promet-il de forcer encore ces effets à la première, et le silence (*a*) de la répétition devient un murmure (*b*). Par contre, des mots qu'il a dits simplement, des gestes qu'il a faits naturellement,

parce qu'il ne comptait pas sur eux, ont produit de l'effet, il les *travaille*, et à la première ces mots *ne portent plus;* le murmure (*b*) de la répétition devient un silence (*a'*). C'est pour arriver à ce résultat que les professeurs de diction apprennent à détacher le mot au détriment de la pensée de l'auteur, que les metteurs en scène ont imaginé le geste avertisseur précédant le mot; et ainsi, ils détruisent un effet prévu par l'auteur et qui se trouvait dans la logique de l'action.

Comment expliquer maintenant que les jeux de scène simples et non étudiés aient, ainsi que nous l'avons constaté expérimentalement, plus de prise que les autres sur le public? C'est que, dans la pièce qui met à la scène les passions humaines, plus l'interprétation sera humaine, plus pour le public la pensée de l'auteur sera compréhensible, plus l'action sera saisissante; moins on lui rappellera qu'il a un comédien devant les yeux, plus le spectateur s'associera aux douleurs et aux joies du personnage qui lui est présenté.

Dans la vie, quand nous parlons à une personne et que nous voulons que nos phrases portent, nous les espaçons, si notre interlocuteur nous répond, les répliques ne mordent pas les unes sur les autres et nous prenons l'un et l'autre des *temps de compréhension* qui sont autre chose que les *temps de diction*. Dans la comédie, le dialogue ne doit pas languir un seul instant, on suppose tous les personnages d'une intelligence rare, ils comprennent avant qu'on leur ait parlé et toutes leurs paroles sont raisonnées, typiques, venues à point et sans hésitation; les

comédiens savent d'avance que les répliques s'emboîtent exactement les unes dans les autres et n'ont souci que des mots. De même, les gestes sont compassés, exagérés, forcés. Pourtant, dans notre manière d'être, de nous présenter, de sourire, de parler, rien n'est plus inconscient que la mimique; et c'est évidemment pour cette raison que les effets naturels, simples, inconscients sont plus puissants sur le public que les effets composés et travaillés.

Nous en arrivons à conclure, que le procédé qui consiste dans la comédie, à lier les phrases les unes aux autres sans interruption est nuisible pour les effets d'action et de situation prévus par l'auteur, et qu'il faudrait des temps dans le dialogue comme les comédiens en mettent dans leur diction pour la faire valoir.

Pourquoi le dialogue ne cesserait-il pas un instant si l'action est assez puissante pour s'en passer? Et, puisque la mimique est le moyen le plus rapide de communiquer la pensée, pourquoi s'attarder souvent dans les lenteurs du dialogue? — On a condamné le monologue parce qu'il semblait ridicule de faire tout-à-coup expliquer par un personnage seul, s'adressant à un être imaginaire ou au public, les complications embrouillées d'une intrigue; en serait-il de même d'un monologue d'action, mimé et coupé d'exclamations? Il deviendrait humain et par le fait même rationnel et acceptable dans la comédie de mœurs. — Ces temps d'arrêt par exemple, il s'agirait de les meubler. Aujourd'hui quand un acteur manque son entrée ou sa réplique les autres sont désorientés, perdus ils ne savent que devenir, tous

en effet sont dressés plutôt à apprendre des rôles parlés qu'à vivre des personnages, et, quand le langage vient à manquer, ils ne savent quelle contenance prendre, à quel état d'âme faire correspondre leur mimique.

Dans un genre diamétralement opposé, la pantomime tombe dans le même excès : la comédie parle toujours, elle ne parle jamais. D'après ce que nous avons constaté pour les effets de gestes, la mimique serait la forme par excellence, n'est-elle pas, d'ailleurs, antérieure au langage, n'existe-t-elle pas chez tous les peuples, même les moins civilisés et chez les animaux. Le théâtre l'a réduite à un certain nombre de grimaces cataloguées, de gestes conventionnels, et n'admet que certains types. Dans leur interprétation les mimes sont aujourd'hui encore plus grotesques que les comédiens, et, pour rendre leurs spectacles supportables, ils sont obligés d'appeler la musique à leur secours.

Eh bien, en délivrant ces deux genres de l'étroite convention qui les lie, ne pourrait-on pas arriver à composer une œuvre de portée plus puissante ? L'action plus nettement rendue serait plus facilement comprise et nous nous rapprocherions davantage de cette logique du public qui pour être impressionné par le jeu des passions *humaines*, demande qu'elles soient *humainement* présentées. L'auteur serait ainsi plus sûr de ses effets, et le comédien ne perdrait pas au change; si pendant l'acte la salle restait attentive et silencieuse, les manifestations bruyantes n'en seraient que plus vives au baisser du rideau, et l'action n'aurait pas eu à souffrir de la vanité des interprètes.

Telles sont les réflexions auxquelles nous ont conduit nos recherches expérimentales sur les effets de théâtre ; bien entendu, le desideratum que nous formulons ne peut s'appliquer qu'aux pièces de philosophie sociale et non aux vaudevilles, féeries et autres fantaisies destinés à faire rire ou simplement à distraire des spectateurs somnolents et repus.

VII

LA COMÉDIE-MIME (1)

Après le succès de l'*Enfant prodigue*, la pantomime renaissante a reçu la consécration d'un maître. Henri Meilhac n'a pas craint, dans *Ma Cousine*, de nous donner une exquise scène de mimes qui se fond agréablement dans l'action. Il est certain qu'il existe dans la mimique des ressources scéniques que les auteurs dramatiques ont trop longtemps délaissées. Ne parlons pas, si vous voulez, de la pantomime classique avec ses gestes conventionnels, ses immuables personnages : Pierrot, Colombine, Cassandre; entre le théâtre actuel qui n'admet presque pas le silence et cette pantomime qui n'admet pas la parole n'y aurait-il pas une place à prendre pour un genre intermédiaire ? Quelque chose comme une *comédie-mime*, mélange de scènes dialoguées et mimées, ces dernières facilitant l'intelligence rapide de l'action, soulageant l'attention du spectateur et faisant comme des *temps de compréhension*, pour indiquer : soit les dessous du dialogue, soit les états d'âme.

Le grand tort de tous les conservatoires est d'ap-

1) De la Revue *Art et Critique* 1890.

prendre surtout à dire, à articuler, tout est pour l'effet du mot, de la phrase, rien pour la pensée; le comédien n'est plus un personnage ayant un corps, ayant une âme, vivant, c'est un phonographe qui déclame avec correction. Or, n'arrive-t-il pas souvent dans l'action que les mots sont impuissants à traduire les mouvements de l'âme? Je dirai plus, souvent ils les contredisent et les ridiculisent; neuf fois sur dix, quand le spectateur est empoigné les mots ne passent plus la rampe, et c'est l'intensité, la justesse et la sobriété du geste et des mouvements qui le tiennent haletant. Encore faut-il que ce geste ne soit pas un geste *théâtre*, en l'air et vide, il doit être posé et plein, c'est-à-dire que, effet plutôt que cause, il doit prendre comme un point d'appui sur les accessoires ou les éléments extérieurs, qu'il doit être non pas indiqué et emphatique, mais affirmé, soutenu et vrai.

Je crois donc qu'il faut accueillir avec joie le retour du théâtre à la pantomime, elle nous débarrassera peut-être de ces insupportables diseurs qui déclament la comédie comme chantent les ténors, sans s'apercevoir qu'ils détruisent ainsi l'illusion de vie que nous demandons au théâtre. Et puis, la pantomime exige dans l'action une logique que nous ne sommes plus guère habitués à trouver au théâtre. Prenez une comédie quelconque, faites-la jouer en pantomime et alors vous apparaîtra toute la grossièreté des procédés que masque souvent un dialogue poncif, pimpant ou simplement pleurnicheur. Mais j'entends tous les fervents du vaudeville se récrier, et les quiproquos, et les mots, ces excellents mots d'auteurs et toutes les drôleries de langage qui dé-

sopilent nos pauvres rates! Ne vous tourmentez pas; du moment que le genre aura quelque chance de succès, nos vaudevillistes ont tant d'esprit qu'ils arriveront, je suis sûr, sous peu, à vous faire des calembours par gestes.

VIII

LE PROCÉDÉ (1)

Les artistes de la Comédie-Française ont joué récemment une pièce de mince valeur et qui ne vaudrait pas qu'on s'y arrêtât, n'était le côté particulièrement intéressant du procédé. — En ces sortes de vaudevilles, l'art ne peut entrer en discussion, on est donc obligé de se rabattre sur les questions de métier. — Ceux que l'on gratifie du titre de « maîtres de la scène », à défaut de sentiments artistiques, possèdent généralement assez d'habileté, de tour de main, voire de talent, pour dissimuler la charpente de leurs œuvres; (ainsi dans nos fêtes les échafaudages des arcs de triomphe disparaissent sous le carton découpé ou la toile peinte). Leurs élèves ne prennent point tant de peine; dans leurs ouvrages le procédé est à vif, il crève les yeux, quelquefois même il n'y a que du procédé : il est donc bon de savoir ce qu'il vaut.

Vous connaissez cette définition : pour fabriquer un canon on prend un trou et l'on met du bronze autour; le vaudeville en question me semble fabriqué d'après une méthode analogue, l'auteur a pris un ar-

(1) De *La Plume*, 1er Septembre 1891.

ticle du code (le vide) et il a mis des scènes autour. Nous avons le code en vers, nous l'aurons bientôt tout entier en pièces; ses articles ont cela de commun avec les numéros de sapins et les heures de trains qu'ils sont pour les auteurs dramatiques et autres une source intarissable de titres, ils ont de plus l'avantage de mettre d'avance le spectateur au courant du sujet. Le tout est de trouver un bon article, après la pièce vient toute seule.

Exemple. — Vous ouvrez un code, le feuilletez et vous arrêtez, je suppose, sur un article ainsi conçu : Les époux pourront *réciproquement* demander le divorce pour excès, sévices ou injures graves de l'un d'eux envers l'autre. « Tiens, vous dites-vous, il y a là une idée de comédie, de vaudeville, plutôt, le *réciproquement* placé là par le législateur est une invitation au quiproquo; j'y vois trois actes très gais. »

Le point de départ ainsi trouvé, vous prenez une plume et vous jetez pêle-mêle vos idées sur le papier : Ménage uni, discussion futile — Madame s'impatiente et Monsieur réciproquement — V'lan, une gifle — Madame court chez avoué, bénéfice article 231 et Monsieur réciproquement — Elle abandonne domicile conjugal pour réfugier dans famille, il fait de même — Aucun ne veut convenir tort, conciliation impossible — (on verra à corser tout cela d'épisodiques) — Poussée à bout (comment? c'est à chercher) madame, par une réciprocité touchante, gifle son mari; ils sont quittes, réconciliation finale et obligatoire.

Il ne reste plus qu'à développer ce plan, à le partager en actes et à préparer les quiproquos; rien

n'est plus simple. Pour corser la pièce vous faites entrer en scène les deux avoués (les hommes de loi sont toujours comiques à la scène et fournissent quantité de mots faciles) puis les domestiques classiques : le larbin raisonneur et la soubrette vénale. Ajoutez un amoureux pour le mauvais motif et qui veut profiter de la crise. Un quiproquo de femme est indispensable, mettez à la poursuite de l'amoureux une veuve à laquelle ce don Juan comique aura vaguement promis le mariage, ce sera très amusant. La famille sera avantageusement représentée par le beau-père veuf qui fait la noce. Au premier acte, exposition et préparation, pour faciliter l'intelligence de la pièce vous faites répéter la même scène par les personnages qui se font opposition ou pendant, il faut que dès les premiers mots le public soit dans la confidence et sache à quoi s'en tenir sur le dénouement. Au deux, tout le monde se retrouvera chez le beau-père. — Comment cela? arrangez-vous, il le faut — Le beau-père, je suppose, attend des petites femmes, il reçoit sa fille, son gendre, etc. . bouquet de quiproquos. Une provocation entre le mari et l'amoureux ne fera pas mal non plus dans ce deuxième acte que vous terminez sur un air de bastringue. — Au trois, la provocation vous servira à faire naitre un quiproquo entre les témoins et les avoués convoqués pour un conseil de famille. Devant ce conseil comparaîtront les époux : vous ferez reconstituer la scène de l'offense, discussion, le mari recevra la gifle et tout le monde sera content.

Vos personnages, même les épisodiques sont tous très théâtre, rentrant tous dans les types courants

dont vous trouverez de nombreux modèles dans les vaudevilles connus. Si vous êtes courageux et n'avez pas une mémoire complaisante, relisez quelques-unes de ces pièces, écrivez la vôtre et présentez-la avec assurance au Comité du Théâtre-Français, elle sera reçue d'emblée.

Le procédé que nous venons d'indiquer pour bâtir une pièce sur un article du code est exactement celui qu'emploient nos maîtres pour établir une comédie de mœurs d'après une thèse, ou d'après l'énoncé d'un travers mondain. L'auteur ne sait pas, à priori, quels seront les faits et gestes de ses personnages, il a une idée, un point de départ, un dénouement (pas toujours) ; il ne lui reste plus qu'à faire développer par des types théâtres, déformés selon les besoins de la cause, une action qu'il fournira d'incidents plus ou moins vraisemblables, mais propres à faire valoir la thèse. A ces combinaisons, la raison humaine est étrangère ; ce ne sont pas en effet des créatures vivantes que doivent représenter des acteurs, pourtant en chair et en os, ce sont les êtres complaisants d'un monde fictif. Tout bons ou tout mauvais, ils sont d'une grandeur héroïque ou d'une bassesse odieuse, l'un d'eux sera obligatoirement ridicule et la sensiblerie sera réservée aux amoureux sympathiques. Peu importe que ces marionnettes mettent de la logique dans leurs mouvements sur la scène, ou expriment des sentiments sincères dans la marche de l'action; elles ne sont rien par elles-mêmes et n'ont pas plus de valeur que les pièces d'un échiquier. Ainsi en employant le procédé réservé à la tragédie et au théâtre lyrique, sans leur emprunter

toutefois : ni les conceptions générales, ni la forme hautement littéraire, on a imaginé pour la comédie de mœurs, une vie outrancière arbitraire et factice dont il semble que le public soit aujourd'hui un peu rassasié.

A ce procédé primitif, quelques auteurs en ont opposé un dérivant d'une méthode inverse. Au lieu d'adapter à une idée philosophique, à un problème de sociologie un monde d'invention, ils ont tiré de la vie réelle la philosophie de leur pièce et la solution du problème. La base essentielle de l'art dramatique ne doit pas, selon eux, reposer sur la fiction; mais, sur l'observation, ils veulent que la comédie s'élève, comme on dit en philosophie, du particulier au général et non qu'elle descende du général au particulier. C'est, en parler didactique, la *méthode d'induction* opposée à la *méthode de déduction*. Entre ces deux manières, il y a donc toute la différence qui sépare deux systèmes philosophiques, les méthodes de Bacon et de Descartes fondées sur l'observation et le raisonnement opposées au péripatétisme et à la scholastique.

La révolution qui lentement s'accomplit dans le genre de la Comédie de mœurs, n'est donc pas une simple querelle d'écoles littéraires, comme certains veulent le donner à entendre; il ne s'agit pas d'une modification superficielle dans la forme, le dialogue ou la mise en scène, mais d'une révolution profonde qui change la base même de la méthode dramatique. L'art dramatique ne peut consister simplement dans l'arrangement heureux de phrases harmonieuses et de périodes redondantes s'enchaînant sur une trame

d'idées habilement associées ; le livre, en ce cas, est un interprète plus sûr que le meilleur des comédiens. La raison d'être du théâtre qui fait monter l'homme tel qu'il est sur les planches, sans le peplum tragique ou le masque du pierrot, c'est de nous représenter la vie. De même qu'ils sont en chair et en os les personnages doivent avoir un cœur et une âme, ils doivent être mobiles et fluctueux comme l'est la nature humaine et non découpés à l'emporte-pièce, ils doivent être présentés dans leur milieu physique aussi bien que psychique avec leurs défaillances et leurs élans,ils doivent être, en un mot, tels que nous les observons, vivants, conduits par l'immuable logique de la nature. Comme une chimie rassemblant les éléments fournis par l'analyse pour reconstituer un corps, que l'art dramatique rassemble les éléments fournis par l'observation en une synthèse de vie, et de cette représentation, émanera logiquement l'idée générale ou la solution cherchée.

TROISIÈME PARTIE

PRÉFACE DE « LA MER »

APRÈS LES AUTRES

Jean, mon bon ami, du fond d'un parterre
Dont le siège dur me parut amer,
J'ai senti, perdu dans ces gens de terre,
En ton Odéon, l'odeur de la mer,

Tu l'as bien comprise et tu l'as bien dite,
La Mer ! Tourbillon, abime et clameur;
L'admirable gueuse aimée et maudite
Dont le matelot vit et dont il meurt.

Tu les as bien vus, les gars de nos côtes,
Cyniques naïfs et fourbes simplets,
Ames tout d'un coup très basses, très hautes
Arrondis et durs comme les galets !

Brutes que traverse un soupçon de rêve,
Pris entre la vague et le firmament,
Ils savent la Vie inutile et brève
Et tuent ainsi qu'ils meurent — simplement,

Et quant à tous ceux qui, de ton fier drame,
Affichent un air vague et dégoûté,
Les pauvres forçats ! ils tirent la rame
De l'impénitente imbécillité.

LOUIS MARSOLLEAU.

On a beaucoup écrit sur *la Mer*, beaucoup trop même ; si je prends la parole après tant d'autres,

c'est uniquement pour couper court à certaines légendes propagées avec complaisance, et pour présenter la pièce imprimée au grand public. Ce public, c'est celui que l'on détourne de l'audition des pièces nouvelles, celui que l'on reproche aux jeunes de ne pas oser affronter, — comme on leur reproche de n'avoir pas, à l'exemple de Meilhac et Halévy, doté le théâtre de cent chefs-d'œuvre, — alors qu'on les tient éloignés de la scène par tous les moyens possibles. Aujourd'hui, en effet, il se dresse entre une œuvre dramatique sérieuse et ce public une barrière de presse infranchissable ; et tôt ou tard il faudra, ou que le théâtre en France renonce à sortir du quiproquo, ou qu'enfin la barrière cède.

Ce grand public a entendu *la Mer*, pas longtemps, douze fois seulement, c'en est assez pour que ceux qui placent le *criterium* de l'art dramatique dans le chiffre de la recette et le nombre de représentations aient enterré la pièce avec joie ; c'en est assez pour m'avoir prouvé que ce public était avec nous. Comme il ne connaît ni les dessous de la littérature, ni les tripotages des gens de théâtre, comme il assiste à la représentation sans idée préconçue et qu'il écoute, j'ai constaté qu'il comprenait, qu'il saisissait les moindres intentions de l'auteur, bien mieux que les spectateurs, saturés du vaudeville, de la première. Cet accueil m'encourage à lui présenter imprimé le texte de la pièce.

On a dit avec raison, et je l'ai souvent répété, qu'un ouvrage dramatique est fait pour être joué, non pour être lu : quand cependant, un ouvrage est donné le 30 septembre, et que « des circonstances particu-

lières obligent le directeur à le retirer de l'affiche » quelques jours après, n'est-ce pas un devoir pour l'auteur que de faire appel d'un jugement aussi sommaire ? C'est pourquoi je publie *la Mer*.

I

Parmi les légendes à détruire, celle qui fait de l'auteur de *la Mer* le sectaire d'un réalisme étroit et bas est la plus répandue. On le gratifie de l'épithète de *naturaliste*, qui, pour un grand nombre, résume tout : grossièreté, cynisme, pornographie, sottise, etc. On le représente comme ayant l'unique préoccupation des vérités matérielles, par conséquent faisant abstraction complète des vérités supérieures, et on lui demande narquoisement, pourquoi le fond de son décor n'est pas en vraie mer et pourquoi ce n'est pas une vraie lune qui éclaire la fin du troisième acte. A entendre ces loyaux adversaires, il se contenterait de transporter sur la scène les banalités stupides de la vie animale, négligerait la vie morale, escamoterait la psychologie ; et, comme preuve, ils lui jettent à la tête des citations traîtreusement tronquées, prises dans la préface de *l'Échéance*. Ainsi, ils se gaudissent très fort de la phrase : « Une pièce est une tranche de la vie », mais ils évitent avec soin le complément *indispensable* : « mise sur la scène avec art ». Ils s'efforcent par ce moyen de trouver le théoricien en

contradiction avec lui-même, ils se flattent de l'enserrer dans ses propres aphorismes et de l'étouffer sous le ridicule qu'ils lui prêtent.

Ces théories, puisque théories il y a, émises, non pas, comme on s'est plu à l'insinuer, avant que l'auteur ait été joué, mais après qu'il eut donné trois pièces, — ces théories, il les croit aussi bonnes aujourd'hui qu'hier, et la nouvelle expérience tentée à l'Odéon n'a fait que les confirmer sur plusieurs points. Seulement, il reconnaît le premier qu'elles ne sont point l'Evangile d'une Eglise en dehors de laquelle il n'est pas de salut ; il n'a pas cette confiance des esthètes de la presse qui, du coup, sont parvenus à déterminer la forme unique et définitive du théâtre et la perfectibilité des systèmes. Il ne s'en est pas tenu aux indications générales tracées dans la préface de *l'Échéance,* il ne s'est pas borné à suivre le sentier frayé vers un nouveau théâtre, il a voulu l'élargir, pousser plus avant, et, aujourd'hui, il peut ajouter aux autres des données nouvelles dont il a pu expérimentalement constater la valeur.

Afin de ridiculiser encore davantage ces tentatives purement artistiques, on cherche également à faire passer l'auteur du *Théâtre vivant* pour l'*inventeur* d'un genre nouveau. A la fois prophète et messie, on affirme qu'il se pose en chef d'école : il est de bon goût de dire : « Jean Jullien et ses amis » et d'écrire « qu'il pense bouleverser le passé d'un trait de son auguste plume ». C'est altérer sciemment la vérité ; il est le premier à dire que ses pièces ne sont que des *études* et rien que des *études*, qu'il cherche, et le propre du chercheur est d'aller à la découverte et

de fouiller où bon lui semble. Que de plus ambitieux prisonniers d'un cénacle d'amis se cantonnent dans la formule d'une école à succès, telle n'est point sa façon d'envisager l'art dramatique ; et, franchement, il faut avouer que les disciples seraient bien niais de suivre un tel patron dans des évolutions où il y a beaucoup plus à récolter de ruades que de gros sous.

Un jour, le directeur d'un quotidien littéraire à quinze centimes fit appeler dans son cabinet l'auteur du *Maître:* « Je viens d'assister à votre pièce, lui dit-il, vous m'avez l'air de connaître assez bien les paysans; voulez-vous faire, une fois par semaine, au journal, des contes paysans? — Je vous donnerais avec plaisir un conte par semaine, répondit-il; quant à m'engager à vous fournir uniquement des paysans, jamais de la vie. » L'affaire en resta là. Ce qu'il a refusé au journal, il ne peut le concéder au théâtre ; en les lisant, on pourra constater que ses pièces sont assez dissemblables les unes des autres, et il est probable que celles qui, peut-être, verront le jour ne ressembleront guère à leurs aînées. Ce qui n'empêchera pas qu'ayant l'étiquette de *naturaliste* collée sur le dos on ne continue, chaque fois que son nom paraîtra sur une affiche, à lui servir le même article bourré des mêmes clichés, ce cataloguement simplifiant la besogne des critiques et les dispensant d'écouter et de comprendre. C'est, en effet, ce qui est arrivé pour *la Mer*. S'ils n'avaient été hypnotisés par le qualificatif dont ils ont affublé l'auteur, ils auraient reconnu que *la Mer* était, avant tout, une pièce *symbolique*. Si le titre était suffisamment explicite pour l'indiquer, le décor ne l'était pas moins.

Quand, pendant trois actes, on montre en pleine scène une croix et la mer, il doit venir à l'esprit du spectateur le plus obtus que cette croix et cette mer jouent un rôle capital dans l'ouvrage, mais c'est là une idée de poète, et toute poésie est défendue à un *naturaliste*. Il lui est défendu aussi de peindre le mysticisme, d'étudier le heurt des sentiments, de synthétiser des états d'âme; on appelle cela du verbiage et l'on s'ennuie, parce qu'on est venu pour voir des vérités matérielles et que tout le reste ne compte pas ; on s'arrête aux vêtements goudronnés des marins, à la phrase geignante d'un mendiant, on ne va pas plus loin. Chose bien plus curieuse : il est défendu à un *naturaliste*, ou supposé tel, de se servir des *moyens extérieurs*; pour le coup on n'y tient plus, l'on crie « *au mélo !* », l'on prend à témoin d'Ennery, Scribe, Sardou et l'on félicite avec ironie l'auteur sur son *habileté !*

Il faudrait bien pourtant une bonne fois s'entendre sur la valeur et le sens des mots. Le *mélo*, c'est la caricature triste; le *mélo*, c'est la déclamation, l'ostentation, la complication, le *mélo* dupe notre émotion par des moyens factices, invraisemblables, ses personnages agissent sans raisons plausibles et avec une affectation de sensiblerie ou de perfidie qui ne résiste pas à une seconde de réflexion ; et l'*habileté* consiste à user de toutes les ficelles de la convention pour arriver à ce but. En est-il ainsi de *la Mer*, où tous les moyens sont fournis par la logique de l'action, sa vérité, sa simplicité ? L'imprévu n'est pas l'invraisemblable et le poignant du drame n'est fait ni de convention, ni de sensiblerie, ni de brutalité. —

« Oui, dira-t-on, mais les *moyens extérieurs*, la lutte, le cantique, les tableaux formés par les personnages secondaires, ne sont-ils pas employés pour produire chez le spectateur une émotion purement physique ? » Parce que d'autres se sont servis à contre-sens de ces moyens, est-ce une raison pour les rejeter en bloc, surtout quand ils ne sont pas une cause déterminante et essentielle, mais qu'ils viennent logiquement renforcer l'action ? J'en appelle à ceux qui liront la pièce, eux qui ne verront pas la nuit tomber sur la scène et n'entendront pas tinter la cloche.

II

Le prince des phisolophes distingue deux sortes de tragique : l'un *simple*, quand le héros, qui n'est ni très bon ni très méchant, est conduit de degrés en degrés au malheur; l'autre *composé*, beaucoup moins parfait, consiste en ce que les bons deviennent heureux et les méchants malheureux. Et il ajoute : « Ceux qui préfèrent le second au premier, l'ont fait apparemment à cause de la faiblesse des spectateurs. » Ces principes m'ont servi de guide; car, si je me suis inspiré d'un théâtre, ce n'est pas de celui de Scribe, mais du théâtre grec, de celui de Sophocle, d'Eschyle et de son *Prométhée* modernisé selon : Ibsen, Tolstoï et Verga. Mettant à la scène l'histoire vraie d'êtres primitifs, restés simples par un contact incessant avec les grandes forces de la nature, j'ai cherché à reproduire la tristesse tragique dans la simplicité grecque.

Si les *individus* que je présente n'ont pas la hauteur des héros grecs, sensuels et mystiques, leurs sentiments se heurtent avec ces mêmes emportements d'instinct, ces mêmes faiblesses de cœur, que

ne peut admettre notre société hypocritement policée. C'est une des raisons qui m'ont fait respecter l'archaïsme de l'unité de lieu, et qui m'ont fait donner à la pièce cette coupe symétrique d'un premier acte commençant par un cri de douleur et d'un dernier acte se terminant sur un cri de désespoir.

A l'imitation des Grecs, j'ai également voulu donner à l'action un cadre vivant de personnages épisodiques possédant une individualité, afin de reproduire, non seulement le milieu pittoresque, mais de dénoncer par leurs répliques le milieu moral du pays. De ce chœur antique, j'ai fait un orchestre dans lequel chaque instrument donne son timbre, chaque partie un dessin qui lui est propre et qui se fond et se perd dans l'ensemble. De même que le drame lyrique moderne, l'orchestre s'unit à la voix sans l'étouffer, de même ce peuple vivant dans l'action la renforce et la complète.

Une chose qui certainement étonnera le lecteur, ce sera de constater que *la Mer*, pas plus que *le Maître*, n'est écrite en patois. Ce patois, contre lequel on a si fort crié et qui a fait dire, à un homme de bon sens cependant : « qu'une pièce devait être écrite dans la langue familière au public » — ce qui serait la condamnation d'une bonne partie du théâtre classique, — ce patois n'existe pas plus dans la pièce qu'il n'existe dans les Côtes-du-Nord. Oui, j'ai employé des tournures de phrases locales, des locutions *familières* et tout devait se borner — ainsi qu'il est mentionné en tête du manuscrit — à donner une accentuation spéciale à certains mots; qui dit accent ne dit pas patois. Arriver à prendre un accent aussi

difficile et aussi nuancé que l'accent breton en quelques hâtives répétitions, il n'y fallait pas songer ; les artistes, d'ailleurs (et je les en félicite), étaient plus préoccupés de rendre le caractère de leur personnage que les travers de la langue, et nous nous en sommes tenus à peu près à l'accent conventionnel. C'est là, du reste, un détail insignifiant, qui ne peut arrêter que les esprits superficiels, et ne modifie en rien la valeur de la pièce, si elle en a une.

La conséquence de cette accentuation spéciale a été de faire nier l'exactitude des caractères, et l'on a prétendu que l'action pouvait aussi bien se passer en Brie ou en Beauce. Je ne sache pas que le paysan de Beauce, entendu, positif et roublard, possède cette naïveté farouche et ce fond de mélancolie sauvage qui sont comme l'émanation même de *la lande*. Il n'est pas résigné, lui, il n'est pas mystique, il n'a rien de ce fatalisme de l'homme qui vit entre ciel et mer, il ne règne pas dans son pays l'effroi religieux qui plane sur toute la pièce. En Brie comme en Beauce, le paysan est maître chez lui ; ce n'est pas la femme qui lui en remontrera, ni qui cherchera jamais à supplanter ouvertement le chef de la famille, ainsi qu'elle est obligée de le faire sur la côte. Le terrien est-il capable de ces élans de foi, de ces élans de cœur qui poussent l'homme à agir contre son intérêt bien entendu? A-t-il en l'âme cette soumission, cette rudesse, qui ne s'apprennent qu'à la grande école de la mer? Car, si l'action directe de la mer se fait sentir à chaque instant dans la marche du drame, il est facile de se rendre compte que les caractères ont été façonnés par elle ; et c'est bien

dans la Bretagne âpre et mystique — Bretagne que je ne me flatte pas plus d'avoir découverte que je ne crois avoir inventé le *théâtre vivant* — que l'action doit se dérouler. Par toutes ces raisons, le titre de *la Mer*, que me reprochent avec tant d'indignation ceux qui ne l'ont pas compris, me paraît amplement justifié. N'est-ce pas la mer, mon personnage principal? N'est-ce pas elle qui a séparé les fiancés et favorisé l'accomplissement de la faute? N'est ce pas elle qui soumet le cœur de l'homme et endurcit celui de la femme, sa rivale? N'est-ce pas elle, enfin, la complice du crime et la souveraine maîtresse, que j'aurais voulu pouvoir faire entendre à la fin, furieuse et grondante?

De même qu'on avait trouvé à mes marins des allures de paysans de Beauce, de même on s'est efforcé de chercher en leurs âmes des sentiments boulevardiers : la susceptibilité du point d'honneur, une hypocrite délicatesse dans les rapports sociaux et une psychologie de dilettante. Comme on n'a rien rencontré de semblable chez ces braves gens on en a conclu que la vie morale n'existait pas dans l'ouvrage, que les caprices d'un dramaturge inventif remplaçaient chez ces gens tout raisonnement, et, l'on a traité d'illogiques, d'absurdes et de révoltants les mobiles qui les faisaient agir. On est tellement habitué, au théâtre, aux personnages conventionnels, aux types d'une seule pièce, qu'on ne peut pas admettre un Kadik qui ne soit un sombre traître du commencement à la fin : il est tantôt rageur, tantôt bon diable, joyeux et bon mari, tantôt poursuivi par le remords ; enfin criminel, quand il est

poussé à bout par l'autre, c'est invraisemblable ! Elisabeth, cette femme qui se débat si douloureusement dans un mélange de sentiments affectifs multiples sous l'empire despotique d'une foi intransigeante, et ne faisant donner qu'en dernier ressort les questions d'intérêt, Elisabeth n'est pas admissible ! Il ne faut à chacun des personnages de théâtre qu'une seule impulsion, qu'un seul mobile de leurs actions, quelles que soient les influences qu'ils subissent ou les aventures qu'ils traversent ; il faut qu'ils puissent se rattacher à des types généraux, sans cerveau et sans âme, coulés dans le moule de tel ou tel emploi. Mais, si j'ai individualisé mes personnages, c'est précisément parce qu'ils pensent avant d'agir, qu'ils se modifient, selon les événements, avec les soubresauts et les revirements de gens qui vivent non seulement de la vie animale, mais encore de cette vie morale que vous niez.

Ce parti pris, de voir dans une œuvre dramatique, au lieu de ce que l'auteur montre, ce que l'on suppose qu'il aurait dû montrer, à conduit certains critiques à refaire la pièce à leur façon. Ainsi, à la fin du premier acte, quand Elisabeth fait entrer *de force* son mari dans le cabaret, et que, tirant son frère par le bras, elle *le contraint* à entrer à son tour, disant à la cabaretière : « C'est moi qui veux ! » on a trouvé que les deux hommes étaient réconciliés et d'accord, d'aucuns ont prétendu qu'ils se serraient la main, d'autres qu'ils s'embrassaient ! Partant de là, ils ont demandé pourquoi, au deuxième acte, on les montrait brouillés sans présenter l'incident qui met le feu aux poudres ? C'est uniquement, parce que les

deux hommes n'ont jamais été unis, jamais réconciliés. Forcés, par la femme, pour racheter le péché, de naviguer sur le même bateau, de vivre sous le même toit, ils n'ont pas cessé une minute de se haïr. Cette haine se manifeste chez l'un par des menaces et des reproches ; l'autre, plus faible et plus sournois se dérobe, il ne veut pas embarquer et passe sa vie au cabaret. C'est donc bien au cabaret qu'il faut que nous l'allions trouver au deuxième acte, là seulement il peut ouvrir toute son âme, c'est un terrain sur lequel il aura assez d'audace pour discuter avec la femme sans répondre par des bourrades ; et, c'est bien là, que la femme doit le venir chercher quand, pour le décider à *rentrer* à la maison, elle consent à rompre l'association que dans sa foi elle avait formée et veut faire embarquer son frère. Le refus de ce dernier exaspère l'animosité qui règne entre eux tous, animosité qui, augmentée du remords chez Kadik plus superstitieux, arrivera à lui faire commettre le crime pour effacer la faute. De l'exposition au dénouement j'ai suivi cette marche logique, employant tous les moyens qui me semblaient devoir donner plus de vie aux individus et à l'action, et recherchant la vérité bien plutôt dans la composition que dans la mise en scène. Mieux vaut, à mon avis, des êtres vivants dans un milieu factice, que des fantoches gesticulant au milieu d'accessoires vrais ; la convention à éviter c'est celle de l'absurde et non, ainsi qu'on se plaît à me le faire dire, celle des planches, ce qui serait l'impossibilité.

Ceux qui liront *la Mer*, dépouillée des vérités matérielles, loin des artifices de la rampe et privée de

son interprétation hors ligne, constateront, j'espère, que la pièce n'est pas un *civet sans lièvre*, comme a dit un spirituel confrère, ni un vulgaire *fait-divers*, comme l'ont répété beaucoup. — Car, la pièce d'un *naturaliste* ne peut être qu'un *fait-divers* et *vulgaire*, mot qui, inexpliqué autant qu'inexplicable, dispense de donner des explications. — La pièce leur semblera, je crois, suffisamment claire, la psychologie leur en paraîtra évidente, et je ne doute pas qu'ils ne comprennent la philosophie qui se dégage de l'œuvre, ainsi que le sentiment de profonde pitié qui l'a inspirée. Ils reconnaîtront, j'en suis convaincu, que la vie que nous voulons mettre sur la scène n'est point la seule vie grossière, qu'elle est aussi la vie de l'âme et la poésie; ils reconnaîtront que, dans sa simplicité, le *théâtre vivant* sait s'élever aux vérités supérieures, et qu'il n'est besoin ni de travestis, ni de panaches, ni de tirades pour exprimer les impressions hautement lyriques qui vous viennent de la nature.

Pour nous, nous continuerons nos recherches, en agrandissant chaque jour notre champ d'expériences; satisfait si, — ainsi que le leur conseille un de nos chers maîtres, et ainsi, d'ailleurs, qu'ils l'ont fait pour nos précédentes pièces, — les *hommes de théâtre*, tout en nous conspuant, prennent dans nos œuvres des indications profitables à leur industrie, et s'ils gagnent beaucoup d'argent.

(11 Novembre 1891).

LE THÉATRE VIVANT

PRATIQUE

L'ÉCHÉANCE

(Etude psychologique)

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE-LIBRE, le 31 janvier 1889.

A TOI

ANTOINE

ET

A TES CAMARADES

MERCI,

Jean JULLIEN.

PERSONNAGES

SAMUEL TABARD, 35 ans.....	MM. Antoine.
GALABERT, 47 ans...........	Colle.
FRANSSON...................	Pinsard.
VALENTINE TABARD.........	Mlle Lucienne Dorsy.

La scène se passe de nos jours à Paris.

Nota. — Le rôle de Tabard doit être surtout mimé et joué avec des temps. Galabert est gros et paraît plus âgé qu'il n'est.

L'ÉCHÉANCE

Le cabinet de travail d'un financier. — A droite : large table chargée de dossiers, fauteuil de cuir, cartonniers et coffre-fort. — A gauche : cheminée, canapé et sièges; porte communiquant avec les bureaux. Au fond : porte ouvrant sur les appartements.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SAMUEL, FRANSSON

SAMUEL TABARD *est assis devant son bureau,* FRANSSON *entre.*

SAMUEL, *vivement.*

Eh bien, qu'ont-ils répondu?

FRANSSON

Le Crédit Régional a refusé net, notre compte de dépôt étant épuisé chez eux.

SAMUEL

Et la Banque Générale?

FRANSSON

La Banque Générale fait répondre que les titres que

vous offrez en garantie ne valent pas le prix du papier.

SAMUEL, *indigné.*

Hier matin encore, le directeur m'en demandait avec prime!

FRANSSON, *secouant la tête.*

Hier matin, il n'y avait pas eu quarante-sept francs de baisse !

SAMUEL

Grunsbaum lui, au moins, vous a bien accueilli, un homme dont la maison n'existe que par moi!

FRANSSON

Il m'a presque jeté à la porte, et son associé a prétendu que, dans la position où nous nous trouvions, ma démarche ressemblait à une tentative d'escroquerie.

SAMUEL, *se levant.*

D'escroquerie!... Et, ce garçon, je l'ai établi à son compte, j'ai négocié son mariage, il dînait ici toutes les semaines. .. alors, vous n'avez rien ?

FRANSSON, *désespéré.*

Rien!

SAMUEL

Jordinier, Koumiros, Schlegmann, les avez-vous vus ?.... leur avez-vous bien expliqué ce dont il s'agissait? Ils sont en compte avec moi, leur intérêt est le mien, ils ne peuvent pas refuser une cinquantaine de mille francs pour me sauver, que diable!

FRANSSON, *secouant la tête.*

Pas plus ceux-ci que les autres, le mot d'ordre est donné, les syndicats se sont entendus entre eux, rien à espérer de ce côté-là, rien du tout.....

SAMUEL

Combien vous reste-t-il en caisse?

FRANSSON

Quinze mille francs environ, espèces et valeurs comprises.

SAMUEL

Comment !

FRANSSON

Dame, depuis ce matin, on paye à bureaux ouverts, ce n'est pas étonnant qu'on voie le fond de la caisse !

SAMUEL, *allant au cartonnier.*

Et vous dites que le compte des Grunsbaum s'élève à... ?

FRANSSON

Cinquante-cinq mille et quelques cents francs.

SAMUEL

Les billets avec trois signatures de garantie, il ne les accepte pas ?

FRANSSON

Ils ne veulent rien entendre : « A trois heures, notre garçon de recette passera chez vous, si nous ne sommes pas intégralement payés, nous déposerons une plainte, arrangez-vous. »

SAMUEL, *s'asseyant.*

Ah, les amis, ils sont encore plus âpres et plus durs que les autres !

FRANSSON

Que faut-il faire ? que dirai-je à leur garçon ?

SAMUEL

Vous répondrez..... (*Se reprenant.*) Non, quand il sera là, vous m'appellerez.

FRANSSON

Bien, monsieur, bien. (*Il sort.*)

SCÈNE II

SAMUEL, *seul. Il se lève, marche précipitamment et gagne le milieu de la scène.*

En syndicat! Ils se forment en syndicat pour me perdre, bandits!... Ça les offusquait donc bien de voir que sorti de rien, j'allais être autant qu'eux! Ils se vengent de leurs amabilités et de leurs avances... Hier, j'étais un homme d'avenir, aujourd'hui je suis un escroc auquel on n'ose même pas tendre la main... j'ai perdu!... Sur ma signature, ils eussent donné sans regarder et ils me refusent l'aumône de cinquante mille francs qui me manquent et qu'il faut que je trouve, pour quelques jours à peine... (*Remontant dans le fond.*)

Parbleu, je le sais bien, pourquoi ils me combattent! Je n'ai pas voulu tremper dans leurs tripotages, je n'ai pas voulu m'associer à leurs filouteries, je n'ai compté pour réussir que sur mon travail, ça les met en rage! (*Il hausse les épaules et revient près de la table.*) Récriminer, pourquoi? nous cherchons dans nos qualités les causes de nos malheurs quand ce sont nos défauts qui nous conduisent à la ruine, j'ai voulu jouer, tant pis. N'aurais-je pas dû prévoir ce qui arrive, une panique, une baisse, des différences énormes et pas un sou pour payer! C'était plus qu'imprudent de m'engager ainsi.

Et maintenant : mes parents sont pauvres, mon beau-père m'a refusé tout secours, celui-là j'en étais sûr, il m'a toujours détesté... Il doit même être enchanté de la mésaventure; un homme qui a épousé sa fille contre les convenances, contre son gré, ne pouvait moins faire que de finir sur la paille..... Les amis, tous des excuses, Bocquel, des échéances énormes, Morisseau vient

d'acheter un château, vers qui me tourner ?... Les maisons de banque me ferment leur crédit ! Personne !

(*Il se lève.*)

Je n'ai pas trente-six moyens de sortir de l'impasse... voler comme les autres ou bien me faire sauter le caisson... me suicider... plus d'hésitation... En même temps qu'on apprendra à la bourse que ma maison a suspendu ses payements, on apprendra ma mort. (*Il va prendre un revolver dans le coffre-fort, redescendant au milieu de la scène.*)

Dire que je me tue pour cinq ou six misérables !... Ma ruine ne leur suffisait pas... Ils veulent ma faillite. Ils veulent me traîner en justice... et je ne peux rien contre eux... Ils ont l'argent, ils sont les maîtres !... S'ils m'accordaient encore seulement huit jours !... huit jours !... Non, tout est perdu, tout ! Il faut que je meure !

(*Il s'asseoit près de la table.*)

Me pardonneras-tu, Valentine ? Te laisser supporter seule le poids de la catastrophe, les quelques instants de bonheur que j'ai goûtés ne sont-ils pas ton œuvre ? Ton amour me faisait aimer la vie, chère femme ! (*Il sanglote.*) C'est ignoble de la quitter ainsi... mais je ne peux pas, je ne dois pas rester... lui imposer à elle, jusqu'ici heureuse, de partager la vie d'un besogneux, d'un failli... non... Elle pourra se remarier, elle changera de nom et elle sera heureuse encore ! (*Il écrit devant sa table.*) « Pardonne-moi, ma toute chérie... »

SCÈNE III

SAMUEL, VALENTINE

VALENTINE *entre vivement par la porte du fond en très élégant costume de ville.*

VALENTINE

Enfin, me voilà !

SAMUEL, *surpris.*

Valentine !

(Il froisse la lettre, repousse le revolver et se lève.)

VALENTINE

On n'est pas encore venu de la Banque Grunsbaum, au moins ?

SAMUEL

Non, pas encore.

VALENTINE

Ah, tant mieux ! (*Battant des mains.*) J'arrive à temps ! (*Elle fouille dans ses poches.*) Tu vas voir si je suis un bon diplomate.

SAMUEL

Que cherches-tu donc... qu'apportes-tu là ?

VALENTINE

C'est une surprise (*Elle tire des liasses de billets qu'elle jette sur la table.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, y en a plus !

(Elle va vers la cheminée, enlève son chapeau et range sa coiffure devant la glace.)

SAMUEL, *n'en croyant pas ses yeux.*

Cinq liasses de dix mille, c'est plus qu'il ne m'en faut pour tout payer ! Où as-tu trouvé cela Valentine ? où l'as-tu trouvé ?

VALENTINE, *sans se retourner.*

C'est une idée à moi ! Hein, ta petite femme s'entend aux affaires, elle aussi, je t'avais vu si triste, si désespéré ce matin, mon pauvre cher...

SAMUEL, *allant à Valentine.*

Tu es allée chez ton père ?

VALENTINE, *en tournant la tête.*

Papa, oh non, il n'est pas assez généreux pour ça...

SAMUEL, *intrigué.*

Comment t'es-tu donc arrangée ? Qu'as-tu fait ? Com-

ment t'y es-tu prise, quand moi, je renonçais déjà ?...

VALENTINE, *allant vers son mari.*

Je suis tout simplement allée chez notre ami Galabert et je lui ai dit : « Samuel est, en ce moment-ci, dans une situation assez embarrassée, il lui faut soixante mille francs avant quatre heures; je sais que jamais il n'aurait osé vous demander cette somme, voilà pourquoi je suis venue. » Et il s'est exécuté immédiatement, me remerciant beaucoup d'avoir songé à lui et s'excusant de ne pouvoir faire davantage.

SAMUEL, *allant recompter les billets.*

Galabert ! c'est vrai, je n'y avais pas pensé, je supposais qu'il était comme les autres. Ce sont les meilleurs qu'on oublie : le brave ami !

VALENTINE, *câline, tendant la joue.*

Et qu'est-ce qu'on donne à sa petite femme pour la peine ?

SAMUEL

Oh oui ! de grand cœur et de bon cœur (*Il l'embrasse.*) Tu es mon génie bienfaisant. Aurais-je jamais pu penser que toi... mais, je devrais tomber à genoux... te baiser les mains...

VALENTINE, *se dégageant.*

Je te quitte, je vais ôter mon manteau, j'étouffe. C'est que, je suis venue vite, tu comprends; j'avais peur d'être en retard et puis j'étais inquiète... Je t'avais laissé avec des idées si noires, si noires... (*Elle gagne la porte.*) A tout à l'heure. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

SAMUEL, *seul. Il a accompagné Valentine et revient joyeux vers la table.*

Et, il y a cinq minutes je voulais me tuer ! abandonner cette chère enfant, tandis qu'elle me sauvait...

A certains moments l'esprit est pris de vertige... on ne sait plus... (*Il compte les billets.*)

Il n'y a que les femmes pour oser... Moi, jamais je n'aurais demandé à Galabert... et puis elles savent mieux... solliciter... et Valentine .. (*Il sourit puis s'interrompt, s'éloignant de la table.*) C'est drôle, tout de même, cette idée de s'adresser à Galabert, pourquoi pas à Boquel... ou à Morisseau ?... Le hasard a voulu que ce fût chez le seul qui pouvait me venir en aide... Il est riche et il gagne tout ce qu'il veut... Je lui ai bien rendu des services; mais, à côté de celui-ci!... Certainement notre intimité autorisait une semblable démarche... mais c'est précisément cette intimité qui me gênait... Valentine, elle, c'est autre chose...

(*Il va vers la cheminée; avec exubérance.*)

Ah! je ne suis pas en peine, je parie bien qu'il y aura des mauvaises langues pour trouver au moins étrange cet emprunt contracté par ma femme et les suppositions, les cancans... Mais ces gens-là ne connaissent pas Valentine... ni la loyauté de Galabert, sa parfaite loyauté... parfaite... (*Il s'asseoit sur le canapé.*)

J'aurais dû les soupçonner de comploter cette bonne action, hier au thé de cinq heures, ils causaient avec animation. Dès qu'ils m'ont aperçu, ils se sont tus... Galabert, du reste, est le seul de nos amis qui ait le don de ne pas agacer Valentine, il écoute tout son babillage avec une patience!... C'est le seul aussi dont elle veuille bien accepter les coupons de loge et les bouquets... Il nous accompagne au théâtre, lui sert de cavalier dans les soirées... l'autre jour, elle l'a emmené aux courses de Bois-Colombes. Elle abuse de sa complaisance. Moi, je détesterais ça, lui ça l'amuse... ils s'entendent comme deux camarades...

(*Réfléchissant.*) Oui, ils sont bien ensemble... très bien... trop bien!... leurs causeries en tête à tête... (*Il*

se lève.) Ah ça! deviendrais-je jaloux! Ah, mais non! Ma femme est jeune, elle aime le monde, elle est jolie, on recherche sa société... moi, je ne comprends rien aux choses de la coquetterie... et puis, je n'ai pas le temps. Mais Valentine est sérieuse... Galabert, je le connais depuis vingt ans, incapable d'une indélicatesse... (*S'arrêtant.*) Hum! quelquefois on peut se laisser entraîner, à force de jouer avec le feu, on se brûle... (*Descendant à l'avant-scène.*) D'ailleurs, Galabert est un fat, ne se vantait-il pas dernièrement devant moi de ses succès auprès d'une femme du monde... une femme qu'il accompagnait dans les bals... une femme dont le mari ne se doutait de rien... (*Vivement.*) Si c'était moi? C'est moi!... et la femme du monde, Valentine!... La chose est claire... elle saute aux yeux! caprices, toilettes ruineuses, sorties sans motifs, tout s'explique!... (*Il remonte menaçant.*) Ah, les gueux! les gueux!... (*Effrayé de ce qu'il vient de dire.*) Qui ça! eux, je vais les accuser maintenant, suis-je fou? Je me monte la tête! ai-je la moindre preuve, la moindre?... (*Il revient à son fauteuil.*) Voyons, raisonnons nous... (*Secouant la tête.*) Eh! Galabert m'aurait-il jamais donné un sou si Valentine n'était... s'il n'avait pour me sauver un intérêt plus puissant que l'amitié! Je le connais, il sait compter, et cinquante mille francs... Ah, me tromper ainsi, par dérision m'apporter cet argent! Suis-je donc pour eux un gogo comme pour ceux du Syndicat!...

(*Menaçant la porte.*) Ah! je comprends son émotion tout à l'heure en jetant les billets sur la table : « J'ai marché très vite. » (*Haussant les épaules.*) C'était la honte qui l'étranglait. Malheureuse femme! malheureuse!... Je n'avais plus qu'elle... Ah, oui, maintenant, je suis bien ruiné!

(*Il sanglote et tombe assis dans un fauteuil.*)

Et ils veulent que je paie avec ces billets, que je sois leur complice, que je vende ma complaisance, que je ferme les yeux! .. Je m'en suis aperçu à temps... par bonheur, le mal n'est pas fait et leur projet avortera... oh! oh! niais, ridicule, tant que vous voudrez, mais descendre à ce degré de... (*Il jette les billets.*) Me servir de cet argent, j'aimerais mieux crever de faim que d'y toucher. (*Il va à la cheminée.*)

J'ai des revers de fortune, je puis être ruiné, failli; je me respecte assez pour rester honnête devant moi-même; pour me dire en conscience que je laisse à mes enfants une réputation intacte...

(*Fransson frappe et entre en même temps.*)

SCÈNE V

SAMUEL, FRANSSON

FRANSSON, *effrayé.*

Monsieur, le garçon de recette est là.

SAMUEL, *en sursaut.*

Hein! quel garçon de recette? qu'est-ce qu'il veut?

FRANSSON

Mais c'est pour le billet de Grunsbaum, vous m'avez dit de vous avertir.

SAMUEL, *embarrassé.*

Et alors... il est là le garçon de recette?

FRANSSON

Oui, monsieur, il attend...

SAMUEL

Vous avez vérifié toutes les signatures?

FRANSSON

Naturellement, vérifier c'est la première chose que

j'ai faite. (*Il aperçoit les billets par terre et les regarde avec stupéfaction.*) Tout est en règle.

(*Il compte les billets.*)

SAMUEL, *à Fransson agenouillé.*

Eh bien... (*Se ravisant.*) Non, non... vous direz... que je n'ai pas encore reçu les fonds nécessaires... qu'il revienne dans une heure...

FRANSSON, *relevé.*

Mais, monsieur, il est trois heures passées !

SAMUEL

Alors, dites qu'on payera au siège social.

FRANSSON, *gagnant vers la porte.*

Vous savez bien, monsieur, que ça ne se peut plus, nous sommes à la dernière limite, et puis, pourquoi ne pas les contenter puisque vous avez l'argent ?

SAMUEL

Non, non.

FRANSSON, *montrant les billets.*

Avec ça et ce qui reste dans la caisse, nous aurons suffisamment, il y aura même de l'excédent...

SAMUEL, *allant à Fransson.*

Non, payer avec cela, ce n'est pas possible, ça ne se peut pas...

FRANSSON, *en s'en allant.*

Pardon, je vous assure, monsieur, qu'il y a le compte, cinq liasses de dix mille, c'est bien ça ; pourquoi ne pas régler, puisque nous le pouvons? Si je renvoyais leur garçon, ça en ferait du joli !

SAMUEL

Mais puisque je vous dis...

FRANSSON, *sortant.*

Mon homme doit s'impatienter ; il avait déjà l'air narquois en me présentant son billet.

SAMUEL, *courant vers la porte.*

Fransson, Fransson!

FRANSSON, *revenant.*

Monsieur?

SAMUEL

Vous... (*Il s'arrête.*) Vous demanderez un bordereau.

FRANSSON

Oui, oui, monsieur, soyez sans crainte. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

SAMUEL, *seul, relevant la tête et descendant.*

Il les a pris... c'est lui, Fransson, qui les a pris, lui... il les a emportés... il a payé le garçon de recette avec... et je ne l'ai pas empêché! et je n'ai pas eu le courage de l'arrêter!.. (*Se prenant la tête.*) C'est toi qui agis ainsi... malheureux, ta femme... l'argent que Galabert avait donné à ta femme!...

(*Ironique.*) Ah, oui, tu peux parler, dire que tu fais honneur à ta signature, ton honneur à toi, il vaut cinquante mille francs; pas plus! pour ce prix tu le vends, tu consens à la chose la plus honteuse, la plus... Va, jette la pierre aux Grunsbaum, Schlegmann, Boquel, homme vertueux... vertueux... c'est du propre!

En est-il une seule de ces canailles qui oserait comme toi faire argent de son déshonneur! C'est vrai que l'argent corrompt tous ceux qui le touchent, ceux mêmes qui se croient les plus purs... les plus forts .. (*Se levant.*) Pourquoi ne t'es-tu pas logé tout à l'heure une balle dans la cervelle? Demain, tous tes amis ne sauront-ils pas de quelle façon tu t'es procuré des fonds?... Que répondras-tu? (*Menaçant vers la porte.*) Ah, je les tuerai, ce sont eux qui m'ont jeté dans la boue... je veux me venger! ce sera bon de me venger

UNE VOIX, *derrière la porte du bureau.*

Monsieur Tabard est seul? On peut entrer?

FRANSSON, *répondant.*

Oui, monsieur, oui, vous pouvez entrer?

(*Galabert entre vivement.*)

SCÈNE VII

SAMUEL, GALABERT

GALABERT, *se débarrassant de son pardessus et de son chapeau.*

Bonjour, cher. J'ai appris ce matin par ta femme que tu étais un peu gêné, j'avais bien entendu dire quelque chose à la Bourse, mais j'étais loin de penser...

SAMUEL

Toi, ici?

GALABERT, *s'arrêtant.*

Qu'as-tu donc, Samuel?... serais-tu malade? Tu as une figure!

SAMUEL, *marchant sur Galabert.*

Avez-vous juré de m'assasiner de votre commisération, de vous moquer de moi jusqu'à la fin...

GALABERT

Mais...

SAMUEL

Ah! j'ai une bonne tête, n'est-il pas vrai, j'ai compris quand même et il va falloir en rabattre maintenant. (*Il va prendre le revolver.*)

GALABERT, *séparé de Samuel par le canapé.*

Samuel, qu'est-ce qui te prends, es-tu fou?

SAMUEL

Je veux te tuer, entends-tu? te tuer...

GALABERT, *riant.*

Parce que je t'ai prêté cinquante mille francs?

SAMUEL

Parce que tu m'as sali.

GALABERT

Explique-toi!

SAMUEL, *toujours menaçant.*

J'ai compris ce que signifiaient vos allées et venues, vos roucoulements et vos valses, oui...

GALABERT

Compris quoi?... Qu'est-ce que tu me chantes là?

SAMUEL, *avec force.*

On refuse un secours à un ami, on ne le refuse pas à la femme de cet ami quand on en est l'amant!

GALABERT, *surpris.*

Moi, l'amant de ta femme, moi...

(Il traverse la scène.)

SAMUEL, *l'arrêtant.*

Je te connais avare, lui aurais-tu sans cela prêté cinquante mille francs?

GALABERT, *indigné.*

Mais, c'est une infamie, Samuel, ne suis-je pas le der nier des hommes que tu eusses dû soupçonner, moi, l'amant de ta femme, mais c'est-à-dire que c'est moi qui devrais te demander réparation pour l'insulte que tu me fais...

SAMUEL, *toujours violent.*

Cependant...

GALABERT, *avec émotion sans le laisser parler.*

Moi, ton vieil ami, moi, un camarade de vingt ans; mais, ah ça! pour qui me prends-tu?

SAMUEL, *même jeu.*

Cependant...

GALABERT, *passant derrière le bureau.*

Je veux bien t'excuser parce que tu es affolé par le krack, tu déraisonnes, tu n'as plus la tête à toi... Et c'est au moment où je t'en donne la preuve la plus évidente que tu viens ainsi bafouer notre amitié...

SAMUEL

Comme si je n'avais pas vu que tu courtisais Valentine ?

GALABERT

De la civilité, des politesses, galanterie d'homme du monde...

SAMUEL, *haussant les épaules.*

Dans le monde, je sais, on appelle cela des politesses.

GALABERT, *furieux, frappant sur la table.*

Enfin, en voilà assez, n'est-ce pas, si tu ne veux pas croire à ma parole d'honneur, dis-le, je saurai alors ce qui me restera à faire.

SAMUEL, *allant lentement à Galabert, avec hésitation.*

Alors... ce n'est pas vrai... c'est par... pure amitié que tu m'as sauvé ?

GALABERT

Tu en doutes encore ?

SAMUEL, *convaincu, vivement.*

Non, non, je n'en doute plus, mais... vois-tu, Galabert, c'est si grand ce que tu as fait là... malgré moi, je...

GALABERT, *marchant vers la cheminée.*

Oui, parce que c'est grand, j'en suis incapable...

SAMUEL, *avec bonhomie.*

Non, je ne dis pas cela.

GALABERT, *vexé.*

Tu ne dis que cela !

SAMUEL, *suppliant, rejoignant Galabert.*

Mon bon, mon excellent ami, pardonne-moi, je t'en supplie. Comment ai-je pu... Maintenant... je reviens à la raison, toi, un cœur si loyal!

GALABERT

Oui, oui, c'est bon, c'est bon, je sais ce qu'il faut en penser de tes protestations.

SAMUEL

Voyons, sois généreux jusqu'au bout.

GALABERT, *moqueur.*

Je vais te remercier peut-être, tu voulais me tuer!

SAMUEL

Ne parlons plus de ça; j'étais fou! Voyons ta main, sans rancune, tu ne me refuseras pas la main.

GALABERT

Allons, oui. (*Il lui prend la main.*)

SAMUEL, *avec joie.*

Quel soulagement, quelle joie! Tu ne peux croire à quel point je suis heureux; et c'est à toi que je dois tout cela

GALABERT

Allons donc!

SAMUEL

Non, non, c'est à toi, brave cœur, bien à toi.

(*Valentine entre par la porte du fond.*)

SCÈNE VIII

SAMUEL, GALABERT, VALENTINE

VALENTINE

Eh bien! on a payé... ah! (*Apercevant Galabert, elle va vers lui la main tendue.*) Bonjour, notre Sauveur!

GALABERT, *s'inclinant.*

O madame, à peine sauveteur!

VALENTINE, *à Samuel.*

On a donné la pâture aux fauves, ces féroces créanciers sont apaisés ?

SAMUEL, *lui serrant la main.*

O ma Valentine, ma chère femme, ma chère petite femme, merci et pardon, pardon...

VALENTINE

Pour les remerciements, il faut s'adresser à notre bon ami, c'est à lui que revient tout l'honneur de la victoire.

GALABERT

O madame, cela ne vaut vraiment pas la peine qu'on en parle, tout le monde à ma place eût été enchanté d'en pouvoir faire autant.

VALENTINE

Ne le croyez pas, nous venons d'en faire la triste expérience. (*A Samuel très tendre.*) Quant à te pardonner, mon pauvre ami, pourquoi ? Tu as joué, tu as perdu, ce n'est pas ta faute, tant pis... Si tu avais été ruiné, eh bien, moi, j'aurais travaillé comme toi, et nous nous serions toujours aimés.

(*Elle passe ses bras autour du cou de son mari.*)

SAMUEL, *se dégageant.*

Si, Valentine, si, pardonne-moi, dis que tu me pardonnes. Vois-tu, je ne sais où j'avais la tête, une folie... un effroyable cauchemar; je croyais être sûr, je l'accusais, je t'accusais, il me semblait impossible autrement.

GALABERT, *haussant les épaules.*

Voyons, ne parle donc plus de ça, c'est oublié!

SAMUEL

Si, si, il faut que Valentine sache à quel point la dou-

leur rend injuste, je vous soupçonnais tous deux de me tromper, il me semblait... une aberration.

VALENTINE

O Samuel, c'est bien mal !

SAMUEL

Oui, mais deux mots d'explication avec cet ami ont dissipé le malentendu et il m'a pardonné comme tu me pardonneras... (*Elle l'embrasse en riant.*)

GALABERT

Bast, qui donc n'a pas de ces moments de découragement et de faiblesse.

SAMUEL, *tendant la main à Galabert tout en tenant celle de sa femme.*

Ah, mes bons amis, j'ai bien souffert, en cette minute où je voyais tout s'écrouler autour de moi, même !...

GALABERT

Tais-toi, voyons, je t'en prie.

VALENTINE

Monsieur Galabert, ta femme, nous n'étions donc pas là !

SAMUEL, *ému, il va vers son bureau au fond.*

Ah, je suis bien heureux ! Je suis bien heureux !

VALENTINE, *gaiement, descendant à l'avant-scène vers Galabert.*

Et moi donc ! à présent que tout est payé, vous allez voir comme la confiance va renaître, comme les affaires vont marcher, je vois l'avenir rose, rose, rose... bleu ciel, et...

GALABERT, *allant vers Valentine.*

Et quelque peu doré aussi.

SAMUEL, *à mi-voix, tristement.*

Si ç'avait été vrai pourtant, la faute était commise!...

(Il prend le revolver et va le cacher dans le coffre-fort.)

GALABERT, *à Valentine très rapprochée de lui, à mi-voix et après un temps.*

Suis-je assez fort?

VALENTINE, *souriante, lui envoyant un baiser.*

Tu es un ange!

(Rideau.)

LA SÉRÉNADE

(Etude de bourgeois)

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE-LIBRE, le 23 décembre 1887.

A

HENRY CÉARD

«.... Cette révolutionnaire *Sérénade* qui ruina pour jamais, sur la scène, la virginité conventionnelle des ingénues et, par sa joyeuse constatation des compromis bourgeois, créa du premier coup ce que depuis on a nommé le genre Théâtre-Libre.... » (Henry Céard, *Evènement*, octobre 1891).

REMERCIEMENTS CONFRATERNELS
ET SYMPATHIQUE HOMMAGE

Jean JULLIEN.

PERSONNAGES

	MM.
THÉODORE COTTIN, bijoutier, 58 ans.	MÉVISTO.
CALIXTE POUJADE, associé de Cottin, 45 ans	BRÉVERN.
MAXIME CHAMPANET, 25 ans	HENRY MAYER.
PROSPER POUJADE, neveu de Poujade, 27 ans	TINBOT.
DUMOULIN, 52 ans	PINSARD.
FOURNIER, domestique	BERTIN.
UN ACHETEUR	ANTOINE.
	Mmes
NATHALIE COTTIN, femme de Cottin, 37 ans	AMÉLIE VILLETARD.
GENEVIÈVE COTTIN, fille de la précédente, 18 ans	LUCIENNE DORSY.
CÉLINA BOULARD, 19 ans	LUCE COLAS.
LÉOCADIE DUMOULIN, 43 ans	ALICE FARNA.
CLÉMENCE, 18 ans	EVE CARDINAL.
DODO, fils de Théodore Cottin, 9 ans.	LA PETITE WALTER.

VOISINS DE CAMPAGNE ET DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris de nos jours.

Le 1er acte dans le magasin de bijouterie de Cottin.
Le 2e dans la maison de campagne de Cottin.
Le 3e dans la salle à manger de Cottin à Paris.

NOTA. — Les rôles de Cottin et de Poujade ne doivent pas être tenus par des acteurs comiques.
Obscurité dans la salle.

LA SÉRÉNADE

Une boutique d'horloger-bijoutier du Palais-Royal. — Au fond, porte d'entrée, vitrines. — A droite longue table, porte sur escalier, au premier plan bureau de caissier. — A gauche table ronde, chaises et porte sous tenture. — Ameublement sévère, bois noir, velours violet.

(Il fait encore jour au lever du rideau.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

POUJADE, *assis devant le bureau lit un journal.* — PROSPER *au fond, range des écrins sur une étagère.*

POUJADE, *vivement.*

Encore un ! Ah par exemple, c'est trop fort !... Prosper as-tu entendu parler du drame de la rue des Vertus ?

PROSPER

Non, mon oncle.

POUJADE

Eh bien, écoute, mon garçon, et sois édifié une fois pour toutes sur les agréments du mariage. (*Lisant*) : « Ce couple vivait en assez grande mésintelligence... »

Ah! « Hier soir le quartier était mis en émoi par plusieurs détonations d'armes à feu, le mari venait de tirer sur les deux amants et s'apprêtait à se faire justice, quand les voisins l'ont désarmé. L'amant a été tué sur le coup, la femme est morte deux heures après. » Qu'en dis-tu, l'amoureux ?

PROSPER

Je dis, mon oncle, qu'il y a des femmes coquines, d'autres qui ne le sont pas, le tout est de bien choisir.

POUJADE

Voilà précisément, mon cher Prosper, où les plus malins se trompent, toutes sont de petits anges avant, des démons après!... Je suis le premier à le reconnaître, a fille de Cottin est parfaite, adorable, elle possède... toutes les qualités de l'esprit et du cœur; épouse-la, et tu m'en diras des nouvelles.

PROSPER

O mon oncle, pouvez-vous supposer! Mademoiselle Geneviève est...

POUJADE, *avec autorité.*

Laisse-moi parler, en fait de mariages j'ai un peu plus d'expérience que toi, j'en ai manqué onze dans ma vie, et, je remercie tous les jours le ciel de m'avoir arrêté là!

PROSPER

En quoi il a eu grand tort!

POUJADE, *allant à Prosper.*

Mais tu ne comprends donc pas qu'avec mon sang de tigre, un jour ou l'autre j'aurais fait comme le monsieur de la rue des Vertus : pan! pan! pan! j'aurais tout tué et moi avec! (*Haussant les épaules et montrant son neveu.*) Encore un du bois dont on les tourne ?

SCÈNE II

POUJADE, PROSPER, DUMOULIN *entre, Prosper se précipite au-devant de lui.*

PROSPER, *souriant.*

Ah, monsieur Dumoulin !

DUMOULIN, *à Prosper.*

Bonjour, mon ami. (*A Poujade qui a quitté son bureau et tend la main au nouveau venu.*) Bonjour monsieur Poujade... Ce cher Cottin va bien? madame Cottin, mademoiselle Geneviève, Dodo, tout le monde va bien ?

POUJADE.

A merveille, cher monsieur, à merveille.

DUMOULIN.

Ah tant mieux, tant mieux. Et les affaires? toujours pas brillantes, n'est-ce pas ? Que voulez-vous donc ! avec les perpétuels changements de ministères, et les députés que nous avons ! Vous aurez beau dire, mais tant que les lois du commerce ne seront pas faites par des commerçants et les lois militaires par des militaires, ça ne marchera pas. A chacun son métier et les contribuables seront bien gardés... Ah! les dames Dumoulin m'ont dit de passer chez Cottin, afin de lui demander s'il était toujours décidé à partir demain pour la campagne ?

POUJADE.

Ma foi, je l'ignore absolument.

PROSPER.

Vous savez, cela dépend de Madame, quoique le départ soit convenu, si au dernier moment il lui prend la fantaisie de rester, on restera.

DUMOULIN, *regardant sa montre.*

C'est que, je suis pressé, très pressé, je voudrais une réponse ; Cottin est-il là ? pourrait-on le voir ?

POUJADE.

Il est bien en haut, mais à deux reprises déjà, il m'a fait dire de ne pas le déranger. Prosper, va donc frapper à la porte encore une fois.

Prosper sort par la porte de l'appartement.

SCÈNE III

POUJADE, DUMOULIN.

DUMOULIN, *avec malice.*

J'insiste, parce que je me suis promis de vous provoquer en duel, après demain, à la Varenne.

POUJADE.

Moi ?

DUMOULIN, *riant.*

Oui, vous, beau parleur, et un duel à mort (pour les témoins). Je veux voir lequel de nous deux, avec le même appât et dans la même couple d'heures, prendra le plus de poissons, ça vous va-t-il ?

POUJADE.

Bien malin, parbleu ! vous connaissez les fonds et les bas fonds de la Marne, comme les rayons de votre magasin et vous appelez les poissons par leurs petits noms !

DUMOULIN.

Nous pêcherons dans la même eau et je vous suivrai.

POUJADE.

Ah, alors, la friture que vous rapporterez, mon bon, ne vous donnera pas une indigestion !

DUMOULIN, *d'un air entendu.*

Nous verrons, nous verrons si les normands ne valent pas les gascons.

SCÈNE IV

DUMOULIN, POUJADE, PROSPER *rentrant*

PROSPER.

J'ai frappé et refrappé, monsieur m'a dit de lui ficher la paix et madame m'a répondu : « C'est bon, c'est bon, monsieur descend dans deux minutes. »

DUMOULIN.

Hum ! une scène de famille, on ne doit pas gêner un mari dans cette occupation là; je m'en vais, je connais ces sortes de représentations. Ce matin chez moi, j'en ai déjà entendu une, et pour un motif ! Ma femme voulait mettre un chapeau jaune, sous prétexte qu'il est à la mode ; ah, j'en ai eu des cris : « Tu n'as pas de goût ! Tu es un tyran, tu ne sais rien faire pour moi ! Est-il possible de rendre une femme aussi malheureuse !... » Serviteur, monsieur Poujade et songez à notre duel. Au revoir Prosper ; je repasserai demain.

Il serre la main à Prosper, et sort.

POUJADE, *sur le pas de la porte.*

Nos salutations à ces dames. (*Poujade et Prosper reprennent leur place.*)

On entend des pas dans l'escalier, Cottin entre.

SCÈNE V

POUJADE, PROSPER, COTTIN.

COTTIN.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que vous me voulez encore, Prosper ? On ne peut rester un instant...

PROSPER.

Monsieur Dumoulin était venu demander si vous iriez demain à la Varenne, et mon oncle m'a dit de vous avertir...

POUJADE, *intervenant.*

Oui, les Dumoulin, paraît-il, ont organisé une partie de pêche pour dimanche et ils désiraient savoir si nous serions des leurs.

PROSPER, *allant à la porte.*

On peut rappeler Monsieur Dumoulin?

COTTIN.

Non, qu'il s'en aille, est-ce que je sais, moi, si nous irons à la campagne ! Est-ce qu'on peut décider quelque chose avec Nathalie !... Une partie de pêche ! Vous m'appelez pour me faire cette communication importante : une partie de pêche avec les Dumoulin ! Si nous y allons ils nous verront bien, puisqu'ils demeurent à côté de notre villa. Je suis là-haut à me gendarmer depuis une heure contre ma femme et il faut que juste au moment où je commence à lui faire entendre raison on vienne me déranger; maintenant tout est à recommencer !

POUJADE, *allant vers Cottin.*

Que t'arrive-t-il donc de nouveau !

COTTIN, *à Poujade sur le devant de la scène, pendant que Prosper reprend son travail.*

Oh! rien de nouveau, toujours la même chose, à propos de Dodo : ils l'abêtiront, cet enfant, à force de vouloir l'instruire, ils le tueront ! Un gamin, qui à trois ans récitait des fables, tu l'as entendu, toi, Poujade, à présent il ne sait plus seulement parler, tout le jour il marmotte des leçons, il griffonne du papier et l'on ne voit chez nous que le sempiternel Monsieur Maxime occupé à réprimander son élève... A-t-on besoin d'en faire un savant ? Est-il nécessaire qu'il entre à l'École Polytech-

nique pour être bijoutier?... On n'a pas voulu m'écouter! Je pensais agir pour lui comme pour sa sœur, le mettre en pension, et jusqu'à dix-sept, dix-huit ans on n'en aurait plus entendu parler ; Nathalie a poussé les hauts cris : on ne le forcerait pas assez à travailler, il était trop délicat, l'éducation des lycées était détestable, enfin mille raisons pour une ; j'ai dû céder.

POUJADE.

Ah, tu es un homme de caractère, toi! si c'était Poujade il ne se laisserait pas mener comme ça, je te le promets, il dirait: « Je veux » et on le ferait.

COTTIN.

Je ne connais rien aux machines de l'enseignement, je dois écouter ma femme qui a de l'instruction. Dans le fond elle n'a peut-être pas tort, mais elle exagère ; moi, si l'on m'avait rabâché du latin tout le jour comme à Dodo, je serais devenu fou, et sérieusement, je crains pour lui.

POUJADE.

Cède, cède toujours, mon vieux, c'est ton rôle de mari et de père, que veux-tu donc? lutter contre deux femmes!... (*Confidentiellement.*) Mais au fait, Cottin, j'y songe, tu pourrais toujours te débarrasser d'un de tes tyrans, si tu mariais ta fille ?

COTTIN, *haussant les épaules.*

Nini! tu veux rire, elle est bien trop jeune et puis, tu sais ce que je t'ai dit : Geneviève, ma fille est mon bien le plus précieux, je veux la donner au plus cher de mes amis, cet ami, c'est toi ; malheureusement tu es un peu mûr. (*Baissant la voix.*) Ce sera pour ton héritier.

Il désigne Prosper.

POUJADE.

Ne parle pas si fort, s'il t'entendait, il en serait malade de joie.

COTTIN, *riant*.

Crois-tu? tant mieux, au moins il ne finira pas dans la peau d'un vieux scélérat, comme son oncle.

On entend des pas dans l'escalier de l'appartement, une voix d'enfant chante.

LA VOIX.

Le papillon qui toujours vole,
Passe frivole
De fleur en fleur...

COTTIN.

Pas tant de tapage, monsieur Dodo, s'il vous plaît. (*La voix se rapproche*). Pauvre petit martyr, il faut bien qu'il s'amuse cependant !

Cottin s'asseoit sur une chaise en avant du bureau.

SCÈNE VI

POUJADE, COTTIN, PROSPER, DODO.

DODO.

C'est moi.

Il traverse la scène avec ses livres sous le bras allant à la porte opposée; il laisse tomber ses livres.

COTTIN.

Où vas-tu, polisson?

DODO.

Je vais là.

COTTIN.

Quoi faire?

DODO, *ramassant ses livres.*

Eh ! travailler, pardi, ne faut-il pas toujours travailler dans cette maison?

COTTIN.

Pourquoi là, dans le petit salon?

DODO.

C'est maman qui l'a dit.

COTTIN.

Encore une invention de ma femme, vous n'étiez donc pas convenablement là-haut?

DODO.

Maman a dit qu'elle voulait surveiller, que quand elle descendait au magasin elle voulait que nous descendions aussi avec monsieur Maxime; voilà!

POUJADE, *qui est remonté au fond vers Prosper, puis redescendu à sa place au bureau.*

Voyons, Cottin, qu'as-tu à répliquer? de quoi te plains-tu?

COTTIN, *résigné.*

Je ne me plains plus de rien! (*A Dodo.*) Et va-t-elle descendre bientôt ta mère? Elle sait pourtant que je dois sortir avec Poujade, que nous avons un rendez-vous.

DODO.

Oui, elle descend tout de suite; je sais pas!

Il se retire lentement.

SCÈNE VII

POUJADE, COTTIN, PROSPER

COTTIN.

Quand je te dis qu'ils le tueront!... (*Il secoue la tête puis se tourne vivement*). Ah Poujade, tu as vu pour cette affaire de diamants, ça vaut-il la peine de s'en occuper ou bien faut-il laisser courir?

POUJADE.

Voyons d'abord, nous laisserons courir après s'il y a lieu.

COTTIN, *impatienté, se lève.*

Mais Nathalie ne vient plus. (*A Prosper.*) Prosper,

montez donc dire à madame de se dépêcher (*Prosper sort.*) Voilà qu'il est six heures! elle nous fera manquer notre rendez-vous. (*Poujade sort du bureau.*) Que c'est donc impatientant les femmes, elles n'en finissent jamais! (*Par l'escalier.*) Nathalie! Voyons, ma bonne amie, nous t'attendons.

SCÈNE VIII

COTTIN, POUJADE, MADAME COTTIN, *suivie de* MAXIME *portant des vêtements sur le bras.*

MADAME, *s'installant dans le bureau.*

Me voilà! me voilà! mon Dieu, ne dirait-on pas qu'il y a le feu à la maison! vous criez, vous faites un sabbat!

COTTIN.

M'as-tu descendu mon chapeau, mon pardessus, mon parapluie.

Poujade s'habille dans le fond.

MADAME.

Oui, monsieur Maxime a eu l'obligeance de tout porter, chapeau, pardessus, parapluie.

COTTIN.

Pourquoi charger ainsi monsieur Maxime, Fournier n'est donc pas là?

MADAME.

Je l'ai envoyé en courses.

COTTIN, *empressé, à Maxime au milieu de la scène.*

Ah! Monsieur Maxime, je suis désolé vraiment, honteux, je ne comprends pas que ma femme abuse ainsi. (*A sa femme.*) O Nathalie, monsieur Maxime porter mes vêtements!

MAXIME.

Mais comment donc, Monsieur Cottin, comment donc, je vous assure que je suis enchanté de pouvoir me rendre utile à quelque chose.

COTTIN, *le débarrassant des vêtements.*

Et il paraît, Monsieur Maxime, qu'on vous change de domicile, on vous relègue maintenant dans le petit salon des clients.

MAXIME, *qui passe à la gauche de Cottin en lui ajustant son pardessus.*

Oui, madame a pensé à juste titre que la chambre dans laquelle nous travaillions d'habitude étant exposée aux rayons du soleil couchant, la chaleur doit y être intolérable le soir.

COTTIN, *s'arrêtant.*

Comment la chambre de Dodo au couchant!

MADAME, *bas à son mari.*

C'est un prétexte que j'ai donné pour expliquer le changement; en réalité je veux surveiller.

COTTIN.

(*Bas.*) Très bien, tu as sagement fait. (*Haut.*) Oui, vous serez mieux dans le salon, c'est vrai. (*A Poujade.*) Poujade es-tu prêt, voyons? (*A Madame.*) On viendra sans doute pour la facture Durandeau, tu payeras; il y a le chronomètre du marchand d'assurances à porter en réparation, et puis tu enverras prendre à l'atelier la parure de madame de Champtonnerre... C'est tout, oui, c'est tout. A présent vends le plus grand nombre de chronomètres possible, il faut nous en débarrasser n'est-ce pas, ils ne valent pas un clou. (*Il fait quelques pas, puis revient.*) O ma bonne amie, pardonne-moi, j'allais oublier. (*Il l'embrasse.*)

MADAME.

Je te pardonne.

Elle lui rend son baiser, Cottin et Poujade sortent.

SCÈNE IX

MADAME COTTIN, MAXIME

MADAME, *allant vers Maxime qui s'est tenu à l'écart.*

Un pour lui, deux pour toi.

Elle l'embrasse sur les deux joues.

MAXIME.

Que vous êtes imprudente, s'il avait oublié son mouchoir, sa canne, n'importe quoi?

MADAME.

L'amour ne calcule pas, Maxime, vous le savez bien... (*Elle l'entraîne jusqu'au bureau et le fait asseoir à côté d'elle*).Venez, venez près de moi, restez là, tout près. Je veux vous voir, vous entendre, vous contempler, mon beau poète! Redites-moi ces choses si délicieuses et si suaves, ces paroles qui transportent d'extase, répète-moi ces vers amoureux que tu bégayais l'autre soir à mon oreille, tu sais, il était question du printemps, des hirondelles et des fleurs...

MAXIME, *maussade.*

Quelle singulière idée vous avez eue de vouloir que je vinsse donner ici mes leçons, n'étions-nous pas plus tranquilles dans la chambre? Le premier venu peut nous surprendre, à chaque instant un client entre, le garçon de magasin...

SCÈNE X

MAXIME, MADAME COTTIN, DODO *entrant.*

DODO.

M'sieu... M'sieu! j'ai fini de copier le paragraphe, quoi qu'il faut copier à présent?

MADAME.

Dodo, tu es insupportable, tu ne resteras donc pas sage deux minutes, vilain enfant ! lorsque je cause avec ton professeur, je n'entends pas que tu nous déranges, copie le paragraphe suivant et laisse-nous en repos.

DODO.

Mais puisque le chapitre est fini, je peux pas copier le paragraphe qui suit.

MADAME.

Alors commence le chapitre qui vient après.

MAXIME, *se levant.*

Je vais lui indiquer, il ne saurait jamais.

MADAME, *le retenant.*

Restez, il est assez grand pour se débrouiller tout seul.

MAXIME

Obéissez à madame votre mère, commencez le chapitre suivant, j'irai voir dans un instant.

MADAME, *à Maxime, sévèrement.*

Maintenant, monsieur, contez-moi s'il vous plaît à quelles orgies vous vous êtes livré hier soir; où êtes-vous allé ?

MAXIME

Nous avions hier un dîner mensuel avec plusieurs de mes camarades, on a fait de la musique, dit des vers.

MADAME

Vous avez déclamé ?

DODO, *qui est sorti lentement est rentré aussitôt en riant.*

Et il y en a plus de chapitres.

MADAME, *furieuse.*

Encore toi, Dodo ! vous allez prendre votre cahier Monsieur, et me faire deux fois le verbe : je suis un désobéissant et un mal élevé.

DODO

Eh bien, puisque le livre est fini c'est pas ma faute.

Dodo s'en va en boudant et secouant la tête.

SCÈNE XI

MADAME, MAXIME

MADAME

Dis-moi, qu'as-tu déclamé ?

MAXIME

La Sérénade.

MADAME

Oh, *la Sérénade!* mais on a dû t'applaudir, te la redemander vingt fois, te porter en triomphe, c'est si beau *la Sérénade*, si amoureux ! et tu la dis avec tant de flamme ! Toute ma vie je me souviendrai de ce soir où pour la première fois, je l'entendis; tu te souviens, toi, Maxime ?

MAXIME

Je l'ai répétée si souvent !

MADAME, *exaltée.*

C'était un dimanche, nous étions à la campagne, à la Varenne, il y avait là nos amis Dumoulin et les cousins Boulard, on s'était réuni sur la terrasse, il faisait nuit, la soirée était tiède, l'air était embaumé. Ah ! jamais je n'ai éprouvé frémissement pareil, ta voix semblait gazouiller comme celle du rossignol, j'étais conquise, j'étais subjuguée, j'étais à toi ! Voyons, tu ne te souviens pas, après, sous le berceau de vigne vierge, les baisers, les...

MAXIME, *indifférent,*

Oui, oui, ah, c'est donc ce jour-là?

MADAME

Et les Boulard, les Dumoulin qui nous cherchaient partout, s'ils nous avaient trouvés, oh !

MAXIME

Je ne sais pas quelle aberration vous poussait à tant d'imprévoyance, à deux pas de votre mari !

MADAME

Est-on maîtresse de sa volonté dans ces moments-là?... Mais, depuis, Maxime, quelle habileté pour donner le change et dépister les soupçons ?

MAXIME

Vous croyez que votre mari ne se doute pas de quelque chose ?

MADAME

Alors, vous supposez, monsieur, que M. Cottin est un mari complaisant ?

MAXIME

Non, mais je lis de la dissimulation sous sa feinte bonhomie, prenez garde, il doit vous épier. Cette façon de céder à tout ce que vous demandez est un piège, je tremble pour vous; s'il apprenait jamais !

MADAME

Il ne se doute de rien, absolument de rien, il en est à cent lieues ; il s'imagine que tu prends à cœur l'instruction de son fils ; du reste si l'on bavardait, je dirais « non » et il n'en croirait pas un mot.

MAXIME

Et Poujade ?

MADAME

Plus aveugle encore que mon mari ! Cécité de vieux garçon, la pire de toutes. Poujade ! mais il gobe tout ce qu'on veut, il est malgré sa mine de croquemitaine encore bien plus facile à tromper que Cottin avec son air bonasse ! Poujade connaît des femmes, il ne connaît pas la femme !

MAXIME

Et son neveu?

MADAME

Hum! Chut. (*Bas.*) Quand on parle du loup..... *Prosper entre par la porte du fond et va fouiller dans une vitrine.* (*Haut.*) Alors, monsieur, vous croyez que ce ne sera pas trop de lui donner tout un chapitre à apprendre, ne le fatiguez pas, je vous en supplie, il a la santé si délicate!

MAXIME

Je suivrai scrupuleusement vos ordres, madame.

Il entre dans le salon.

SCÈNE XII

MADAME, PROSPER

PROSPER, *tenant un écrin à la main.*

Madame, j'ai beau chercher, appeler de tous côtés, je ne puis mettre la main sur Fournier.

MADAME

Ce n'est pas étonnant, si vous me l'aviez dit, je l'ai envoyé en courses..... Que lui vouliez-vous?

PROSPER

C'était pour aller à l'atelier prendre la parure de madame de Champtonnerre.

MADAME

Oh! c'est ennuyeux... Vous ne savez pas, Prosper, allez donc vous-même à l'atelier et vous la porterez.

PROSPER, *après un instant.*

Ma foi, oui, c'est le plus simple... j'y cours.

Prosper sort. Madame quitte le bureau et va jusqu'au petit salon. Elle s'arrête à la porte et fait signe à Maxime.

SCÈNE XIII

MADAME, MAXIME

MADAME

Un mot encore, monsieur Maxime?... *(Elle fait retomber la portière.)* Laisse-le écrire son verbe et cause avec moi; nous avons si peu de temps pour être ensemble! *Ils vont s'asseoir sur deux chaises l'un près de l'autre.*

MAXIME, *agacé.*

Vous supposez aussi, que ce monsieur Prosper qui me foudroie sans cesse de ses deux yeux, n'a rien deviné, n'a rien surpris! Nous avons laissé échapper tant de folles paroles, ne peut-il en avoir saisi quelqu'une?

MADAME, *riant.*

Lui, non, la cause en est bien simple et je m'étonne, mon cher ami, qu'un homme intelligent et perspicace comme vous ne s'en soit pas encore aperçu. Vous savez bien pourquoi le neveu de Poujade est dans notre magasin?

MAXIME

Apparemment pour apprendre le commerce de la bijouterie.

MADAME

Oui, mais il y a encore autre chose.

MAXIME

Peut-être son oncle pense-t-il qu'un jour monsieur Prosper lui succèdera.

MADAME

Voyons, voyons, cherchez, ce n'est pourtant pas difficile à découvrir. Poujade a un neveu, mon mari une fille, tous les deux se conviennent et sont en âge...

MAXIME, *se levant.*

Lui, épouser Geneviève!

MADAME

Pourquoi pas ?

MAXIME, *reportant sa chaise contre la table.*

C'est vrai, au fait, pourquoi pas ?

MADAME, *se levant.*

Eh bien, comprends-tu maintenant que Prosper ne puisse pas nous soupçonner, il est fortement épris de Geneviève...

MAXIME

Vous êtes sûre ?

MADAME

Très sûre, et s'il te regarde d'un mauvais œil, c'est parce qu'il se méprend sur le sens de tes assiduités, il s'imagine que tu es son concurrent, son rival, que tu fais la cour à sa bien-aimée ; est-ce assez amusant?

MAXIME

Vous croyez qu'il peut me supposer amoureux de mademoiselle Geneviève.

MADAME

J'en suis persuadée et je m'applique bien entendu de mon mieux à le confirmer dans sa manière de voir. Moi-même, l'autre soir, causant en sa présence avec les cousines Boulard, j'ai donné à entendre que tu avais des prétentions à la main de Nini et que tes avances ne me déplaisaient pas trop ; il était tellement furieux qu'il est parti ; ce que j'ai ri !

MAXIME, *vexé.*

Vous avez eu tort de dire cela, vous sentez bien que me voici dès à présent dans une position très fausse, très pénible. Si l'on vient à me considérer comme prétendant à la main de mademoiselle Geneviève, je devrais agir en conséquence, me montrer empressé et...

MADAME.

Tant mieux, nous nous verrons plus souvent, n'est-ce pas préférable de nous rencontrer ici plutôt que dans cet hôtel où nous allions autrefois.

MAXIME

Mais vis-à-vis de mademoiselle Geneviève me voilà fort gêné, comment m'y prendre pour lui faire la cour sans me prononcer, lui parler de mille choses aimables sans me déclarer, je suis très maladroit dans le sentimental et le platonique. Que va-t-elle dire? Que va-t-elle penser de cet amoureux qui se dérobe le moment venu? Je vais jouer le rôle d'un jobard.

MADAME

Elle, je te jure qu'elle n'y verra pas malice, tu ne sais pas ce que c'est naïf ces petites pensionnaires, ça ne connaît pas le B, A, BA de l'amour. Je crois d'ailleurs, soit dit sans te froisser, que tu n'aurais aucune chance auprès d'elle.

MAXIME

Ah bah! vous m'étonnez.

MADAME

Oui, mon beau seigneur, son choix est fait, j'en suis sûre. Prosper est le mari de son cœur, ils seront d'ailleurs parfaitement assortis, pas plus emportés l'un que l'autre et commerçants avant tout. Il est vrai qu'avec l'âge ça peut changer, un jour peut-être elle aussi, rencontrera-t-elle son Maxime! Viens, viens plus près que je t'embrasse. (*Elle l'embrasse, puis repend sa place au bureau, Maxime l'accompagne.*) Tu ne m'as toujours pas dit, vilain, comment s'était terminée hier votre soirée?

MAXIME

Il était tard, le temps était très frais, je suis rentré paisiblement dans ma chambrette en devisant avec les étoiles.

MADAME

Il y avait des femmes sans doute à cette réunion, des femmes à la mode, des cocottes!

MAXIME

Non, aucune, vraiment.

MADAME.

Aucune ? vous mentez, il y en avait, je lis cela dans vos yeux, n'essayez pas de le nier !

MAXIME.

Ma chère Nathalie, je vous affirme...

Un acheteur, après avoir longuement regardé l'étalage, entre.

SCÈNE XIV

MADAME, MAXIME, UN ACHETEUR.

L'ACHETEUR, *à Maxime.*

Monsieur, je vois dans tous les journaux de longues réclames pour vos chronomètres à 12 francs garantis deux ans ; voudriez-vous m'en montrer un ?

MADAME, *sans bouger, sans même tourner la tête.*

Monsieur, il ne nous en reste plus pour le moment, nous en aurons peut-être demain, revenez.

L'ACHETEUR

En tous cas, vous en avez à 18 francs, j'en vois là, dans la montre ?

MADAME, *même jeu.*

Oui, mais ils ne sont pas garantis, je ne vous les conseille pas.

L'ACHETEUR.

Ah ! Et ceux à 20 francs.

MADAME, *même jeu.*

C'est de la pacotille.

L'ACHETEUR

Alors, je reviendrai.

Il sort.

SCÈNE XV

MADAME, MAXIME.

MADAME *se lève et vient au milieu de la scène, regardant la porte.*

Comme si j'étais née, moi, pour ce métier de boutiquière! discuter avec la clientèle, écouter toutes leurs sornettes, leur disputer sou à sou le prix d'une montre! non, on ne m'a jamais comprise ! personne ! je suis assoiffée d'idéal, de poésie, d'amour, je veux déverser dans un cœur le trop plein de mon cœur! Ah Maxime, Maxime, tu ne m'aimes plus ! tu ne m'aimes plus ! Tu étais avec des femmes hier soir, je le sens !

MAXIME

Mais non, ma chère, enfin quand je vous dis et vous répète que non !

MADAME

Voyez-vous, Maxime, depuis quelque temps, vous êtes triste, vous me parlez à peine, vous n'avez plus avec moi cette chaude expansion des premiers jours, plus de ces effusions, de ces paroles enivrantes ; Maxime vous me cachez quelque chose, on dirait que vous avez peur près de moi, que vous vous sentez coupable ?

MAXIME, *sans empressement.*

Quelles idées ! mais bien au contraire, jamais je n'ai été aussi heureux, aussi transporté, n'ai-je pas tout ce que je puis désirer, puisque je suis auprès de vous ?

MADAME

Non, ce n'est pas ça, tu dis mal, autrefois tu m'eusses embrassée vingt fois en me murmurant cela à l'oreille. Maxime, on ne trompe pas l'œil de la femme qui vous aime ! Maxime, Maxime ! j'ai une rivale dans votre cœur. Ah ! je suis bien malheureuse !

Elle se laisse tomber sur une chaise près de la table.

MAXIME

- En vérité, Nathalie, votre jalousie n'a pas de nom, je ne vous reconnais plus à la fin avec vos scènes à propos de tout et à propos de rien. Croyez-vous donc que lorsqu'on vous possède, on puisse songer à une autre femme, que lorsqu'on a votre amour, on soit assez sot pour en chercher un autre. Si... je vous semble un peu triste aujourd'hui, c'est que... j'ai la migraine, je dois l'avouer, j'ai peut-être un peu abusé du champagne hier soir.

MADAME, *allant à lui.*

Tu es malade et tu ne voulais pas me le dire! Elles t'ont rendu malade, pauvre chéri!

MAXIME

Non, j'ai simplement la migraine, demain je n'y penserai plus.

MADAME

Non, non, ce n'est pas la migraine, tu mens encore, c'est quelque mauvaise fièvre, veux-tu de l'eau de mélisse? de l'alcool de menthe? un petit verre de madère? Je vais te préparer du thé.

Elle court vers la porte de l'appartement.

MAXIME

Inutile, merci, Nathalie, je t'en supplie, rien.

MADAME

Maxime, une tasse de thé, ou je croirai que tu me trompes.

Le timbre sonne, Geneviève entre suivie d'une bonne portant un rouleau de musique.

SCÈNE XVI

MADAME, MAXIME, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE *s'avance souriante vers sa mère.*

Bonjour maman. (*A Maxime.*) Bonsoir, Monsieur. (*Maxime s'incline*). Mademoiselle a trouvé que jamais

je n'avais été en voix comme aujourd'hui, j'ai chanté trois fois mon grand morceau, elle était ravie, elle m'a fait compliments sur compliments et m'a dit qu'il était bien dommage que je ne puisse entrer au théâtre.

MADAME, *négligemment.*

Les professeurs de chant disent tous cela. (*A la bonne qui s'en va.*) Marie, préparez tout de suite du thé pour monsieur Maxime, je vous prie.

GENEVIÈVE, *à Maxime qui s'est rapproché de la table.*

Comment, Monsieur Maxime, vous êtes indisposé, vous êtes malade ?

MAXIME.

Madame votre mère est vraiment trop bonne de s'inquiéter pour si peu, un simple mal de tête, une petite migraine.

MADAME.

Oui, un simple mal de tête qui vous met dans cet état de tristesse et de mauvaise humeur, ne cherchez pas à dissimuler, Monsieur Maxime, vous êtes malade, très malade ; ça se voit, n'est-ce pas, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

C'est vrai, comme vous êtes pâle, vous souffrez ?

MAXIME, *riant.*

On ne m'en laisse pas le temps !

Entrent Cottin et Poujade.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, COTTIN, POUJADE

Geneviève court embrasser son père et revient causer avec Maxime

MADAME.

Ah, ces messieurs !

A Poujade.

Et cette affaire de diamants ?

POUJADE.

Demandez à Cottin.

COTTIN, *allant vers le bureau et rangeant des papiers.*

Non parle, toi !

POUJADE, *au milieu.*

Eh bien, madame, c'est un nouveau triomphe pour votre mari.

COTTIN, *haussant les épaules.*

Tu arranges toujours les choses d'une façon ! Il n'est pas question de moi, il est question de la maison Cottin Poujade.

MADAME.

Enfin, Poujade, racontez-moi ce qui s'est passé.

POUJADE, *s'avançant.*

Dès qu'ils ont aperçu Cottin, les autres concurrents se sont retirés, parbleu ! l'affaire a été enlevée en deux secondes et quand il a voulu donner des références, on s'est moqué de lui : « Monsieur Cottin, un homme comme Monsieur Cottin, connu depuis plus de trente ans sur la place de Paris, par son honorabilité et sa loyauté en affaires, un homme que tout le monde estime, respecte et voudrait avoir pour débiteur, demander des références à Monsieur Cottin ; mais ce serait se faire du tort à soi-même ! »

COTTIN.

Poujade encore une fois on a dit la maison, que diable !

POUJADE, *remontant au fond.*

La maison tant que tu voudras, mais avoue que tu en as une bonne part.

COTTIN.

On n'est pas depuis si longtemps dans le commerce sans avoir quelque notoriété, mais on n'insiste pas comme tu le fais.

POUJADE *se retourne et aperçoit madame qui traverse la scène portant la tasse de thé qu'elle a prise des mains de la bonne.*

Tiens, pour qui donc cette tisane? il y a quelqu'un de malade dans la maison?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur Maxime, vous n'avez donc pas remarqué quelle figure il a.

POUJADE.

Eh, bonté du ciel, qu'avez-vous donc attrapé, Monsieur le professeur, est-ce une indigestion de latin et de grec, ou un étouffement de philosophie?

COTTIN, *empressé se levant de son fauteuil.*

Monsieur Maxime est malade? ah, ce cher Monsieur!

MAXIME, *s'avançant.*

Rien, messieurs, une migraine, j'y suis sujet et...

COTTIN.

Rentrez chez vous et couchez-vous, voilà le meilleur remède.

POUJADE, *dans le fond.*

Buvez-moi un grand verre de punch et prenez une garde-malade qui vous fasse transpirer.

MADAME, *empressée.*

Vous entendez, Monsieur Maxime, rentrez chez vous; je me tue à vous le dire, ne vous obstinez pas à vouloir donner votre leçon.

GENEVIÈVE, *présentant la tasse.*

Buvez cela bien chaud.

MAXIME.

Je me brûle.

POUJADE.

Ça ne fait rien, buvez toujours.,.

MADAME, *appelant dans l'escalier.*

Fournier, le pardessus et le chapeau de Monsieur Maxime, vite.

COTTIN, *lui prenant la main.*

Vous savez, mais c'est que vous avez une fièvre de cheval, mon ami, ne prenez pas froid, avec ces changements de température on a bientôt fait d'attraper une bronchite, et une bronchite, il n'y a pas à plaisanter avec la bronchite.

POUJADE, *haussant les épaules.*

La bronchite, ça me connaît, une dizaine de verres de punch et c'est fini.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, FOURNIER *apporte les vêtements, les dames habillent Maxime*

MADAME.

Là, comme ça !

GENEVIÈVE, *relevant le col du pardessus.*

Et autour du cou.

MADAME.

Oui, bien autour du cou.

MAXIME.

Mesdames. je suis réellement confus, je ne sais comment..

MADAME.

Ne parlez pas... ne parlez pas ! Fournier, vous allez accompagner Monsieur Maxime jusque chez lui.

Fournier fait signe que oui.

COTTIN

Partez, mon ami, et si vous vous sentez encore indisposé ne revenez pas demain, reposez-vous; allons, bonne nuit !

SCÈNE XIX

MADAME, GENEVIÈVE, COTTIN, POUJADE, DODO.

DODO, *est entré et il a entendu les derniers mots.*

Vivent les vacances,
A bas les pénitences.
Les cahiers au feu,
Les maîtres au milieu.

MADAME.

Petit sans cœur, et s'il allait avoir une grande maladie !

GENEVIÈVE.

Oui, si votre professeur avait une fièvre maligne.

COTTIN, *simplement.*

Non, je crois plutôt à une bronchite, je vais vous dire pourquoi, parce que la bronchite est une maladie de la parole, eh bien la parole vient du cerveau, ça doit commencer par de la migraine.

POUJADE, *riant*

Allons donc, cette maladie, je vais vous dire ce que c'est : il aura fait la noce hier et il veut recommencer ce soir, voilà tout.

MADAME.

Oh ! Poujade, parler ainsi de monsieur Maxime.

POUJADE.

Je n'en dis pas de mal, c'est de son âge, vous tourmentez pas.

COTTIN, *regardant sa montre.*

Allons, dépêchons, le dîner est servi, mes enfants, ne faisons pas attendre la cuisinière.

Il se dirige vers l'escalier.

MADAME, *reste sur le devant de la scène avec Geneviève. Poujade allume le gaz dans le fond.*

Poujade a peut-être raison, si ce n'était qu'un prétexte?

GENEVIÈVE.

O maman, pourquoi n'aurait-il pas dit la vérité?

MADAME

Je le saurai. (*A part et à mi-voix.*) Et alors à nous deux, Maxime,

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIÈME

La terrasse d'une maison de campagne, le soir.— A droite salle d'ombrage et jardin ; au premier plan une table et des chaises. — A gauche entrée de la maison d'habitation, les fenêtres du salon, vues de trois quarts sont éclairées. — Un groupe de dames, de jeunes filles et de jeunes gens jouent aux jeux innocents.

(Les arbres sont ornés de lampions, une lampe de jardin est sur la table, une grosse boule sur pied luit au milieu des parterres.)

SCÈNE I

MADAME COTTIN, GENEVIÈVE, MADAME DUMOULIN, CÉLINA BOULARD, CLEMENCE, *sont assises en cercle*, MAXIME, PROSPER *et les jeunes gens sont debout derrière.*

MAXIME, *à Célina.*

Je vous passe mon corbillon, qu'y met-on ?

CÉLINA.

Hum ! hum... un joli garçon !

GENEVIÈVE.

Un gage ! un gage ! voilà trois fois qu'on le dit. Cherche autre chose, Célina ?

CÉLINA.

Je ne sais pas, moi, que veux-tu que je dise?

MAXIME.

Non, mademoiselle, rien autre, je vous en supplie ; ce que vous avez dit là est trop flatteur pour que vous le

retiriez. (*A Geneviève.*) Je donne le gage à la place de mademoiselle Célina.

CÉLINA, *à Prosper.*

A vous, monsieur Prosper, je vous passe mon corbillon, qu'y met-on?

PROSPER, *regardant Maxime.*

Un pion !

MAXIME, *se retournant vers Prosper.*

Et moi, un polisson !

PROSPER.

On peut mettre les deux en un seul.

MAXIME, *s'avançant vers Prosper.*

Pour vous, j'y souhaiterais un peu plus d'éducation.

PROSPER.

Et pour vous, un peu moins de prétention.

MADAME.

Eh ! messieurs, quelles mouches vous piquent? Est-ce ainsi que vous comprenez les jeux innocents? Monsieur Maxime, Prosper, faites-nous grâce, je vous prie, de vos aménités, nous sommes ici entre amis, pas de discussion.

MAXIME.

Madame, votre rappel à l'ordre est trop justifié pour que je n'y souscrive. (*S'avançant vers Prosper.*) Je dois avoir une explication avec vous, à tout à l'heure.

Il reprend sa place derrière madame.

GENEVIÈVE.

Messieurs, c'est très mal, vous avez interrompu tous les jeux, on ne sait plus où l'on en est, si l'on jouait aux bouts rimés.

CLÉMENCE.

Oh ! nous en avons assez des charades, mots à double sens ou bouts rimés.

MADAME.

Si monsieur Maxime voulait être bien, bien aimable, il nous dirait quelque chose.

GENEVIÈVE, CÉLINA.

Ah, oui, oui, monsieur Maxime !

MAXIME, *malicieusement.*

Jamais le premier, je connais les devoirs de la préséance, je cède le pas à Monsieur.

Il désigne Prosper.

PROSPER.

A votre aise !

(*Il s'avance dans le cerclc et se tourne vers Geneviève.*)

TRIOLETS A MA POULETTE

On est au beau temps de l'amour.

SCÈNE II

LES MÊMES, POUJADE *et* DUMOULIN *suivis de* COTTIN.

Ils descendent et traversent le devant de la scène en causant, Cottin, s'arrête près de la table.

POUJADE.

Vous avez vu la poire qui reste, eh bien, celle qu'ils ont prise était au moins deux fois plus grosse.

DUMOULIN, *en s'arrêtant.*

Bast, vous m'étonnez.

POUJADE.

Je dis deux fois, peut-être trois fois ! si je les avais attrapés, les gredins, je vous prie de croire que je leur aurais fait passer un mauvais quart d'heure.

DUMOULIN, *reprenant sa marche.*

C'est sûr, vous, tel que je vous connais, vous n'en auriez pas laissé un morceau.

TOUS.

Chut ! chut !

GENEVIÈVE.

Messieurs, silence ! taisez-vous, on déclame !

POUJADE.

Il paraît qu'il faut écouter.

DUMOULIN.

Ecoutons.

Cottin est allé s'asseoir devant la petite table à droite, il s'y accoude, Dumoulin et Poujade restent debout du côté opposé.

PROSPER, *déclamant avec gaucherie.*

TRIOLETS A MA POULETTE

On est au beau temps de l'amour,
Le faune au fond des bois ricane,
Les oiselets se font la cour,
On est au beau temps de l'amour.
Poulette a quitté sa cabane,
Elle est coquette et se pavane,
On est au beau temps de l'amour,
Le faune au fond des bois ricane.

En regardant Maxime et avec provocation.

Deux coqs en amoureux projet,
Près d'elle ardemment font parade,
L'un timide, l'autre indiscret;
Deux coqs en amoureux projet,
L'un soupire une tendre aubade
L'autre clame une sérénade ;
Deux coqs en amoureux projet
Près d'elle ardemment font parade.

Avec désespoir.

Le plus fat sut toucher son cœur,
L'autre finit sa ritournelle
Aux coquericos du vainqueur.
Le plus fat sut toucher son cœur,
Au loin il emmena la belle,
Ce fut la fin de leur querelle,
Le plus fat sut toucher son cœur,
L'autre..... se brûla la cervelle.

Il s'asseoit accablé.

CÉLINA.

Bravo, monsieur Prosper, c'est très gentil cela, mais vous êtes donc poète aussi ?

POUJADE

Oui, très gentil ; mais il y a trop de répétitions, où as-tu ramassé cette machine-là ?

DUMOULIN

C'est un apologue, n'est-ce pas, monsieur Prosper ? De qui est-il ?

MAXIME, *répondant pour Prosper.*

D'un auteur qui sûrement ne connaissait pas plus les règles de la prosodie, que celles de la courtoisie.

MADAME

A vous, monsieur Maxime, à présent.

Poujade et Dumoulin passent dans le fond et reviennent près de la table devant laquelle se tient Cottin.

GENEVIÈVE

Ah oui ! à vous, monsieur Maxime.

MAXIME

Mais, mesdames, je vous assure que je ne sais rien rien que des choses tellement rabâchées !

MADAME

Qu'est-ce que cela fait, dites-nous *la Sérénade.*

GENEVIÈVE

Oui, *la Sérénade, la Sérénade !*

MAXIME

Non, pas celle-là, c'est trop rengaine.

GENEVIÈVE

Si, si, *la Sérénade.*

MAXIME, *s'avance et déclame.*

LA SÉRÉNADE

COTTIN, *se redressant.*

Je suis de l'avis de monsieur Champanet, je crois qu'il fera mieux de dire autre chose.

GENEVIÈVE

Pourquoi? c'est si doux, si gracieux, *la Sérénade.*

COTTIN

Beaucoup trop gracieux pour des jeunes filles, quand on parle devant les demoiselles, on doit choisir des sujets un peu moins lestes.

GENEVIÈVE

Mais papa, tu te trompes, *la Sérénade...*

COTTIN, *sévèrement.*

Je ne me trompe pas, et je n'entends pas qu'on dise de semblables gauloiseries devant mes enfants!

Toutes les dames se lèvent.

MADAME DUMOULIN, *à madame Cottin.*

Ma chère, qu'a donc votre mari aujourd'hui? un véritable crin!

MADAME, *qui s'est avancée au milieu.*

Je ne sais pas, ce sont ces maraudeurs qui l'ont mis en colère, il a eu peur, je parie. (*S'adressant aux jeunes gens et aux jeunes filles.*) Puisqu'il en est ainsi et qu'on ne veut pas vous permettre de déclamer, mes enfants, rentrons au salon, vous pourrez y chanter et y danser à votre aise.

Les jeunes gens offrent leur bras aux dames. Madame choisit ostensiblement Maxime, elle lui parle de très près et à un certain moment l'embrasse, Cottin qui a surpris le geste, se lève, fait quelques pas, puis revient s'asseoir.

SCÈNE III

COTTIN, POUJADE, DUMOULIN

DUMOULIN, *à Poujade continuant leur conversation.*

Vous n'êtes qu'un pêcheur d'ablettes!

POUJADE

Si vous venez jamais dans mon pays, je vous montrerai comment on pêche.

DUMOULIN

Je sais, dans le midi, ce n'est pas difficile, vous nous l'avez déjà dit, il y a plus de poisson que d'eau; mais, avez-vous jamais, dans votre pays, pris un brochet de quinze livres? Eh bien, moi j'ai fait ça, monsieur, et Boulard, ici présent, peut vous dire si je mens, Cottin aussi.

COTTIN, *distrait.*

Oui, oui, votre brochet de quinze livres.

DUMOULIN

Monsieur, c'est avant d'arriver à Nogent, j'étais installé sous les saules, je pêchais à la ligne de fond. Tout à coup j'aperçois une énorme bête, vous savez, une femelle chargée d'œufs, elle se glisse dans une anfractuosité de la berge. Je me dis : « Dumoulin, tu ne l'auras jamais » et je la regardais faire son manège, quand j'eus une idée, non, je n'eus pas d'idée, le cœur me battait trop fort, c'est d'instinct, monsieur Poujade, d'instinct ; je pris mon épuisette, je me couchai à plat ventre...

POUJADE

Ce n'est plus de la pêche!

DUMOULIN

Attendez donc! et hoppe là, je la plongeai dans l'eau je la serrai de toutes mes forces contre la berge le brochet était prisonnier. Mais ce n'était pas le tout, il fallait le remonter et la côte est haute là; demandez à Cottin, il a vu l'endroit.

COTTIN, *de plus en plus distrait.*

Quel endroit?

DUMOULIN

Le trou du brochet.

COTTIN

Ah! oui, oui, toujours l'histoire du brochet.

DUMOULIN

Alors, je saisis l'épuisette par le fer en me penchant le plus possible, au risque de tomber, et je l'amenai lentement, doucement contre le bord. A demi-hauteur, il faillit glisser, moi aussi, enfin je le tirai sur l'herbe, je jetai mon paletot dessus, je le roulai et l'apportai chez moi en courant. Il pesait quinze livres : Cottin était là, il peut vous dire si ce n'est pas vrai.

COTTIN

Le brochet, oui, quinze livres.

POUJADE

Eh bien, je connais plus fort, un individu de chez moi...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DUMOULIN, *sur le perron.*

MADAME DUMOULIN

Dumoulin, Dumoulin.

DUMOULIN

Attends une minute, Léocadie, nous causons de choses sérieuses.

MADAME DUMOULIN, *s'avançant.*

Il nous manque un vis-à-vis pour le quadrille, viens.

DUMOULIN

Mais je ne sais pas danser, moi!

MADAME DUMOULIN

Ça ne fait rien, on t'indiquera, viens; ce n'est pas difficile.

DUMOULIN, *se levant.*

Il faut que j'y aille, sans cela elle ne me laisserait pas en repos, tout à l'heure vous me raconterez votre histoire.

Il sort.

SCÈNE V

Pendant cette scène on entend jouer sur le piano un quadrille.

POUJADE, COTTIN

POUJADE, *à Cottin qui marche de long en large.*

Enfin Cottin, je ne te comprends plus, pour une méchante poire que des gamins ont chippée, est-ce bien la peine depuis ce matin de nous faire la mine? As-tu peur qu'on vienne te dévaliser? Mais Poujade est là, mon vieux, et je te promets que si jamais ces vauriens tombent sous ma coupe, il n'y reviendront pas deux fois.

COTTIN

Oui, toi, tu es très fort pour parler.

POUJADE, *ironique.*

Je reconnais que toi lorsque tu es de mauvaise humeur tu fais preuve d'une rare énergie, ainsi tout à l'heure tu as été énergique. Il est vrai que ça n'en valait guère la peine.

COTTIN

Comment, pas la peine! laisser dire de pareilles inconvenances devant ma fille!

POUJADE, *se levant*

Il a dit ces mêmes inconvenances plus de vingt fois et en ta présence.

COTTIN

Possible, mais autrefois ce n'était pas aujourd'hui.

POUJADE

Et qu'y a-t-il donc aujourd'hui, mon vieux?

COTTIN, *prenant le bras de Poujade.*

Il y a, Poujade, qu'il se passe dans cette maison des choses... horribles, qu'on y joue une comédie tellement... cynique que j'ai peine à y croire, moi qui l'ai vue. Les

maraudeurs que je veux empoigner, ce ne sont pas ceux du jardin, qu'ils ravagent à leur aise mes poiriers, je m'en moque! ce sont ceux qui sont là. (*Il désigne le salon.*) Tu trouves que j'ai montré de l'énergie, ce n'est que le commencement, je poursuivrai jusqu'au bout l'exécution...

POUJADE

L'exécution de qui?

COTTIN

De ce monsieur Champanet, comment toi, Poujade, tu ne t'étais aperçu de rien?

POUJADE, *d'un ton dégagé.*

De rien ; si, je m'en étais bien aperçu, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir; d'abord ta femme ne le cachait pas, elle le disait à tout le monde.

COTTIN, *indigné.*

Comment la malheureuse avait le front, avait l'audace!

POUJADE

Quelle audace y a-t-il donc à raconter que monsieur Champanet est amoureux de Geneviève? qu'il lui fait la cour, qu'il a l'intention de demander sa main? Et parbleu, on le voit bien assez; demande à Prosper ce qu'il pense des avances de ta fille au professeur?

COTTIN

Comment ma femme a dit cela, mais c'est une infamie! une ruse pour cacher ses dévergondages!

POUJADE, *riant.*

Quel mot prononces-tu là, Cottin, quand tu es en colère, il n'y fait pas bon; tu vous massacres tout ton monde avec une désinvolture!

COTTIN, *prenant Poujade par le bras.*

Je dis, Poujade, que le Champanet est l'amant de Nathalie, as-tu compris, maintenant?

POUJADE, *souriant.*

Encore des idées à toi! te voilà jaloux!

COTTIN

Mais, animal, puisque j'en suis sûr! Ne les as-tu pas vus tout à l'heure s'embrasser? là, devant nous!

POUJADE, *surpris.*

Bah!

COTTIN

J'avais déjà des soupçons; des signes, des mots échappés en ma présence m'avaient mis en éveil, l'assiduité de ce monsieur peu en rapport avec l'ignorance croissante de Dodo, avait fait naître des doutes; j'ai observé sans rien dire, j'ai épié cette nuit, et maintenant j'ai la preuve absolue qu'ils étaient ensemble.

POUJADE

Voyons, Cottin, tu exagères, la jalousie t'aveugle, tu as cru voir ce que tu soupçonnais. Ne t'étais-tu pas figuré un instant que moi aussi j'étais l'amant de ta femme?

COTTIN

Non, Poujade, toi, tu es un honnête homme, jamais je n'ai fait pareille supposition; mais pour ce freluquet, ce beau parleur, je t'affirme que je ne me suis pas trompé, je l'ai vu.

POUJADE, *avec énergie.*

Il fallait le tuer alors.

COTTIN, *haussant les épaules.*

Te voilà bien, toi, tout de suite, le tuer! ça ne se fait pas comme ça, tuer un homme,... est-ce que je suis militaire, moi? est-ce que j'ai des armes?

POUJADE, *s'éloignant de Cottin.*

Si c'est permis! mais avec les pieds, les poings, les dents on bûche dessus! ah bon Dieu!... (*Revenant à Cottin.*) Et que comptes-tu faire?

COTTIN

Je vais, lui montrer... toute la lâcheté de sa conduite, lui signifier ensuite, que... sous aucun prétexte je ne veux le recevoir ici, et que, si par hasard je le rencontre près de ma femme...

POUJADE

Eh bien?

COTTIN, *grave.*

Il aura affaire à moi.

POUJADE

Cette menace pourra jusqu'à un certain point le tenir en respect, lui; mais... ta femme?

COTTIN, *hésitant.*

Ma femme, c'est elle qui m'embarrasse... je veux lui infliger un châtiment exemplaire.

POUJADE, *net.*

Tue-la!

COTTIN

Poujade, tu ne réfléchis pas!

POUJADE, *retournant s'asseoir à la table.*

Du moment que tu parles d'énergie, je ne vois que ça. Si tu es d'une nature faible, divorce, mon ami, divorce, sinon...

COTTIN, *le suivant.*

Tu n'y songes pas, du tapage, un esclandre, les hommes de loi, la justice, la ruine de notre maison! Sans compter... (*Il s'asseoit sur la chaise du milieu.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAXIME *sur le perron s'éventant comme un homme qui a beaucoup dansé, il marche vers la table devant laquelle causent Cottin et son associé.*

MAXIME

Messieurs, ces dames me chargent de vous annoncer qu'on organise au salon, une partie générale, elles vous

prient de vouloir bien, l'un ou l'autre, venir tenir la banque.

POUJADE, *bas à Cottin*

Allons, montre-toi, si tu as du nerf, c'est le moment!

COTTIN, *bas tournant le dos à Maxime.*

Non, pas là, plus tard.

POUJADE, *bas.*

Si, si, tu as déjà trop tardé.

MAXIME

Que dois-je répondre?

POUJADE

Ces dames ne sont pas bien pressées, asseyez-vous donc un peu ici; mon ami Cottin aurait deux mots à vous dire.

MAXIME

Je suis à vos ordres.

Il s'asseoit.

POUJADE

Il voudrait vous demander un renseignement. Un de nos amis communs a eu des infortunes conjugales, c'est-à-dire que sa femme a un amant.

COTTIN, *bas.*

Ah! Poujade, ne parle donc pas de ça à présent.

POUJADE

(*Bas.*) Laisse-moi faire. (*Haut.*) Notre ami s'en est aperçu et il veut punir sa femme et l'amant d'un châtiment exemplaire; vous qui êtes instruit, comment dans l'antiquité châtiait-on les adultères?

COTTIN

Poujade, tout de suite des gros mots!

MAXIME

Dame, les procédés sont assez primitifs, les uns écartelaient les coupables, d'autre les noyaient ou les attachaient à la queue de chevaux fougueux, d'autres les exposaient nus, les supplices varièrent avec le plus ou

moins de férocité des peuples. Notre civilisation a compris que, dans la majeure partie des cas, le vrai coupable était le mari et elle a été fort indulgente pour les femmes infidèles. (*Cottin se lève, puis se promène dans le fond.*) Avant donc de donner un conseil à votre ami, faut-il encore savoir dans quelle catégorie de maris malheureux, nous devons le ranger et s'il n'y a pas de sa faute.

POUJADE

Alors, vous n'admettez pas que le mari tue l'amant?

MAXIME

Jamais ! cela s'appelle en bon français un assassinat, on ne doit pas juger les choses *ab irato*, et, l'on n'a pas le droit de se faire justice soi-même !

COTTIN, *lentement revenu près de Maxime.*

Je vois, monsieur Champanet, que vous êtes pour la clémence, moi aussi ; je ne m'appuie pas sur les mêmes raisonnements, je crois toutefois que nous nous entendrons.

POUJADE, *bas.*

Vas-y donc !

COTTIN

Cette nuit, monsieur, posté dans le petit couloir du premier, j'ai vu sortir un homme de chez ma femme.

POUJADE, *à part.*

Allons donc, nous y voilà, c'est pas sans peine !

COTTIN

Cet homme, c'était naturellement vous, le précepteur de mon fils, l'ami de la maison, dans lequel j'avais placé toute ma confiance.

MAXIME, *se levant.*

Je ne sais vraiment, monsieur Cottin, quelle est cette plaisanterie, me croyez-vous capable...

COTTIN

Assez, monsieur, je vous ai vu. Quand on a la lâcheté

de tromper, d'outrager un homme, on doit avoir au moins le courage d'en accepter hautement la responsabitité.

POUJADE, *à part.*

Bravo, Cottin, bravo!

MAXIME

Mais permettez, monsieur Cottin, permettez...

COTTIN

Non monsieur, je ne permets aucune explication, vous êtes l'amant de ma femme, osez donc le nier!

Maxime se recule en baissant la tête

POUJADE, *se lève et serre les poings.*

Ah, si c'était moi!

MAXIME

Eh bien oui, monsieur, je suis un misérable, j'ai abusé de votre estime, trahi votre amitié, je vous fais l'abandon de ma vie...

COTTIN

Que voulez-vous que j'en fasse?

MAXIME

Ce que votre juste colère voudra; mais avant, écoutez-moi.

COTTIN, *frémissant.*

Non, monsieur, je ne peux plus entendre un seul mot de vous, vous avez perdu le droit d'élever la voix dans cette maison que vous avez souillée, je ne veux pas plus vous entendre que je ne veux vous voir, vos belles paroles mentiraient comme votre joli visage d'honnête homme... Vous me livrez votre précieuse existence, beau cadeau! belle compensation! pour m'avoir pris ce que j'avais de plus cher!

SCÈNE VII

Les Mêmes, DODO *sur le perron criant de toutes ses forces.*

Papa, monsieur Poujade, monsieur Maxime, maman demande si vous n'allez pas bientôt arriver, tout est prêt, on vous attend.

COTTIN, *à mi-voix*

Au moins laissez-moi croire que vous êtes seul coupable que la folie, l'égarement qui l'ont jetée dans vos bras n'ont duré qu'un instant.

DODO, *frappant du pied.*

Mais, papa, on vous attend, venez donc!

Dodo retourne au salon en gambadant.

SCÈNE VIII

POUJADE, COTTIN, MAXIME

COTTIN, *grave et sincère.*

Votre mort! croyez-vous qu'elle effacerait les tortures que j'ai endurées depuis huit jours, depuis cette nuit; et, vous ne pouvez comprendre vous, ce qu'un honnête homme, un négociant honorable qui a toujours suivi la ligne droite et ne connaît que la probité, doit souffrir quand il se voit l'ami d'un coquin; quand il apprend que celle qu'il a choisie pour sa compagne, que la mère de ses enfants, que l'épouse pendant près de vingt ans aimée et respectée n'est qu'une gueuse!

Il se laisse tomber sur une chaise.

POUJADE

Voyons, Cottin, de l'énergie, il va t'en falloir plus que jamais.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME, *descendant le perron et allant vivement vers Cottin.*

Que les hommes sont insupportables ! qu'y a-t-il donc encore de nouveau? les maraudeurs sans doute, les maraudeurs toujours.

MAXIME, *bas à madame.*

Madame, monsieur Cottin sait tout.

MADAME, *bas à Maxime.*

Vous avez avoué, je vous croyais plus fort, vous êtes stupide.

MAXIME, *bas.*

Il nous a vus.

MADAME, *bas.*

On nie quand même !

POUJADE, *à Cottin hésitant.*

Allons Cottin, tu as bien commencé, achève : autant en finir d'un seul coup.

COTTIN, *solennel.*

Madame, il y a dix-huit ans, lorsque je vous ai épousée, vous viviez péniblement de votre travail vous et votre mère, dans un petit logement de la rue Vieille-du-Temple, vous étiez instruite, c'est vrai, plus instruite même que ne le comportait votre condition, mais de mon côté...

MADAME, *impatientée.*

Oui, oui, je sais, arrivons au fait ?

COTTIN

Le fait, madame, le voici, en reconnaissance de ma bonté pour vous, de mon amour, de ma confiance que je vous avais accordée toute grande, vous m'avez trompé, vous avez méconnu vos devoirs d'épouse, vos devoirs de mère de famille et...

MADAME

Continue, mon ami, ça devient très intéressant, je t'assure, ce que tu me dis, on se croirait à l'Ambigu. Et ce qu'il y a de plus amusant, c'est de voir un homme sérieux et sensé comme toi, tenir de semblables propos.

COTTIN

Taisez-vous, ne poussez pas plus loin l'impudence, je ne répondrais pas d'être toujours maître de mes mouvements !

MADAME, *railleuse.*

Toi ! allons donc, on t'a donc changé ? Voyons, Théodore, mon petit Théodore, pas de gros mots, ne nous fâchons pas, tu ne vois pas que ceux qui t'ont raconté cela ont voulu te faire une farce, ils se sont moqués de toi, parce que tu es un gros jaloux, demande à Poujade.

COTTIN, *poussé à bout.*

Vous êtes par trop coquine !

MADAME

Court, mais flatteur.

COTTIN

Comment, je ne sais pas ce que j'ai vu, moi ! mes yeux m'ont menti ! votre amant qui a confessé la vérité a menti ! tout le monde a menti ! il n'y a que vous qu'on puisse croire sur parole. Ah ça, me prenez-vous pour un mari complaisant ou un imbécile ?

MADAME

Complaisant non, mais un naïf qui croit tout ce qu'on lui raconte et qui invente le reste.

COTTIN

Alors c'est une hallucination ; quand j'ai vu, cette nuit, monsieur sortir en tapinois de votre chambre, je divaguais ?

MADAME

Cette nuit ?

COTTIN

Oui, madame, cette nuit, à quatre heures du matin, vous le savez aussi bien que moi.

POUJADE, *à mi-voix.*

On les prendrait sur le fait qu'elles protesteraient encore de la pureté de leurs intentions.

MADAME, *riant.*

Cette nuit! Je te jure bien ami, par tout ce que tu voudras, que personne n'a mis les pieds dans ma chambre cette nuit!

COTTIN, *digne.*

Madame, il m'est impossible d'en écouter davantage, j'avais pensé qu'il s'agissait d'un moment d'oubli, d'une de ces fautes graves, il est vrai, mais qu'un repentir sincère peut faire oublier. Je vois, pour mon malheur, qu'il n'en est rien, et que vous êtes encore plus coupable que je ne le supposais.

MADAME

Mais encore une fois, Théodore, je te jure que tu as rêvé! Monsieur n'est pas venu chez moi? (*Se tournant vers Maxime.*) Voyons, vous, monsieur, défendez-vous!

MAXIME, *embarrassé.*

Quoi qu'il puisse m'en coûter, monsieur, je me vois contraint par la nécessité.....

COTTIN, *à Maxime.*

Taisez-vous! il n'y a que cela qui vous soit imposé par la nécessité. (*Geneviève s'est avancée vers la fenêtre du salon, elle se penche et écoute.*) — (*A sa femme.*) Nathalie! mais vous n'avez donc pas plus de décence que de cœur, vous ne respectiez donc pas plus vos enfants que votre mari; recevoir un amant dans votre chambre! Une chambre dans laquelle je ne couche

pas par convenance, et qu'une simple porte fait communiquer avec celle de votre fille ?

MADAME

Mais enfin, mon ami...

COTTIN

Vous n'avez pas songé que votre enfant pouvait vous entendre, pouvait vous surprendre! Tenez, vous êtes une misérable, vous devriez sangloter à genoux, et ne pas chercher par de faux fuyants à vous disculper, quand tout vous accable, quand nous savons tous qu'hier soir monsieur était chez vous!

Geneviève quitte la fenêtre du salon, la referme et disparaît vivement.

MADAME, *violemment.*

Tu veux la vérité, Théodore, toute la vérité ; eh bien, tant pis pour toi ! Oui, monsieur Maxime est mon amant, oui, je me suis donnée à lui : mais ce n'est pas d'hier, et pour te montrer combien tu es malin, nous ne nous sommes pas vus depuis huit jours, est-ce vrai, Maxime? (*Maxime fait un signe vague d'assentiment.*) Tu vois!

COTTIN, *accablé.*

Il m'est indifférent de connaître l'heure et le jour de mon déshonneur, j'en sais plus que je n'en voulais savoir, je vous fais grâce des détails. Vous avez un amant, cela suffit ; s'il vous plaît d'étaler votre honte, étalez-la, mais pas ici, mes enfants n'ont pas besoin d'avoir sous les yeux l'exemple de l'inconduite maternelle. Et puisqu'il en est ainsi, (*avec autorité*) j'entends que vous partiez, que vous partiez immédiatement, vous et lui ; nous trouverons bien un prétexte pour expliquer votre disparition à nos amis, et j'entends que ni l'un ni l'autre, vous ne remettiez jamais les pieds dans cette maison, il ne doit y avoir que des honnêtes gens ici !

MADAME

Théodore!

MAXIME

Monsieur, écoutez-moi.....

COTTIN, *méprisant.*

Je pourrais vous tuer l'un et l'autre, n'est-ce-pas, Poujade? je n'aime ni le bruit, ni le scandale, je vous le répète, et je vous chasse, parce que je ne veux pas que plus longtemps vous vous moquiez de moi, chez moi; allez dans la rue! allez où vous voudrez?

Madame remonte dans le fond, Maxime recule de quelques pas.

SCÈNE X

LES MÊMES, GENEVIÈVE, *se précipitant aux genoux de son père.*

Mon père! pardon, mon père!

MAXIME

Geneviève!

COTTIN, *à sa femme.*

Et ça ne vous fait pas rentrer à cent pieds sous terre de voir votre fille, innocente et naïve enfant, demander grâce pour vous? Relève-toi, ma Geneviève chérie, ta mère ne mérite pas que tu t'agenouilles pour elle, que tu supplies pour elle; elle a trahi notre amour à tous deux, viens, ma fille, et puisque tu me restes, toi, sois ma consolation, ton père en a besoin.

POUJADE, *allant à Cottin.*

Sacrebleu! de l'énergie, ne va pas faiblir maintenant!

GENEVIÈVE

Mon père, je vous en conjure, n'accusez pas plus longtemps ma mère... elle n'est pas coupable, je vous l'affirme...

MAXIME, *s'avançant.*

Monsieur Cottin, un mot...

COTTIN.

Silence! vous! chère enfant, il se passe en ce moment ici des choses que tu ne peux pas comprendre ; je dois être inexorable, laisse-moi; n'augmente pas encore mon chagrin et retourne à tes jeux.

GENEVIÈVE

Mon père! mon père!... La seule qui mérite votre colère, c'est... moi, votre fille qui vous demande pardon à genoux.

COTTIN

Que dis-tu ?

GENEVIÈVE

Maxime... cette nuit... sortait... de ma chambre.

COTTIN, *après un silence.*

De... ta.. chambre !... (*Il regarde Maxime qui s'éloigne.*) Elle aussi ? c'est trop fort, misér...!

Il saute au collet de Maxime.

POUJADE

Serre donc fort une bonne fois!

GENEVIÈVE, *retenant son père et s'attachant à lui.*

Mon père...! épargnez-le! il est... père de mon enfant !

Geneviève tombe évanouie; Cottin lâche prise. Poujade se précipite au secours de Geneviève et l'asseoit sur une chaise.

POUJADE

Il ne manquait plus que ça !

COTTIN, *les maudissant tous.*

Ah, canailles! vous ne me reverrez plus ! ... canailles!

Il se sauve dans le jardin en courant et disparait.

SCÈNE XI

POUJADE, MADAME, MAXIME

POUJADE, *vivement.*

Au secours ! quelqu'un ! du monde ! Fournier, au secours ! de l'eau !

MADAME, *s'approchant de Maxime rapidement.*

Elle ! alors, tu l'aimes ?

MAXIME, *net.*

Oui.

MADAME, *le repoussant.*

Lâche !

Elle revient près de Geneviève.

SCÈNE XII

LES MÊMES, *les invités et les amis sortent précipitamment du salon. Dumoulin les arrête sur le perron.*

POUJADE, *très vivement.*

Ah ça, qu'attendez-vous ? voilà une demi-heure que je demande du vinaigre, des sels, du cognac, l'enfant est évanouie !

Tous accourent.

PROSPER, *arrivant par le fond.*

Mademoiselle Geneviève évanouie ! (*Il se tourne furieux contre Maxime.*) Monsieur, vous m'avez promis une explication, à présent je l'attends au besoin je la réclame !

MAXIME, *pour se débarrasser de lui.*

Mademoiselle Geneviève sera mère dans six mois; faites-lui votre cour !

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME

Une salle à manger bourgeoise. — A droite poêle en porcelaine, à gauche buffet, porte au fond, portes laterales. — Profusion de tableaux, assiettes pendues au mur, panoplies, médailles d'expositions, diplômes encadrés. — Au milieu, sur la table, trois couverts mis.

SCÈNE PREMIÈRE

FOURNIER, *seul réfléchissant.*

Le pâté, l'omelette, le poulet, nous aurons assez, si ces dames ne reviennent pas de la campagne, mais si elles reviennent !... Oh, puis ça ne fait rien, ils ne doivent pas avoir beaucoup d'appétit dans la maison après la comédie d'hier soir à la Varenne !... Si jamais on aurait pu penser !...

Il hausse les épaules en s'éloignant.

SCÈNE II

FOURNIER, MADAME *entre vivement suivie de* GENEVIÈVE, *costume de voyage.*

MADAME, *très émue*

Où est-il, Fournier, où est-il ? Il n'est pas mort au moins, parlez vite ?

FOURNIER

Non, madame monsieur est ici.

MADAME

Ah, quel soulagement! ma fille, il n'est pas mort! Et que fait-il?

FOURNIER

Monsieur est depuis ce matin enfermé à double tour dans sa chambre.

MADAME

Au magasin?

FOURNIER

Au magasin, il y a monsieur Poujade et son neveu, ils sont tous les deux d'une humeur! pas possibilité de leur adresser la parole. Monsieur Poujade s'est emporté deux fois contre moi ce matin, il m'a brutalisé, oui madame, il m'a brutalisé, et j'avertis madame que si cette vie là doit durer, je ne pourrai plus rester.

MADAME

Enfin, avez-vous vu monsieur, ce matin?

FOURNIER

Non, madame, quand nous sommes arrivés avec monsieur Poujade par le premier train, monsieur était déjà enfermé dans sa chambre.

Il remonte derrière la table.

MADAME, *à Geneviève.*

Que peut-il faire?

GENEVIÈVE, *ahurie.*

Je ne sais pas!... Ecrire?

MADAME

Se suicider! se pendre! s'asphyxier peut-être!

FOURNIER, *rassurant*

Je ne crois pas que le suicide soit bien dans les idées de monsieur.

MADAME

N'importe, Fournier, essayez de voir, ce qu'il prépare, arrêtez-le, empêchez un malheur.

FOURNIER

Oui, madame, je veillerai.

Il sort.

SCÈNE III

MADAME, GENEVIÈVE

MADAME, *à Geneviève assise accablée.*

Pauvre Théodore, pauvre père!... Malheureuse enfant qu'as-tu fait là! est-il permis de nous causer autant de chagrin, nous qui avions pris tant de soin pour t'élever, dire que nous n'avions rien voulu négliger pour ton éducation, quoiqu'il pût nous en coûter, nous t'avions mise au couvent, une pension chère, mais si bien tenue!... tu nous reviens candide, rougissante, baissant les yeux, t'offusquant d'un mot et... voilà qu'un jour, on apprend que mademoiselle... Elle est jolie l'éducation qu'on t'a donnée!

GENEVIÈVE, *sans faire un mouvement.*

Mais, maman, est-ce que je savais, moi...

MADAME, *très exaltée.*

Que ne sais-tu pas, je me le demande aujourd'hui! Pour mon compte, ne t'avais-je pas maintes fois dit que tu ne devais avoir aucun secret pour ta mère, que lorsqu'un jeune homme te parlait il fallait m'en avertir, et en tout cas ne jamais répondre quand on te faisait des déclarations. Ne t'avait-on pas répété sur tous les tons: les jeunes gens veulent tous la perdition des demoiselles, il faut les fuir comme la peste, ne pas plus se fier à leurs paroles qu'à leurs serments; et enfin, si par hasard une jeune fille éprouve un sentiment, est-ce une raison pour...

GENEVIÈVE

Non, maman, je voulais dire... je voulais dire que si j'avais su que vous l'aimiez...

MADAME

Depuis quand, mademoiselle, une mère a-t-elle des

comptes à rendre à sa fille, surtout des comptes pareils?.. Moi d'ailleurs, je ne suis pas... mais toi, songes-tu, pauvre enfant, dans quelle triste position te voilà placée! comment te marier? qui voudra de toi?

GENEVIÈVE, *elle se lève.*

Maxime, il me l'a promis.

MADAME

Il te l'a promis ! (*A part.*) Il est encore plus traître que je ne pensais.

GENEVIÈVE, *s'animant.*

Et puis, après tout, qu'y-a-t-il de si extraordinaire à être aimée par son fiancé avant le mariage, puisqu'il est entendu que nous devons nous marier. Il me faisait la cour si gentiment et c'était si drôle, en cachette comme cela. Moi d'abord, je l'ai aimé tout de suite, je ne rêvais que de lui, je ne pensais qu'à lui. Un soir, vous vous rappelerez peut-être, ce soir où il fut si beau, il nous disait *la Sérénade*, c'était mélodieux, c'était caressant, j'étais comme en extase... Ensuite, il est venu me parler bas à l'oreille, si tendrement que malgré moi, je ne pouvais l'interrompre et il disait des choses qui me troublaient encore davantage, j'étais à lui dès ce moment, je lui appartenais, il aurait pu demander tout ce qu'il aurait voulu, je le lui eusse donné ! Il ne me demanda que d'aller le lendemain prendre ma leçon de chant chez lui ... j'y allai, et voilà !

MADAME, *accablée s'asseoit.*

Le monstre, je me doutais bien d'une amourette, mais pouvais-je penser qu'il te déshonorait !

GENEVIÈVE

Il n'y a pas de déshonneur, Louise Bignolet !...

MADAME

Eh bien, Louise Bignolet ?

GENEVIÈVE

Elle avait un bébé quand elle s'est mariée, et la grande Hortense, elle avait un bon ami étant encore au pensionnat... On se marie et tout est dit. Seulement il y a une différence, c'est vrai.

MADAME

Quoi donc ?

GENEVIÈVE, *à mi-voix.*

Louise n'avait pas de mère !...

MADAME, *se cachant la figure.*

Ah ! quelle malédiction... quelle fatalité !...

GENEVIÈVE, *tendrement se rapprochant* :

Maman...

MADAME, *l'écartant, se lève.*

Chut ! chère enfant, j'entends marcher, ton père sans doute ! va-t'en Geneviève, va-t'en, je t'en prie, laisse nous seuls.

GENEVIÈVE

Cependant, ma mère !

MADAME

Va-t'en ! (*Geneviève s'en va.*) Mon Dieu ! donnez-moi la force et l'éloquence !

SCÈNE IV

MADAME COTTIN, MAXIME *entre vivement*

MAXIME

Que s'est-il passé ?

MADAME, *courant à lui.*

Maxime ! ah !... Mais il va te tuer !

MAXIME

Ma vie appartient à Monsieur Cottin, qu'il me tue !

MADAME

Maxime, non, Maxime, ne va pas le braver, les gens pacifiques comme Théodore, quand ils sont poussés à bout, ne sont plus maîtres de leurs mouvements ; écoute, il n'y a ni bassesse, ni déshonneur ; pars, cache-toi, je t'en prie, ne reste pas ici.

MAXIME

Inutile, ma résolution est prise ! Aussi bien, croyez-vous qu'il me serait possible de vivre à présent que je vous vois perdues toutes deux, je reste !

MADAME, *suppliante*

Si je ne suis plus rien pour toi, Maxime, si je ne puis avoir prise sur ton cœur, fais-le en son nom, fais-le pour elle, ma fille !

MAXIME, *ému*

Geneviève, pourquoi me parler d'elle ?

MADAME

Tu l'aimes donc beaucoup... tu l'aimes donc plus que moi ?

MAXIME, *après des hésitations*

Si je l'aime ; mais, tu ne comprends donc pas, que c'était toi, toujours toi que j'aimais en elle, ce n'était qu'une seule et même femme que j'adorais en vous deux ! Tantôt elle était toi, tantôt tu étais elle, vous vous complétiez l'une l'autre. Par elle j'avais le parfum de la fleur, par toi la saveur du fruit : quel rêve!... Maintenant qu'il est envolé, vous voyez bien, Nathalie, qu'il faut que je meure !

MADAME

Maxime, mon bien-aimé !

SCÈNE V

MADAME, MAXIME, FOURNIER *entr'ouvant la porte.*

Madame, monsieur Maxime, entrez dans la chambre ou dans le salon, cachez-vous; voilà monsieur!

MAXIME, *bravache.*

Tant mieux, nous allons donc en finir!

MADAME

Maxime, je t'en supplie, viens ?

MAXIME

Je reste !

MADAME

Au nom de Geneviève, au nom... de l'enfant, viens.

Elle veut l'entraîner.

MAXIME, *résistant.*

Non!

La voix de COTTIN *au dehors*

Voyons, Fournier, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, j'attends!

FOURNIER, *à Cottin.*

Oui, monsieur, oui, j'y vais... (*A Madame et à Maxime.*) Voyons, décidez-vous, vous reviendrez si vous voulez! mais faites la chose en douceur, vous savez bien que monsieur n'est pas méchant, il n'y a que le premier moment à craindre.

MADAME

Fournier a raison, viens, Maxime.

MAXIME, *se laissant entraîner dans une chambre.*

Puisque vous m'y obligez!

La voix de COTTIN, *au dehors.*

Fournier, à la fin, voulez-vous m'aider!

Ils sortent tous.

SCÈNE VI

FOURNIER, COTTIN *entre en costume de voyage, sans décoration, il porte des valises et des couvertures, Fournier aussi en est chargé.*

COTTIN

Pose la valise là, la petite caisse ici, va chercher le carton à chapeau... Ah! écoute, tu descendras au magasin, tu diras à Poujade de monter.

FOURNIER

Mais, monsieur, le déjeuner n'est pas encore prêt.

COTTIN

Ce n'est pas pour déjeuner, j'ai à lui parler.

Fournier sort

SCÈNE VII

COTTIN *seul. Il s'essuie le front, repousse un couvert s'assoie de côté en mettant le coude sur la table, puis après un moment et sans déclamation.*

Voyons, je n'oublie rien. *(Il tire un carnet de sa poche.)* Nous avons dit pour les échéances de la quinzaine, 2500, 120, 1500, il y aura suffisamment dans la petite caisse, puis la facture Champtonnerre doit rentrer, Nathalie a du l'envoyer, Nathalie... *(Relevant la tête.* Dire qu'elle me trompait! qu'elle me trompait avec ce petit marchand de latin que j'accusais de trop faire travailler Dodo! dire qu'ils me trompaient tous et que je n'y voyais que du feu, imbécile! *(Reprenant ses calculs.)* Nous disons les échéances, c'est vu. Pour la dissolution de la société j'enverrai ma procuration et les pièces, je conseillerai à Poujade de s'associer avec son neveu, il est fort entendu au commerce Prosper. Pauvre garçon! il aimait bien Ninie! Voilà le mari qui convenait à ma fille, ils auraient pris la suite de la maison, toujours la

même raison sociale « Cottin et Poujade » ils auraient été heureux, tandis qu'à présent! (*Il se lève.*) Travaillez donc à l'avenir de vos enfants!... Pour la maison de campagne, les meubles, ils en feront ce qu'ils voudront, je ne veux plus en entendre parler. (*Au milieu de la scène.*) Et ces choses là arrivent à moi, l'homme le plus calme de la terre, moi, le père de famille modèle, je puis le dire, le commerçant irréprochable, je l'affirme! Il n'est personne de la partie à Paris, qui oserait prononcer un mot contre la maison Cottin et Poujade, et pourtant me voilà forcé de fuir comme un failli, de me sauver!... Ah Nathalie, j'avais bien mal placé ma confiance.

SCÈNE VIII

COTTIN, POUJADE.

POUJADE

Quoi donc, mon vieux, tu pars?

COTTIN

Poujade, mon cher Poujade, oui, je pars. Cette nuit j'ai longtemps hésité pour savoir si je me jetterais dans la Marne où si je m'accrocherais à un arbre du bois de Vincennes; au point du jour je me suis retrouvé dans Paris. J'ai eu peur et j'ai eu honte. Je me suis dit qu'après tout, il était par trop sot de pâtir pour les autres et qu'il était stupide pour un honnête homme de se tuer quand les gredins restaient; mais, comme je ne veux pas assister plus longtemps à mon déshonneur, je m'en vais, je pars pour l'étranger, l'Amérique, je ne sais où. Voici une lettre qui t'indique mes dernières dispositions.

Il lui donne une lettre.

POUJADE, *rejetant la lettre.*

Quelle plaisanterie ce n'est pas possible, Cottin !

COTTIN

Mon ami, je n'ai plus la tête assez solide pour supporter ces émotions là, encore une secousse comme celle d'hier et je deviendrai fou, autant partir.

POUJADE

Mais non, tu exagères, examine donc froidement la situation.

COTTIN

Froidement! tu parles d'or! voyons donc toi, l'homme froid, ce que tu ferais à ma place.

POUJADE, *embarrassé.*

A ta place... moi d'abord j'aurais tout tué et j'aurais vu après; comme tu n'as pas eu assez d'énergie, ça devient difficile... Raisonnons quand même.

COTTIN

Raisonne tant que tu voudras, pour moi plus j'y réfléchis, plus je vois la situation inextricable. Il faut que l'un de nous quatre disparaisse, je me sacrifie.

POUJADE

Tu ne sais décidément plus, mon pauvre ami, ni ce que tu dis, ni ce que tu fais. Ecoute-moi, voyons, les choses ne sont peut-être pas si embrouillées qu'elles paraissent l'être : l'honneur de ta fille te force à prendre pour gendre un homme que la loi t'autorise à tuer. Eh bien, c'est simple, marie-les, réhabilite ta fille, légitime l'enfant, et tue le coupable après!

COTTIN

Le tuer !... (*cherchant un prétexte*) et si elle l'aime !

POUJADE

On n'aime pas ces individus là !

COTTIN

Une enfant qui ne connaît rien de la vie!

POUJADE.

Enfin, qu'elle l'aime ou qu'elle ne l'aime pas, tant pis, voilà une affaire réglée pour ceux-là ; à ta femme maintenant.

COTTIN.

Ne me parle pas de cette malheureuse qui a souillé mon nom, je ne veux plus la revoir.

POUJADE

Tue-là !

COTTIN, *outré.*

Mais encore une fois, Poujade, nous ne sommes pas des bouchers pour que tu me conseilles toujours de tuer; belle avance ! scandale dans tout le quartier, arrestation, cour d'assises ! Quand on a été un honnête homme pendant plus d'un demi-siècle ! Non, non, pas de ça, je ne veux plus entendre parler de rien, tu liquideras, tu t'arrangeras, je m'en moque absolument. (*Allant à la porte et appelant.*) Fournier, venez prendre mes bagages ; (*A Poujade, en lui tendant les bras.*) Adieu! mon vieux.

POUJADE, *en se détournant.*

Je retiens ton procédé, il est commode, tu ne veux rien savoir, tu me laisses ta femme, ta fille, ton commerce sur les bras et tu me dis : débrouille-toi ; si je m'en allais, moi aussi.

COTTIN.

Tu ne comprends donc pas que ce plancher me brûle. Que Nathalie peut rentrer d'un instant à l'autre, et, un malheur est si vite arrivé. Allons, tu liras ça. (*Il tend la lettre.*) Je pars. (*Il va vers la porte.*) Fournier ! Fournier !

En se retournant, il aperçoit sa femme qui est entrée.

SCÈNE IX

Les Mêmes, MADAME, *tenant un mouchoir devant ses yeux.*

Théodore !

COTTIN, *désespéré.*

Tu vois, Poujade, ce que je te disais !

MADAME, *suppliante.*

Théodore, s'il est vrai qu'une femme coupable puisse encore élever la voix, écoutez-moi, je vous en conjure.

Cottin détourne la tête et fait mine de s'en aller.

POUJADE.

Voyons, Cottin, écoute-la !

COTTIN, *fièrement.*

Jamais !

MADAME, *se jetant à ses genoux.*

Théodore !

COTTIN, *grave.*

Croyez-vous, madame, que je sois un de ces hommes sans caractère que des larmes attendrissent? Croyez-vous que je puisse maintenant attacher la moindre créance à vos paroles? Qui m'assure que depuis le premier jour vous ne m'avez pas trompé ? Qui m'assure que ces simagrées ne sont pas encore des mensonges?... Non, je ne dois pas vous entendre !

MADAME.

Théodore, reste ! écoute ! tu feras après de moi ce que tu voudras, je le sais, je suis indigne, indigne de ta clémence, indigne de ta compassion, je sais que je mérite les plus sévères châtiments et je ne protesterai pas si l'on m'y condamne ; aussi, n'est-ce pas pour moi, mais pour ma fille, pour notre Geneviève que je t'implore.

COTTIN, *dur.*

Je vous défends de prononcer le nom de cette enfant que vous avez livrée à votre amant.

MADAME.

Oh!

COTTIN, *dur.*

Je vous ai prise pour être ma compagne, vous avez abusé de ma confiance, je vous chasse, je ne vous connais plus et je vous renvoie à la misère d'où je vous ai tirée; mais elle, Geneviève, elle est ma fille, mon enfant, mon sang, ce que j'ai de plus cher au monde; cette innocente que vous avez perdue, ne l'associez pas à votre honte! je vous le défends!

MADAME.

Je ne veux parler que d'elle, d'elle seulement, et pour son bonheur.

Fournier entrant.

SCÈNE X

LES MÊMES, FOURNIER.

Monsieur m'a appelé?

COTTIN.

Oui, prenez mes bagages et descendez-les.

POUJADE.

Cottin, réfléchis, ne fais pas un coup de tête.

COTTIN, *à Poujade.*

Je serai inexorable, (*A Fournier.*) Faites ce que je vous dis. (*A Madame.*) Quant à vous, parlez, mais parlez vite, les minutes sont courtes et je suis pressé.

Fournier sort.

SCENE XI

COTTIN, MADAME, POUJADE.

MADAME, *qui s'est relevée.*

D'abord, pourquoi partir?

COTTIN.

C'est mon affaire? j'ai mon plan!

MADAME.

Mais, si tu nous abandonnes tous, si tu abandonnes ta fille, que deviendra-t-elle, seule, sans protecteur, avec son enfant!

COTTIN.

Elle vous aura, vous qui l'avez si bien conseillée jusqu'à présent, ce sera sa juste punition.

MADAME, *après un temps.*

Geneviève est ta fille, ton enfant, ton sang, veux-tu qu'elle devienne la risée du quartier, que toi-même en sois la fable, qu'elle mette au monde un bâtard; et, que conspuée de toutes parts, elle tombe comme tant de pauvres filles?

COTTIN, *se défendant entre sa femme et Poujade.*

Je n'ai pas dit ça, moi.

POUJADE.

Cependant, si tu pars.

COTTIN, *après un temps.*

Je pars, mais ce n'est pas une raison pour...

MADAME.

Il ne faut pas, Théodore, que l'on puisse dire que, par amour propre, l'honorable monsieur Cottin a condamné sans rémission sa fille et l'a vouée à l'infamie et au mépris.

POUJADE, *à Cottin.*

C'est de l'égoïsme.

COTTIN, *après un temps.*

Tu crois?

POUJADE.

Et de l'égoïsme mal compris, puisque ton nom lui reste.

MADAME

Tu méconnais tes devoirs de père.

COTTIN, *s'asseyant et se prenant la tête à deux mains.*

Mais alors, conseillez-moi, que voulez-vous que je devienne. . que faire?

MADAME.

Les marier.

POUJADE.

Tu verras après.

COTTIN.

Les marier, mais ce Champanet, ce professeur de hasard, sait-on qui il est? D'où il sort? Un sans-le-sou, un meurt de faim?

POUJADE.

Tu n'as pas l'embarras du choix.

MADAME.

Monsieur Champanet est de fort bonne famille, songez qu'il pourrait porter la particule et que lorsque son oncle mourra, il sera le maître d'une respectable fortune.

COTTIN, *se ravisant.*

Oui, oui, tout cela est fort bien... Mais enfin ce monsieur est votre amant?

MADAME.

Tu veux faire un esclandre! Tout le monde sait déjà que Monsieur Champanet courtise Geneviève, on n'y verra rien d'extraordinaire. A présent, si tu préfères un éclat, sans t'inquiéter davantage de ta considération et de la réputation des tiens, libre à toi.

COTTIN, *hésitant.*

Enfin, Poujade, les marier, ça se peut-il?

POUJADE

Je te l'ai dit, tu le tueras après.

MADAME, *terrifiée, à Poujade.*

Comment, tuer Maxime!

POUJADE

Parfaitement, un mari n'a-t-il pas, de par la loi, le droit de se débarrasser de son suppléant?

MADAME

Mais une fois qu'il sera marié, lui?

POUJADE, *à Madame.*

Entre nous, vous savez bien que le mariage n'empêche pas grand'chose.

MADAME, *indignée.*

Ne l'écoute pas, Théodore, ne l'écoute pas, marie ces enfants, je te le demande en grâce, et puisqu'il faut un sacrifice, c'est moi, moi, la mère coupable, qui partirai, moi qui irai m'enfermer bien loin dans quelque couvent cloîtré, où je ferai pénitence jusqu'à la fin de mes jours. (*Elle pleure.*)

COTTIN, *après un temps.*

Poujade, qu'en penses-tu?

POUJADE

Il y a peut-être moyen de s'arranger ainsi.

COTTIN, *prenant une décision énergique.*

Eh bien, puisque tout le monde est d'accord, marions-les!

MADAME, *s'élançant vers son mari.*

Ah! merci, merci, vous êtes un saint! (*Elle baise les mains de Cottin, se relève, va ouvrir la porte de la chambre, à Geneviève et à Maxime.*) Venez, mes enfants, venez remercier votre père qui vous accorde le pardon et vous unit l'un à l'autre.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GENEVIÈVE *entre en courant et se précipite dans les bras de son père,* MAXIME, *après quelques pas s'arrête.*

GENEVIÈVE

Oh papa, que tu es bon, que tu es bon, que je suis heureuse !

COTTIN, *grave.*

Monsieur, puisque vous avez pris ma fille, je vous la donne ; vous l'emmènerez !

MAXIME, *très catégorique.*

Je ne puis accepter cela.

COTTIN, *stupéfait.*

Pourquoi, je vous prie ?

MAXIME

Je me sens indigne d'elle !

COTTIN

Vous ?

MAXIME

Justement. Je vois bien que vous me méprisez, puisque vous nous chassez ! Quand je serai son mari vous ne voudrez plus voir votre fille, vous la détesterez parce qu'elle sera ma femme. Je vous en prie, pour l'honneur de votre famille, donnez-lui un mari dont elle n'ait pas à rougir.

COTTIN

Mais l'enfant !

MAXIME

Quand il s'agit du bonheur de toute une existence.

COTTIN, *solennel.*

Heureusement, monsieur, ma famille et moi, nous ne pensons pas comme vous, nous avons beaucoup de préjugés, et celui de voir les enfants reconnus par leur père est du nombre ; j'entends donc, d'abord et avant tout, que

vous épousiez ma fille afin de régulariser la situation, comme disait Poujade, au besoin, je vous l'ordonne. Si ma fille est malheureuse, tant pis, elle l'aura voulu. Quant à vous, en tant que gendre, je suis forcé d'avouer que vous ne me déplaisez pas plus qu'un autre, peut-être même un jour arriveriez-vous à racheter le passé, mais...

GENEVIÈVE

Oh, oui, papa, nous t'aimerons tant.

COTTIN, *baissant la voix.*

Mais ce passé, monsieur, y songez-vous?... c'est presque de l'inceste!

MAXIME

Vous voyez bien, monsieur, que notre mariage est impossible.

COTTIN, *de plus en plus embarrassé.*

Impossible chez moi, oui... Cependant il faut...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FOURNIER.

COTTIN, *brusquement à Fournier qui vient d'entrer.*

Qu'est-ce que vous voulez encore, Fournier ?

FOURNIER

Je venais pour servir le déjeuner, il est midi sonné.

COTTIN

Laissez-nous... Tenez, remontez mes bagages, je ne pars pas.

FOURNIER, *souriant.*

Je ne les avais pas descendus.

Il sort.

SCÈNE XIV

COTTIN, POUJADE, MAXIME, MADAME, GENEVIÈVE.

COTTIN, *réfléchissant.*

Les garder ici?... Dans la position de ma fille, on ne peut pas! tout le quartier! Ah! c'est Dumoulin qui en ferait des cancans, et les Boulard!

MAXIME

Nous nous efforcerons de vous faire oublier le passé, Monsieur Cottin, ne chassez personne.

COTTIN, *à Poujade.*

Poujade, qu'en penses-tu?

POUJADE

Fais ce que tu voudras, je t'ai dit ma façon de penser, je m'en lave les mains.

COTTIN, *se résumant.*

Geneviève, je dois lui pardonner, elle ignorait. (*Désignant Maxime.*) Vous, à la grande rigueur, je puis encore vous excuser, vous ne m'aviez rien promis, vous jouiez votre rôle de renard dans le poulailler, à moi de garder mes poules. (*Regardant sa femme.*) Mais Nathalie, elle m'avait juré fidélité! je lui avais confié l'honneur de mon ménage, l'honneur de ma famille, on n'oublie pas ces choses-là!

POUJADE, *haussant les épaules.*

Pendant que tu y es!

COTTIN

Tu crois?

GENEVIÈVE, *embrassant son père.*

Oh, papa, papa chéri!

COTTIN, *ému.*

Ils s'entendent tous!

(*Il met la main sur ses yeux et pleurant*).

Nathalie!

MADAME, *lui baise la main.*

Tu es bon, tu es généreux, merci !

POUJADE, *avec mépris.*

J'étais bien sûr qu'il en arriverait là !

COTTIN, *à Maxime qui presse la main de Geneviève.*

Vous m'avez fait bien du mal !

Prosper entre vivement.

SÇÈNE XV

LES MÊMES, PROSPER, *puis* FOURNIER.

PROSPER

Monsieur, il y a au magasin le comte de Molimbec, il vient encore pour son chronomètre, il veut absolument vous parler.

COTTIN, *résigné.*

Qu'il aille au diable, lui aussi ! aujourd'hui je veux être tout aux joies de la famille, puisque je marie ma fille. *(Il soupire).*

PROSPER, *stupéfait.*

Mademoiselle Geneviève !

COTTIN *à Prosper.*

Ah, c'est vrai, mon pauvre Prosper, nous t'avions oublié, positivement, nous l'avions oublié *(il lui tend la main).*

MADAME

Ce cher Prosper !

GENEVIÈVE

Pauvre Monsieur Prosper!

POUJADE, *qui est remonté près de son neveu, à part.*

Heureux Prosper !

COTTIN, *ragaillardi.*

Bast, il sera de la famille tout de même; oui, on lui donnera la cousine Boulard, ah, n'est-ce pas? la cousine Boulard ! elle est gentille la petite Célina ! et je crois que vous vous accorderez tous deux.

POUJADE, *à part.*

Compte là-dessus, Théodore, chat échaudé...

COTTIN, *à Poujade, lui frappant sur l'épaule.*

Tu vois bien, vieil ours des Pyrénées, qu'il n'y a pas besoin de se couper la gorge pour tout arranger et que tant tués que blessés, il n'y a personne de mort. (*Grave.*) Seulement vous savez, je mets encore une condition au mariage (*tous se rapprochent de Cottin*), c'est qu'il se fera en blanc, on n'a pas besoin de montrer à tout le quartier... Ah!... (*Il remet la décoration à sa boutonnière.*) Allons à table, mes enfants, à table; Fournier, trois couverts de plus et du bon vin, ce n'est pas tous les jours qu'on marie sa fille...

Fournier dispose les couverts chacun choisit sa place.

MADAME, *simplement, à Maxime.*

A côté de moi, mon gendre.

(*Rideau.*)

LE MAITRE

(Etude de paysans)

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

Représentée sur le THÉATRE-LIBRE le 21 mars 1890, et, pour la première fois en public, sur le théâtre des NOUVEAUTÉS le 20 octobre 1890.

A

Mon vieil et excellent ami

Oscar METENIER

A QUI JE DOIS D'AVOIR VU « LE MAÎTRE »
REPRÉSENTÉ EN PUBLIC.

BIEN CORDIALEMENT

Jean JULLIEN.

PERSONNAGES

	Théâtre-Libre	Nouveautés
	MM.	
JEAN FLEUTIAUT, 60 ans...	Antoine	Mévisto.
PIERRE BOULAS, 30 ans....	Arquillière	Angélo.
GERVAIS FLEUTIAUT, dit le soldat, 26 ans...........	Janvier	Décori.
M. DAGNEUX, 50 ans........	Leroy	Lauret.
GUILLAUME, 23 ans........	Dorval	Prosper.
FRANÇOISE FLEUTIAUT, dite	Mmes.	
l'Oisette, 19 ans.........	Luce Colas	Luce Colas
ANNETTE FLEUTIAUT, 52 ans	Barny	Billy.

Les scènes se passent vers 1880, à la ferme des Ardillats.

Nota. — Les costumes sont ceux de modestes paysans. Les interprètes ne doivent pas patoiser mais donner aux *oi* et aux *é* l'accentuation particulière aux habitants du Maine, ils ne font pas de liaisons mais de fréquentes élisions.

Le rôle de Gervais ne doit pas être joué par un troisième rôle ni celui de Fleutiaut par un comique.

Obscurité dans la salle.

LE MAITRE

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une ferme. — A droite la grande cheminée où couve un petit feu, avec un banc de chaque côté; sur le manteau des fusils de chasse. — Dans l'angle, au fond, un lit encastré dans des boiseries, des coffrets au pied pour permettre d'y monter. Entre la cheminée et le lit, une commode. — A gauche deux croisées à petits carreaux, entre elles la caisse de l'horloge, plus loin la porte. — Devant les fenêtres, une longue table carrée, deux bancs, sur la table une chandelle allumée, des bouteilles et des verres vides. — Au fond, dans l'angle, un buffet-dressoir avec sa vaisselle; à côté, une fontaine de cuivre, au milieu, porte ouvrant sur les dépendances.

La veillée. — Dans son lit, le père Fleutiaut repose immobile, à côté de lui brûle un cierge, tout autour des buis bénits, des images de piété. — Près du feu, la femme du fermier assise, un mouchoir sur les genoux; sur le banc du milieu M. Dagneux, face à la cheminée, mais à demi tourné vers la table où sont assis chacun d'un côté Gervais et Guillaume. — Françoise lève le couvert et range le ménage.

SCÈNE I

FLEUTIAUT, GERVAIS, DAGNEUX, GUILLAUME, LA MÈRE, FRANÇOISE.

DAGNEUX, *secouant la tête.*

Fleutiaut! un gaillard bâti pour vivre cent ans! un hercule! et travailleur! Le matin, c'était lui le premier qu'on entendait se disputer avec ses bœufs.

GERVAIS, *approuvant.*

Oui, le père n'était point feignant !... Il dormait pas, je crois bin, deux heures par nuit. Le soir, il s'en allait herber les bêtes, et le matin, c'était lui qui réveillait les garçons... toujours sur pied !... Fort comme un taureau et courageux... Vous rappelez-vous il y a dix ans, quand les Prussiens étaient dans le pays, comme il leur a tenu tête ?... Ah ! malheur !

LA MÈRE, *sanglotant.*

Mon pauvre brave homme !

DAGNEUX *se lève et va près du lit, puis revient en face de la cheminée.*

Un brave homme, ça, c'est vrai ! personne ne pourra dire le contraire. Un brave homme, bon voisin, toujours prêt à rendre service.

GUILLAUME, *levant la tête.*

Et entendu en culture ! Avec lui la terre chômait point, sitôt une récolte enlevée : hardi les bœufs, un coup de labour et on resemait.

DAGNEUX, *secouant la tête.*

Aussi, à cette heure, ce n'est ni la Tournerie, ni Cour bépine, la terre à M. de Pontévrat, ni même les Gougères qui peuvent rivaliser avec les Ardillats.

GERVAIS, *véhément.*

Pour ça, je leur défends !... Vous souvenez-vous, M. Dagneux, du blé qu'on avait fait à l'Enfourchure, l'année de la mort de Bocqueret ?

DAGNEUX, *allant à Gervais.*

Parbleu ! On venait de la ville le voir par curiosité. (*Gravement en s'asseyant.*) C'est égal, on dira ce qu'on voudra, mais c'est tout de même dommage de partager un si beau domaine.

LA MÈRE, *avec vivacité.*

Mais on ne le partagera point.

DAGNEUX

Il le faudra bien pourtant!

GERVAIS, *se levant.*

On s'arrangera entre soi, on sait bien qu'on ne veut point se voler. (*A Dagneux*). Vous qui avez été notaire, dans le temps, vous savez bien comment ça se pratique?

DAGNEUX

Une vente par licitation, ça n'est pas cher, à part les 3 pour 100 de droits. A présent, vous pouvez diviser en deux lots et faire le partage par tirage au sort. Je suppose, vous mettez la Dugnette d'un côté, les Argilets de l'autre; seulement, vous pouvez aussi bien tirer l'un que l'autre.

GERVAIS, *se levant.*

Ah! mais non, mais non, je n'aurais qu'à tirer la Dugnette! Le père avait construit ça à son idée, on dirait une tour; il voulait que tout soit rond, la ferme est au premier, vous comprenez si c'est commode pour descendre la bouillie ou couler la lessive. J'aime mieux construire sur les Argilets.

DAGNEUX

Mais si la mineure, à sa majorité, déclare qu'elle ne veut pas de vos constructions sur les Argilets, la loi ne vous accordera que le droit d'enlever les matériaux.

(*Depuis un instant, le père Fleutiaut s'est remué dans son lit. Françoise est allée près de lui. Guillaume dort sur la table.*)

FLEUTIAUT, *appelant.*

L'Oisette! l'Oisette!

GERVAIS, *s'asseyant.*

C'est bien à moi, peut-être, du moment que je fais valoir et que je paie le tant du cent d'intérêts.

DAGNEUX

Qui est-ce qui l'empêcherait, je vous prie, de mettre un autre fermier sur sa part?

GERVAIS

Mettre un autre fermier, un autre fermier, c'est possible?

DAGNEUX

Dame, si elle se marie...

FRANÇOISE, *redescendant à Gervais.*

Dis donc, Gervais, ça serait peut-être bien d'envoyer demain Guillaume à la ville ?

GERVAIS

Pourquoi faire?

FRANÇOISE

Pour chercher le médecin, pardine!

LA MÈRE, *quittant sa chaise.*

Le médecin, vous y pensez pas, mes enfants, le médecin, laissez donc le père tranquille; a-t-il besoin qu'on le fasse encore souffrir, le pauvre bonhomme? Il en endure assez depuis un mois!

FRANÇOISE

Des fois qu'il y aurait un remède?

GERVAIS, *haussant les épaules, se lève et va vers l'Oisette en remontant derrière la table.*

Des remèdes! c'est la mécanique tout entière qu'il faudrait changer, la poitrine est prise, et puis il est usé, il est brisé, il a trop voulu en faire, et ton médecin, il soulagera seulement notre porte-monnaie!

LA MÈRE

Un homme, M. Dagneux, qui n'a jamais été malade et fort autant que le fils : Ah! le bon Dieu est dur pour nous autres!

GERVAIS, *assis à côté de la cheminée.*

Que voulez-vous, la mère, chaque chose a son temps; vous aurez beau pleurer, ça n'y changera rien; ce que le bon Dieu a décidé est bien décidé.

FLEUTIAUT, *geignant.*

L'Oisette! l'Oisette! la tisane... j'ai du feu là!

(Les femmes retournent près du malade.)

FRANÇOISE

Oui, père! (*Revenant à Gervais.*) On pourrait toujours essayer de le conserver core que'que temps!

GERVAIS, *haussant les épaules.*

Le faire souffrir davantage, comme dit la mère! tu es encore bonne, toi!

DAGNEUX *s'est levé et s'est approché de Gervais, à mi-voix.*

Vous pouvez réunir le Conseil de famille, ça ne vous coûtera que 1 et demi pour 100 avec les frais de déplacement en sus.

GERVAIS, *après un temps.*

Et si j'étais le tuteur, moi?

DAGNEUX

Vous ne pouvez pas, vous avez des intérêts opposés.

GERVAIS

On sait bien que je ne veux pas la voler. Seulement, (*vivement*) je ne veux pas qu'il y ait tirage au sort. Qu'elle fasse démolir à sa majorité ou qu'elle mette un autre fermier, dépensez ce qu'il faudra. M. Dagneux, je ne veux pas de ça!

DAGNEUX, *d'un air entendu.*

Suffit, soldat, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. (*Il marche vers la table, puis revient vers Gervais.*) Pour la coupe de votre bois... la vente du bois Bourgueux est terminée. On commencera l'abattage au premier jour. (*S'éloignant*) C'est une affaire d'or pour vous, sans compter que ça vous nettoie tout un côté de vallon qu'on pourra mettre en grande culture. (*Il prend sur le banc sa limousine et son bâton. L'Oisette réveille Guillaume qui va allumer une lanterne.*) Avait-il payé ça cher, le père?

GERVAIS *aidant à mettre la limousine.*

Oui et non, vous savez : il était toujours en procès avec les Gauthey, procès avec M. André. Je ne dis point que bien des fois il n'avait pas eu raison, mais c'était un homme trop dur ; dur pour tout le monde, dur pour ses enfants ; depuis l'âge de quatorze ans, il ne m'avait pas donné un sou !... Oh ! il n'était pas commode tous les jours, le vieux.

DAGNEUX, *insinuant.*

Néanmoins, il faut qu'il ait gagné pas mal d'argent pour créer, comme il a fait, le domaine des Ardillats.

GERVAIS, *tournant le dos.*

Ma fi, c'est ben possible !

DAGNEUX, *gaiement, clair, allant vers le lit de Fleutiaut.*

Allons ! allons, père Fleutiaut, du courage, nous marchons vers les beaux jours, vous redeviendrez gaillard, vous verrez ! et nous viderons encore ensemble de bonnes bouteilles.

FLEUTIAUT

Heu... heu... non... Le coffre est pris. M. Dagneux, le coffre est pris, c'est fini.

DAGNEUX

Jamais de la vie ! un homme comme vous, allons donc ! à demain, père Fleutiaut, bonne nuit ! (*Il va pour s'éloigner.*)

FLEUTIAUT

Demain, M. Dagneux, apportez-moi donc un papier, je voudrais faire un bout d'écrit.

GERVAIS, *bas à Dagneux.*

Il veut donner les Argilets à sa préférée.

DAGNEUX, *bas à Gervais.*

N'ayez pas peur ! (*haut à Fleutiaut*) Comment, vous voulez écrire un testament, vous, père Fleutiaut ? Mais

vous avez au moins pour trente ans de vie! (*Il s'éloigne.*) Vous avez bien le temps d'y penser!

FLEUTIAUT, *insistant.*

Cependant, ça me ferait plaisir de...

DAGNEUX

Nous en recauserons, nous en recauserons, rien ne presse, dormez tranquille, je vous dis; à demain. (*Il s'éloigne du lit.*)

GERVAIS, *bas.*

Merci, M. Dagneux.

DAGNEUX, *à mi-voix.*

Il ne passera peut-être pas la nuit; en tous cas, s'il y avait quelque chose de nouveau, venez me chercher à quelqu'heure que ce soit; on est voisin, c'est pour se rendre service.

GERVAIS, *souriant.*

Oui, M. Dagneux, on vous revaudra tout ça. (*Il lui serre la main. Guillaume ouvre la porte, une rafale de vent et de pluie relève le manteau.*) Nous ne serons pas des ingrats.

DAGNEUX

Quel diable de temps! c'est le vent de mer qui s'est levé avec la pluie; il ne fera pas bon coucher à la belle étoile, cette nuit.

GUILLAUME

Ma fi non!

DAGNEUX *s'enveloppe dans son manteau, à mi-voix.*

Allons, adieu la mère, adieu Françoise. Bonsoir à tout le monde!

LA MÈRE

Et à vous pareillement.

FRANÇOISE, *sans se déranger.*

Bonsoir!

GERVAIS, *lui serrant la main.*

Demain, nous causerons des Gougères. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

FLEUTIAUT, GERVAIS, LA MÈRE, FRANÇOISE

LA MÈRE

Tire les verrous, soldat. (*A Françoise, qui est vers son père.*) Et toi, va te coucher, l'Oisette, t'as assez remué tout le jour; nous garderons bin le père avec le soldat.

FRANÇOISE, *se disposant à partir.*

N'oubliez pas la tisane, et ne laissez pas éteindre le feu, il prendrait froid.

LA MÈRE

T'inquiète point!... Le bonhomme ne manquera de rien...

FRANÇOISE, *allant vers le lit.*

Bonne nuit, père... bonsoir! (*Elle sort.*)

LA MÈRE

Dors bien, fillotte!

GERVAIS, *ouvrant la porte à la cantonade.*

Dis, l'Oisette, regarde si la porte de la grange est bien fermée et si Guillaume a mis la barre à la remise. (*Il va prendre ses livres de comptes sur la commode.*)

SCÈNE III

FLEUTIAUT, GERVAIS, LA MÈRE

FLEUTIAUT

Soldat? mon gars?

GERVAIS, *sans bouger.*

Quéque vous voulez, père?

FLEUTIAUT

Ecoute un peu ici! (*Gervais s'approche.*) Quoi donc que vous disiez là tout à l'heure, tous les deux avec Dagneux, vous parliez de vente, de partage.

GERVAIS, *embarrassé.*

Oh! que non, c'était pour la créance des Gauthey.

FLEUTIAUT

Vois-tu, garçon, les Ardillats sont un beau domaine; ne vendez rien, le morceau qui est mauvais une année rapporte l'autre; la terre ça reste là, tandis que l'argent...

GERVAIS

Mais père, nous ne voulons pas vendre, du reste, ça ne nous appartient pas du moment que vous êtes là.

FLEUTIAUT

Peut-être pas pour longtemps... J'ai un poids qui entre là, comme un soc de charrue. Ah! je crois bien, fils, que cette fois ça y est, va!

GERVAIS

Mais non, père, des idées, des imaginations! (*Il prend les livres, un encrier, une plume, et va s'asseoir à la table.*)

LA MÈRE *remonte vers le lit.*

Allons, cause plus, mon homme, ça te fait perdre le souffle, couche-toi, mon pauvre cher homme!... Tiens-toi en repos, ne te fatigue point. (*La mère retourne vers la cheminée; un silence.*)

FLEUTIAUT *se redressant, avec autorité.*

A-t-on bien fait rentrer toutes les vaches?

GERVAIS, *sans se retourner, et de mauvaise humeur.*

Mais oui, père! mais oui!

FLEUTIAUT, *insistant.*

Il me semble que je ne les entends pas à l'étable comme d'habitude

LA MÈRE

Elles auront peur de l'orage, et elles se tiennent coites, les pauvres bêtes.

FLEUTIAUT *tousse.*

De la tisane?

LA MÈRE *retourne au lit et donne à boire.*

Là, tu vois, maintenant, tâche de dormir, te tourmente point.

(Gervais a ouvert un livre de comptes sur la table et fait des additions, La mère vient s'asseoir sur le banc en face de lui.)

LA MÈRE

Et puis, soldat, quéque t'as fait à la foire, aujourd'hui?

GERVAIS, *continuant son calcul.*

Je me suis débarrassé de trois vaches.

LA MÈRE

Combien?

GERVAIS, *même jeu.*

La grosse, 30 pistoles; les petites, 25.

LA MÈRE, *haussant les épaules.*

Encombrer les granges de foin, nourrir du bétail à ne rien faire tout l'hiver, c'était bien encore des drôles d'idées au bonhomme... Et pour le bois Bourgueux, t'as vu?

GERVAIS, *même jeu.*

Dagneux a terminé l'affaire avec Bergeroi, il prend tout, on coupera à blanc, au rez-de-terre, et, au printemps, on pourra préparer la culture.

LA MÈRE

Un bois qui ne rapportait pas de quoi faire le feu!

GERVAIS, *posant la plume et fermant le livre.*

Allez, la mère, on aura bientôt assez d'écus pour jeter par terre la Dugnette et construire un château comme M. de Pontévrat. Et l'on ne sera plus obligé de peiner comme des bœufs; on aura des domestiques, on sera du monde et plus des paysans. *(Il se retourne sur le banc.)*

LA MÈRE *se lève regarde le lit et revient vers Gervais.*

Que veux-tu? ton père ne savait pas, il avait été élevé comme ça, il vivait comme ça, le pauvre homme. (*En face de Gervais.*) Et le procès du Ruisseau?

GERVAIS

Dagneux m'a promis d'arranger l'affaire avec M. André. (*Riant*) Et puis après, ça ira tout seul pour la fille.

LA MÈRE, *rayonnante.*

Vois-tu, la fille à M. André t'apportant les Gougères?... Vois-tu tout à toi : la plaine, le ruisseau et la côte. (*S'asseyant à côté de Gervais.*) N'est-ce pas que nous en aurons plus grand que les Pontévrat?

GERVAIS, *souriant.*

Je crois bien, 25 hectares pour le moins.

LA MÈRE, *soucieuse.*

Oui, mais le partage?

GERVAIS *souriant, il se lève et gagne le milieu.*

Et s'il y a pas de papier, y aura pas de partage. (*Il se lève.*) L'Oisette, qui veut faire la demoiselle, se mariera à la Ville. (*Revenu en face de la mère.*) On lui donnera la créance des Gauthey, la parcelle des Loiron avec le procès qui est dessus, et...

LA MÈRE, *secouant la tête.*

Si elle t'appelle en justice?

GERVAIS, *souriant.*

La pauvre innocente, est-ce qu'elle sait?

(*On frappe à la porte.*)

LA MÈRE, *prêtant l'oreille.*

Tiens, écoute donc, soldat, il me semble qu'on vient de cogner à la porte.

GERVAIS, *allant vers la cheminée.*

C'est le vent.

LA MÈRE, *rejoint Gervais devant la cheminée.*

Mais son mari ! quéquefois, on rencontre de ces mauvais gars entêtés, qui veulent rien entendre.

GERVAIS, *gai.*

On le choisira, vous inquiétez pas !

(*On frappe.*)

LA MÈRE

Ah ! cette fois, soldat, je ne me trompe pas, on frappe à la porte.

GERVAIS

Peut-être Guillaume qui n'aura pas pu ouvrir la porte de la grange. (*Il va ouvrir.*)

LA MÈRE

Ouvre lui vite.

SCÈNE IV

FLEUTIAUT, LA MÈRE, GERVAIS, PIERRE.

(*Dans l'entrebâillement de la porte apparaît un homme maigre, hâve en haillons ruisselants, se soutenant à peine. Ils reculent.*)

LA MÈRE

Ah ! mon Dieu ! sainte Vierge !

GERVAIS, *furieux.*

Qu'est-ce que vous venez chercher ici, vous ?... Foutez-moi le camp et un peu vite ! Et tout de suite, coureur de grands chemins ! (*Au bruit, le père Fleutiaut s'est mis sur son séant.*)

PIERRE, *écartant la porte.*

Braves gens, j'en peux plus... je marche depuis le matin... j'ai pas mangé... j'ai froid !

GERVAIS

Et qu'est-ce que ça me fait à moi ? il fallait rester chez vous. (*Il essaye de refermer la porte.*)

LA MÈRE, *s'avançant.*

Allez-vous en ! qu'on vous dit ! Y a pas de place pour vous ici !

PIERRE

Rien qu'un coin de litière dans votre écurie, mes braves gens, pour ne pas mourir au milieu de la boue comme une bête.

GERVAIS, *en colère.*

Allez au diable ! Nous n'hébergeons pas les vagabonds. Nous avons assez de soucis avec notre malade. Au large, que je ferme la porte, il entre un froid à le tuer du coup !

PIERRE, *résistant.*

Par pitié ! au nom du bon Dieu ! de la sainte Vierge, de tous les saints ?

GERVAIS, *furieux.*

Faudra-t-il que je prenne mon fusil pour vous mettre à la porte ? Est-ce que la nuit, on reçoit chez soi le premier venu ?

FLEUTIAUT, *appelant.*

Soldat ! Nanette, qu'y a-t-il ?

GERVAIS, *tourné vers le père.*

Eh ! père, c'est un coureur de routes qui veut à toute force qu'on le gîte.

FLEUTIAUT, *avec autorité.*

Il faut le recevoir.

GERVAIS

Vous n'y pensez pas, père !

LA MÈRE, *s'approchant.*

C'est peut-être un voleur !

FLEUTIAUT, *entêté.*

Il faut le recevoir, je le veux, il ne sera pas dit que tant que je serai maître aux Ardillats, on aura refusé un morceau de pain à un malheureux. (*Il est pris par une quinte de toux. La mère se précipite.*)

LA MÈRE

Ah ! mon Dieu, il étouffe ! (*Elle va chercher de la tisane. Gervais laisse entrer Pierre*).

GERVAIS, *à Pierre.*

Entre !... assieds-toi, là !... (*Il lui montre l'extrémité du banc*). Tiens, voilà un morceau de pain.(*Il le jette sur la table. Pierre est affalé sur le banc. Il saisit le pain et le mord.*) Comme si c'était une heure pour venir déranger des chrétiens ! (*Il hausse les épaules et va vers le lit.*)

LA MÈRE, *elle vient de la cheminée.*

Bois cela, mon homme, ça te fera du bien.

GERVAIS, *doux.*

Aussi pourquoi vous fâcher, père ? On veut-y vous contrarier ? Seulement, avec cette habitude que vous avez de recevoir tous ceux qui se présentent, vous nous ferez assassiner tous un jour ou l'autre.

FLEUTIAUT

Le bon Dieu veut qu'on soit charitable... (*regardant*). Fais-le mettre près du feu ?

GERVAIS, *rudement.*

Eh ! vous, l'homme ! tenez, asseyez-vous là. (*Il désigne un banc près de la cheminée.*)

PIERRE, *pose sa musette, son bâton, et va près de la cheminée.*)

Merci bien ! mes bonnes gens... merci bien ! (*Il se met devant le feu en maugréant*).

LA MÈRE, *après l'avoir longuement dévisagé.*

Vous arrivez donc de bien loin, vous ?

PIERRE

D'Amérique.

LA MÈRE

A pied ?

PIERRE, *haussant les épaules,*

Pas tout le temps !

GERVAIS, *railleur, descendu de l'autre côté de la table pour inspecter la musette.*

Eh ! bien, vous n'avez point trop l'air d'avoir fait fortune, là bas.

PIERRE.

Ni là-bas, ni ici !... je me suis fait rouler par une compagnie d'émigration qui m'a mangé mes quatre sous.

LA MÈRE, *avançant un peu*

Et qu'est-ce que vous faites de votre état ?

PIERRE

Je suis jardinier ! j'avais trouvé à travailler dans les environs de Bordeaux pendant les vendanges, et quand ça été fini, on m'a jeté à la porte et j'ai marché *(douloureusement)*. Ils coupent, les caillous des routes... j'ai les pieds en sang... la neige vous brûle les doigts, et puis... la faim.

LA MÈRE, *insistant.*

Et, où que vous allez comme ça ?

PIERRE

A Paris.

GERVAIS, *avec mépris, s'asseyant sur le banc, le dos à la table.*

Ah ! vous êtes encore un Parisien !

PIERRE

Je suis des environs, du côté de Versailles !... Je travaillais avec des maraîchers quand j'ai eu des malheurs.

LA MÈRE, *soupirant.*

Qui n'a pas les siens ? On en a bien en ce monde chacun son comptant.

FLEUTIAUT, *appelant.*

Soldat ! Ecoute ici mon gars,

LA MÈRE

Tu veux de la tisane ?

FLEUTIAUT

Non ! (*à Gervais après s'être approché*). Tu vas aller dans le caveau,tu rapporteras une bouteille.

GERVAIS

Mais père, il est trop tard ; aller au caveau, la nuit...

FLEUTIAUT

Ça lui fera du bien.

GERVAIS, *s'éloignant.*

Pour lui ! du vin pour un mendiant, un cheminot, un galvaudeux, y a pas de bon sens !

LA MÈRE

Puisque le père le dit, que veux-tu, faut bien encore le faire. Y a plus longtemps à lui obéir, au pauvre homme.

GERVAIS, *rageur, à demi voix.*

Ce serait un de nous, jamais ! Mais un vaurien qu'on ramasse sur le chemin... Egoïste jusqu'au bout, le vieux ; il veut qu'on lui compte ça en paradis ; s'il n'y a pas de quoi !

LA MÈRE, *conciliante.*

Allons, va mon fieu !

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V

FLEUTIAUT, PIERRE, LA MÈRE.

PIERRE, *entendant tousser le père, se lève et s'approche de lui.*

Eh bien ! père, ça ne va donc pas, chez vous, la santé ?

FLEUTIAUT

Non, ça ne va pas... je suis fini !

PIERRE

Et où souffrez-vous donc tant ?

FLEUTIAUT

Là, de côté, il me semble que quelque chose me serre les côtes comme s'il voulait m'étouffer. (*Il tousse.*) Et ça m'ardillonne là-dedans.

PIERRE

Le médecin, qu'est-ce qu'il dit ?

(*La mère arrange le feu.*)

FLEUTIAUT

Je ne sais pas, je ne l'ai point vu le médecin.

PIERRE

Alors, vous ne faites rien, vous ne prenez point de remèdes ?

FLEUTIAUT

Si, l'Oisette a fait bouillir des herbes, la mère a allumé un cierge, et le curé est venu.

(*La mère redescend vers la table, regarde dans la musette et revient vers la cheminée.*)

PIERRE

Un cierge ! Mais, voyons, vous n'allez pas mourir, cependant !

FLEUTIAUT, *surpris.*

Vous croyez ?

PIERRE

Cette maladie-là on en guérit (*se grattant la tête*)... Je connais peut-être un moyen. (*Mettant la main sur le côté.*) C'est bien là que vous souffrez ?

FLEUTIAUT

Oui, tout le côté.

PIERRE, *fait un mouvement vers la table.*

Eh bien ! attendez, je crois que j'ai dans ma musette quelque chose qui ne vous fera pas de mal.

FREUTIAUT, *inquiet.*

Vous êtes donc un guérisseux, vous ?

PIERRE

Non, j'ai été malade comme vous. On m'a appliqué

sur la poitrine un papier avec une pâte dessus ; ça m'a guéri ; ça enlève les douleurs comme avec la main, et pour la poitrine, c'est fameux, je vais voir si j'en trouve. (*Il va fouiller dans sa musette.*)

FLEUTIAUT

Oh ! oui, donnez-moi le remède.

LA MÈRE, *haussant les épaules.*

Il croit ces sornettes-là, le pauvre homme !... Jésus Marie !

SCÈNE VI

FLEUTIAUT, LA MÈRE, GERVAIS, PIERRE.

GERVAIS, *rentrant une bouteille à la main, rudement.*

Allons ! voilà de quoi boire ! (*Il pose la bouteille sur la table et va chercher un verre.*) Eh ! l'homme, attrapez-moi ça !

PIERRE, *qui fouille dans sa musette:*

Ah ! je la tiens ! la boîte avait glissé tout au fond... Dame ! j'ai pas une valise à compartiments, moi. (*Il marche vers le lit.*) Tenez, père, appliquez-vous ça sur la poitrine, et vous m'en direz des nouvelles.

GERVAIS, *qui surveille Pierre, se campe entre lui et le lit.*

Ah ! mais non ! j'espère bin, père, que vous n'allez pas prendre ce poison. (*A Pierre.*) D'abord qu'est-ce que c'est que votre emplâtre ? De quoi c'est-il composé ? Faites-moi voir un peu ? Encore quéque baume pour ensorceler les gens.

PIERRE

Je ne sais pas. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ça m'a guéri, ça a guéri des camarades et que ça pourrait peut-être guérir le père.

GERVAIS, *haussant les épaules.*

Des histoires! Vous voulez nous conter comme ça, vous, qu'on peut faire tourner une machine quand elle est usée à fond? Vous voyez bien que le vieux est fini et que ce n'est pas votre drogue qui le remettra sur pied; s'il n'y a pas de quoi!

FLEUTIAUT

Laisse-le essayer, soldat, lui, c'est pas comme le médecin, il ne demande pas d'argent.

GERVAIS, *se tournant vers le père.*

Et s'il vous tue!

FLEUTIAUT

Quel intérêt veux-tu qu'il ait à me tuer?

GERVAIS

Quel intérêt qu'il a aussi à vous guérir?

PIERRE, *étonné.*

Remercier le père qui est venu à mon secours, qui m'a ouvert sa porte quand vous me jetiez dehors.

GERVAIS

Tout ça, c'est des belles choses auxquelles je ne crois point; vous ne lui donnerez pas votre poison!

LA MÈRE, *doucement.*

Pourquoi te gendarmer, mon fieu *(bas et larmoyante)*, s'il l'achève, il sera plutôt délivré, le cher homme!

GERVAIS

Oui, mais... si par hasard...

LE PÈRE, *tendant la main à Pierre.*

Donnez-moi le papier qui guérit, je veux la drogue. *(en colère)* A la fin des fins, je suis le maître, je le veux! donnez-le moi!... c'est Fleutiaut qui commande, c'est le maître!

PIERRE, *va vers le lit et donne un sinapisme à Fleutiaut.*

Tenez, père, un verre de tisane par là-dessus pour vous faire transpirer et la farce sera jouée.

LA MÈRE

De la tisane, en v'la, le pauvre cher homme.

GERVAIS, *boudeur, s'asseyant sur un banc de la cheminée.*

Toujours la même chose, on écoute mieux les premiers venus que les siens. Oh ! les vieux ! (*à Pierre qui est retourné vers la table, rudement.*) Dépêche-toi de finir ton pain et de boire un coup, toi, il faut qu'on se couche, nous sommes des travailleurs, nous autres, et demain, de belle heure, il faut être à l'ouvrage.

LA MÈRE, *redescendue sous la cheminée, bas à Gervais.*

Si ça le guérissait, hein, fieu ?

GERVAIS, *triste.*

Taisez-vous donc, mère, vous ne voyez donc pas dans quel état il est... il est déjà à moitié en terre, et à son âge... à quoi bon se faire des idées ?

LA MÈRE, *inquiète, à demi-voix.*

Dans combien de temps doit-on couper le bois de Bourgueux ?

GERVAIS

Au premier jour, je vous ai dit.

LA MÈRE

Et quand lève-t-on le foin ?

GERVAIS

La semaine prochaine.

LA MÈRE

Faudrait pas qu'il le voie.

GERVAIS *secouant la tête, et sur un ton pleurard.*

Qu'il le voie ? Mais dans deux jours, il sera là-haut, au pied de la croix, et n'aura plus besoin que d'eau bénite et de prières.

LA MÈRE, *joignant les mains.*

Ne dis point ça, soldat, ne dis point ça, tu me fais peur !

GERVAIS, *même ton.*

Nous sommes tous mortels, il a bien duré son temps; il faut vous faire une raison.

LA MÈRE, *réfléchissant.*

Il y aura 32 ans dans quatre mois que nous sommes mariés. Pauvre cher homme. Ah! il a été solide et joli gars, y en avait pas un pour le surpasser dans le pays (*inquiète regardant du côté du lit*), y me semble qu'y bouge plus!

GERVAIS, *relève la tête et sans regarder.*

C'est le poison qui commence à le travailler.

LA MÈRE, *se levant.*

Jean! Jean! mon homme!

PIERRE

Laissez-le, la mère, il a besoin de repos.

GERVAIS, *à part.*

Il en aura pour quelques jours de repos. (*A Pierre durement.*) Eh bien, ce souper n'est pas bientôt fini? Faut-il pas aussi du dessert? (*Il se lève.*) Allons, prenez votre musette, votre bâton et débarrassez-moi le plancher!

PIERRE

On n'y voit pas à deux pas sur la route, et il pleut à torrent; donnez-moi un coin dans l'écurie, où je sois à l'abri... je ne gênerai pas bien les bêtes.

GERVAIS, *d'un ton narquois.*

Oui, pour faire comme ceux de l'année passée, chez les Journelin, s'en aller en mettant le feu!-

FLEUTIAUT, *repoussant sa femme.*

Attends! femme laisse-moi!... (*à Gervais.*) Qu'est-ce que tu as encore à le disputer, soldat?

GERVAIS

Je lui dis qu'il y a de la place pour personne à la grange qu'il s'en aille, il trouvera bien des abris ailleurs!

FLEUTIAUT, *scandalisé.*

Il y a plus de place à la grange... Eh ! bien, il restera ici avec moi. Je ne veux point qu'il parte, moi.

GERVAIS, *bas au père.*

Mais père, vous n'y pensez pas, nous avons des écus ici, est-ce que vous le connaissez c't individu?... C'est peut-être un voleur ou un bandit.

FLEUTIAUT

Va, garçon, je lui ai confié ma peau, je peux bien lui confier ma bourse... Tiens, il va nous rendre service; allez vous reposer vous autres (*A sa femme*). Je te donne assez de tracas, pauvre femme, et à toi aussi, mon gars... (*Réfléchissant.*) Demain du matin, il faudra que tu ailles visiter le ruisseau... Eh bin ! il me gardera, lui.

LA MÈRE, *insistant.*

Mais s'il arrivait un accident, on ne sait pas.

FLEUTIAUT

Il appellera... Allons, bonsoir les enfants, laissez-moi dormir.

LA MÈRE, *insistant.*

Et des fois, si c'était un sorcier?

GERVAIS, *va prendre l'argent dans la commode.*

Ah ! bien, la mère, quéque vous voulez? Tant pis pour lui, allons nous-en, moi je m'en lave les mains. (*A Pierre.*) Alors, restez-là, vous.

PIERRE *s'est levé et a écouté la conversation.*

Un coin à l'écurie me suffirait, on n'est pas habitué aux douceurs quand on est comme moi.

GERVAIS

Le père le veut ! (*Il sort.*)

PIERRE, *posant vigoureusement le poing sur la table.*

Ou il y a pas de bon Dieu, ou le père guérira; il est trop brave homme !

LA MÈRE, *allant à Pierre.*

S'il était pour passer vous viendrez cogner à la porte, là.

PIERRE

Oui, oui, soyez tranquille, bonne nuit. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

FLEUTIAUT, PIERRE.

PIERRE, *allant à la cheminée.*

Pour passer! Elle est bonne, la mère... C'est curieux ce qu'ils ont l'air de s'aimer, dans cette maison! .. (*Il s'asseoit.*) Et l'autre sauvage, le soldat, comme ils l'appellent... Ah! celui-là!

FLEUTIAUT, *appelant.*

Compagnon! Eh! compagnon!

PIERRE, *se lève et va vers le lit.*

Hein? quoi, père? me voilà!

FLEUTIAUT

Comment qu'on vous appelle?

PIERRE

Pierre!

FLEUTIAUT

Pierre tout court?

PIERRE

C'est bien assez pour un pauvre diable comme moi!

FLEUTIAUT

Eh! bin, Pierre, prenez la limousine là bas, contre la porte. (*Pierre va chercher la limousine.*) Maintenant, asseyez-vous dans la grande chaise devant le feu, vous serez mieux.

PIERRE, *endossant la limousine.*

Oh ! ça va déjà pas mal comme ça ; je suis rudement restauré.

FLEUTIAUT

Faites donc ce que je vous dis ?

PIERRE

Une limousine c'est ça qui est chaud, (*Il traverse devant la table, va vers la cheminée prend la grande chaise et s'installe.*) Me voilà comme un prince, il ne me manque plus qu'un bonnet de nuit... Ah ! c'est bon un chez soi... une cheminée (*s'assoupissant*), des vêtements secs... une chambre bien chaude.

FLEUTIAUT, *appelant.*

Pierre, mon garçon, pourriez-vous point me donner encore un peu de votre drogue ? Il me semble que ça tue comme qui dirait la bête que j'ai là dedans ! C'est vrai qu'elle ne mord plus.

PIERRE, *sans se déranger.*

Ah ! père, il ne faut pas exagérer le mouvement ; ça pourrait peut-être vous tuer, cette substance-là, elle a tant de force !

FLEUTIAUT, *suppliant.*

Ah, rien qu'un peu, un petit peu, rien qu'un tout petit peu pour tuer...

PIERRE, *se lève et donne de la tisane.*

Tenez, avalez de la tisane... Bien !

FLEUTIAUT, *après un temps.*

Hein, Pierre, si j'allais guéri, si j'allais guéri ! Je suis pas encore trop vieux, je n'ai que 59 ans, après tout, c'est pas vieux assez pour mourir.

PIERRE, *gai.*

Mais non, père, vous ne mourrez pas !

FLEUTIAUT

Ils disent par là que je vaux plus rien, que je suis usé; mais j'ai encore bon pied, bon œil; au labour je laisse les jeunes derrière moi, je travaille d'un bout du soleil à l'autre.

PIERRE, *avec assurance.*

Vous mourrez dans la peau d'un centenaire!

FLEUTIAUT, *émerveillé.*

Si je guérissais!,.. J'étais pourtant bien décidé à partir.

PIERRE

Si vous guérirez... Mais ça ne fait pas de doute!

FLEUTIAUT, *transporté avec véhémence et émotion.*

Vrai, vous croyez que je reverrai mes champs, les Ardillats, ma Dugnette que j'ai fait construire, moi; mes bois, mes élèves, mes vaches, mes bœufs, mes chers bœufs! Ah! oui, je savais bien que le bon Dieu ne pouvait pas faire mourir un homme qu'aimait tant ses bêtes!

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIEME

La cour de la ferme des Ardillats, plein soleil. — A droite, la porte de la ferme, une croisée de chaque côté, des bancs en avant. — A gauche, l'entrée de la grange, au fond la barrière qui sépare la cour du chemin et au fond, à perte de vue, la grande campagne et les cultures. En avant un arbre. — Au premier plan à droite : table, escabeau : sur la haie du linge mis à sécher. — Le décor aussi ouvert que possible, air de gaieté et de printemps.

Au fond du théâtre, près de la barrière, le dos tourné, Fleutiaut en large chapeau de feutre et blouse neuve, d'une main appuyé sur un bâton, de l'autre sur le bras de Pierre, admire ses champs. — Costumes de plein été. Gervais porte une cravate de soldat autour du cou, un pantalon de treillis et un ceinturon. M. Dagneux porte un parasol.

SCÈNE I

FLEUTIAUT, PIERRE.

FLEUTIAUT, *rayonnant.*

C'est tout de même bon de sentir le soleil et de voir la terre !... ma terre, à moi, là, toute couverte, hein, Pierre, c'est-il joli ces colzas, ces lins, la prairie, c'est-il joli !... On dirait une image coloriée, une image ! qu'ils nous en fassent donc comme ça les messieurs de la ville ! Et tout ça bouge, ça vit, ça chante, ça me parle à moi, ils me disent : Fleutiaut, c'est toi qui as labouré, c'est toi qui as semé, à toi la belle récolte !

PIERRE

Oui, il y a des jours où la vie semble comme ça toute rose.

FLEUTIAUT, *montrant du doigt.*

Tiens, passé le ruisseau, au diable, vois-tu le pâturage en pente qu'on dirait tout fleurté?

PIERRE

Oui, oui, parbleu.

FLEUTIAUT, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien ça, mon camarade, ce sont mes bêtes, voilà qui est vigoureux et solide. Ah! malheureux, quand on passe la main là-dessus, ça fait plaisir. (*Ils redescendent*). T'as vu la Rougeotte, c'est elle qui est fine, y en a pas deux comme elle. (*Il va vers l'arbre, se reprenant.*) Si, il y en avait trois autres encore plus belles; je crois bien, elles sont parties c't hiver. (*Il s'assied au pied de l'arbre.*)

PIERRE

On les a vendues?

FLEUTIAUT

Non, elles sont crevées, les pauvres bêtes!... j'avais défendu de les mener au marais, on les y aura laissé aller, et puis voilà; quand le maître est malade, les bêtes le sont aussi. Enfin, que veux-tu, mon gars, on ne peut pas tout avoir. Aujourd'hui, je suis sur mes deux jambes, rajeuni, solide comme à trente ans, plein de soleil dans le cœur... Et quand je pense que sans toi, je serais là-haut, au pied de l'église, je peux pas y croire!

PIERRE, *haussant les épaules.*

Oh, sans moi, père Fleutiaut, vous voulez donc me faire passer pour un sorcier?

FLEUTIAUT

Non, mais tu comprends bien qu'eux autres, ils ne savaient pas. Qui aurait eu l'idée de trouver ce papier

qui guérit !... (*Riant.*) Le Jean Claude avait déjà préparé ma caisse !

PIERRE, *passant.*

Bah, vous n'étiez pas mûr pour faire un mort.

FLEUTIAUT, *grave.*

Oh ! c'te chose-là n'attend souvent pas qu'on le soit pour vous faire tomber. Et c'est à toi mon gars... (*Il se lève*) donne-moi ta main, que je dois d'y voir clair.

PIERRE

Alors, père Fleutiaut, à ce compte-là, moi aussi, qu'est-ce que je serais devenu, si vous m'aviez laissé sur la route ?

FLEUTIAUT

Toi, tu es jeune !.. Dis donc, camarade, que penserais-tu d'un coup de bon vin, nous n'en boirons ni moins vieux ni plus contents. (*Appelant*). L'Oisette. Et l'Oisette ! (*Il se lève.*)

FRANÇOISE, *à la porte de la ferme.*

Hein, père !

FLEUTIAUT, *marche vers la table.*

Va, ma fille, va nous chercher dans le caveau une bonne bouteille.

FRANÇOISE

J'y vas !

FLEUTIAUT

Il y a six semaines, on buvait de la tisane, et ils pleuraient tous; qui aurait dit, Pierre, qu'un jour, nous serions tous les deux devant la porte à nous chauffer comme des rentiers, pas vrai ? (*Il s'asseoit sur un escabeau devant la petite table, Pierre en face de lui.*)

PIERRE

Je ne pouvais guère y compter, moi surtout !

FLEUTIAUT

Chacun son tour, aux jeunes gens à travailler main-

tenant... Et puis tu sais, il s'y entend, Gervais, en culture.

PIERRE, *secouant la tête.*

Il s'y entend, il s'y entend; moi j'aurais pas fait comme lui, au lieu de mettre du lin aux Argilets, j'y aurais mis du colza qui aime mieux le terrain frais, et le lin on l'aurait semé sur un pré rompu après un bon labour.

FLEUTIAUT, *réfléchissant.*

Peut-être bin!... Je lui avais bien mentionné, il aura plus pensé! Toi, Pierre, qui es un malin, il faudra cet automne que tu me donnes ton idée pour la pièce du bas, près du ruisseau... Il y a la terre à M. André en face et je voudrais que la nôtre....

SCÈNE II

FLEUTIAUT, PIERRE, FRANÇOISE, *apporte une bouteille qu'elle met sur la table avec deux verres.*

FRANÇOISE, *souriante.*

Voilà votre tisane, père!

FLEUTIAUT

Ah! tu ris maintenant, tu t'es bien fait du souci et du chagrin ton soûl, toi aussi. (*L'Oisette rentre, à Pierre.*) C'est si brave ça, Pierre.

PIERRE, *riant.*

Vous n'avez pas besoin de le dire, père Fleutiaut.

FLEUTIAUT, *regardant la bouteille.*

Ah! mais, l'Oisette, tu n'as pas su trouver la cachette? ce n'est pas celui-là le bon (*L'Oisette revient.*) C'est dans le fond à gauche. (*L'Oisette fait mine de

retourner au caveau.) Attends, j'y vais, moi, tu ne saurais pas trouver. (*Il se lève.*)

FRANÇOISE

Que si, père, vous allez vous fatiguer.

FLEUTIAUT, *vexé.*

Crois-tu que je sois encore malade, vous ne me tenez plus dans mon lit avec ta mère, je ne suis plus un enfant, je suis grand, je sais marcher seul... (*Il entre dans la maison*) et puis, j'aime voir... moi-même.

SCÈNE III

PIERRE, FRANÇOISE

PIERRE, *à Françoise.*

Eh bien, vous voilà contente, j'espère ?

FRANÇOISE, *qui a suivi son père des yeux.*

Figurez-vous que ce matin il voulait accompagner les garçons aux champs !... Et nous qui avions préparé son drap !... Que serions-nous devenus si le bonhomme était parti : moi d'abord j'aurais quitté la maison... (*Appuyant les deux mains sur la table.*) Ah c'est bin merveilleux, votre herbe, et je ne sais pas ce que je pourrais inventer pour vous remercier de sa guérison ! Aussi, j'espère que vous n'allez pas nous quitter de si tôt, hein ?

PIERRE, *tristement.*

Je ne mérite pas tant de remerciements, mademoiselle Françoise. Peuh ! ce que j'ai fait là, c'est pas difficile... tout le monde... et puis quoi !

FRANÇOISE

Si, si, c'est que moi, je l'aime, le père (*bas*)... Y a même que moi ici.

PIERRE

– Vous avez bon cœur, vous, mademoiselle Françoise, je le sais... et c'est ça qui me cause de la peine.

FRANÇOISE, *inquiète, s'asseyant.*

Comme vous parlez triste, aujourd'hui, vous avez l'air tout chose ?

PIERRE

C'est le temps qui veut ça.

FRANÇOISE, *riant.*

Alors quand il fait beau, ça vous rend noir ? Ah ! farceur, vous voulez plaisanter core.

PIERRE

Oui, quand je vois tout le monde joyeux, j'ai du chagrin, moi qui n'ai droit à rien dans cette joie.

FRANÇOISE

Pourquoi ? vous n'êtes donc point de la maison ?

PIERRE

Je suis un va-nu-pieds, un vagabond abrité par charité, la maladie passée, on oublie le médecin...

FRANÇOISE, *levée.*

Pas moi, par exemple, j'y penserai toujours et vous pouvez être sûr que dans mes prières, y aura toujours une petite parole pour vous.

PIERRE

Vous dites cela, et puis un jour vous vous marierez, et...

FRANÇOISE, *s'éloignant du côté de la grange.*

Oh ! moi, je me marierai point.

PIERRE, *étonné.*

Manque-t-il donc des galants dans le pays ?

FRANÇOISE

Oh ! non.

PIERRE, *se lève, va vers elle, gai.*

Vous ne les aimez pas, alors ?

FRANÇOISE

Je ne sais point, je n'y ai jamais pensé, parce que je ne veux pas devenir une vilaine fille, comme il y en a tant qui vont avec les garçons.

PIERRE

Enfin, qui peut empêcher une fille bâtie comme vous, et qui a du bien, de se marier ; c'est toujours pas la dot ?

FRANÇOISE, *triste.*

La dot, oui, c'est vrai, j'ai une dot, j'aimerais mieux pas n'en avoir ! (*Vivement.*) Et puis, pourquoi me parlez-vous de toutes ces affaires là, c'est des bêtises. (*Elle retourne vers la porte de la maison*).

PIERRE

Mademoiselle Françoise !

SCÈNE IV

PIERRE, FRANÇOISE, FLEUTIAUT

FLEUTIAUT, *sur le pas de la porte.*

Mes enfants, on a bu tout le bon vin !... C'est curieux, j'aurais parié qu'il en restait core dans le coin, j'avais compté les bouteilles.

PIERRE, *riant.*

Quand le maître est malade, le vin aussi !

FLEUTIAUT, *posant une bouteille.*

Enfin celui-ci n'est pas trop mauvais. (*A Françoise*). L'Oisette va-t'en appeler le soldat et Guillaume qui travaillent dans la grange, qu'ils viennent prendre un peu de courage par ici... (*L'Oisette entre dans la grange*). (*Il débouche une bouteille*).

SCÈNE V

FLEUTIAUT, PIERRE, PUIS L'OISETTE

FLEUTIAUT, *gaiement.*

Je veux que tout le monde soit content aujourd'hui, qu'on boive, qu'on chante et qu'on danse ; c'est comme qui dirait ma résurrection, pas vrai, Pierre ?

PIERRE, *soucieux.*

Oui, oui, y a de quoi être gai.

FLEUTIAUT

M'en ont-elles fait boire de leur eau chaude, de leurs tisanes ! (*Emplissant son verre*). La voilà, la vraie tisane, rien que la couleur, ça égaye le cœur, allons mon garçon, ne nous faisons pas prier. (*Pierre est resté indécis debout au milieu.*) Ne laissons pas refroidir comme dit la chanson :

Buvons fort
Jusqu'au bord,
Buvons bien.
Nos cousines,
Nos voisines,
Vos maris n'en sauront rien.

PIERRE, *a suivi des yeux Françoise qui retraverse la cour et sans écouter Fleutiaut, à part.*

Je le lui dirai, c'est trop bête ! elle finira p'têtre par comprendre !

FLEUTIAUT

Eh bien, à quoi penses-tu garçon? qué'que tu dis ?

PIERRE, *revenant et prenant son verre*

Moi, rien !... A votre santé, père Fleutiaut.

FEUTIAUT

Et à notre bonne amitié, à la vie, à la mort ! (*Ils*

boivent). Hein? qu'en dis-tu de celui-là? (*L'Oisette sort de la maison et met deux verres de plus sur la table.*

PIERRE

Fameux!

FLEUTIAUT

Il est de l'année de la guerre, il aura bientôt dix ans... Où que t'étais toi à cette époque?

PIERRE

J'étais à Paris, soldat et c'était pas drôle... je vous promets. Je me rappelle...

FLEUTIAUT, *apercevant Gervais et Guillaume.*

Ah! voilà les autres. Allons, arrivez vite, mes gars, qu'on boive un coup tous ensemble... Ah! je suis content! Je suis bien content!

SCÈNE VI

FLEUTIAUT, PIERRE, GERVAIS, GUILLAUME, *ruisselant de sueur et s'essuyant le front. L'Oisette rentre dans la maison.*

GERVAIS, *un tortillon de paille à la main*

Un verre, c'est pas de refus, père, pour remuer les sacs il tombe une poussière dans cette sacrée grange, qu'on ne sait plus comment cracher!

FLEUTIAUT, *versant à boire.*

Tiens, soldat, avale moi ça, (à *Guillaume*) et puis toi, attrape l'autre... Aurez-vous bientôt fini d'enlever le froment?

GERVAIS

On ne peut point dire, à deux hommes on va lentement et vous savez il y en a une charge!

GUILLAUME, *tendant son verre.*

Père Fleutiaut et la compagnie à votre bonne santé.

GERVAIS

Ah oui, père, à la vôtre! (*Pierre se lève. Ils choquent leurs verres.*)

FLEUTIAUT, *chantant.*

Nos pères burent et vidèrent des pots,
Mais si nous ne valons rien,
Nous viderons tout de même les not's.
Buvons fort
Jusqu'au bord.
Buvons bien.

PIERRE

A la bonne heure, voilà qui est bien chanté. (*Il va s'asseoir sur un banc à côté du père.*)

FLEUTIAUT, *buvant.*

Mon garçon, parce que c'est bien entonné... comme disait l'autre. (*Ils rient*).

GUILLAUME, *s'essuyant les lèvres et secouant la tête.*

Qu'on n'en boit pas tous les jours comme ça dans les auberges !

FLEUTIAUT, *à Gervais.*

Ah ! à propos, soldat, Pierre me disait tout à l'heure qu'on ferait peut-être bin mieux de mettre le lin à la Dugnette, et le colza aux Argilets..., ça se conviendrait davantage comme terrain ?

GERVAIS, *pas convaincu.*

Possible !

FLEUTIAUT

C'est qu'il s'y connaît, lui, il voit tout de suite ça, c'est ça ou c'est pas ça... c'est un malin, Pierre !

PIERRE, *bon enfant.*

Affaire d'habitude, il y a des choses qui vous sautent aux yeux. Tenez, c'est comme de l'autre côté de la Dugnette, dans le ravin, pourquoi diable avez-vous fait couper à blanc le bois qui était là ?

FLEUTIAUT, *inquiet.*

Quel bois donc ?

GERVAIS

Ah! oui, il veut parler du bois Bourgueux.

FLEUTIAUT, *stupéfait.*

Comment, on a coupé le bois de Bourgueux?

GERVAIS, *tortillant la paille qu'il a dans les doigts.*

Je vas vous dire, père, après le grand orage de l'hiver dernier, il y a toute une partie de la côte qui a glissé, qu'on ne s'y trouvait plus entre les pierres et le bois, j'ai fait couper le peu qui restait.

FLEUTIAUT

Tu m'avais pas averti !

GERVAIS

Je voulais point vous faire du chagrin.

FLEUTIAUT, *frappant la table.*

Un bois que j'avais planté, sapristi de sapristi, c'est-il vexant.

PIERRE, *pour le consoler.*

Ça se replante un bois, père !

GERVAIS, *furieux, à Pierre.*

Y a-t-il point encore autre chose ?

FLEUTIAUT

Ça se replante, ça se replante, mais faut des années, un arbre c'est plus long à pousser qu'un chrétien... Enfin, que voulez-vous, mes enfants, quand c'est l'orage y a rien à dire (*Il vide son verre*).

GUILLAUME, *reposant son verre.*

Merci bin, père Fleutiaut, voilà qui va nous donner des bras (*Il sort. Gervais le suit.*)

FLEUTIAUT, *regardant du côté du chemin sans se lever.*

Eh ! dis donc, soldat, c'est-il point Dagneux qui passe sur le chemin ?

GERVAIS, *regardant.*

Oui, oui, c'est bien lui.

FLEUTIAUT

Appelle-le donc, il prendra un verre avec nous, il n'est pas fier, lui !

GERVAIS, *appelant.*

Eh! M. Dagneux ! M. Dagneux ! Venez-vous-en un peu par ici ? On a quelque chose à vous dire?

FLEUTIAUT

L'Oisette, apporte un verre pour M. Dagneux. (*A Dageux qui entre.*) Vous voulez bien vous rafraîchir un brin avec nous (*Françoise apporte un verre et s'éloigne*) M. le chicanier?... Aujourd'hui, vous savez, on ne cause pas d'affaires...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAGNEUX

DAGNEUX, *entrant.*

Bonjour à tous,je venais justement vous voir,Fleutiaut. A vous, Gervais (*Il lui serre la main.*) Nous voilà donc debout, cette fois, et debout pour tout de bon ?

FLEUTIAUT, *gaiement et versant àb oire.*

Debout, oui, M. Dagneux, et aussi courageux qu'un jeune de trente ans.

DAGNEUX, *s'asseoit sur un escabeau devant la table.*

Allons, bien tant mieux, tant mieux. C'était trop chagrinant de vous voir étendu dans le lit, vous qui êtes si actif. Vrai de vrai, on me mettrait cent francs dans la main, que ça ne me ferait pas plus plaisir que de vous voir là et de trinquer avec vous. (*Il prend le verre.*)

FLEUTIAUT

Et moi aussi, M. Dagneux, moi aussi ! (*Ils trinquent sans boire.*)

GERVAIS, *faisant le salut militaire.*

Faites excuse, M. Dagneux, mais nous avons encore des sacs qui nous attendent là-bas avec Guillaume. (*En regardant Pierre, durement*) nous ne pouvons pas rester à faignanter sur un banc, nous ; à tantôt.

FLEUTIAUT

Va, mon gars, quand tu auras travaillé autant que ton père tu pourras te reposer ; pas vrai, Dagneux ? (*Pierre s'est levé et a rejoint Gervais à la porte de la grange. Fleutiaut et Dagneux retrinquent et boivent lentement. Dagneux déguste.*)

PIERRE, *vivement.*

Dites donc, fils, on a des bras et des jambes solides, on vous aidera de bon cœur à sortir les sacs !

GERVAIS, *durement.*

On n'a pas plus besoin des bras des autres chez nous, que de leur ventre !

PIERRE, *vivement*

Mais, fils, voyons, je suis pas des autres, moi, en camarade.

GERVAIS, *le bouscuiant.*

Camarade, je vous connais point, quand on emploie du monde aux Ardillats, ce sont des gens du pays, en tout cas, jamais ceux qu'on ramasse sur le chemin. (*Il rentre.*)

FLEUTIAUT

L'un ne va pas sans l'autre ! (*Il a rempli de nouveau le verre de Dagneux qui s'en défend.*)

SCÈNE VIII

FLEUTIAUT, DAGNEUX, PIERRE

PIERRE, *à part.*

Aussi, ça te regarde-t-il, ses bois, ses lins, ses colzas !

DAGNEUX, *posant son verre.*

A propos, vous savez que nous avons marié Gauthey?

FLEUTIAUT, *riant.*

Vrai?... Ah! c'est un beau tour que vous lui avez joué là; vous êtes un farceur, vous!

PIERRE, *à part, prenant une résolution subite.*

Allons, chien, va-t-en? (*Il sort par la barrière et va à l'étable.*)

DAGNEUX

Le fils à Blandier aussi, c'est moi qui l'ai marié.

FLEUTIAUT, *avec reproche.*

Lui aussi!... mais, Dagneux, vous allez trop peupler le pays, y aura bientôt plus assez de terre.

SCÈNE IX

FLEUTIAUT, DAGNEUX

DAGNEUX, *continuant la conversation*

Il y en a bien encore une autre... parfaitement élevée, avec une jolie dot;... si j'avais un ami, notaire ou médecin, je lui dirais prends-là...

FLEUTIAUT, *intrigué.*

Ah! qui donc ça peut-il être, monsieur Dagneux?

DAGNEUX

Vous savez bien qui je veux dire; celle de votre voisin, la fille au père André.

FLEUTIAUT

La fille à M. André!... Ah; si mon gars n'était point...

DAGNEUX, *vivement.*

Pourquoi n'essayerait-il pas?

FLEUTIAUT

Nous ne sommes point du monde assez élevé pour eux.

DAGNEUX

Si vous n'avez pas l'instruction, vous avez l'expérience, père Fleutiaut, et...

FLEUTIAUT, *avec intérêt.*

Est-ce qu'il donnerait les Gougères en dot à sa fille?

DAGNEUX

Parbleu !

FLEUTIAUT, *finaud.*

Alors, ça ne vaut donc plus rien?

DAGNEUX, *riant.*

Vous connaissez bien les Gougères ! Seulement le bonhomme est vieux, il est seul, il veut établir sa fille avant de s'en aller.

FLEUTIAUT, *insistant.*

Et vous pensez, alors comme ça, qu'il consentirait...

DAGNEUX, *fièrement.*

Quand on sait que ce sont des gens sérieux qui s'en occupent, on se dit que le mariage est une bonne affaire; et puis, ça terminerait le procès que vous avez avec lui pour le ruisseau. Il n'en serait peut-être pas fâché.

FLEUTIAUT, *indigné.*

Il prétend que j'ai pas le droit d'arroser mes prés avec mon eau!

DAGNEUX, *riant.*

Et quand les deux côtés du ruisseau seront à vous! Qu'est-ce qu'il pourra dire?

(*Pierre revient avec sa blouse et sa musette, le bâton à la main.*)

SCÈNE X

FLEUTIAUT, DAGNEUX, PIERRE

FLEUTIAUT, *interpellant Pierre.*

Eh! garçon, où vas-tu? à la promenade?

PIERRE, *simplement.*

Je pars,

FLEUTIAUT

Comment, tu pars! tu pars! tu t'en vas comme ça?

PIERRE, *délibérément.*

Oui, vous n'avez plus besoin de moi par ici, et je n'ai pas de raison pour y rester.

FLEUTIAUT

Pas de raison!... et si je retombais malade, qui me guérirait?

PIERRE

Non, vous êtes solidement réparé. Moi, je vous suis à charge, je ne fais qu'embarrasser, aussi, je m'en vais.

FLEUTIAUT, *se levant, va à Pierre.*

Mais, je ne veux point, moi, je ne veux point, je te le défends. Ah bien, je voudrais voir que tu nous quittes?

PIERRE

Comprenez, père, tout a une fin, je peux pas rester ici, hébergé sans rien faire.

FLEUTIAUT

Il manque bien de l'ouvrage à la ferme! (*Avec amitié, lui frappant sur l'épaule.*) Voyons, Pierre, nous rencontrons un bon garçon comme il n'y en a pas deux sous la calotte du ciel et tu voudrais que nous le laissions partir. C'est que je te dois la vie, je ne l'oublie point (*A Dagneux.*) Tenez, monsieur Dagneux, je peux pas mieux dire, il m'a soigné aussi bien que si on l'avait payé, vraiment!

DAGNEUX

Ah! je l'ai bien vu.

FLEUTIAUT

Aussi, je veux qu'il soit ici comme chez lui, qu'il soit de la famille.

PIERRE

Cependant...

FLEUTIAUT

Et si quelqu'un n'est point satisfait, qu'il vienne me le dire, à moi. Allez, va poser ton bâton et ton sac et vite. (*Revenant à sa place, à Dagneux.*) Chez nous, on n'est pas des millionnaires, on fait ce qu'on peut, et quand on nous rend service, on est content d'en rendre un autre. Ce garçon là! je m'y suis attaché, il me semble que nous avons toujours vivoté ensemble... (*A Pierre.*) Et puis, voyons, camarade, tu viens de loin, personne te connait plus, tu es sans place, où serais-tu mieux qu'aux Ardillats? (*Il se rassied.*)

PIERRE

Mieux, c'est pas possible, et de meilleur que vous, père Fleutiaut, il n'y en a pas.

DAGNEUX, *approuvant.*

Oui-dà, on ferait du chemin pour trouver son pareil, c'est-à-dire que le père Fleutiaut, sans en avoir l'air, c'est comme qui dirait la providence du pays.

FLEUTIAUT, *flatté.*

Taisez-vous, monsieur Dagneux, on ne dit point ces choses là. (*A Françoise.*) L'Oisette apporte une autre bouteille!

DAGNEUX, *se levant.*

Non, merci, pas pour moi. Pierre Leflage m'attend pour une vente; il veut réunir deux parcelles et vendre une pièce qu'il a près des trois peupliers, j'ai trouvé son homme.

FLEUTIAUT

Encore un coup tout de même (*Dagneux se rasseoit.*) C'est-il une bonne affaire, cette vente?

(*Pierre est allé poser son bâton et son sac, Françoise apporte la bouteille.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRANÇOISE

DAGNEUX

Peuh! ça ne rapportera que le 10 du cent.

FLEUTIAUT

Eh! Eh! Ça vaut la peine! (*A L'Oisette, faisant de la place.*)

Tiens, l'Oisette, pose ta bouteille là... Tu ne sais pas l'Oisette, ce sournois de Pierre qui voulait s'en aller.

FRANÇOISE, *riant.*

S'en aller, c'était pour plaisanter?

FLEUTIAUT

Non, non, sérieusement.

FRANÇOISE, *allant à Pierre, revenu près de l'arbre.*

Vous vous trouvez donc bin mal aux Ardillats?

PIERRE

Trop bien, je ne mérite pas tant...

FLEUTIAUT, *bonhomme.*

Tu l'entends! S'il n'y a pas de quoi rire, un gars sans lequel je serais mort depuis trois mois. Oh! mais aussi, je lui ai défendu.

FRANÇOISE, *joyeuse.*

Tant mieux, je suis contente.

PIERRE, *timidement.*

Ça vous aurait donc fait quelque chose de me voir partir?

FRANÇOISE, *gauchement.*

Oui, il m'aurait semblé que je perdais quelqu'un à qui que je tenais, que j'avais un parent défunté, on est si accoutumé à vous voir! Vous êtes toujours de bonne humeur, quand il faut me donner un coup de main,

vous me parlez sans crier et je sais point pourquoi, je suis contente quand je vous vois là.

FLEUTIAUT, *riant*

T'entends, tu voulais faire de la peine à l'Oisette. (*Il verse à boire*).

PIERRE

Est-ce que je pensais que mademoiselle Françoise ?

FRANÇOISE, *avec tendresse et reproches, en s'en allant.*

Ça vous aurait donc point chagriné, vous, vilain homme ?

(*Elle rentre dans la maison, Pierre va vers la fenêtre et parle avec l'Oisette tandis que Fleutiaut et Dagneux continuent leur causerie.*)

SCÈNE XII

FLEUTIAUT, DAGNEUX, PIERRE

DAGNEUX, *qui a suivi le jeu de l'Oisette des yeux.*

Et votre fille... ne songez-vous point aussi à l'établir?

FLEUTIAUT, *surpris.*

L'Oisette !

DAGNEUX

Elle est dans l'âge.

FLEUTIAUT, *faisant la mine.*

Je ne dis pas, mais je crois bien que ce n'est pas beaucoup ses idées... il lui saurait trop mal de nous quitter... elle n'est pas faite pour se marier.

DAGNEUX, *riant.*

Ah ! pour cette affaire-là, les filles s'y font vite.

FLEUTIAUT

Il n'y a pas de garçon à pourvoir, personne n'en voudrait.

DAGNEUX, *insinuant.*

Allons donc ! Moi je me charge de lui en trouver un... Dites-moi seulement ce que vous lui donnez.

FLEUTIAUT, *ennuyé.*

On verra, on verra... Quand le moment sera venu... nous avons bien le temps d'y songer !

DAGNEUX

On dit toujours ça, et pour changer, les années passent.

FLEUTIAUT, *impatienté.*

Est-elle point heureuse chez nous ? Elle fait ce qu'elle veut... Qu'est-ce qui lui manque ? Il faudrait qu'elle fut vraiment difficile... (*Se levant.*) Monsieur Dagneux, nous sommes bons amis, eh bien, si vous voulez que nous restions bons amis, ne me parlez plus de ça.

DAGNEUX, *goguenard se levant aussi.*

Heureusement que tout le monde ne pense pas comme vous, sans ça, le pays serait bien vite dépeuplé !

(*On entend la barrière se refermer.*)

SCÈNE XIII

FLEUTIAUT, DAGNEUX, PIERRE, LA MÈRE.

FLEUTIAUT *regardant en dehors pour changer la conversation.*

Qu'est-ce qui nous arrive-là ?... Eh, c'est Nanette, dépêche-toi, viens te rafraîchir un peu, pauvre femme ! (*Gaiement.*) Quoique le curé ne l'ait point annoncé, c'est jour de fête aujourd'hui et je sais que tu crains pas de siffloter un petit coup comme celle de la chanson. (*Il chante en faisant mine de danser autour de sa femme.*)

L'autre jour, trois femelettes
Au marché vendirent lin,
Pour faire mieux les goguettes
Allèrent boirent du vin
Pot à pot,
Lot à lot,
Chacune manda le sien.
Là siflaient
Là buvaient
Au curé et au doyen,

LA MÈRE *est entrée un panier de fruit à la main, pendant qu'il chante.*

Bonjour à vous, monsieur Dagneux.

DAGNEUX

Et vous revenez de la promenade, la mère ?

LA MÈRE

Je suis allé au verger voir si les fruits étaient mûrs.

(*Pierre a pris le panier et regarde les fruits.*)

DAGNEUX[1]

Allons, bien pensé, bien pensé !

PIERRE, *qui tient le panier.*

Et ils sont fameux, regardez-moi ça monsieur Dagneux.

(*Il montre des pommes puis va vers la croisée et passe le panier à l'Oisette qui mange une pomme.*)

LA MÈRE, *descendue, à Fleutiaut.*

Comment vas-tu, toi, aujourd'hui?

FLEUTIAUT

Est-ce qu'on le demande, regarde-moi donc. (*Gaiement.*) Il me semble, Nanette, que je suis aussi luron que le jour de mes noces, aussi luron, Nanette. (*Très allumé, il la prend et l'embrasse.*) Hein! Vois-tu ce que je te dis?

LA MÈRE, *riant.*

Que c'est bête! C'était bon quand on était jeune!

DAGNEUX, *redescendant.*

Allons, père Fleutiaut, c'est pas que je m'ennuie dans votre société, mais vous savez, les affaires sont les affaires!

FLEUTIAUT

Attendez, attendez, que je vous accompagne jusqu'au ruisseau. (*Il prend son bâton et frappe sur l'épaule de Pierre qui cause avec l'Oisette.*) Viens-tu, Pierre?

PIERRE, *se retournant.*

Me voilà, me voilà!

(*L'Oisette disparaît.*)

FLEUTIAUT, *grave.*

Écoute, garçon, tu vas me donner ton bras, et nous irons jusqu'au bois Bourgueux, je veux voir, moi.

(*Ils partent bras dessus, bras dessous.*)

DAGNEUX *est allé vers Nanette.*

Adieu, Nanette. (*Il lui passe un sac d'écus.*)

LA MÈRE, *effrayée, prend le sac et regarde le père s'en aller.*

Et à vous pareillement!... Monsieur Dagneux!

FLEUTIAUT *sort avec Pierre et se retourne, arrivé à la barrière.*

Venez-vous, Dagneux? (*Dagneux sort.*)

SCÈNE XIV

LA MÈRE, *seule, elle remonte vers la haie.*

Au bois Bourgueux, il y va, lui... C'est-il possible que ce soit Fleutiaut, lui qui était si mort... (*Tremblant.*) Il m'a fait peur là tout de suite, j'ai cru que c'était censément un revenant qui m'appliquait sa peau sur

la joue!... Et l'autre qui me donne l'argent du bois devant lui, pardine, il a dû voir. C'est comme pour les vaches, il sait bien à quoi s'en tenir; mais il est si dissimulé, le bonhomme!... (*Rageuse, elle prend du linge mis à sécher sur la haie.*) Il n'oserait peut-être point me corriger à coups de sabots comme autrefois, aujourd'hui je serais la plus forte... et, c'est-il de notre faute, on le croyait si bien parti... (*S'arrêtant devant la barrière.*) Le voilà qui descend la côte comme un jeune homme! Le bon Dieu n'est point raisonnable, avait-il point fait son temps!... Nous ne pouvions donc pas être un peu les maîtres, nous, à la fin! (*Françoise, sortie, a entendu les dernières paroles.*)

SCÈNE XV

LA MÈRE, FRANÇOISE

FRANÇOISE, *sur le pas de la porte.*

Après qui donc que vous en avez comme ça, la mère?

LA MÈRE, *surprise.*

Hein, moi!... Ah! c'est toi, l'Oisette. (*Doucement.*) Où donc qui s'en va là haut, ton père?

FRANÇOISE

Il me l'a point dit!... (*Joyeuse.*) Hein, marche-t-il droit, ça fait-il plaisir de le voir gaillard et gai; tout à l'heure, ils chantaient, ils rigolaient tous les deux avec Pierre, il fallait les entendre... (*Elle vient à la table pour enlever les bouteilles et les verres.*) Dagneux disait l'autre jour à Michel : — Le père Fleutiaut a renouvelé son bail de vingt ans! c'est sûr!

LA MÈRE, *pliant son linge.*

Vingt ans, comme tu y vas, l'Oisette; après la se-

cousse qu'il a reçue, c'est bien beau si nous pouvons le conserver jusqu'à l'hiver.

FRANÇOISE

Bah! il reste encore de la drogue à Pierre.

LA MÈRE *redescend.*

La drogue à Pierre, la drogue à Pierre, c'est bel et bon... (*Voyant les verres et les bouteilles.*) Ils ont encore fait la noce?

FRANÇOISE, *riant.*

Dagneux, Pierre, le soldat, tout le monde a bu à la santé du père.

LA MÈRE, *inquiète.*

Il n'est point descendu au caveau, au moins?

FRANÇOISE

Si fait; c'est qu'il voulait du bon, mais du bon.

LA MÈRE

Et puis?

FRANÇOISE

Il n'en a pas trouvé.

LA MÈRE, *avec reproche.*

Tu ne l'as pas empêché de descendre, il fallait dire que l'escalier était rompu, qué'que chose.

FRANÇOISE

Je ne savais pas qu'il y en avait plus!

LA MÈRE, *changeant de ton.*

C'est point pour ça, il aurait pu tomber, se tuer; tiens, tu n'aimes pas le père, tu le laisses là se saoûler avec cet ivrogne de Pierre.

FRANÇOISE, *vivement.*

Il n'est point ivrogne.

LA MÈRE, *sévèrement.*

Qu'est-ce que t'en sais, je te dis qu'il l'est, moi, a-t-on jamais vu, vouloir en remontrer à la mère, je te vas le faire filer le Pierre, attends un peu.

FRANÇOISE

Il vous a pas fait de mal, ce garçon, pourtant.

LA MÈRE, *vivement.*

Va-t-en voir si la bouillie des cochons est chaude, hein!

FRANÇOISE, *secouant la tête.*

C'est vrai, ça!... (*Elle rentre dans la maison en lançant un coup de pied dans la porte.*)

SCÈNE XVI

LA MÈRE, *seule, continue à plier le linge sur la table.*

Il connaît le vin, il va tout découvrir! Si encore on pouvait lui en conter comme autrefois... Il était colère le soir, le lendemain il se réveillait gai comme pinson... Aujourd'hui sa femme ou rien c'est la même chose, il n'a plus que son argent et sa terre... rien ne peut attendrir le maître, le maître! (*Un temps.*) Dire que tout avait été si bien arrangé, dire qu'on aurait été les seigneurs du pays et qu'aujourd'hui on redevient les domestiques à Fleutiaut... Y a pas de justice en ce monde!

SCÈNE XVII

LA MÈRE, GERVAIS

GERVAIS *entre effrayé.*

Mère, vous avez vu?

LA MÈRE

Quoi donc, soldat?

GERVAIS

Pierre a conduit le père au bois Bourgueux, il lui montre la coupe!

LA MÈRE, *lentement.*

Ah ! tu avais bien besoin d'écouter ton père et d'ouvrir la porte à ce galvaudeux, toi ; tu as fait une bonne journée, là. Nous en voilà deux sur les bras ; quand je pense qu'il faut encore nourrir ce grand diable de faignant !

GERVAIS, *rageur.*

C'est de la crapule ! Il monte le père contre nous, il lui a raconté des histoires de culture et le bonhomme croit tout ; vous verrez qu'il finira par embobiner le père, jusqu'à ce qu'il lui ait volé son bien !

LA MÈRE, *doucement.*

Nous sommes là, nous autres, il faudra bien qu'il déguerpisse... On serait si heureux s'il n'avait jamais mis les pieds aux Ardillats !

GERVAIS

C'est la sacrée drogue !

LA MÈRE, *secouant la tête.*

Va-t-il en faire une vie, pour son bois ! On ne peut point lui conter qu'on pensait ficher à bas la Dugnette, pour construire une maison, et qu'il fallait des écus... (*Se rapprochant du fils.*) Le Pierre lui dira comme ça que nous avons voulu le voler.

GERVAIS, *exaspéré, regardant de tous côtés à mi-voix.*

Mère, voyez-vous, faudra que ça finisse d'une façon ou d'une autre, je commence à en avoir assez, moi, du Pierre, il prend des airs de commandement ici ! Attendez un peu, s'il m'échauffe trop les oreilles, j'ai un bon fusil, des chevrotines et les accidents de chasse sont fréquents dans le pays.

LA MÈRE *le calme avec autorité.*

Non, mon fieu, non, ça serait mal ; écoute ta mère et laisse faire, va... Le bon Dieu est un bon père.

(*Rideau.*)

ACTE III

Même décor qu'au premier acte, mais en plein jour. — Le désordre à la fin du repas de midi, feu allumé et marmite à la crémaillère. Les hommes sont assis devant la table sur laquelle ils viennent de manger. — La mère tisonne le feu et Françoise coupe des betteraves pour les bêtes : Un rayon de soleil passe par la porte entre-bâillée.

Fleutiaut et Pierre sont assis en face au bout de la table ; Gervais et Guillaume sont accoudés plus loin, le couteau à la main. Tous ont le chapeau sur la tête. Fleutiaut et Gervais en blouse, les autres en bras de chemise. L'Oisette est un peu plus coquette.

SCÈNE I

FLEUTIAUT, PIERRE, GERVAIS, GUILLAUME FRANÇOISE, LA MÈRE

PIERRE, *à Fleutiaut.*

Comprenez, père, vous faites comme qui dirait une grosse meule, sur un pavé en pente, tout ce qui s'écoule va dans le trou et avec une pompe vous le rejetez dessus pour cuire la litière.

FLEUTIAUT, *levant les bras.*

En v'la-t-il pas encore des machines ! faudra-t-il point de la vapeur aussi maintenant pour mûrir le fumier.

GERVAIS, *moqueur,*

On enverra chercher les pompiers du bourg avec leur capitaine !

PIERRE, *emporté.*

Vous rigolez ; mais, vous ne voyez donc pas que la pluie vous emporte le meilleur dans les ruisseaux et que c'est pour ainsi dire rien du tout que vous mettez sur vos champs !

FLEUTIAUT, *conciliant.*

Laissez faire le bon Dieu, Pierre, pour la terre, il sait mieux ce qui convient que nous. Depuis que je me connais, on jette tout ça des bêtes là, mon père, mon grand-père le laissaient au soleil ou à la pluie et jamais les cultures s'en sont plaintes.

GERVAIS

Pourquoi point aussi acheter des poudres qu'on vend dans des sacs pour attraper le monde. (*Guillaume éclate de rire.*)

PIERRE

Vous pourriez plus mal agir, vous prenez toujours à la terre sans lui rendre, à la fin elle s'use !

GERVAIS, *outré.*

A ce compte-là, il faudrait être millionnaire pour faire pousser un cent de blé ! laissez-nous donc tranquilles ! (*Rire de Guillaume.*)

FLEUTIAUT, *avec ruse.*

Où que vous avez donc appris tout ça, vous êtes bien tant savant ?

PIERRE

Dans mes voyages... et puis autrefois, dans les livres.

GERVAIS, *haussant les épaules.*

Les livres sont tous des menteurs, si le cultivateur voulait travailler comme c'est dit dedans, en deux récoltes, il aurait mangé son saint-frusquin.

PIERRE, *haussant les épaules.*

Vous raisonnez comme quelqu'un qui ne sait pas !

GERVAIS, *frappant sur la table.*

Qui ne sait pas ! Attrapez-moi donc une charrue, vous, et nous verrons lequel des deux la conduira le mieux... Si ça fait pas pitié !

FLEUTIAUT, *conciliant.*

Non, Pierre, nous vivons bien comme nous faisons, j'en veux pas, moi, de vos nouveautés.

PIERRE

Rien qu'un essai, ça ne vous coûtera rien ! (*Fleutiaut relève la tête.*) Un essai dans la cour.

FLEUTIAUT, *cédant.*

Vous allez encore tout me bouleverser, bien sûr.

PIERRE, *se levant.*

Non ! (*A Guillaume.*) Toi, Guillaume, attrape une pioche, nous allons ranger ça. (*A Fleutiaut.*) Vous verrez, père, que vous serez content, je veux vous montrer, moi, qu'on sait travailler ; je veux vous prouver que votre futur gendre n'est pas un propre à rien... (*A Françoise.*) Au revoir, Françoise.

FRANÇOISE, *près de la cheminée, prenant un tison.*

Vous n'allumez pas votre pipe ?

PIERRE, *allant vers Françoise.*

Sacrebleu, j'allais oublier. (*Il tire sa pipe et l'allume.*) Merci, Mlle Françoise, à présent le paiement. (*A Fleutiaut.*) Père, vous permettez (*il l'embrasse*), et dans quelques jours on se passera de la permission... (*S'en allant gaiement.*) Va-t-on rire à ce mariage, je veux qu'on danse toute la nuit.

FRANÇOISE, *gaie.*

C'est vrai, on sera si content.

PIERRE

Et, c'est la mère qui ouvrira le bal, faut pas dire non. (*La mère assise devant la cheminée secoue la tête négativement. A Guillaume*). Allons, Guillaume, prends tes outils et partons... à tantôt. (*Guillaume prend une pioche derrière la porte.*)

FRANÇOISE

A bientôt !

(*Guillaume sort et après lui, Pierre.*)

SCÈNE II

FLEUTIAUT, GERVAIS, LA MÈRE, FRANÇOISE.

LA MÈRE, *regardant la porte.*

Oui, je l'ouvrirai, le bal, va, mon gars, compte dessus.

GERVAIS, *se levant.*

Et ça fume la pipe pour travailler !

LA MÈRE, *à Françoise.*

Qu'attends-tu, l'Oisette, pour porter la bouillie à tes bêtes, tu les entends donc pas. (*L'Oisette prend la marmite et va vers l'étable.*) Il te fait perdre la tête, ton amoureux !

FRANÇOISE, *boudeuse.*

Tiens, c'est pas tous les jours qu'on se marie !

GERVAIS, *passant de l'autre côté de la table.*

Il ne manquerait plus que ça !

FRANÇOISE, *s'arrêtant.*

Parce que la fille à M. André n'a pas voulu de toi, c'est pas une raison pour que je reste fille, moi, p't-être !

GERVAIS

C'est bon, c'est bon, l'Oisette, cause pas tant, en attendant que tu sois la femme à Pierre, va-t-en donner à manger aux gorets.

FRANÇOISE, *sortant.*

C'est vrai, je sais point ce qu'ils ont, ils sont tous après moi maintenant dans c'te maison.

(*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III

FLEUTIAUT, GERVAIS, LA MÈRE.

GERVAIS, *debout en face du père, les bras croisés.*

Dites donc, père, est-ce que c'te vie là va durer longtemps? Vous trouvez tout naturel que c't'étranger, ce vagabond, que vous avez gîté par bonté chrétienne devienne le maître ici ? Vous supportez ça ? (*Résolument.*) Eh bien, pas moi, j'en ai assez ; s'il reste, je m'en vais.

LA MÈRE, *qui vient lever le couvert.*

Patience, soldat, te fâche donc point.

GERVAIS, *continuant sur le même ton.*

Il vous conduit comme un enfant, comme il conduit tout ici, et vous n'y voyez rien, vous acceptez tout.

LA MÈRE, *lentement.*

C'est, ma fi, bin vrai, ce que tu dis là, tout de même.

FLEUTIAUT, *avec autorité.*

Non, par exemple, je suis le maître chez moi, et personne ne me commande.

LA MÈRE

Tu ne t'en aperçois point.

GERVAIS, *finaud.*

Il est malin, il connait la manière de s'y prendre et vous l'écoutez mieux que nous autres.

LA MÈRE

Les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

FLEUTIAUT, *protestant.*

Faut reconnaître qu'il a amendé bien des choses aux Ardillats ; allons !

GERVAIS, *ironique.*

Le bois Bourgueux !

FLEUTIAUT

Eh bien ?

GERVAIS, *fait signe à sa mère.*

C'était lui qui nous avait dit comme ça de le couper, devant vous il disait le contraire.

FLEUTIAUT, *surpris.*

T'es sûr !

GERVAIS

Et si on l'avait écouté ! (*S'asseyant*) Voyez-vous, père, quand les gens vous flattent, c'est qu'ils y trouvent leur intérêt (*un silence*).

LA MÈRE, *allant vers la cheminée.*

Il mange comme quatre et il travaille comme un faignant.

GERVAIS, *se levant.*

Enfin, pourquoi le gardez-vous dans votre maison ?

FLEUTIAUT, *embarrassé.*

C'est pas moi... c'est... vous autres.

GERVAIS

C'est-il nous qui jouions la partie de cartes... nous qui buvions le vin vieux ?

FLEUTIAUT, *secouant la tête.*

A c'tépoque, il m'avait guéri !

GERVAIS, *haussant les épaules.*

Guéri !... Taisez-vous donc ! Avec ça que son emplâtre a fait quelque chose, vous auriez guéri cent fois tout seul, un homme solide comme vous.

FLEUTIAUT, *réfléchissant, après un temps.*

Peut-être bin.

GERVAIS

C'est le hasard, il s'est trouvé là quand le mal avait fini son temps.

FLEUTIAUT

T'as p't'être raison. (*Découvrant une idée.*) Son emplâtre c'est probablement bien lui qui m'aura laissé des faiblesses dans les jambes.

GERVAIS, *insinuant, se rasseoit.*

Des fois qu'il aurait voulu vous empoisonner, mais que vous auriez été trop robuste ; et puis, quel intérêt qu'il avait à vous guérir ?

FLEUTIAUT

Bien sûr, il n'avait pas d'intérêt.

GERVAIS

C'est comme c'te finesse, vous demander la Françoise sans dot !

FLEUTIAUT, *étonné.*

Quoi donc ?

LA MÈRE, *qui lave la vaisselle.*

C'est point catholique, comment qu'ils feront pour vivre à deux ? il faudra les nourrir.

GERVAIS

Une supposition que vous viendriez à mourir, vous comprenez bien, père, qu'il dirait à l'Oisette de réclamer sa légitime, il faudrait partager... il compte là-dessus... il espère votre mort.

LA MÈRE

Pardine !

GERVAIS, *triomphant, se levant.*

Ah ! le mâtin savait bien ce qu'il faisait quand il vous amusait !

FLEUTIAUT, *se récriant.*

Diviser les Ardillats ? Mais non, on n'en est pas convenu entre soi.

GERVAIS

Vous pourrez pas les déshériter !

FLEUTIAUT, *se levant.*

Je pourrai pas, je pourrai pas...ils sont pas mariés. J'ai pas encore dit oui... J'en veux pas chez moi des malins qui mènent tout le monde.

GERVAIS

Il a votre parole !

FLEUTIAUT, *indigné.*

Je le connais point... Est-ce qu'on donne sa fille au premier venu ?... Qui dit que je veux marier l'Oisette au premier venu?... Est-ce lui, par exemple. — Oh ! mais non, je n'entends pas de cette oreille-là, moi !

GERVAIS

Vous avez bien pourtant accepté les papiers qu'il vous a donnés pour l'affaire de son mariage.

FLEUTIAUT, *embarrassé.*

Les papiers... les papiers... moi, je n'y connais rien dans tous ces écrits là... Je les ai donnés à Dagneux, il les lira... (*réfléchissant*). Tout ce que j'ai vu, il ne s'appelle pas Pierre tout court, il a un autre nom.

LA MÈRE, *feignant la terreur.*

Jésus-Marie, un déguisé !

GERVAIS, *se levant.*

Vous voyez !... Dagneux disait l'autre jour que ça pourrait bien être quelque repris de justice.

FLEUTIAUT, *descendant.*

Dagneux, Dagneux, il croit tout le monde comme lui, parce qu'il s'est fait pincer pour des faux quand il était notaire; il veut que tous les autres en fassent autant !

GERVAIS, *haussant les épaules.*

Vous savez bien que ce sont les mauvaises langues qui l'ont fait condamner parce qu'il s'entendait trop bien aux affaires !

FLEUTIAUT, *remontant.*

Je ne dis pas, il peut avoir raison, mais, en tous cas, repris de justice ou non, je veux être chez moi le maître et...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE *entre par la porte du fond en courant et toute effarée.*

FRANÇOISE

Père, père! La Rougeotte qui est malade.

FLEUTIAUT, *épouvanté.*

La Rougeotte malade? Ma plus belle vache!

GERVAIS, *s'asseyant sur le banc.*

Eh! pardié, c'est lui qui, hier, l'aura herbée dans le marais.

FLEUTIAUT, *indigné.*

C'est trop fort! Je veux bien tout ce qu'on voudra, mais mes bêtes! (*Il se dirige vers l'étable.*)

GERVAIS, *riant.*

Il s'y connait autant en élevage qu'en culture, votre ami, votre camarade, vous tourmentez point!

FLEUTIAUT, *sévèrement.*

Tais-toi, soldat, on ne plaisante pas avec ça. (*à Françoise.*) Où est-elle, la Rougeotte?

FRANÇOISE

Je l'ai rentrée à l'étable. (*Se courbant.*) Elle est toute comme ça que ça fait pitié à voir... (*Fleutiaut sort vivement, Françoise après lui.*)

SCÈNE V

LA MÈRE, GERVAIS

LA MÈRE, *triomphante, remonte vers le dressoir.*

Eh bien, ça y est-il, cette fois-ci, mon gars?

GERVAIS

Bah! l'autre l'enjôlera encore, il lui racontera ses histoires et vous savez, avec le bonhomme, c'est toujours le dernier qui parle qui a raison.

LA MÈRE.

Est-ce qu'elle en crèvera, la Rougeotte?

GERVAIS *allant à la cheminée.*

Non. J'en ai presque pas mis.

LA MÈRE, *inquiète.*

L'Oisette, n'a rien vu, au moins?

GERVAIS.

Est-ce qu'elle peut y voir? elle est amoureuse. Il l'a enjôlée comme le père.

LA MÈRE *essuyant la table.*

Enjôlée! ou non, elle peut faire son signe de croix dessus!... Et Dagneux, il ne dira rien?

GERVAIS *revenant vers la table.*

Dagneux!... comprenez donc, mère, qu'il lui a fait du tort à cet homme, au sujet du ruisseau de Monsieur André. Il a monté la tête au père, et Dagneux m'a dit à moi, qu'il voulait pas dans le pays tous ces individus qui viennent, on ne sait d'où, mettre le nez dans les choses qui ne leur regardent point.

LA MÈRE.

Enfin, nous voilà débarrassés; tu vois bien, soldat, que tout s'arrange.

GERVAIS, *secouant la tête.*

Vous trouvez! pour vous, p't être, mais pour moi? Vous trouvez qu'il ne serait pas temps que je sois mon maître?... Croyez-vous que sans le bonhomme, s'il ne s'était pas buté comme un mulet contre M. André, s'il n'avait pas voulu avoir pour lui toute l'eau du ruisseau, je n'aurais pas épousé la fille? Et, croyez-vous que c'est gai de laisser perdre une belle affaire comme celle-là qui eut agrandi les Ardillats du double?

LA MÈRE, *les deux mains posées sur la table.*

Te désole pas, mon fillot, tu auras tout. On reconstruira la Dugnette, on bâtira un château plus beau que celui des Pontévrat, tu deviendras un monsieur aussi, et tout le temps tu iras à la promenade, à la pêche, à la chasse, nous serons des bourgeois.

GERVAIS *secouant la tête.*

Avec ça que le père entendra de cette oreille.

LA MÈRE *traverse allant vers la cheminée.*

Que tu es innocent, mon pauvre soldat, après l'accident qu'il a eu cet hiver, Fleutiaut ne se relèvera jamais. Il a un dépôt de maladie dans le sang, ça reviendra à l'automne, sûr, et alors, (*triste*), le pauvre cher homme, cette fois, je crois bien que le bon Dieu nous le prendra !

GERVAIS

Pourvu qu'il n'y ait pas encore un Pierre qui arrive avec un papier qui guérit.

LA MÈRE, *caressante.*

On n'ouvrira point la porte ! Va, ne te chagrine point, on sera heureux, tu verras, puis...

(*On entend des pas précipités, Fleutiaut appelle dans le couloir.*)

SCÈNE VI

GERVAIS, LA MÈRE, FLEUTIAUT.

FLEUTIAUT, *désespéré.*

Elle va en crever la Rougeotte! Je parierai cent francs contre un sou qu'elle va crever! Soldat, cours vite chez le vétérinaire, vite, vite. (*A la mère.*) Toi, la mère, fais bouillir de l'eau.

GERVAIS.

On pourrait peut-être la sortir de l'étable.

FLEUTIAUT, *pleurant presque.*

Elle ne tient pas sur ses pattes, elle est là, toute bête, qui souffle comme une machine. Je te dis qu'il faut la saigner, cours vite et ramène le vétérinaire avec toi...

GERVAIS, *sans empressement.*

J'y vas, dans ce cas. (*Gervais sort.*)

FLEUTIAUT, *à la cantonade.*

Dis-lui de tout essayer, on le paiera !

SCÈNE VII

FLEUTIAUT, LA MÈRE.

FLEUTIAUT *redescendant,*

Oui, on le paiera, tant pis, c'est qu'avec les trois de cet hiver, ça ferait quatre.

LA MÈRE, *tisonnant le feu.*

Quand on te dit qu'il les a fait pâturer dans la mauvaise herbe du marais.

FLEUTIAUT *furieux, frappant sur la table.*

Le brigand, la canaille, ma plus belle pièce !

LA MÈRE *riant.*

Bien fait ; ça t'apprendra à avoir confiance dans le premier venu, bien fait !

FLEUTIAUT, *allant vers la femme sous la cheminée.*

Ah ! femme, c'est pas bien, pour plaisanter avec des choses pareilles, il faut vraiment... que tu n'aies pas de cœur !

LA MÈRE *se retournant.*

Je plaisante point, je dis la vérité.

FLEUTIAUT *s'avance vers sa femme et la bouscule.*

Tiens, tu mériterais...

(*Françoise rentre rapportant la marmite.*)

SCÈNE VIII

FLEUTIAUT, LA MÈRE, FRANÇOISE

FLEUTIAUT, *empressé.*

Ah! comment va-t-elle? mieux?

FRANÇOISE.

Elle s'est couchée, elle souffre moins ; on dirait qu'elle veut dormir.

FLEUTIAUT *perdant la tête.*

C'est l'air qui lui manque, elle étouffe... Tiens l'Oisette, donne-moi le pot du vétérinaire, tu sais celui qu'il avait apporté et qui a guéri la jambe du Bérou. Et toi, la mère, ton eau est-elle chaude?

LA MÈRE.

Un moment! Un moment!

FLEUTIAUT, *exaspéré.*

Voyons, dépêchons; vous n'allez pas la laisser étouffer, tas de femelles. (*Il prend la marmite et sort le premier, la femme le suit.*)

LA MÈRE.

Mais, attends donc, Fleutiaut, attends donc, tu vas tout renverser?

SCÈNE IX

FRANÇOISE, *restée seule, continue à chercher le pot dans le dressoir.*

Je le trouve point, moi, le pot du vétérinaire. Je crois bien qu'on l'a tout usé pendant la maladie du père... (*Elle passe à la commode.*) Oh! puis, elle n'est pas bien en danger, la Rougeotte, elle fait ça parce qu'elle veut vêler, ón sait bien ce que c'est ; mais, avec le père, il semble tout de suite que tout est perdu ! On peut dire qu'il a de la bonté du reste, le bonhomme, pour les bêtes comme pour les gens! (*Elle cherche sur*

le manteau de la cheminée.) Pierre le disait bien, y en a pas deux!... Mon bon ami Pierre. (*Elle s'arrête.*) Pourquoi que je ne me serais pas mariée, moi? Le domaine, nous n'en voulons pas de votre domaine, gardez les vos Ardillats! (*Elle s'asseoit sur un banc.*) C'est vrai pourtant qu'il y a quéque chose autre que les écus dans le mariage; j'y tiens point, moi, à la terre. Quand je pense que c'est pour ça que je refusais!... Oui, y a quéque autre chose, on ne sait point si on a son bon sens ou si on est bête... Est-on simple quand on ne sait pas!... Rester vieille fille... vieille fille!... (*Elle rit.*) Aussi à présent...

(*Pierre entre vivement.*)

SCÈNE X

PIERRE, FRANÇOISE.

PIERRE.

Mamzelle Françoise?

FRANÇOISE, *tremblante.*

Ah! vous m'avez fait peur.

PIERRE *s'arrêtant.*

Qu'est-ce qu'il y a donc dans la ferme que tout le monde court?

FRANÇOISE, *d'un ton calme.*

Rien... c'est la Rougeotte.

PIERRE *avance de quelques pas.*

La belle Rougeotte, elle est malade.

FRANÇOISE.

Oh! pas bien.

PIERRE *s'asseoit en face de Françoise.*

Pour sûr, puisque vous voilà tranquille là comme un petit ange.

FRANÇOISE, *embarrassée.*

Oui.

PIERRE.

Et, àquoi donc que vous pensiez là toute seule, Françoise ?

FRANÇOISE, *de plus en plus embarrassée.*

Je... cherchais le pot du vétérinaire.

PIERRE, *finement.*

C'est encore une farce que vous voulez me conter là ; ne s'agirait-il pas par hasard d'autre chose ?

FRANÇOISE *baissant la tête.*

Oui... (*Vivement.*) Ça sera-t-il pour bientôt? Le temps commence à me durer.

PIERRE *allant s'asseoir à côté d'elle.*

Bientôt, Françoise, le père a mes papiers. (*Plus bas.*) Bientôt ma femme !... Eh bien, quoi donc, vous avez peur de moi, vous ne causez plus ? (*Il la prend par la taille.*)

FRANÇOISE, *se débattant.*

Ah ! non finissez, Pierre, finissez, me taquinez donc pas ! (*Elle se lève.*)

PIERRE *la suit.*

Voyons, l'Oisette !

FRANÇOISE *fait mine de le frapper.*

Mauvais gars, à la fin, si je t'attrapais, qu'est-ce que tu dirais ?

PIERRE, *s'arrêtant.*

Toi, fais donc. (*L'Oisette se retourne : il l'embrasse.*) Et voilà ce sera toujours comme ça.

FRANÇOISE, *souriante.*

Non, c'est pas possible ; on serait trop heureux !

PIERRE

Tu verras quand nous serons installés tous les deux à la Dugnette !

FRANÇOISE

Le père a consenti ?

PIERRE *la prend gauchement par la main et tous deux descendent en avant de la table.*

Il faudra travailler dur, dur, par exemple, parce que le père pour les fermages ne sera pas commode. Mais on a du cœur à l'ouvrage quand on s'aime, pas vrai !

FRANÇOISE

Alors, quel jour qu'on va nous annoncer à la messe ?

PIERRE

Peut-être bin dimanche prochain.

FRANÇOISE, *tête basse.*

C'est moi qui vas être honteuse quand le curé dira : Il y a promesse de mariage entre Françoise Fleutiaut et Pierre...

PIERRE

Eh bien, moi, je serai fier, je ne donnerais pas ma place pour un empire, l'Oisette, c'est que tu seras ma femme, tout à fait ma femme et..,

(On entend du bruit, ils lèvent la tête; le père entre se tenant la tête.)

SCÈNE XI

PIERRE, FLEUTIAUT, FRANÇOISE, LA MÈRE.

FLEUTIAUT

Bon Dieu de bon Dieu, c'est-il du guignon ! c'est-il du guignon ! *(Il va s'asseoir, accablé, sur le banc devant le feu. La mère est entrée après lui et va vers le dressoir.)*

FRANÇOISE, *allant vers le père.*

Qu'avez-vous, père ? La Rougeotte ?

FLEUTIAUT, *l'arrêtant.*

La Rougeotte, eh bien, la Rougeotte est crevée, tu es contente, toi aussi !

LA MÈRE, *furieuse à part.*

J'avais bien dit au soldat qu'il en avait trop mis.

PIERRE, *s'avançant vers le père.*

Comment, père, la belle Rougeotte, la grosse?

FLEUTIAUT *se retourne.*

Vous voilà, vous ! Oui, elle est crevée parce que lorsqu'on fait pâturer les bêtes dans les marais, elles gonflent et elles étouffent ! Elles sont belles, vos inventions... Vous voulez tout conduire, tout mener, en remontrer, aux vieux et pour changer, vous ètes moins instruit que nos garçons.... Pas eux qui auraient tué la Rougeotte. (*Il se lève et va vers Pierre.*) Et votre fumier... Avez-vous bientôt fini de défoncer la cour, de faire perdre le temps et l'engrais... (*Descendant vers la cheminée.*) Parole de Fleutiaut, je ne suis qu'une bête de supporter tout ça chez moi !...

PIERRE

Mais je n'ai pas dit de faire paître les bêtes dans le marais.

FLEUTIAUT, *se retournant.*

Oui, oui, je vous entends, vous avez raison, toujours raison. Les autres sont des imbéciles, des brutes, c'est pas votre faute !... Mais, sans qu'ils soient trop malins, y en a dans le pays qui valent autant et mieux que vous; apprenez-le, et des gens qui y voient clair.

FRANÇOISE

Père, puisqu'il vous dit que ce n'est pas lui, la cause !...

LA MÈRE, *furieuse, saisit l'Oisette par le bras et l'entraîne.*

Qu'est-ce qui lui prend, à elle?

FLEUTIAUT, *avec autorité et marchant.*

Bon, bon, pas tant d'histoires. Je sais ce que je sais. Quand on est recueilli chez des braves gens par bonté chrétienne, on ne doit pas tant vouloir faire le fier, on ne commande point à tout le monde, on ne bouleverse pas tout sens dessus dessous. (*Redescendant.*) Dieu me pardonne! on dirait quasiment que vous vous croyez chez vous, mais vous n'êtes rien ici, rien!

PIERRE, *haussant les épaules.*

Est-ce que je me suis occupé de vos bêtes, moi?

FLEUTIAUT, *railleur, remonte vers le fond.*

Oui, vous allez me répondre que je vous dois bien ça parce que vous m'avez guéri, vous n'avez que ce mot là à bouche, toute la journée: « Ah! sans moi, père Fleutiaut. » (*S'arrêtant en face de Pierre.*) Voulez-vous que je vous dise, moi: eh bien, votre emplâtre m'a fait plus de mal que de bien, on s'y connaît, on n'est pas tombé de la pluie d'hier. On en a arrangé de plus malicieux que toi. (*Il va s'asseoir vers la cheminée.*)

PIERRE, *se fâchant.*

Je ne peux pourtant pas la ressusciter comme vous, votre vache, à la fin!... Est-ce qu'on ne dirait pas que je suis un voleur et un assassin!

FRANÇOISE, *descendue de l'autre côté de la table.*

Vous fâchez point, Pierre, vous fâchez point! il n'aurait qu'à dire non!

FLEUTIAUT, *à part.*

Le soldat n'avait pas tort, il voulait m'endormir pour me soutirer mon bien. (*Regardant Pierre malicieusement.*) Pourquoi donc que vous acceptiez l'Oisette sans dot, si ce n'était pas pour une mauvaise pensée?

PIERRE, *allant vers Fleutiaut.*

Mais, père Fleutiaut, ceux qui vous ont monté la tête à ce point sont des menteurs.

FLEUTIAUT, *narquois.*

Voilà : la mère, M. Dagneux, le soldat sont des menteurs, parce qu'ils y voient plus loin que le bonhomme Fleutiaut, pourquoi est-ce que je vous croirais sur parole, vous ?... Je sais-t-il qui vous êtes ? d'où vous venez ? Je vous connais point.

PIERRE

Vous avez mes papiers.

FLEUTIAUT

Vos papiers ! vos papiers ! Vous m'aviez dit que vous vous appeliez Pierre tout court et voilà que je lis deux noms.

PIERRE

Pierre Boulas !

FLEUTIAUT, *secouant la tête.*

Oui, Boudas, Bourras, enfin, je n'y connais rien, moi, mais je les ai donnés à quelqu'un qui y connaîtra.

PIERRE, *inquiet.*

A qui les avez-vous remis ?

FLEUTIAUT, *net.*

A monsieur Dagneux, un qui s'y connait en coquins.

PIERRE, *avec émotion.*

Voyons, père Fleutiaut, c'est sérieux ce que vous dites ? Vous pensez que je suis resté chez vous par intérêt, moi qui travaille du matin au soir sans vous demander un sou ? Vous trouvez qu'ils sont mauvais les conseils que je vous ai donnés pour les Argilets, le ruisseau et la Dugnette ? Vous supposez que je demande la main de la Françoise pour avoir votre bien et vous me reprochez d'avoir tué votre vache ?... Vous me croyez capable de ça ?

LA MÈRE, *à part, dans le fond.*

Ecoutez-moi le bon apôtre, s'il sait l'endormir.

FLEUTIAUT, *entêté.*

Je vois ce que je vois, je dis ce que je dis. On m'en a tellement raconté que je ne crois plus rien à c'te heure.

PIERRE, *doucement.*

Enfin, père Fleutiaut, nous avons assez vécu ensemble pour que vous sachiez que je ne suis pas un mauvais garçon, que je ne crains pas la besogne et que j'aime la Françoise honnêtement.

FRANÇOISE, *qui s'est avancée, vivement.*

Pour ça, oui ! Qu'ils osent donc dire le contraire, là, devant nous, ceux qui jasent.

FLEUTIAUT, *net.*

Je ne dis rien... J'ai parlé de ça parce que tout le monde le raconte chez nous et ensuite... (*un temps*) parce que j'ai tout le mal que vous m'avez fait sur le cœur.

PIERRE

M. Fleutiaut, si je vous ai causé de la peine, soyez sûr que ce n'est pas de ma faute, je vous aime et je vous respecte comme mon second père...

FLEUTIAUT, *baissant le ton.*

Oui, oui, sans moi, vous seriez mort de faim et de froid sur la route, d'accord ; mais, n'en parlons pas, ça ne compte pas, ce n'était que mon devoir...

PIERRE, *net.*

Enfin, je ne comprends plus rien dans vos paroles, c'est y de me voir rester chez vous qui vous ennuie ?

FLEUTIAUT, *hésitant.*

Je ne dis point ça, mais...

LA MÈRE, *inquiète.*

Il a gagné, le galvaudeux !

PIERRE

Est-ce mon mariage avec Françoise ?

FLEUTIAUT, *embarrassé.*

Non, bien sûr...

PIERRE

Eh bien, donnez-moi la Françoise et tous deux nous vous débarrasserons le plancher.

FLEUTIAUT, *violent.*

Te donner l'Oisette! (*Se levant.*) Te donner l'Oisette, pour qu'après on partage, et que... (*La porte s'ouvre.*) D'ailleurs, je ne sais pas... Ah! voilà M. Dagneux qui va nous instruire.

(*Dagneux entre suivi de Gervais et de Guillaume qui vont à l'étable.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, DAGNEUX, GERVAIS, GUILLAUME.

DAGNEUX, *empressé.*

Bonjour à tous... J'ai rencontré votre fils sur le chemin du bourg, il m'a dit que vous aviez une vache malade.

FLEUTIAUT

Elle est crevée! (*Il s'assied sur le bout de la table.*)

DAGNEUX, *consterné.*

Sacrédié!... vous n'avez pas essayé un vésicatoire, une saignée!

FLEUTIAUT, *haussant les épaules.*

Oh! il n'y avait rien à faire, elle avait pâturé dans le marais.

DAGNEUX, *s'asseoit en face de Fleutiaut.*

Diable! (*Un temps.*) Enfin, que voulez-vous. (*Regardant Pierre qui est resté près de la cheminée.*) Je venais pour votre affaire (*Il ouvre sa serviette*).

FLEUTIAUT

Mon procès!

DAGNEUX, *gêné.*

Oh ! votre procès, il est perdu... mais ça ne fait rien, il faut en appeler, vous gagnerez sûrement... c'est pas pour ça.

FLEUTIAUT, *branlant la tête.*

Ah ! oui, pour les papiers de mon futur gendre?

DAGNEUX

Précisément. (*A Fleutiaut qui secoue la tête.*) Ils sont en règle (*Il tire les papiers de sa serviette.*) y a pas à dire non, ils sont parfaitement en règle.

FRANÇOISE, *saisit les papiers et les porte à Pierre.*

Vous voyez bien, quand je vous disais !

DAGNEUX, *avec mépris à mi-voix.*

A présent, j'ai écrit au maire du pays. Les parents, gens qui n'entendaient rien aux affaires, ruinés de fond en comble, aujourd'hui malheureux tâcherons, vous seront à charge un jour ou l'autre. Lui, il a roulé sa bosse partout, on ne sait pas où. (*Avec humeur.*) Pour la fille du père Fleutiaut, j'aurais voulu un autre mari qu'un pauvre !

LA MÈRE *s'avançant vers la table.*

Il sera plus pauvre, puisqu'on lui donne la Dugnette.

FLEUTIAUT, *vivement.*

En location ! Voyons, en location !

LA MÈRE, *allant vers la porte de l'étable.*

Tu pourras courir après tes fermages. (*Gervais entre.*)

DAGNEUX, *grave et insinuant.*

La terre ne rend plus comme dans le temps, vous avez eu de grosses pertes, l'hiver dernier, le bois Bourgueux, encore aujourd'hui, votre vache...

GERVAIS, *qui vient de rentrer de l'étable.*

Oui, sans compter les autres qui crèveront comme elle.

FLEUTIAUT, *vivement.*

Les autres !...

GERVAIS, *net.*

Le vétérinaire me l'a dit, là, tout à l'heure.

DAGNEUX, *concluant.*

Vous voyez! vous ne pouvez vous dessaisir de la Dugnette.

FLEUTIAUT, *frappe sur la table et se lève.*

Eh bien! non, non, non! ça ne se fera pas.

PIERRE, *s'approche.*

Alors, maintenant, père Fleutiaut, vous ne voulez plus de moi pour gendre, vous refusez!

FLEUTIAUT

Oui!

FRANÇOISE, *montrant le groupe de Dagneux, Gervais et la mère*

Père, regardez les donc tous là, vous voyez qu'ils vous montent la tête?... quels mensonges qu'ils vous ont encore faits.

FLEUTIAUT, *l'écartant du geste.*

Ça, ça te regarde pas, c'est pas l'affaire des filles!

FRANÇOISE, *net.*

S'agit-il point de mon homme?

FLEUTIAUT, *hors de lui.*

Ton homme! Je vais lui régler son compte et lui donner son sac, à ton homme.

PIERRE, *fier.*

Monsieur Fleutiaut, vous n'aurez pas la peine de me jeter à la porte, quoique coureur de route, on peut sortir la tête haute d'une maison quand on n'y a fait que du bien!

(*Il va prendre sa blouse.*)

FRANÇOISE, *à Fleutiaut, vivement.*

Je vous le disais bien, moi, qu'il n'avait jamais rien fait de mal. (*A Dagneux qui est redescendu près de Fleutiaut*). Qu'est-ce que vous racontez, vous, mauvaise peste, chercheux de raisons?

FLEUTIAUT, *catégorique.*

D'abord, ces gens de Paris, c'est tous de la canaille.

PIERRE.

Monsieur Fleutiaut...

FRANÇOISE, *le retenant.*

Ne réponds pas, va, je te crois et je t'abandonnerai point, moi.

DAGNEUX, *à Fleutiaut.*

Et puis, quand même ce serait, quels sont ses moyens d'existence? il est en état de vagabondage... comment s'est-il introduit chez vous, que venait-il faire ici?

GERVAIS, *qui est redescendu au milieu.*

Ici, parbleu, il venait nous voler, nous dévaliser, nous assassiner peut-être, le vaurien! Ah! mais ça ne se passera pas comme ça... il faut le conduire à la gendarmerie et qu'il s'explique.

DAGNEUX, *conciliant.*

Bah! laissez-le partir, et qu'il aille se faire pendre ailleurs!

FLEUTIAUT, *approuvant Gervais.*

Non, M. Dagneux, un cheminot, c'est dangereux, comme un chien errant, le fils a raison, faut le conduire au brigadier.

FRANÇOISE

Père, père, puisqu'Il n'est pas coupable!

FLEUTIAUT, *net et riant.*

Il n'est pas vagabond? Il l'a avoué tout à l'heure!

GERVAIS, *poussant Pierre*

N'ayez crainte, s'il veut pas y aller de bonne grâce, il ira de mauvaise; allez, toi, en route au clou, marche!

PIERRE, *écartant Gervais.*

Touchez pas! on n'a pas peur des gendarmes, Gervais. Quand on n'a rien à se reprocher, pas même la

mort d'une vache. J'irai seul. En vous voyant le brigadier pourrait se tromper... Au revoir, Françoise !

(*Elle veut se jeter dans ses bras. Fleutiaut s'interpose. Pierre sort.*)

FLEUTIAUT, *devant la porte.*

Oh ! non, par exemple, plus de ça ! A la porte et que jamais je ne te voie remettre les pieds ici. Sans cela, tu auras affaire à moi. (*A Françoise*). Toi, tâche de te tenir tranquille. (*Il redescend vers Dagneux et Gervais.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins PIERRE.

DAGNEUX, *à Fleutiaut et Gervais.*

Voulez-vous que je vous dise, eh bien, mon idée, à moi, c'est que cet individu est un ancien forçat, peut-être bien un forçat évadé.

LA MÈRE, *dans le fond.*

Pardine, ces gens qui viennent d'Amérique...

DAGNEUX

C'est rusé, les forçats !

FLEUTIAUT, *secouant la tête.*

Mes enfants, nous l'avons échappé belle.

LA MÈRE.

C'est qu'il aurait pu nous couper le cou à tous.

GERVAIS

Comme à des poulets ! (*A Fleutiaut*). Ce que c'est que la bonté !

FLEUTIAUT, *réfléchissant.*

Je l'avais toujours soupçonné d'avoir quelque vilaine histoire sur la conscience.

DAGNEUX, *appuyant.*

Il n'avait pas le regard franc.

GERVAIS

Et, quand il se mettait en colère, c'est là qu'il ne faisait pas bon ! il avait des yeux d'assassin.

FRANÇOISE, *qui pleure dans le coin. Avec violence se levant.*

Taisez-vous donc, vous n'êtes tous que des coquins !... oui, des coquins, des coquins !...

FLEUTIAUT, *se retourne surpris.*

Ah ! ah ! l'Oisette qui se fâche maintenant !

FRANÇOISE, *redescend.*

J'allais avoir un homme, il faut que vous me l'enleviez ; vous êtes des brigands !... (*Un temps*). Vous avait-il fait du mal ? à tous, il avait rendu service. Vous, père, il vous avait guéri, il avait amélioré les cultures, empêché Dagneux de vous voler...

GERVAIS, *à Dagneux en riant.*

Entendez l'amoureuse du forçat.

FRANÇOISE, *furieuse.*

Forçat ! toi, alors, qu'est-ce que tu mérites, toi qui vends les vaches qui t'appartiennent pas, et vous qui achetez le bois volé. Vous croyez donc que je suis une bête, que je n'y vois pas clair.

DAGNEUX, *à Gervais.*

Elle perd la tête !

GERVAIS, *riant.*

Quand je vous dis qu'il lui a jeté un sort.

FLEUTIAUT, *sévèrement, la prenant par le bras.*

Allons, l'Oisette !...

FRANÇOISE, *hors d'elle même.*

Oui, je le dis et je le répète et l'on ne m'empêchera pas de le crier. Pierre est un brave garçon, et vous, vous êtes des coquins !

FLEUTIAUT, *avec autorité et vivement.*

Eh ! fille, en v'la assez, entends-tu, je veux avoir la paix chez moi, je suis le maître ! Si tu n'es pas contente, (*montrant la porte*) tu peux filer, la porte est ouverte. Va le retrouver ton cheminot, si le cœur t'en dit et laisse-moi en repos avec tes cris.

FRANÇOISE, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien, c'est dit,... adieu !... j'y vais !

(*Elle sort.*).

GERVAIS, *l'accompagnant du geste.*

Bon voyage !

(*Rideau.*)

LA MER

(Etude de marins)

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National de l'Odéon.

A

HENRY BAUER

« J'envoyai la *Mer* au second théâtre français ; Porel la lut, fut pris comme moi et m'écrivit le lendemain, en termes chaleureux, qu'elle était reçue à l'Odéon et que je pouvais prévenir Jean Jullien. Ce fut la meilleure journée de ma carrière de critique ; ma plus heureuse soirée sera, je l'espère, celle de mercredi. » (Henri Bauer, *Echo de Paris*, 28 septembre 1891.)

SON TRÈS RECONNAISSANT

Jean JULLIEN

PERSONNAGES :

FRANÇOIS KADIK, 38 ans.....	MM.	Paul Reney.
YVES LE MELL, 29 ans.......		Marquet.
LE BRAZ, 60 ans.............		Cornaglia.
JEAN-BAPTISTE, 20 ans......		Daltour.
GONIDEC....................		Schutz.
BANNEC......................		Durel.
LE GOUERN..................		Berthet
KERJOLIS....................		Chataignier.
ELISABETH KADIK, 32 ans...	Mmes	Emilie Lerou.
JEANNE-MARIE, 25 ans.......		Lucienne Dorsy.
MENGUY, 50 ans..............		Marty.
MARYVONNE, 19 ans..........		Rose Syma.
ANGÈLE, 21 ans..............		Yves Roland.
ANNE, 16 ans..................		Beauprez.
LA RUELAN...................		L'Herbay.
UN MOUSSE...................		Jeanne.
UN MARCHAND................	MM.	Paumier.
UN MENDIANT.................		Alexandre.

Deux douaniers, quatre marins, deux pêcheurs, trois femmes de marins et de pêcheurs, enfants.

Obscurité dans la salle.

Pour la mise en scène s'adresser à M. Foucault, régisseur général du Théâtre de l'Odéon.

LA MER

DÉCOR UNIQUE

Une lande sur un point escarpé de la côte entre Paimpol et Tréguier. La lande est couverte d'ajoncs fleuris ou en graines, des blocs de granit émergent çà et là et se silhouettent sur le grand ciel du large. Le temps est calme, le soleil est bas, l'aspect général est sauvage, âpre et triste. Le décor doit être aussi large que possible, très ouvert, et, par une toile au fond bien éclairée, donner la sensation du ciel et de la pleine mer *vue de haut.*

Le chemin qui conduit de Kerbhian à la mer débouche presque au premier plan à droite, il monte au fond à droite, et arrivé à un rond-point planté d'une croix, il descend brusquement en tournant à gauche derrière les rochers. En bordure de ce chemin à droite, se trouve une vieille masure basse, couverte de chaume usé avec croisée à petits carreaux et porte banale, sorte de boutique de mercerie et d'épicerie où l'on sert à boire. D'un côté de la porte sur un tréteau en X l'étalage de menus objets nécessaires aux marins, une image d'Epinal; en avant, un petit banc.

La croix, au fond à droite, est fixée sur un haut socle de pierre, elle se détache, dominant tout sur le ciel et la mer très lointains; on sent qu'elle est placée sur un sommet decouvert et que le flot doit battre au pied, des rochers très bas. Au loin le feu rouge d'un phare.

Deux blocs de granit soulèvent la lande en face, en avant du chemin qu'ils surplombent et leurs bases forment comme des bancs naturels, à gauche, autre bloc; entre celui-ci et les deux premiers, un sentier descend au fond à gauche. Au premier plan ou à peu près un douet, sorte de bassin naturel dans lequel les femmes viennent laver le linge, au bord de l'eau, des planches pour laver et de la paille pour mettre sous les genoux. Au centre de la lande, large espace battu, séparé du chemin par le ruisseau et un talus en terre, sur ce terre-plein la cabaretière installe des tables pour les jours de fête.

NOTA. — Les scènes se passent de nos jours à Kerbhian (Côtes-du Nord). — Les personnages ne portent pas le costume breton classique, ils ont les cheveux courts, ils sont vêtus en marins, vareuses, gilets de laine, surois, vêtements de pêche en toile huilée ou manteaux goudronnés. Les femmes ont la coiffe blanche arrondie en conque autour des oreilles. Leurs vêtements en laine sont de forme simple, le corsage des pêcheuses est attaché derrière, les jupons sont de couleurs sombres ou ternes, très délavées dans les bruns, les bleus et les verts dégradés. En toilette elles portent un tablier de couleur terne et un fichu de drap de même nuance, en pointe dans le dos.

Les hommes ont la démarche lente et balançante des marins, chez les femmes au contraire, l'allure est vive, énergique et elles cambrent un peu les reins. Elles parlent plus rapidement et avec autorité, les unes commes les autres ont un accent dur, les H sont très aspirées, les mots saccadés, ils chantent légèrement les derniers syllabes des phrases courtes, pas de liaisons.

Tous ont les gestes simples et frustes d'individus absolument ignorants des usages sans pour cela que ces gestes soient gauches, lourds ou ridicules, leurs mouvements sont naturellement en harmonie avec la grandeur du pays qu'ils habitent.

Le rôle de Kadik doit être interprété plutôt par un comique que par un acteur de drame.

ACTE PREMIER

Par le sentier du fond, à gauche, entre une pauvresse courbée en deux, portant un fagot d'ajoncs et des graines qu'elle a ramassées dans son tablier dont les pans sont rentrés à la ceinture; c'est Jeanne-Marie. Dans la boutique (praticable) une femme mûre va et vient; c'est Menguy.

SCÈNE I

JEANNE-MARIE, MENGUY.

JEANNE-MARIE, *jetant à terre son fagot.*

O mad Doué!... j'en peux plus! (*regardant ses mains et ses bras écorchés par les épines.*) L'ajonc est aussi

méchant que les gens dans ce pays. (*Elle va vers le douet pour se laver les mains.*)

MENGUY, *sur le pas de sa porte apercevant Jeanne-Marie.*

Qu'est ce que tu viens chercher par là, Jeanne-Marie ? (*S'avançant.*) Veux-tu te sauver.

JEANNE-MARIE, *s'arrête.*

Je ramasse de la graine!

MENGUY, *rudement.*

Tu ramasses de la graine! Va-t-en la ramasser plus loin... (*Jeanne-Marie se penchant au bord du douet sans répondre.*) Entends-tu, quand je te parle!

JEANNE-MARIE, *tournant la tête.*

Pourquoi donc que j'irais plus loin? Elle n'est pas à vous la Lande... ça appartient à tout le monde.

MENGUY, *traversant le chemin.*

Va-t-en, je te dis! Va-t-en, j'aime pas voir rôder autour de ma maison des filles comme toi, ça porte malheur aux braves gens.

JEANNE-MARIE, *se relevant.*

Mais, madame Menguy, je vous fais pas de mal là tout de suite.

MENGUY *se croisant les bras.*

Est-ce bien Jésus possible, que tu oses encore ouvrir la bouche et répondre lorsqu'on te chasse ? Tu n'as pas honte ! te montrer en plein jour, venir cueillir l'ajonc à Kerbhian !... Va donc te cacher dans ta cambuse, tu feras mieux !

JEANNE-MARIE

Il faut pourtant que je trouve à manger pour la mère et pour le mousse ; c'est pas vous qui les nourrirez ?

MENGUY *indignée.*

Ton mousse ! Ton mousse ! donner à manger à ton enfant du diable, fais-le donc baptiser avant.

JEANNE-MARIE

Mais il l'est baptisé.

(*Il passe sur le chemin venant du port et allant au village, un mousse pauvrement vêtu qui court pieds nus en portant des paniers pleins.*)

MENGUY *se retourne et apercevant le mousse.*

Tant mieux pour lui ! Mais, va-t'en tout de même ; voilà les bateaux qui sont rentrés, les femmes remontent tout de suite de la grève, on va passer sur le chemin, je veux pas qu'on te rencontre près de chez moi, file !

JEANNE-MARIE *se dirigeant vers le sentier du fond à gauche.*

Vous n'avez pas besoin de tant crier, je m'en vais, allez, je n'ai pas déjà tant de plaisir à les voir les gens de Kerbhian ! (*Elle s'éloigne lentement.*)

MENGUY *haussant les épaules.*

Comme si on devrait laisser ces mauvaises filles courir dans le pays. (*Elle retourne à son étalage qu'elle commence à replier.*) Ça sert d'exemple aux autres, et, Sainte-Vierge, elles n'ont pas besoin de ça pour mal faire !... Non !

(*Trois pêcheuses, jambes nues et panier au bras, paraissent sur le chemin qui monte de la grève, elles causent entre elles avec maussaderie, Anne s'est arrêtée en arrière devant le calvaire.*)

SCÈNE II

MENGUY, MARYVONNE, ANNE, ANGÈLE, puis LA RUELAN ET LE BRAZ

MENGUY *se retournant.*

Vous voilà, déjà vous !... Dis Maryvonne ! Y a-t-il beaucoup de gabarres de rentrées ?

MARYVONNE *s'arrêtant.*

Oui donc, il y a la Marie-Amélie à Le Braz... la gabarre à Gouriou... celle de Jean-Baptiste...

ANGÈLE *interrompant.*

Celle de François Kadik.

MENGUY. *Les deux pêcheuses s'arrêtent devant Menguy.*

Savez-vous si la marée a été bonne pour les pêcheurs ?

MARYVONNE

On n'a pas pêché ! Ils sont tous allés chercher du goëmon d'épaves au sillon de Talberg. (*Elle s'en va tandis qu'Angèle s'asseoit sur le banc.*)

MENGUY

C'est vrai, j'y pensais plus ! (*A Anne qui vient rejoindre les autres.*) Et toi, qu'est-ce que tu rapportes ?

ANNE

Des ormeaux, des chevrettes, on n'a pas trouvé grand' chose, la mer n'a pas découvert assez.

MENGUY *se croisant les bras et rappelant Maryvonne.*

Dites donc, jeunesses ; on va danser ce soir à Kerbhian ! (*Elles se rapprochent toutes et font cercle.*)

ANNE

Pourquoi ça, Menguy ?

ANGÈLE *vivement.*

Quoi donc qu'y a de nouveau à Kerbhian ?

MENGUY

Ah ! voilà ! vous voudriez savoir tout de suite ? aussitôt qu'on parle de danser !

MARYVONNE *qui croit savoir.*

Ah ! je sais, il est arrivé des musiciens de Paimpol.

ANNE *tirant par le bras Menguy qui secoue la tête négativement.*

Ah ! dites, Menguy, dites-nous pourquoi on dansera ?

MENGUY *étudiant son effet.*

Les marins sont arrivés de Brest.

MARYVONNE, *joyeuse.*

Les marins sont arrivés !... les marins sont arrivés !

ANGÈLE, *vivement.*

Combien sont-ils ?

MENGUY, *lentement.*

J'ai reconnu : Pierre Bannec, Le Gouern... (*Vivement.*) Oh, et puis il y a avec eux, je crois bien, Yves Le Mell, le frère à la femme Kadik, celui qu'on croyait perdu en mer, celui dont on n'avait pas de nouvelles.

MARYVONNE, *se moquant.*

Ah ! oui, le promis à la Jeanne-Marie !... (*elles rient*) Et puis encore qui, Menguy ?

MENGUY, *hésitant.*

Kerjolis !

ANGÈLE, *vivement.*

Kerjolis, bien lui ! mon Kerjolis est ici !

MENGUY

Kerjolis, c'est donc le tien ? Eh bien, je l'ai vu comme je te vois, passer tout à l'heure sur la route avec son sac sur l'épaule. Ah, ils se dépêchaient tous, c'était pas comme le jour où ils sont partis ! (*Angèle tire Maryvonne par le bras, puis s'éloigne.*)

MARYVONNE

Et Gonidec, l'avez-vous vu ? il n'est pas avec eux ?

MENGUY, *riant.*

Gonidec ! attends donc qu'il soit bien parti ! Il n'y a que ceux qui ont fini leur temps dans la flotte. Le gouvernement ne peut pas désarmer toute la marine pour vous renvoyer vos hommes. (*Elle se retourne vers son étalage, Maryvonne et Anne font quelques pas dans la lande.*) Ah ! mad Doué ! vous avez bien le temps de vivre avec des ivrognes et qui vous battront.

MARYVONNE, *secouant la tête.*

Qui nous battront ?... c'est pas dit.

MENGUY

Je connais les gars de la côte, ils sont bons quand ils sont à la mer ; à terre ça ne vaut pas deux sous, quand on dit : « femme de marin, femme de chagrin » on n'a pas tort.

MARYVONNE, *vexée.*

Si vous êtes tombée sur un mauvais homme, c'est pas une raison pour que nous fassions de même ; ils sont pas tous pareils.

MENGUY, *haussant les épaules.*

Mais, entêtée que tu es, regarde donc seulement dans Kerbhian... en as-tu beaucoup qui s'accordent avec leurs maris ? (*Une femme s'avance tenant un enfant sur ses bras et deux autres sont pendus à son jupon, Menguy la montrant aux pêcheuses.*) Tiens demande à la Ruelan, combien il y en a de bons ménages.

MARYVONNE

Il y a d'abord les Ruelan..., y a les Kadik.

MENGUY, *avec un geste de la main.*

Oh ! pour ceux-là ? C'est pas la faute de Kadik ; si Elisabeth ne le menait pas comme elle le mène, on verrait. (*Haussement d'épaules de Maryvonne de qui Anne prend le bras.*)

LA RUELAN, *approuvant Menguy.*

Et puis, qu'elle n'est pas près de lui céder à son homme, elle ! (*Elle s'approche de l'étalage.*)

MENGUY

Non par exemple, comme elle lui dit : « Patron à bord tant que tu voudras, à la maison, c'est moi. »

MARYVONNE, *tandis qu'Anne la tire par le bras.*

Qu'est-ce que ça fait ? Sont-ils pas heureux tout de même ? (*Elles s'éloignent en riant.*) Vous voyez bien il n'y a qu'à s'aimer.

MENGUY, *aux pêcheuses.*

Nous verrons si tu causeras autant, quand tu l'auras ton Gonidec. (*A la Ruelan qui cherche dans l'étalage.*) C'est vrai, elles me mettent en colère quand je les entends. — Vous avez besoin de quelque chose : de la chandelle, du fil, du savon, j'en ai reçu du bon.

LA RUELAN

Je voudrais de la laine pour le tricot du mousse. (*Les enfants lachent les jupons de leur mère et vont jouer dans les rochers.*)

MENGUY

Je vas vous trouver ça.— (*Elle fouille dans l'étalage et présente les écheveaux.*) Choisissez votre couleur. — S'aimer ! S'aimer ou pas s'aimer, c'est-il pas la même affaire !... Si on n'ose pas commander à son homme, si on n'est pas têtue autant que lui, si on ne se fait pas le cœur plus dur qu'une pierre, ah ! Seigneur Jésus ! ça marche, le ménage !— Soyons raisonnables du moment qu'ils embarquent, c'est pas eux qui peuvent conduire la famille ; est-ce vrai ?

LA RUELAN, *près avoir choisi montrant un écheveau.*

Ia ! ia ? je vais vous prendre celle-là, combien ?

MENGUY

Deux sous... Qu'elles aillent donc demander à la Grande là-bas (*elle montre la mer*), si elle est toujours calme pour eux, et si elle ne les bouscule pas les trois quarts du temps, ça les empêche-t-il d'embarquer ? Il faut faire comme elle. (*A la Ruelan qui donne deux sous.*) Merci, vous n'avez besoin de rien autre ?

LA RUELAN

Non, pas pour le moment ! (*Aux enfants.*) Arrivez vous autres. (*Un vieux pêcheur, une courte pipe à la bouche monte du port, il tient un paquet de filets*

sur l'épaule et un harpon à la main.) Allons voir si les matelots sont rentrés.

MENGUY, *montrant le nouvel arrivant.*

Ils ne peuvent pas tarder, voilà le père Le Braz qui remonte.

LA RUELAN, *l'arrêtant.*

Ah ! père Le Braz, est-ce que vous avec reçu des nouvelles des Islandais ?

LE BRAZ

Oui donc, il parait que les courriers sont arrrivés à Bordeaux... Le fils Legoff qui est embarqué sur la REINE DES ANGES de Le Hégarat a écrit... on est content... le poisson s'est bien vendu.

MENGUY, *tout en pliant son étalage, entrant et sortant de sa maison.*

Si on pouvait cette année avoir une bonne campagne d'Islande; ça ne serait pas malheureux pour le pays !

LA RUELAN

Il faudrait que tous ceux de Kerbhian qui sont là-bas reviennent avec un gros sac d'écus ; on a trop de misère par chez nous, tout de suite. (*Elle s'éloigne.*)

LA BRAZ, *allant jeter ses filets sur un roçher au milieu de la lande.*

Oui, on n'est pas heureux sur la côte.

LA RUELAN, *reprenant le chemin du port.*

Kennerwas ! (*Elle s'arrête un instant devant la croix pour regarder dans le port et descend.*)

LE BRAZ

Kennerwas ! *Il va s'asseoir sur le banc à Menguy.* On avait déjà du mal à gagner sa vie, et, depuis dix ans, à chaque campagne, Islande devient plus mauvais.

MENGUY, *geignarde.*

Figurez-vous, père Le Braz, qu'il y a des jours où je

ne vends pas dix bolées de cidre! et pour les fournitures, il faut vendre par deux sous, ou tout donner à crédit, les femmes n'ont plus d'argent.

LE BRAZ, *haussant les épaules.*

Et ils parlent encore de faire venir ici un chemin de fer, pour enlever le peu de frêt qui nous reste !

MENGUY

Dit-on pas aussi qu'on va construire une fabrique de soude à Bréhat ?.. c'est ça, par exemple, qui serait une bénédiction pour le pays?

LE BRAZ, *secouant la tête.*

On avait déjà essayé dans les temps, et puis ça n'a pas réussi... Ah! le bon Dieu s'en va de chez nous, c'est pas possible

MENGUY, *regardant la route de Kerbhian.*

Tiens... et qui est celui-ci?... (*elle avance d'un pas.*) Regardez donc, père Le Braz ?... Yves Le Mell!... Oui bien.

LE BRAZ, *surpris se lève.*

Yves Le Mell ! (*Regardant*). Non dé diac'h! c'est lui!.. (*Gaiement.*) Comment, toi ?

SCÈNE III

MENGUY, LE BRAZ, YVES

YVES, *entrant d'un air pressé, mais joyeux.*

Bonjour Le Braz!... Bonjour Menguy, ca va toujours?

MENGUY, *gaie.*

Je ne m'étais pas trompée, c'était bien toi, Yves, que j'avais vu sur la route!... Tu es donc ressuscité ?

LE BRAZ

On racontait par là que vous aviez fait naufrage corps et biens, et je crois qu'on avait déjà inscrit ton nom sur la croix des perdus en mer.

YVES, *riant.*

On a fait naufrage, mais on s'en est tiré tout de même, la Vieille n'a pas voulu de moi pour cette fois.

MENGUY

C'est l'Elisabeth, ta sœur, qui a dû être surprise de te voir ?

YVES

La sœur, je l'ai pas encore rencontrée, elle n'était pas encore à la maison, on m'a dit qu'elle travaillait sur la route de Loguivy !

MENGUY, *avec reproche.*

Tu pouvais donc pas y aller ?... C'est pas bien, pense, il ne lui reste plus que toi de toute la famille, tu devrais...

YVES, *vivement.*

Est-ce qu'elle n'a pas un homme ? on m'a dit qu'elle était mariée ?

MENGUY

Et un gentil homme, oui ! courageux comme tout.

LE BRAZ, *lui frappant sur l'épaule.*

Un mari, mon gars, c'est plus comme un frère, il n'est pas de la famille, on ne les aime pas tous les deux de même.

YVES, *gai*

Je dis pas non, père Le Braz mais, voyez-vous, j'étais pressé, moi aussi... dites, Menguy, savez-vous où est Jeanne-Marie ?

MENGUY, *fronçant le sourcil*

Jeanne-Marie Kerbouriou ?

YVES, *joyeux.*

Et oui, ma promise ! J'ai rencontré des filles sur le chemin, je leur ai demandé, pour me faire enrager elle se sont mises à courir sans vouloir répondre.

MENGUY, *échangeant un regard avec Le Braz.*

Tu en tiens donc toujours pour elle ?

YVES, *inquiet.*

Pourquoi que vous me demandez ça ?

LE BRAZ, *riant, lui touchant le bras.*

Menguy te dit ça parce qu'avec les jeunes gens et les années, quand on est loin, quelquefois... les idées changent ; on s'oublie.

YVES

Ah ! pas chez moi ! Voilà trois ans que je l'ai pas vue, et il me semble que je l'aime trois fois plus. (*A Menguy.*) Dites, vous savez où elle est ?

MENGUY

Alors, tu es plus pressé de l'embrasser, que d'embrasser la sœur ?

YVES

Menguy, voulez-vous donc aussi me faire enrager ?

MENGUY

Entre d'abord que je te paie la goutte. Je te le dirai après. Venez aussi, Le Braz. (*Menguy entre chez elle, Yves et Le Braz se disposent à la suivre.*)

LE BRAZ, *lui frappant sur l'épaule et le ramenant en arrière.*

Hein, garçon, tout de même, si elle en avait épousé un autre pendant que tu n'étais pas là ? (*Yves le regarde, muet.*) Elle était dans son droit puisqu'on disait partout comme ça que tu étais mort.

YVES, *vivement.*

Elle est mariée ?

LE BRAZ, *riant.*

Non, c'est pour plaisanter ; enfin, si ça était, qu'est-ce que tu dirais ?

YVES

Je ne resterais pas une minute de plus à Kerbhian,

je partirais, j'irais m'embarquer n'importe où, à la grâce de Dieu.

LE BRAZ

Et s'il lui était arrivé malheur ? (*mouvement d'Yves.*) Ça aurait pu aussi...

YVES, *très inquiet.*

Que lui est-il arrivé ?

LE BRAZ, *embarrassé.*

Il ne lui est rien arrivé... non, rien, bien sûr !

MENGUY, *sort tenant une bouteille et des verres.*

Puisque vous ne voulez pas entrer. (*Tendant un verre à Yves.*) Allons, tiens ! et vous, père Le Braz (*Elle indique à Le Braz un verre plein qu'elle a posé sur la table de l'étalage, et vient remplir le verre d'Yves devant lui.*) Je vais te faire boire du guine ardente comme on t'en donnera ni à Brest, ni ailleurs. (*Elle verse.*)

YVES, *trinquant avec Le Braz.*

A votre santé, et à celle de Menguy. (*Il boit d'un trait.*) Maintenant, dites-moi où je vas trouver Jeanne-Marie ?

MENGUY, *reporte la bouteille.*

Attends un peu, que je te raconte.

YVES, *à Menguy.*

Non, pas d'histoires vous m'avez promis. (*A Le Braz.*) N'est ce pas, père Le Braz ?

MENGUY, *en prenant son parti*

Puisque tu veux savoir, tout à l'heure elle a passé, elle ramassait des graines d'ajonc ; même que je lui ai dit bonjour. Ensuite elle a filé dans la lande, par là bas. (*Elle montre le sentier qui longe le douet tandis que Jeanne-Marie a pris celui du fond*) Elle doit y être encore, je l'ai pas vu revenir.

YVES, *sans attendre, s'élance dans la direction indiquée.*

Merci, Menguy, à bientôt ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MENGUY, LE BRAZ, *puis* LA RUELAN, UN MATELOT, LES ENFANTS, *puis* JEANNE-MARIE

MENGUY, *rappelant Yves.*

Yves ! (*Elle lève les bras au ciel, à Le Braz.*) Nous avons fait ce qu'on pouvait ! On allait pas lui raconter ce qui est... s'il la trouve, ils se débrouilleront ; et, que le bon Dieu les bénisse !

LE BRAZ, *secouant la tête.*

Ça me fait chagrin pour le pauvre gars ! J'aurais voulu. (*Allant prendre ses filets sur le rocher.*) Les filles de Kerbhian, quelles sacrées margoules !

MENGUY

Y en a des unes et des autres... Que voulez-vous, on en trouve partout qui sont pressées de mal faire. (*Un matelot portant l'enfant de la Ruelan, puis la Ruelan tenant d'une main son mousse et de l'autre des hardes, montent du port. A Le Braz, qui s'en va.*) Vous vous en allez, comme ça ?

LE BRAZ

La nuit va descendre, et je ne suis pas rendu.

MENGUY, *à Le Braz et au matelot qui passe sans s'arrêter.*

Aurons-nous beau temps demain, Ruelan ?

LE MATELOT *s'arrête, se retourne et regarde le ciel.*

Le vent a l'air de vouloir monter... on pourra bien avoir de la lame demain pour sortir.

LE BRAZ *s'est arrêté et a regardé aussi.*

Peuh !... c'est un vent qui va sauter avec la marée.

(*Jeanne-Marie vient d'entrer en courant par le sentier du fond ; voyant des gens causer avec Menguy, elle se cache derrière le rocher, du côté du douet.*)

MENGUY, *au matelot.*

Vous ne buvez pas une bolée, ce soir ?

LE MATELOT, *que la Ruelan tire par le bras.*

C'est trop tard, demain, Kenerwas! (*La Ruelan lâche le bras et passe devant avec l'enfant, le matelot suit lentement avec Le Braz. Menguy, sur sa porte, hausse les épaules en les regardant partir et rentre dans sa maison.*)

SCÈNE V

JEANNE-MARIE, *puis* YVES. *Deux pêcheuses.*

(*La nuit commence à tomber et l'ombre va en croissant.*)

JEANNE-MARIE, *pendant la fin de la conversation, a jeté son fagot par terre et le lie en maugréant.*

Les mousses me jetaient déjà des pierres... dans le village... maintenant, ce sont les matelots qui me courent dessus dans la lande. (*Elle regarde si son sac est solidement noué.*) Un peu plus, je perdais toutes mes graines! Sauvages! Je leur ai pourtant rien fait, moi! Sauvages! méchants!

(*Yves arrive par le sentier derrière Jeanne-Marie, s'avance sans bruit, la prend par la taille et l'embrasse.*)

JEANNE-MARIE *se redresse et se retourne pour se défendre.*

Ah! mauv... (*Elle reconnaît Yves et reste stupéfaite.*)

YVES, *joyeux.*

Jeanne-Marie, tu ne me reconnais donc plus?

JEANNE-MARIE, *terrifiée.*

Yves!... Yves!... (*Elle recule de deux ou trois pas.*)

YVES, *gaiement.*

Eh oui, c'est moi... Menguy m'a dit : Elle est par là dans la lande, qui ramasse des graines d'ajonc, et j'ai couru... Tu as eu beau te sauver comme un cabri, je t'ai bien rattrapée!... Hein, tu ne t'attendais pas à me voir?

JEANNE-MARIE, *suffoquée, interdite.*

Toi!... c'est bien toi?

YVES, *s'approchant.*

Je te fais plus peur, maintenant... Voyons, embrasse-moi donc.

JEANNE-MARIE *cache sa figure dans ses mains et se met à pleurer.*

Mad Doué! mad Doué! est-ce possible!

YVES, *surpris.*

Oui, donc, c'est possible, puisque je te le dis!... En voilà une raison pour pleurer!... Console-toi, va ; c'est fini les misères à présent, je ne te quitterai plus, je suis débarqué et je ne rembarquerai pas de sitôt au long cours, tu peux être sûre... (*Il la prend par le bras.*) Mais regarde-moi donc un peu, tu es devenue forte... et puis belle!

(*Il cherche à l'embrasser.*)

JEANNE-MARIE, *se dégageant.*

Non, laisse-moi, Yves. Laisse-moi.

YVES, *dépité.*

On dirait que tu n'es pas contente de me revoir? Tu ne dis rien, tu te caches, tu pleures... Voyons! Jeanne-Marie, qu'est-ce qu'il y a?

JEANNE-MARIE

Si, je suis contente de te revoir, mais... laisse-moi m'en aller. (*Elle cherche à se dégager.*)

YVES, *étonné.*

T'en aller? Tu n'as rien à craindre avec moi, j'espère, tu es ma promise et si ça ne tient qu'à moi, je te promets que nous ne ferons pas attendre longtemps le curé.

JEANNE-MARIE, *cherchant toujours à s'en aller.*

Plus tard, je te raconterai. (*Elle entend du bruit sur le chemin et revient en arrière. Deux coupeuses de goëmon, très déguenillées et portant des serpes, arrivent par le chemin, venant du port. La première, seule, l'autre un peu plus loin.*)

YVES, *prenant Jeanne-Marie par le bras.*
Est-ce que tu ne m'aimerais plus?

JEANNE-MARIE
Je t'aime toujours, oui! (*Plus bas.*) Je ne peux plus être ta femme.

YVES, *hochant la tête.*
Je comprends, on me croyait mort! Tu es promise à un autre garçon?

JEANNE-MARIE
Je n'aime personne autre que toi, Yves, personne, je le jure par la Sainte Vierge.

YVES
Alors, pourquoi ne veux-tu plus?

(*La première coupeuse s'arrête devant la porte de Menguy, tournant le dos à la lande.*)

JEANNE-MARIE, *avec désespoir.*
Je ne peux pas! Je ne peux plus!

YVES
Jeanne-Marie!

JEANNE-MARIE
Non! non!

PREMIÈRE PÊCHEUSE, *à l'autre.*
Une bolée?

DEUXIÈME PÊCHEUSE
Ya! vat!

(*Elles font signe à une troisième qui apparaît sur le chemin et entrent.*)

YVES, *menaçant.*
Veux-tu répondre?

JEANNE-MARIE, *à voix sombre, baissant la tête.*
J'ai un enfant!

YVES, *après un moment de stupeur.*
Un enfant!... Tu es mariée?

JEANNE-MARIE

Non! (*Yves la repousse, vivement.*) Oh! ce n'est pas ce que tu crois, Yves! il m'a prise, il m'a forcée un soir de pardon... (*Le retenant par le bras.*) Je vais te dire : On dansait depuis le matin, on avait bu du cidre, on ne savait plus ce qu'on faisait, la nuit, pendant une dérobée au milieu des champs, il m'a entraînée... Je te dis la vérité, je le jure sur la croix. (*Elle étend les bras du côté de la croix.*) Je le jure!

YVES, *avec force.*

Tu ne pouvais pas l'étrangler, donc?

JEANNE-MARIE

Je voulais, je n'avais plus la force, je pensais crier, et je riais, il m'avait fait perdre le bon sens, j'étais comme folle.

YVES, *concentré.*

Ah! Le damné!... Je le connais?

JEANNE MARIE, *poursuivant son récit.*

Il me semblait, le lendemain, que j'avais fait un rêve, que rien du tout ne s'était passé, je ne savais plus! Jusqu'au jour où j'ai eu honte devant tout le monde, et où il a fallu me cacher. (*Menguy vient sur le pas de la porte garnir une lampe à pétrole.*)

YVES

Mais lui! lui!

JEANNE-MARIE

Il cherchait à m'avoir encore; mais jamais je ne l'ai revu, je te le jure, au nom du père, du fils et du saint esprit!... (*Elle fait le signe de la croix.*) Et quand il me rencontrait, il riait, il me plaisantait plus fort que les autres.

YVES, *indigné.*

Il n'a pas demandé à t'épouser quand il t'a vue?...

JEANNE MARIE, *secouant la tête d'une voix grave.*

Eh!... il était marié déjà.

(*Menguy allume la lampe dans son cabaret. On aperçoit des pêcheuses qui boivent.*)

YVES, *reste immobile de stupeur, après un silence.*

Un marié! Un marié! Y a donc pas de bon Dieu!... Le rocher pouvait donc pas tomber de la falaise pour l'écraser!

JEANNE-MARIE

Lui et les autres!

YVES, *se rapprochant.*

Quels autres?

JEANNE-MARIE

Les autres, de Kerbhian! Ils m'ont chassée du pays, pire qu'une mendiante, comme un chien qui a la gale, ils m'ont montrée au doigt, lancé des pierres comme à une sorcière qui jette des sorts ou vend du poison... Ils m'ont empêché d'entrer dans l'église!

YVES, *sourdement.*

Ah! Le démon! Le démon!

JEANNE-MARIE

J'ai voulu me laisser mourir, me jeter à la mer, tant j'étais malheureuse... je pouvais pas laisser la vieille bonne femme seule... et puis après, le mousse!

YVES, *sans comprendre d'abord.*

Le mousse?.. tu ne pouvais pas le lui donner, à lui, cet enfant de monstre, ou le porter à sa femelle!

JEANNE-MARIE, *doucement.*

Il était pas aussi à moi, donc!

YVES, *furieux.*

Ah! je voudrais que tous ses enfants, à lui, soient estropiés et infirmes! que sa femme aille sur le port avec l[...] [...]s sales matelots.

[...]RIE, *lui mettant la main devant la bouche.*

[...] pas ça, Yves, ne dis pas ça!

YVES

Si, ça me fait plaisir!

(Les pêcheuses sortent du cabaret et reprennent le chemin du village; les deux premières sortent sans rien dire et comme des gens pressés.

TROISIÈME PÊCHEUSE, *sortant, à Menguy.*

Au revoir, Menguy.

DEUXIÈME PÊCHEUSE, *vivement.*

A demain!

PREMIÈRE PÊCHEUSE, *vivement.*

Kenerwas!

(Jeanne-Marie regarde les pêcheuses.)

JEANNE-MARIE

Ce qu'ils m'ont fait tous compte pas, ce que j'ai enduré n'est rien; c'est aujourd'hui que tu es là? *(Elle sanglotte.)* Ah! j'ai honte!... que je voudrais en mourir — Je n'aime que toi, et je ne peux plus t'avoir!

YVES *est remonté dans le fond et redescendant à gauche; à mi-voix.*

Il me le paiera,... il me le paiera, quand ce serait mon frère!

JEANNE-MAIRE

Un jour on a dit dans le pays que ton bateau était perdu corps et biens. J'ai pleuré, mais j'ai dit merci au bon Dieu, pour t'empêcher d'avoir le chagrin de me revoir; et puis, aujourd'hui, te v'là!

YVES, *résolu.*

Dis-moi son nom, qui est-ce? dis-le moi?

JEANNE-MARIE

Non, Yves, son nom je ne peux pas. *(Elle s'arrête un instant en entendant une voix dans le lointain.)* Je ne veux pas te le dire.

(Voix de Kadik, cadencée.)

Qu'avez-vous, la belle, à pleurer?
Embraque là! Embraque là!
Ça fera des petits mariniers,
Tra la la la, la la la, la là.

YVES, *retenant Jeanne-Marie qui veut s'en aller*

Tu as menti donc ! tu l'aimes puisque tu ne veux pas que je te venge !... Que je me venge !

JEANNE-MARIE, *effrayée.*

Je t'ai dit la vérité, comme je l'aurais dite en confession, seulement ne me demande pas son nom... si tu savais... non ! (*Elle veut saisir son fagot.*)

YVES

Est-il du pays ? Est-il de Kerbhian !... (*On entend de nouveau la voix de Kadik, Jeanne-Marie est de plus en plus effrayée et Yves de plus en plus pressant.*) Veux-tu répondre !

La voix, plus rapprochée

Ça fera des p'tits mariniers
Embraque là ! Embraque là !
Qui porteront chapeau ciré,
Tra la la la, la la la, la là !

JEANNE-MARIE, *pressante*

Yves, plus tard... allons nous en !

YVES, *lui barrant le passage.*

Est-ce que je le connais ?

JEANNE-MARIE

Non ! partons, je te dis, viens partons !

(*Elle cherche à l'entraîner dans la lande. Sur le chemin parait Kadik avec des filets sur l'épaule ; il s'arrête un instant, entend parler dans la lande et prête l'oreille en souriant.*)

SCÈNE VI

JEANNE-MARIE, YVES, puis KADIK

YVES, *prenant Jeanne-Marie par la taille avec tendresse.*

Comprends, Jeanne-Marie. Quand on navigue et qu'on est loin, la promise, autrement dire, c'est l'étoile sur laquelle on gouverne, on ne voit qu'elle, on ne pense qu'à elle. On débarque, on arrive à Kerbhian, je cours embrasser ma promise, ma promise, on me l'a volée ! et je me vengerai pas !

KADIK, *posant ses filets sur le banc de Menguy, à mi-voix.*

Des amoureux !

JEANNE-MARIE, *terrifiée, apercevant Kadik.*

Si tu le tues... les gendarmes, viendront te chercher... Yves, partons !

YVES

Jeanne-Marie, je t'ai aimée et je t'aime encore ; mais il faut que tu répondes.

JEANNE-MARIE, *cherchant à l'entraîner*

Quelqu'un marche... j'ai peur

KADIK, *s'élançant dans la lande.*

Au loup ! au loup !

YVES, *contre qui se serre Jeanne-Marie.*

Que veux-tu, toi ?

JEANNE-MARIE, *montrant Kadik.*

Eh bien, regarde le, Yves !... C'est celui-ci !

YVES, *s'élance d'un bond sur Kadik.*

Lui ! Tonnerre de Dieu !

KADIK, *se recule pour se mettre en défense.*

Moi, qu'est-ce que je t'ai fait ? Lâche-moi, toi !

JEANNE-MARIE, *violemment.*

Va, c'est lui. C'est bien lui !

YVES, *saisit Kadik à bras-le-corps et cherche à le renverser.*

Enfant de garce !

KADIK

Arrête ! Arrête donc ! (*Yves le renverse, ils roulent dans la lande et cherchent à se terrasser : Kadik a d'abord le dessus.*) Finiras-tu, à la fin ! (*La lutte reprend, on n'entend que le bruit de leur respiration.*)

YVES, *à Kadik.*

Je te tiens !

Une femme qui vient du village s'est arrêtée devant la porte de Menguy, et entrant à moitié dans la maison, elle interroge.

SCÈNE VII

JEANNE-MARIE, YVES, KADIK, ELISABETH, MENGUY

ÉLISABETH, *vivement.*

Savez-vous si mon homme est remonté de la grève, Menguy ?

MENGUY

Non, je l'ai pas vu ! (*Elle vient à la porte.*) Tout à l'heure, j'ai payé la goutte au frère, en voilà une surprise.

ÉLISABETH

Quand on m'a dit ça, je suis vite revenue à la maison pour le voir, il était déjà parti.

YVES *a maitrisé les mouvements de Kadik qu'il tient sous lui, à Jeanne-Marie.*

Il est amarré, le lascar !

JEANNE-MARIE

Le tue pas !

ÉLISABETH, *à Menguy.*

Qu'est-ce qu'on entend.

Elle se retourne et regarde.

KADIK, *d'une voix étranglée.*

Lâche donc, hein !

YVES

Attends un peu !

MENGUY, *haussant les épaules, à Elisabeth qui s'avance dans la lande.*

Des matelots qui se battent, faut les laisser faire, ça leur fait du bien !

Elle rentre chez elle.

YVES, *saisissant Kadik à la gorge.*

Recommande-toi à Dieu, si tu y crois, voleur de femme !

ÉLISABETH, *qui s'est approchée, les reconnaissant ; violemment.*

Yves ! François ! (*saisissant Yves par le bras.*) Comment, frère, tu veux tuer François, tuer mon homme ! (*Jeanne-Marie s'est reculée à l'approche d'Elisabeth.*)

YVES, *sans regarder sa sœur.*

Elisabeth ! va-t-en ! ça ne te regarde pas ces affaires-là, laisse-moi !

ÉLISABETH, *le tirant de plus belle.*

Tu n'entends donc pas ! Quand je te dis que c'est Kadik, que c'est mon homme !

YVES, *la repoussant.*

Allons donc ! ça se marie pas ces marsouins-là ! ça chavire les filles et ça prend le large !

ÉLISABETH, *avec insistance.*

Je t'assure, Yves, sur mon paradis, il est mon homme ! pourquoi veux-tu le tuer ? Qu'a-t-il fait !

YVES, *levant la tête sans lâcher prise.*

Ce qu'il m'a fait ?... (*montrant Jeanne-Marie*) il m'a volé ma promise, la Jeanne-Marie ; il me l'a volée ! (*regardant sa sœur lentement.*) Peut-être il t'a prise

aussi, toi ? (*Elisabeth hésitant à répondre.*) N'est-ce pas ! un soir il t'a prise de force ! Ah ! le... (*Il serre de plus belle.*)

ÉLISABETH, *le retenant vivement.*

Mais non, Yves, non, nous sommes mariés maintenant, que je te dis, il n'y a pas plus brave homme sur toute la côte.

YVES, *doutant.*

Vous êtes mariés ! c'est vrai ?

ÉLISABETH

Devant le curé et le maire, demande à Menguy là, demande à tout le monde ?

KADIK

Eh bien, lâche-moi !

YVES, *le secouant par les épaules.*

Tu es... mon beau-frère, presque mon frère... toi ! (*à Elisabeth.*) Alors je ne peux pas l'arranger à mon idée, lui régler son compte, je ne peux pas l'étrangler ! Il faut que je me taise, je ne peux pas y toucher ?

ÉLISABETH

Voudrais-tu me chagriner ?

YVES, *lâchant prise.*

Je le tenais solide pourtant (*se relevant*). Tu peux porter une chandelle à Notre-Dame de la Clarté, toi !

ÉLISABETH, *aidant François à se relever.*

Allons, relève-toi François, il ne te fera pas de mal. (*Kadik se traîne un peu plus loin.*)

YVES, *rajustant sa vareuse.*

Est-ce permis d'aimer un homme comme ça !

ÉLISABETH, *revenant à Yves.*

Quand je te dis, frère, que François Kadik, il y a pas meilleur que lui dans le pays ! bon marin, jamais au cabaret, écoutant sa femme comme le curé !... depuis que nous sommes mariés....

YVES

Vous êtes mariés? il t'a épousé, toi, mais celle-ci! (*Il montre Jeanne-Marie qui est allée rechercher son fagot près du douet et qui le lie.*)

ÉLISABETH, *regardant, simplement.*

Eh bien quoi, celle-ci, c'est la Jeanne-Marie!

YVES

La Jeanne-Marie qu'il a rendue mère.

ÉLISABETH, *étonnée.*

C'est lui... Le père du mousse?

YVES

Oui, ton François! (*ressaisissant François qu'il secoue.*) Ah! il est bon chrétien ton homme!.... (*Il le repousse.*) Garde-le, va! on me le ferait payer plus cher qu'il ne vaut!... (*S'éloignant*) Malheur! J'aurais mieux fait de rester chez les sauvages que de remettre les pieds à Kerbhian!

(*Kadik est allé s'asseoir contre le rocher du fond, sa femme ramasse le chapeau, la vareuse, tout ce qui est resté à terre.*)

YVES, *allant à Jeanne-Marie qui se dispose à partir.*

Tu t'en vas?... Où vas-tu?

JEANNE-MARIE

Chez la mère.

YVES, *ne sachant que dire.*

Tu me quittes, alors?

JEANNE-MARIE

Il faut bien! (*Elle se met à pleurer en s'éloignant.*)

YVES, *ému, la rappelle.*

Jeanne-Marie!... écoute! (*Elle s'arrête.*) Tu veux pas me quitter sans m'embrasser! on s'est bien trop aimé autrefois.

JEANNE-MARIE, *revenant sur ses pas.*

Est-ce que tu vas repartir?

YVES

Je vais rembarquer à Brest, oui, je vais rembarquer pour toujours.

JEANNE-MARIE

Pourquoi ?

YVES

Pourquoi ? (*Avec déchirement.*) Je ne veux plus rester dans ce pays. (*Regardant Kadik que sa femme a laissé seul, pendant qu'elle allait chez Menguy chercher un cordial*) Je ne peux plus !... Embrasse-moi !

JEANNE-MAIE, *se jette dans ses bras en sanglotant..*

Yves ! Yves ! Tu me repousses donc aussi, toi !

YVES, *interdit, au paroxysme de l'émotion.*

Je te repousse ?... Jeanne-Marie. Je te méprise, moi ? (*Il l'embrasse.*) Ah ! mille bons Dieux ! (*Vivement.*) Ils penseront ce qu'ils voudront ceux de Kerbhian... ce qui est dit est dit. Tu étais ma promise... Tu seras ma femme !

JEANNE-MARIE, *stupéfaite.*

Tu veux encore de moi ?

YVES, *résolument.*

Oui... Tu seras ma femme !

JEANNE-MARIE, *émerveillée.*

Yves !... Tu es le bon Dieu ! Tu es le bon Dieu !

YVES, *l'embrassant.*

Ma Jeanne-Marie !

JEANNE-MARIE

On va rire, te montrer au doigt dans le pays.

YVES

Nous quitterons cette côte maudite, nous irons si loin de ce pays de damnés que nous oublierons son nom ! (*Voyant Elisabeth près de Kadik s'approcher d'eux.*) Allons-nous-en, j'y suis déjà trop resté. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE VIII

ELISABETH, MENGUY, KADIK.
UN MOUSSE, DEUX DOUANIERS

ÉLISABETH, *qui a entendu la fin du dialogue, les regardant sortir.*

Partir, l'emmener... c'est pas encore fait. (*Revenant sur ses pas.*) Que je confesse celui-ci d'abord (*Elle se dirige du côté de Kadik.*)

MENGUY, *sortant du cabaret.*

Ce mal de cœur est-il passé ?

ÉLISABETH, *va à Menguy et lui remet le verre.*

Ce n'était rien, il avait buté de la tète contre le rocher... ça l'avait comme étourdi un moment... c'est passé, à présent, nous allons rentrer à la maison. Merci !

MENGUY, *rentrant chez elle.*

A votre service !

KADIK, *pendant que sa femme causait, est allé au douet et se passe de l'eau sur le visage.*

Il m'a fait saigner l'enfant de diac'h !

ÉLISABETH, *s'approche et lui montrant sa vareuse.*

Tu as déchiré toute ta vareuse.

KADIK

C'est rien !

ÉLISABETH

Il t'a fait du mal ?

KADIK

Non !

ÉLISABETH

Tu as la joue en sang, je vais te mettre de l'eau avec le coin de mon mouchoir.

KADIK

Pas la peine ! (*Elisabeth qui a mouillé son mouchoir le lui passe sur la joue.*) C'est rien que ça, des ajoncs qui m'auront griffé.

ÉLISABETH

Des ajoncs. Si tu avais pas cherché querelle au frère ça serait pas arrivé.

KADIK

Cherché querelle, moi ! fils de Doué ; mais c'est lui qui m'a sauté dessus comme un diable !

ÉLISABETH, *étonnée.*

Yves !

KADIK, *désignant Jeanne-Marie.*

C'est l'autre qui lui avait dit !

(Le mousse, ses paniers vides, repasse en courant sur le chemin allant du village au port.)

ÉLISABETH, *à Kadik en l'aidant à remettre sa vareuse.*

Ça t'apprendra à aller avec les pêcheuses. *(tendrement.)* Je sais bien oui que toutes les filles couraient après toi dans le temps. Je les entendais quand on causait entre soi des garçons, c'était toujours François Kadik, elles auraient toutes voulu t'avoir. Mais je te tiens maintenant ! *(Elle l'embrasse.)* Mauvais drôle !... Tu les as eues toutes donc ! les filles de Kerbhian ?... Réponds un peu, bandit.

KADIK, *souriant.*

Quèques unes !

ÉLISABETH

La Jeanne Marie, elle en est ; pas vrai ?

KADIK

Oui !

ÉLISABETH

Et le mousse qu'elle a, c'est le tien aussi ?

KADIK.

Ah ! Je suis bien sûr qu'aucun autre du pays n'est allé avec elle.

ÉLISABETH, *rudement.*

Alors, tu abandonnes tes enfants? tu n'es donc pas chrétien?

KADIK, *narquois.*

Que veux-tu que j'en fasse? Nous sommes mariés tous deux. Je peux pas avoir deux femmes... Si il fallait conserver avec soi toutes les filles qu'on a connues! On en prend une, c'est tant pis pour les autres, je t'ai prise. (*Il s'éloigne.*)

ÉLISABETH

Parce que je ne me suis pas laissé faire.

KADIK, *se retournant.*

Tu n'as pas à te plaindre. Si j'avais pris la Jeanne Marie, tu serais comme elle tout de suite!... Viens donc pas aussi chercher des raisons.

ÉLISABETH, *avec autorité.*

Je ne te cherche pas de raisons, seulement, je veux...

KADIK, *qui ne veut rien entendre.*

D'abord... D'abord la Jeanne-Marie, si la chose est arrivée, c'est aussi bien de sa faute que de la mienne. (*Souriant.*) Les soirs de pardon, quand on a bu, quand on a dansé, les garçons, ça cherche pardié; aux filles à se cacher. (*Il fait mine de s'en aller.*)

ÉLISABETH *se croisant les bras.*

Alors les autres sont bons pour supporter les conséquences de tes sottises.

KADIK *se retournant.*

Comment les autres?

ÉLISABETH

Yves, le frère ; était-elle pas sa promise?

KADIK

Il embarquera, il y pensera plus.

ÉLISABETH

Tu n'as pas entendu donc ce qu'ils disaient là tout de suite : « On nous mariera et nous quitterons le pays. »

KADIK

Si ça leur plaît comme ça!

(*Deux douaniers, le fusil à la bretelle, arrivent par le chemin du village, l'un d'eux s'arrête pour allumer sa pipe. l'autre dépasse le cabaret et se retourne, le premier lui fait signe, ils entrent.*)

ÉLISABETH, *prenant Kadik par le bras et le ramenant du côté du douet pendant que les douaniers sont sur le chemin, à mi-voix.*

Tu n'aurais pas honte de leur laisser ton mousse à élever, pour que si on vient à le savoir dans le pays on dise que tu es un sans-cœur, un païen. (*Plus haut.*) Tu as commis la faute, il faut la réparer... Je ne veux pas que le frère, après la campagne qu'il vient de supporter, aille encore faire pénitence pour tes péchés! Tu entends, je ne veux pas!

KADIK *radouci.*

Je demande pas mieux qu'on soit tous d'accord... Que veux-tu qu'on fasse?

ÉLISABETH *à mi-voix.*

D'ailleurs, Yves a sa part sur la maison des parents, et, s'il s'en allait, il faudrait la lui racheter... (*Plus haut.*) Pourquoi ne le prendrais-tu pas avec toi sur la gabare comme matelot?

KADIK *stupéfait et narquois.*

Le prendre comme matelot?

ÉLISABETH

Pourquoi pas, on habiterait ensemble, on élèverait le mousse en commun et personne ne trouverait à redire!... Il faut faire ça... il faut.

KADIK

Ils consentiraient jamais, eux!

ÉLISABETH, *sûre d'elle-même.*

Eux, ils ne seront pas assez bêtes pour ça. (*Allant vers le sentier de la lande.*) Attends un peu, ils doi-

vent être encore là, dans la lande, à s'embrasser, je vais leur parler.

KADIK, *ennuyé, se grattant la tête.*

Tout ça, tout ça! il ferait bien mieux d'embarquer au long cours! (*Il va du côté du village.*)

ÉLISABETH, *appelant dans la lande.*

Yves... Yves... écoute!... écoute donc? une minute, j'ai deux paroles à te dire... tu redescendras après. (*Revenant.*) Le voilà qui monte.

KADIK, *remontant vers sa femme en maugréant.*

La gabare ne gagne pas gros, si on est encore un de plus à vivre dessus!...

ÉLISABETH, *net.*

Vous êtes tous deux bons marins, vous ne craignez pas la peine, avec ça on ne meurt pas de faim.

KADIK, *secouant la tête.*

Pourtant!...

ÉLISABETH, *durement.*

Tu ne voudrais pas me faire des reproches, peut-être T'en ai-je fait, moi?... (*Très dur.*) Allons, rachète tes péchés!

Yves entre par la lande.

SCÈNE IX

ÉLISABETH, KADIK, YVES.

YVES, *à Elisabeth.*

Que veux-tu?

ÉLISABETH, *avec affection et douceur.*

Viens donc, mon Yves, je t'ai pas seulement vu, pas seulement embrassé. (*Elle l'embrasse, puis geignante.*) Alors tu as eu pas mal de misères cette dernière campagne?

YVES

C'est rien que ça.

ÉLISABETH, *le retenant par le bras.*

On t'avait cru mort !... Et, c'est vrai que tu veux encore nous quitter, que tu vas t'en aller avec la Jeanne-Marie ?

YVES *net.*

Oui.

ÉLISABETH, *lui lâchant le bras.*

Oh !... Nous étions là en train de combiner avec mon homme pour vous faire rester à Kerbhian.

YVES

Ni pour or, ni pour argent ! (*Il s'éloigne.*)

ÉLISABETH *le rejoint et le force à descendre avec elle.*

Ecoute ? Nous avons hérité la maison des parents qui est grande assez, pourquoi tu ne prendrais pas ta moitié, puisque tu te mets en ménage ? Ça te faciliterait, on vivrait près les uns des autres, on s'aiderait ; et le petit gars... (*Après un soupir.*) Eh bien ! il serait notre enfant à tous. Tu comprends que Kadik ne voudrait pas le laisser à votre charge. (*Elle regarde sévèrement Kadik.*)

KADIK, *sourdement.*

Bien sûr, vaut mieux qu'on soit tous d'accord.

YVES, *tournant le dos.*

Après ce qui est fait !

ÉLISABETH, *s'appuyant sur l'épaule d'Yves.*

Ce qui est passé est passé ! On ne peut pas être plus méchant que le bon Dieu. Il pardonne bien, lui...

YVES, *rude.*

C'est pas une raison ! Je ne suis pas le bon Dieu !

ÉLISABETH, *insinuante.*

Si on s'arrangeait pour que tu n'aies plus besoin d'embarquer au long cours, ni même pour Islande ?... Mon homme a une grande gabare, vous la monterez tous les deux, et comme vous n'êtes manchots ni l'un ni l'autre...

YVES, *regardant Kadik.*

Embarquer avec ce... (*Il grommelle entre les dents.*)

ÉLISABETH

Vous seriez installés tout de suite... Tu ne quitterais pas ta femme, on vivrait comme des frères et sœurs... Tiens, si tu acceptes, on fera radouber la gabare, on la passera au goudron et on l'appellera : LES DEUX BEAUX-FRÈRES. (*A Kadik.*) N'est-ce pas?

KADIK, *mollement.*

Je suis content de le faire.

ÉLISABETH

Tu vois, c'est de bon cœur qu'on te l'offre, tu n'aurais pas raison de refuser; tu sais bien, Yvon, que c'est dans ton intérêt que je te parle; si ce n'était pas à faire, je te le conseillerais pas.

YVES *réfléchit.*

Oui, oui !... dans le pays... oh! puis non!

ÉLISABETH, *comprenant ses scrupules.*

Jeanne-Marie?... Une fois que vous serez mariés! Elle n'est pas la seule! (*Sur un ton de calinerie.*) Allons, Yvon! Tu ne voudrais pas me faire de la peine, à moi, ta sœur!

YVES, *sans céder.*

Savoir si ça lui conviendra aussi à Jeanne-Marie?

ÉLISABETH, *haussant les épaules*

Si ça lui conviendra! (*Elle se retourne et montre Jeanne-Marie qui, depuis un instant, est entrée furtivement.*) Tiens, la voilà, demande lui!

SCÈNE X

KADIK, ÉLISABETH, YVES, JEANNE-MARIE, *puis* MENGUY, UN MOUSSE, DEUX DOUANIERS

YVES, *faisant signe à Jeanne-Marie d'approcher ; avec gêne et intention de refus.*

Arrive un peu, Jeanne-Marie,... voilà ce que la sœur propose : j'embarquerai sur la gabare à Kadik. (*Mouvement de Jeanne.*) Oui ; on vivrait tous ensemble dans la maison des parents et il ne serait plus question de rien.

(*Le mousse repasse sur le chemin, venant du port, ses paniers sont pleins.*)

ELISABETH, *arrivant à la rescousse.*

Votre mousse... puisqu'après tout, il est aussi bien aux uns qu'aux autres, on s'entendrait pour l'élever !

YVES, *réfléchissant.*

On n'aurait plus besoin d'embarquer pour le long cours ou pour Islande, on resterait à Kerbhian !

JEANNE-MARIE, *regardant Yves, après un temps.*

Ça serait avantageux... oui... mais ! (*Elle secoue la tête et veut emmener Yves, ils restent indécis.*)

Les douaniers sortent de chez Menguy et aperçoivent le mousse qui passe devant eux.

PREMIER DOUANIER

Qu'est-ce que tu portes dans ton panier ? de la contrebande, hein?

LE MOUSSE, *effrayé.*

Non, monsieur! (*Les douaniers, en riant, visitent le panier. Kadik va sur le bord du chemin et rit avec les douaniers.*)

YVES, *confidentiellement à Jeanne-Marie.*

Peut-être que... ça te vengerait mieux de ceux qui ont mal parlé de toi?

JEANNE-MARIE, *étonnée.*

Est-ce que tu as consenti, toi?

YVES, *hésitant.*

Si... tu veux ?

JEANNE-MARIE

Non !

PREMIER DOUANIER, *menaçant le mousse du doigt.*

Pour cette fois, ça va bien, nous te laissons passer, mais la prochaine fois que je te pince avec des bouteilles d'eau-de-vie dans tes paniers, je te fourre en prison, tu as entendu?

Le mousse se sauve en courant, les douaniers assujetissent en riant leurs fusils sur l'épaule et descendent sur la grève, Kadik va reprendre ses filets sur le banc.

ÉLISAPETH, *revenant vers Yves.*

Rentrons à la maison, on causera de ça en soupant. (*A Yves*) J'avais justement préparé pour ton retour un gros gâteau de fare : allons, venez! (*Ils ne bougent pas.*)

MENGUY, *qui s'est avancée.*

Comment! c'est encore vous qui êtes là, vous ne voulez donc pas allez manger ce soir?

ÉLISABETH, *à Menguy, d'une voix joyeuse.*

On a rencontré le frère et on n'en finit plus de causer, il y a si longtemps qu'on s'était vu !

MENGUY

Entrez donc dans ma maison vous serez mieux que dehors. (*A Yves qui s'est avancé avec Jeanne-Marie pour aller au village*) Une bolée, mon gars?

YVES, *de mauvaise humeur.*

J'ai pas soif!

ÉLISABETH, *à Yves.*

Va, c'est un bon homme, tu verras quand tu le connaîtras (*Poussant au cabaret Kadik qui redescendait vers le village*). Eh bien, entre, toi! (*Kadik entre. A Yves et à Jeanne Marie*). Ah! Vous n'allez pas nous laisser boire seuls. (*Elle prends Yves par le bras et le pousse de force dans le cabaret, Jeanne-Marie le suit.*)

MENGUY, *à Elisabeth avec surprise.*

La Jeanne-Marie aussi?

ÉLISABETH, *naturellement.*

Elle est de la famille... du moment qu'elle épouse Yves.

MENGUY, *indignée.*

Vous laissez faire ça?

ÉLISABETH, *avec autorité.*

C'est moi qui le veux!

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. Le matin, une brume blanche très lumineuse, la lande est plus verte, au milieu du terre-plein, on a disposé des planches sur des tréteaux avec des bancs de chaque côté et une chaise à chaque extrémité : dans le fond, un baril de cidre, des bols sur une table. Le cabaret de Menguy semble plus propre, l'étalage plus fourni, à l'extrémité du toit un drapeau avec : « Au retour des Islandais. » Un peu plus loin un marchand d'objets de piété, sa boîte suspendue au cou; plus près de la croix, un mendiant accroupi au bord de la route. La croix est enguirlandée de verdure et couverte d'ex-voto. Costumes du Dimanche.

A l'extrémité de la table du côté opposé à la route, le vieux Le Braz est assis sur une chaise, la pipe à la bouche; à sa gauche Kadik accoudé sur la table, plus loin Le Gouern. En face, le dos tourné, Bannec et Jean Baptiste. Le Gouern et Bannec sont en costume d'embarquement, ils ont leur sac à côté d'eux.

SCÈNE I

KADIK, LE BRAZ, JEAN BAPTISTE,
LE GOUERN, BANNEC.

JEAN BAPTISTE, *se lève, il fait signe à Le Gouern et frappe sur l'épaule de Bannec.*

Les enfants, il est l'heure de se rendre à bord! *(Le Gouern se lève et achève de vider son bol. Jean Baptiste secoue Bannec)*. Allez, matelot, prends ton sac, tu as bu assez!

KADIK, *à Jean Baptiste.*

Pourquoi les emmènes-tu déja?

JEAN BAPTISTE

C'est qu'ils doivent être embarqués une heure avant la marée, et que s'ils n'y sont pas, les gendarmes ne plaisanteront pas après! (*Le Gouern charge péniblement son sac sur son épaule.*)

LE BRAZ

Vous avez le temps de boire encore dix bolées.

BANNEC, *qui s'est levé se rasseyant.*

Oui, on a le temps!

JEAN BAPTISTE, *se fâchant.*

Je te dis que non, moi, on a encore les femmes et toute la famille en bas sur le port, avant qu'on ait fait des compliments à tout le monde, embrassé celle-ci et celle-là... (*Il le saisit à bras le corps et l'enlève du banc*). Hardi! prends ton sac.

KADIK, *à Le Gouern qui lui serre la main ainsi qu'à Le Braz.*

Si le vent mollit, vous passerez la nuit en rade, faudra tâcher de revenir.

LE GOUERN, *regardant le ciel.*

Oh! le vent va monter derrière la brume et l'on partira avec le flot.

KADIK, *riant.*

Si tu peux, essaie toujours.

JEAN BAPTISTE, *après avoir placé le sac sur l'épaule de Bannec.*

Allez, marche droit et en route!

BANNEC, *se reculant.*

Laisse-moi dire adieu aux amis! (*Se retournant, à Kadik et à Le Braz.*) Adieu, les hommes à terre!... puisque vous restez, ayez soin des enfants et des vieux, les femmes, je vous les recommande pas! (*Il fait un

pas et se retourne.) Laissez pas brûler Kerbhian! (*Il va rejoindre, sur la route, Le Gouern parti en avant et arrêté devant le marchand d'objets de piété.*)

LE BRAZ

Sois tranquille, garçon!

BANNEC, *revenant sur ses pas et riant.*

Au cas où l'on ne se reverrait plus, vous savez, je ne vous en veux pas! (*Jean Baptiste le prend par le bras.*)

KADIK, *riant.*

Je te donne l'absolution... mais tâche de faire bonne pêche!

LE MENDIANT, *geignant.*

Enn draïg benag mar plije! Enn draïg benag mar plije!

LE BRAZ, *haussant les épaules.*

Bonne pêche! Ils feront pas mieux que les autres. C'est pas leur faute si Bordeaux n'achète plus! Je crois que si j'étais jeune marin, j'aimerais mieux embarquer sur un long courrier, ou rester à la côte, que d'aller à Islande!

BANNEC, *a acheté un scapulaire au marchand d'objets pieux, les trois matelots sortent.*

LE MENDIANT

Enn draïg benag mar plije!

SCÈNE II

KADIK, LE BRAZ, MENGUY, DEUX MATELOTS

KADIK, *faisant un signe négatif.*

On est plus de 50 gabares sur la côte, on ne trouve plus de frêt... Du poisson? y en a quandle bon Dieu en

envoie, rester dans le pays, c'était bon de votre temps; aujourd'hui, que voulez-vous qu'on y fasse? (*Il se lève.*)

LE BRAZ

Et le goëmon! Tous les gens de Kerbhian, de Loguivy et de Ploubazlanec peuvent s'y mettre, ils ne couperont jamais tout ce qu'il y a autour de Bréhat!

KADIK, *dégoûté.*

Mais père Le Braz, vous savez bien qu'on a des routes maintenant, et que les paysans vont faire du goëmon avec leurs charrettes; la navigation est finie. (*Il se rasseoit.*) Avec ma gabare, LES DEUX BEAUX-FRÈRES, nous gagnons à peine de quoi manger du pain. (*Le Braz remue la tête d'un air de doute, Kadik se croise les bras et le regarde en face.*) La votre de gabare, LA MARIE-AMÉLIE, combien qu'elle vous rapporte?

LE BRAZ, *renfermé.*

Je suis content tout de même, mon matelot aussi.

KADIK, *s'accoudant sur la table et secouant la tête.*

Ah! s'il n'y avait que moi et un matelot!

LE BRAZ

Eh, nom dé Diac'h, pourquoi as-tu embarqué ton beau frère?

KADIK

C'est la femme!... Elle avait combiné que ça serait plus avantageux de le prendre à l'époque de son mariage: entre frère et sœur, on se rend service... Quand ils se sont mis en ménage, ils n'avaient pas seulement une paire de draps, on a partagé avec eux.

LE BRAZ, *secouant la tête.*

J'aurais pas consenti à ta place... une fille qui a été bien sûr avec tous les matelots du port et qui avait un mousse!

KADIK

La femme a crié, on aurait dit qu'on le leur devait !... Elles sont toutes pareilles, le cœur sur la main. (*Imitant sa femme et ouvrant les bras.*) Tenez, prenez, venez chez nous, on vivra ensemble... et puis après...

LE BRAZ *d'un air entendu.*

Après, on s'accorde plus, et on se dispute.

KADIK, *plaçant et déplaçant son bol.*

Si bien, on s'accorderait encore ; mais, vivre à six quand on gagne pour deux ! les femmes calculent pas ça... Il faut, il faut, et si on veut pas comme elles, elles se fâchent ! (*Frappant sur la table.*) S'ils n'étaient pas là. (*Il se lève.*)

(*Deux matelots passent sur le chemin portant le sac.*)

PREMIER MATELOT

Au revoir, père Le Braz ! au revoir Kadik !

KADIK, *va au bord de la route serrer la main au matelot.*

Bon vent et bonne campagne !

PREMIER MATELOT

Merci !

LE MARCHAND D'OBJETS PIEUX

Prière pour les Islandais, prière à Notre dame des flots !

LE MENDIANT

Enn draïg benag mar plije ! (*Kadik revient près de Le Braz.*)

LE BRAZ

Je sais bien que les femmes, pour beaucoup d'affaires, s'entendent mieux que nous autres... pourtant...

KADIK, *s'asseyant après un silence.*

Alors, comme ça, vous croyez, père Le Braz, que je ferais bien de lui dire que je ne veux plus embarquer avec le frère ?

LE BRAZ

Faut savoir !

KADIK, *se redressant de mauvaise humeur.*

Un homme, après tout, n'est pas un zéro. Je n'aurai pas peur, je saurai parler à mon tour ! Quand on ne peut pas, on ne peut pas !... nous ne lui devons rien à Yves ?

LE BRAZ, *opinant.*

Si vous lui avez donné sa part d'héritage, je crois bien qu'il n'a rien à réclamer.

KADIK, *se montant peu à peu.*

Depuis le temps qu'on le nourrit, lui, sa femelle et le marsouin, elle est loin sa part d'héritage ! (*Menguy sort de sa maison et vient prendre les bols vides qui sont sur la table.*) Qu'est-ce que le vieux leur a laissé ?.. une gabare qu'on ne peut seulement plus calfater, tant elle fait d'eau, une cambuse... un de ces soirs, le toit nous tombera sur la tête. — Ah ! et puis s'il crie, je me charge... (*Un geste de menace en face.*)

MENGUY, *en reportant les bols s'arrête et se retourne vers Kadik.*

Eh Kadik ! Ta femme qui vient te chercher, sauve-toi !

KADIK, *se lève en grommelant.*

Elle peut pas rester chez elle, celle-là ?

MENGUY, *riant.*

Et elle est avec Yves, encore !

KADIK, *à Le Braz.*

Tout à l'heure on recausera. (*Il sort par la lande.*)

MENGUY, *pose des bols propres sur la table.*

J'étais bien sûre de le voir partir ?

LE BRAZ, *confidentiellement.*

Alors, ça ne gouverne plus chez eux ?

MENGUY, *essuyant la table.*

Ah ! Seigneur Dieu ! Les deux beaux-frères ne peuvent pas se voir en peinture, et si les femmes pouvaient se dévorer, elles y manqueraient pas.

LE BRAZ, *étonné.*

On les disait si camarades !

MENGUY

Oui, devant les gens, ils ont l'air ! Je sais bien ce qu'il me raconte. (*Montrant l'endroit par où Kadik est sorti.*) Lui, Kadik, est bon garçon, pas méchant, pas criard, il aime mieux s'en aller de sa maison que de se disputer; mais chez lui, c'est l'enfer! (*Après un soupir.*) Voilà à quoi ça sert de laisser les jeunes gens se marier avec celles qui le méritent pas, tôt ou tard on le paie ! (*Elle se retourne vers la route. — Elisabeth très agitée entre suivie de Yves.*)

SCÈNE III

LE BRAZ, YVES, ELISABETH, MENGUY, *puis* KADIK

ELISABETH, *cherchant des yeux.*

Il n'est pas là !

MENGUY, *rentre chez elle.*

Votre homme? je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui !

ELISABETH, *très nerveuse à Yves.*

Je suis pas en peine, il viendra ! attendons-le. (*Elle s'assied sur le banc en face.*)

YVES, *haussant les épaules.*

C'est bien inutile, ce qu'il dira, pourquoi veux-tu que j'embarque ?

ÉLISABETH, *le tire par le bras, se recule et le fait asseoir à côté d'elle.*

Assieds-toi là. *(Il s'assied.)* Ce matin, j'ai rencontré la Brazik, elle venait de chez le commissaire de la marine parce que son homme est dans le lit, il a les fièvres, il ne peut pas embarquer. *(Imitant la Brazik.)* « C'est bien malheureux pour nous autres, qu'elle me dit, il était sur un bateau, la REINE DES ANGES, la goëlette à le Hégarat, celui qui a fait la plus forte pêche la dernière campagne; c'était de l'or pour nous ! » Alors je me suis dit, on n'est pas riche chez nous, voilà qui ferait bien l'affaire d'Yves.

YVES, *se levant.*

J'ai pas demandé à embarquer pour Islande.

ÉLISABETH, *le resaisissant.*

Ecoute-moi donc, gagner de l'or, ça n'arrive pas tous les jours ! J'ai vite couru chez le Hégarat, je lui ai dit : il vous manque un matelot, si vous voulez, je vous en donne un autre ? — Qui ça, qu'il me répond, votre mari ? *(Haussement d'épaules de Yves.)* — Non Yves Le Mell, mon frère. Ah ! lui, oui, qui me dit, je suis content de l'embarquer, envoyez-le moi à bord.

YVES, *flatté après avoir souri.*

Oui, mais ça ne peut pas se faire comme ça un remplacement.

ÉLISABETH, *étonnée.*

Comment ça se peut pas?

YVES, *explique en prenant son pouce.*

Du moment que c'est Brazik qui a signé !

ÉLISABETH

Puisqu'il est malade, qu'il va peut-être mourir. *(Se tournant vers Le Braz.)* Père Le Braz, c'est vrai que ça se fait pas de remplacer un homme malade au moment du départ ?

LE BRAZ

sans voir les signes négatifs que lui fait Yves, sort sa pipe de sa bouche.

Que si donc ! on le fait même en rade.

YVES, *à Le Braz.*

Et mes papiers, alors ?

ÉLISABETH, *vivement.*

Laisse-moi donc t'expliquer, si tu parles tout le temps !... Tes papiers, tu n'auras qu'à les remettre au capitaine, je suis allée au commissariat et j'ai dit qu'on t'inscrive sur les registres à la place de Brazik, il n'y a plus que ton sac à arrimer et tu pourras partir avec les autres. Seulement, dépêche-toi. (*Se levant*) perds pas de temps, n'attends pas Kadik, va-t-en trouver le capitaine, cours ensuite au bureau retirer ta feuille, passe à la maison, prendre ton sac, et ça y sera.

YVES, *se lève mais sans bouger de place.*

Tu avais dit dans le temps que puisqu'on armait la gabare avec François, on n'aurait plus besoin d'aller à Islande, on resterait.

ÉLISABETH, *irritée.*

La gabare ! tu vois bien ce qu'on fait avec la gabare ! en se crevant de peine; tandis qu'avec la REINE DES ANGES c'est une occasion de faire une belle campagne, ça nous mettra tous en avance. (*Elle le pousse*). Allons, va !

YVES, *se retournant.*

Et la Jeanne-Marie ?

ÉLISABETH

La Jeanne-Marie, on en aura soin, est-on pas frères et sœurs, tu lui rapporteras de l'argent, elle en sera pas fâchée non plus. Fais donc ce que je te dis !

YVES

Pourquoi n'envoies-tu pas François ?

ÉLISABETH, *avec amertume.*

François ! tu sais bien qu'on ne peut plus compter sur lui, est-ce qu'on lui ferait jamais entendre raison ! Toi, à la bonne heure, on t'explique les choses, tu écoutes, et, tu comprends que c'est dans ton intérêt qu'on parle... Allons, descends vite sur le port, tu diras au capitaine que si tu n'arrives pas pour le départ, tu le rejoindras en canot. (*Yves veut répliquer*). T'inquiète pas, je vais te préparer ton sac. (*Elle l'accompagne jusque près de la croix pour le voir descendre, puis disparaît un instant derrière le rocher*).

LE MENDIANT

Enn draïg benag mar plije !

LE BRAZ, *se lève.*

Menguy !... Menguy ! (*Menguy s'avance*). Menguy, moi, je n'ai bu que deux bolées, voilà mes deux sous ! (*Il pose ses sous*).

MENGUY, *les ramassant.*

Merci, père Le Braz. (*A Le Braz qui s'éloigne*). Vous allez voir partir les Islandais ?

LE BRAZ

Je vais faire un tour par en bas, voir mon beau-fils et les neveux.

KADIK

revenant lentement par la lande et regardant de tous côtés, — à mi-voix.

Ils sont partis ?

MENGUY

Y a longtemps !

KADIK, *se frottant les mains.*

Alors, Menguy, donne moi un peu de guin ardente ? (*A Le Braz*). Eh, Le Braz, restez, j'ai pas fini mon rapport, restez, c'est moi qui paie ! (*Menguy rentre chez elle*).

LE BRAZ

Je vas dire adieu aux gars qui embarquent, c'est que, je les reverrai peut-être plus, moi ! (*Il s'en va, s'arrête devant le marchand d'objets religieux puis descend.*)

KADIK, *s'asseyant.*

Moi, je vais croiser ici et je vous attends... en compagnie ! (*Il tire sa pipe, secoue la cendre contre la table.*) Ah ! ah ! La marée se passera de moi aujour d'hui ! (*Il tire sa blague bourre sa pipe.*) Yves peu- aller ramasser des broniks, si ça lui fait plaisir ! (*A Menguy qui apporte le verre et la bouteille*) n'est-ce pas, ma belle, c'est bon pour les nègres de travailler pour les autres.

MENGUY, *versant.*

Bien sûr !

KADIK, *rhythmant sa phrase.*

La traversée est courte, il faut en profiter avant qu'on soit désemparé, (*il la prend par la taille*) et noyer le chagrin pour qu'il ne vous noie pas.

MENGUY *se dégage.*

Taisez-vous donc, un homme marié ! (*Elle s'éloigne.*)

KADIK, *secoue la tête.*

Ah ! nom de diac'h ! si c'était à refaire. (*Il prend une allumette.*) C'est l'autre aussi ! (*Il allume sa pipe.*)

Élisabeth, sûre qu'Yves est descendu sur le port, remonte vivement au village, en passant, elle aperçoit Kadik attablé dans la lande.

SCÈNE IV

KADIK, ÉLISABETH, MENGUY, puis UNE PÊCHEUSE, LA RUELAN, UN MARIN, UNE FEMME DE MARIN, DEUX ENFANTS, UN MOUSSE, UN MATELOT, LE MENDIANT.

ÉLISABETH, *allant à Kadik.*

Je pensais bien que tu viendrais encore boire !

KADIK *se croise les bras, prêt à la braver.*

Oui, je bois, et après?

ÉLISABETH, *furieuse.*

Combien ça fait-il de marées que tu perds?

KADIK, *baissant le ton.*

Les Islandais vont appareiller, j'allais pas les laisser partir sans...

ÉLISABETH.

Tous les jours, tu trouves une nouvelle raison! tu passes tout ton temps à terre, et au lieu de rester à la maison, tu viens boire; au lieu de me donner ton argent, tu aimes mieux l'apporter chez Menguy; et quand tu as tout bu et que tu chavires, quand tu ne sais plus ce que tu dis, alors, tu rentres, tu fais le sabbat, tu cries comme un démon, tu tombes sur les enfants et la femme! (*Plus bas larmoyant.*) L'autre jour, tu m'a repoussé si fort que ma tête est allée battre contre la table; j'en porte encore la marque. (*Elle montre le côté de la tête.*)

KADIK, *doucement.*

Je l'ai pas fait exprès!

ÉLISABETH, *avec un geste de dégoût.*

Tiens, si tu m'avais assassinée, ça aurait mieux valu! J'aurais été débarrassée tout de suite! (*Elle s'asseoit sur la chaise cachant sa tête dans ses deux mains.*) Qu'est ce que j'ai donc fait au bon Dieu, pour vivre avec un homme comme toi?

KADIK, *murmurant.*

Bah! Bah!

ÉLISABETH, *moins nerveuse et pleurarde.*

Autant tu étais brave, autrefois, autant tu es devenu méchant. Tu n'écoutes plus personne, tu t'inquiètes pas plus de ton bateau que de ton ménage; on dirait que le Grand Blanc t'a jeté un sort! (*Une femme de marin et un enfant portant des paquets et marchant vite*

vienent du village. Elisabeth se tait, elle se lève tournant presque le dos à Kadik, et s'éloigne de quelques pas.)

LA PÊCHEUSE, *à Menguy qui est dans l'intérieur du cabaret.*

Mon gars est-il passé, madame Menguy?

MENGUY, *à la cantonade*

Ia! Ia! (*La femme reprend vivement son chemin.*)

LE MENDIANT.

Enn draïg benag mar plije?

KADIK, *après un silence, doucement à sa femme.*

Veux-tu boire une bolée?

ÉLISABETH, *violente.*

J'ai besoin de mes sous pour acheter du pain!

KADIK, *lentement.*

C'était pour te faire plaisir.

ÉLISABETH *revient à lui.*

Si tu voulais me faire plaisir, d'abord, tu m'écouterais, et puis tu te conduirais comme je te dis!... Je ne suis pas une mauvaise femme. Je t'ai jamais conseillé de vilaines choses... je ne suis pas entêtée avec toi! — (*S'attendrissant.*) Alors, pourquoi fais-tu le vaurien et l'ivrogne? C'est donc fini, on ne s'aime plus? (*Elle s'asseoit sur le banc à côté de lui.*)

KADIK, *embarrassé.*

Si... tu es une bonne femme! *Le mendiant se rapproche du marchand et ils causent ensemble.*)

ÉLISABETH.

Mais, tu n'as plus de confiance en moi, tu ne veux pas me dire ce qui t'ennuie et ce qui te rend comme ça! (*le secouant*). Reste pas endormi là! tu me chagrines trop! (*Le prenant par l'épaule.*) Voyons, qu'est-ce que tu as, mon homme?

KADIK, *baissant la tête et tapotant du doigt sur la table.*

Tu sais bien !

ÉLISABETH, *étonnée.*

Non! vrai comme je suis là, quoi donc?

KADIK, *plus bas.*

C'est les autres !

ÉLISABETH.

Quels autres ?

KADIK.

Yves et la Jeanne Marie !

ÉLISABETH.

Quoi qu'ils t'ont fait encore?

KADIK, *moqueur.*

Rien!... ils m'ont rien fait.

ÉLISABETH.

En ce cas, qu'est-ce que tu leur veux?

KADIK, *agacé.*

On ne peut pas les rencontrer sans qu'ils soient amarrés par le bras, ils s'embrassent, après ils se parlent à l'oreille, ils rient en nous regardant. (*S'animant.*) Plus on est dans la peine chez nous, plus ils s'embrassent, plus ils rient !

ÉLISABETH.

Ça leur passera, ils sont jeunes !

KADIK, *imitant Elisabeth.*

Ils sont jeunes, oui, ils sont jeunes ! Que ça soit bien, que ça soit mal, qu'ils mangent votre ration, qu'ils se moquent de nous, ils ont raison ! Tu es là pour parer au grain,... quand Yves a parlé, l'homme peut se taire. (*Il se lève*).

ÉLISABETH, *net.*

Yves est mon frère, après tout.

KADIK, *vivement et la menaçant.*

Tu l'aimes mieux que moi ! (*Menguy est venue sur le pas de sa porte, elle regarde à droite et à gauche,*

elle aperçoit Kadik et sa femme qui se disputent, et rentre chez elle.)

ÉLISABETH, *le faisant rasseoir reste debout.*

J'aime personne mieux que toi! Tu es mon homme, mon seul homme, ce qui me met en colère contre toi. c'est que tu quittes ta maison pour venir boire et ta femme pour courir avec les pêcheuses. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*)

KADIK, *violemment en frappant sur la table.*

Pour ça on t'a menti! Je laisse bien les filles tranquilles à présent! (*Il se penche vers Elisabeth.*) C'est pas pour elles que je sors, c'est à cause des autres que je te dis! (*Saisissant Elisabeth par le bras et s'animant de plus en plus.*) Tu ne sais donc pas qu'ils me poursuivent? Je ne fais pas un pas, je ne lève pas la tête sans les voir, à l'avant, à l'arrière, à tribord, à babord, ils sont toujours là! Si j'ouvre la bouche ils me répondent des sottises, et quand ils répondent pas, leurs yeux, plus allumés que le feu des roches Douves, sont là qui me fixent pour me reprocher la chose!

ÉLISABETH, *haussant les épaules.*

Bah! donc! ce qui est passé est passé, ils n'y pensent plus!

KADIK, *se levant à demi, et se tournant vers sa femme*

Et quand ils parlent bas en faisant le signe de la croix? C'est-il pas une malédiction pour m'excommunier?... femme, ils m'ont jeté un sort! (*Elisabeth maugréant s'éloigne de quelques pas. Kadik plus haut, relevant la tête et tendant le bras.*) Ah! je l'entends bien! quand il me parle, Yves, il grince des dents! pour sa femelle, je suis moins qu'un chien, et leur mousse, (*plus bas*), cet enfant de l'enfer qu'ils appellent comme eux, et dont ils disent que je suis le père.

ÉLISABETH, *se retourne et vivement avec autorité.*

Tais, toi, sacrilège! (*Elle regarde du côté du chemin où l'on entend des pas.*) Tu n'a pas honte!

KADIK, *s'asseyant, à mi-voix, avec entêtement, menaçant du poing dans le vide.*

Leur mousse, ils lui apprennent à me jeter des pierres.

(*Ruelan portant un sac, passe suivi de sa femme et de ses enfants. Elisabeth vient sur le bord de la route.*)

ÉLISABETH, *au marin.*

Bonne chance pour toi, Ruelan!

LE MATELOT.

Merci, mame Kadik!

LE MENDIANT, *qui a repris sa place.*

Enn draïg benag mar plije?

(*La femme s'agenouille devant la croix, le matelot ôte son béret, puis ils s'éloignent.*)

ÉLISABETH, *nerveuse, redescendant en avant de la table en face de Kadik et comme prenant une décision énergique.*

Tu ne veux plus rentrer à la maison, alors?

KADIK.

Pourquoi les as-tu pris à la maison? ils seraient partis au diable lui et la Jeanne-Marie, on n'en aurait plus entendu parler.

ÉLISABETH, *vivement un genou sur le banc.*

Je voulais racheter ton péché, je ne voulais pas qu'on puisse dire que mon homme laissait des enfants crever de faim sur la côte.

KADIK, *haussant les épaules.*

Il n'avait toujours pas besoin de l'épouser! (*Entre ses dents.*) Une fille que tout le monde a chavirée!

ÉLISABETH, *indignée.*

Ça me soulevait donc pas le cœur à moi, de vivre à côté d'elle qui avait été avec toi ?

KADIK, *frappant du poing.*

Ce soir là, nom de diac'h, j'aurais mieux fait de me casser une jambe !

ÉLISABETH, *avec fermeté.*

Seulement, j'ai pensé que ça valait mieux pour tous, je me suis raisonné, comme tu aurais dù te raisonner, au lieu de boire !

KADIK, *comme halluciné lui saisissant le bras.*

Femme, te rappelles-tu le lendemain de Noël, j'ai trouvé mes filets coupés, brûlés comme par du feu ; tu verras que l'année finira mal.

ÉLISABETH, *radoucie.*

C'est encore la boisson qui te tourmente.

KADIK

Tu verras qu'un jour il me donnera un mauvais coup, qu'il me tuera ! (*Il se lève*).

ÉLISABETH, *riant.*

Non !

KADIK, *avec mépris.*

Tu ris, tu me prends aussi pour un novice ; tu verras. (*Il s'éloigne*).

ELISABETH, *conciliante.*

Allons, écoute !

KADIK, *tournant le dos.*

Non ! (*A Menguy qu'il aperçoit.*) Donne-moi du cidre Menguy. (*Menguy va vers la tonne de cidre.*)

ÉLISABETH, *se levant.*

Mais écoute-moi donc ! (*Elle le prend par le bras et veut le ramener devant la table.*)

MENGUY

Deux bolées ?

ÉLISABETH, *faisant signe à Menguy.*

Rien, Menguy, rien ; il a bu assez.

KADIK, *se révoltant.*

Si, j'ai soif!

MENGUY, *retournant chez elle.*

Du moment que la femme dit non, c'est non. Tu me demanderais à genoux et les mains jointes que je ne te donnerais rien.

KADIK, *à Menguy tendis que sa femme le tire par le bras.*

Tu refuses?

MENGUY

La femme a défendu! (*Elle rentre chez elle.*)

KADIK, *furieux.*

Il n'y a pas que toi dans le pays, coquine, j'irai boire ailleurs.

ÉLISABETH, *impatientée.*

François! Voyons, à la fin, m'écouteras-tu?

KADIK, *la repousse et s'éloigne du côté du village.*

Je ne veux plus que tu me parles de tout çà!

ÉLISABETH, *le rejoint.*

Si le frère n'y était plus, tu reviendrais à la maison? Tu resterais avec moi?

KADIK, *ironique.*

On peut pas les mettre dehors, à présent.

ÉLISABETH, *le retenant.*

Enfin, si on trouvait un moyen pour les faire partir, tu ne te soulerais plus? Tu ne manquerais plus la marée? Tu serais mon homme d'autrefois?

KADIK, *hésitant.*

Je t'en veux pas moi!

ÉLISABETH

Tu promets? (*Il fait un signe affirmatif.*) Eh bien, il s'en va, il embarque pour Islande!

KADIK, *stupéfait.*

Lui!... (*Haussant les épaules.*) Non.

ÉLISABETH

Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu !

KADIK, *tournant le dos.*

Les équipages sont complets !

ELISABETH

Brazik est malade, il ne part pas ; j'ai fait inscrire Yves à sa place. (*Un temps*).

KADIK, *passant du doute, à la certitude.*

Alors... Il part... Il part... (*Gai.*) C'est vrai. ?

ÉLISABETH, *vivement.*

Tout à l'heure, il était là, nous te cherchions, je l'ai envoyé parler au capitaine. Et même il faut que je me dépêche de remplir son sac ! (*Elle passe pour s'en aller.*)

KADIK, *à partir de ce moment Kadik joyeux, devient comique et en dehors.*

Pourquoi tu ne le disais pas tout de suite !

ÉLISABETH, *se retournant.*

Je voulais connaître ton idée, savoir si j'avais encore un homme.

KADIK, *l'attirant à lui.*

Oh ma ini goz ! ma ini goz ! (*Il veut l'embrasser.*)

ÉLISABETH, *se dégage.*

Plus tard ! Laisse-moi aller préparer son paquet.

(*Elle sort*).

SCÈNE V

KADIK, puis MENGUY.

KADIK, *se gratte la tête en riant.*

Il ne sera plus là ! (*Il rit*) je le verrai plus !... (*il s'asseoit et simplement*)... C'est une brave femme ! *se tournant vers le cabaret*). Menguy ! mon ange gar-

dien, à boire ? (*Il rit et regardanl la mer.*) Bonne campagne, matelot, que ton bateau coule par les grands fonds de mer et qu'elle te garde la Vieille ! (*Frappanl sur la table*). Menguy ! es-tu sourde ! (*Menguy sort*). Est-ce que tu causes avec l'antéchrist vieille sorcière !... Voyons, à boire !

MENGUY, *tranquillement*

Pour me faire avoir des raisons avec ta femme ? Non par exemple !

KADIK, *de plus en plus allumé*

Marchande de poison, si tu écoutes les femmes, tu ferais mieux d'enclayer ta cambuse tout de suite !.. Les hommes sont pas des mousses amarrés aux jupons des femmes

MENGUY, *levant les bras.*

Ah ! Il y en a bien de vous autres qui ne sont pas plus raisonnables ! (*S'asseyant sur la chaise.*) Tu viens encore de te faire attraper par la tienne ?

KADIK

Moi ! (*Avec un geste du coude.*) Elle oserait pas ?

MENGUY, *curieuse.*

C'est à cause de ton beau frère, hein !

KADIK, *riant.*

Mon beau-frère ?... Nous sommes plus camarades que jamais depuis qu'il embarque.

MENGUY, *surprise.*

Il embarque pour Islande ?

KADIK, *gai*

Oui... Ça t'étonne ? c'est vrai pourtant ! aussi vrai que j'ai la langue qui pèle et que tu vas me donner des bolées !

MENGUY, *avec un signe de tête négatif.*

Puisque ta femme m'a défendu de donner des bolées !

KADIK, *vivement*

Alors apporte-moi du guin ardente, du pétrole, du coaltar, apporte-moi quelque chose ?

MENGUY, *ironique sans bouger*

C'est le chagrain de voir partir Yves qui te donne si soif ?

KADIK, *net.*

Ia ! (*Confidentiel se penchant vers Menguy*). Vois-tu, Menguy, c'est aujourd'hui là dedans. (*Il se frappe sur le cœur*) une fête plus grande que le pardon, plus grande que Noël, que Pâques ; plus grande que les clochers de Paimpol, de Tréguier et de Saint-Brieuc pourraient en carillonner !

MENGUY, *se redressant*

Tu veux du guin ardente à trois sous donc ?

KADIK, *emballé.*

A trois à quatre, à ce que tu voudras, (*elle va vers sa maison, Kadik grave*). Eh mais, te trompes pas de bouteille !

MENGUY

N'aie pas peur. (*elle rentre*)

KADIK, *joyeux frappant sur la table.*

Ah ! oui ! Doué dé nom dé Doué. oui ! c'en est une de fête ! (*On entend chanter au lointain ,du côté du village, des marins qui partent ; Kadik peu à peu chante avec eux.*)

LES VOIX

La mer t'attend, la brise est bonne.
Allons marin embarque toi !

KADIK, *lance à pleine voix : « embarque toi » et complète sa pensée par de la mimique; le chœur continue seul.*

Adieu Marie et Maryvonne,
Ma bien-aimée embrasse-moi.

KADIK, *riant.*

On sera-t-il heureux avec la femme ? (*Il rit, puis réfléchissant il fait la grimace*) Jeanne-Marie !... Elle aura son paquet aussi ?... La femme !... (*Il indique par un signe qu'Élisbeth saura s'en débarrasser).*

Menguy est sortie de chez elle et s'est arrêtée au milieu du chemin regardant du côté du village les marins qui arrivent et dont on entend les rires.

KADIK, *criant à Menguy.*

Arrives-tu, Menguy ! Je t'enverrais pas chercher le curé à toi, tu me laisserais partir pour l'enfer sans confession ! (*à Menguy qui vient à la table*). Ils chantent parce qu'ils sont contents !

MENGUY, *emplissant le verre.*

Eh bien ! ils seront pas les premiers à embarquer ceux-là !

KADIK, *indigné.*

Tout ça que tu verses pour pour trois sous ?

MENGUY

Voudrais-tu pas la bouteille entière ? Est-ce que tu crois que je la vole ? C'est pas de l'eau-de-vie de contrebande j'ai payé les droits et j'en paie encore.

KADIK

Regarde ! (*Il met sa langue dans le verre.*) Y a pas seulement de quoi doubler la pointe de ma langue.

MENGUY, *lui tournant le dos et emportant la bouteille.*

Va-t-en voir en ville, à Paimpol et à Saint-Brieuc, ce qu'on t'en donnera pour tes trois sous !

KADIK, *tendant son verre.*

En ce cas doublons les amarres.

MENGUY, *remplit le verre.*

Tiens, es-tu content ! (*entrent des marins et des pêcheuses achevant leur refrain*).

SCÈNE VI

KADIK, MENGUY, MARYVONNE, ANGÈLE, ANNE, GONIDEC, KERJOLIS, UNE FEMME DE MARIN, ENFANTS.

Gonidec marche devant avec Maryvonne, derrière vient Kerjolis entouré d'Angèle, d'Anne et d'une femme.

GONIDEC, *se retourne, à Angèle en montrant Maryvonne.*

Tu me diras avec qui elle aura dansé au pardon ?

MARYVONNE, *à Kerjolis.*

Et toi, tu me diras ce qu'il aura fait à terre là-bas. (*Kerjolis et Gonidec rient*).

KERJOLIS

Ah Ah ! Les filles d'Islande sont encore plus sauvages que celles d'ici !

GONIDEC

Sûr. (*Il embrasse Maryvonne qui se défend faiblement.*)

MENGUY, *campée devant eux.*

Si vous continuez de ce train vous arriverez bien après demain matin? vous autres.

GONIDEC

Laissez-donc! ils ne veulent pas larguer les amarres sans nous.

MENGUY, *riant.*

Est-ce que vous emmenez la Maryvonne et l'Angèle cette fois-ci?

MARYVONNE

Pourquoi non ! (*Montrant ses bras.*) On serait pas assez forte donc, pour faire la manœuvre (*ils rient.*)

KADIK, *se tordant.*

Ah ! c'est ça, nom de diac'h, embarquez les femmes. Embarquez-les toutes ! (*Il se lève.*)

MENGUY, *allant chercher des verres.*

Je vais toujours vous payer la goutte, mes gars !

KADIK, *les mains dans les poches.*

Sur quel bateau que tu es Gonidec ?

GONIDEC

Sur la goëlette à Le Hégarat : la REINE DES ANGES. Une bonne goëlette !

KERJOLIS, *quitte le bras d'Angèle et s'avance.*

Et que nous arriverons les premiers à Islande ; et que nous reviendrons en courriers, avec chargement complet !

KADIK, *secouant la tête d'un air entendu.*

Oh ! Je connais bien la REINE DES ANGES, y a mon beau-frère qui est embarqué dessus.

GONIDEC, *surpris.*

Yves Le Mell?.. mais non !

KADIK

Je te dis que si... voyons, je sais bien, il remplace Brazik.

KERJOLIS

Il m'avait raconté pourtant qu'il quitterait plus le pays.

KADIK, *embarrassé.*

Je lui disais aussi de rester avec moi, on est parent ; bah ! quand il a une idée dans la tête c'est pas sous le talon !

MENGUY, *versant la goutte.*

Ça vous donnera de la gaîté pour partir... (*Aux femmes qui essuyent leurs yeux.*) Et vous, faites-donc pas comme ça les Marie-Madeleine, on en revient d'Islande. (*Kadik secoue la tête.*)

GONIDEC, *rendant son verre,*

Merci Menguy ! (*il reprend son sac*) au revoir Kadik ! (*Il lui tend la main.*)

KADIK, *le suivant.*

Je descends avec vous. Je vais à bord dire adieu au frère! S'il allait boire un coup dans la grande tasse! (*Tous s'arrêtent près du marchand d'objets en descendant vers le port.*)

MENGUY

Bonne pêche, les enfants, et rapportez-nous beaucoup d'argent. (*Elle les regarde partir.*)

LE MENDIANT

Enn draïg benag mar plije! (*Ils saluent la croix et disparaissent.*)

SCÈNE VII

MENGUY, JEANNE-MARIE, *puis* ÉLISABETH.

JEANNE-MARIE, *entrant toute essoufflée à Menguy qui se retourne brusquement.*

C'est mon homme qui s'en va là?

MENGUY

Non, c'est Kadik; il descend avec Gonidec et Kerjolis.

JEANNE-MARIE, *alarmée.*

Kadik! ça m'est égal : c'est Yves que je veux!

MENGUY

Qu'est-ce qui vous arrive donc?

JEANNE-MARIE, *effrayée.*

Élisabeth est comme une possédée!... Elle a ramassé tous les effets de mon homme. Elle les a serrés dans un sac (*montrant le chemin*). La voilà qui les apporte. Elle dit qu'il embarque?

MENGUY

J'ai bien entendu dire aussi comme ça qu'il embarquait sur la REINE DES ANGES.

JEANNE-MARIE, *très agitée.*

C'est pas vrai ! C'est des mensonges. Je ne veux pas qu'il parte ! je ne veux pas ! (*Elle fait quelques pas pour descendre, puis se ravisant*). Vous l'avez vu descendre sur le port ?

MENGUY

Il y a déjà un moment. (*Indiquant le chemin de la lande*). Il est peut-être remonté par la route de Loguivy ! passsez par la lande, vous verrez tout de suite.

ÉLISABETH *entre portant sous son bras un sac qu'elle jette sur le banc. Elle arrête de la voix Jeanne-Marie qui traverse la lande.*

Eh ! Jeanne-Marie ! Si tu le trouves, dis-lui que son sac est là qu'il vienne le chercher.

JEANNE-MARIE, *avec ironie, reprenant sa course.*

Oui !

ÉLISABETH

Je ne vais pas me crever pour le lui porter à bord. (*Elle s'assied — à Menguy*) A terre, ils sont plus empruntés que des poissons au plein ! Quand ils sont pour embarquer, il faut tout leur faire ! Ceux qui ne perdent pas la boussole vont boire jusqu'à ce qu'ils soient saouls !... Enfin, voilà toujours son sac !

MENGUY

Quand on s'y attend pas aussi ! il pensait pas partir Yves ?

ÉLISABETH

Pourquoi se décide t-il à la dernière minute ? Si je l'avais pas pris par le bras, il serait encore là ! (*Montrant la lande par où est partie Jeanne-Marie.*) C'est sa femme... cette espèce de... Dieu merci, ça va avoir une fin... il s'en fait temps !

MENGUY, *s'approchant.*

Voyez-vous, madame Kadik, quand un ménage com-

mence par l'inconduite, ça ne finit jamais bien. Yves aurait jamais dû se marier avec elle ! Bien sûr s'il avait été le père du mousse !... (*très grave*) mais avoir dans sa maison un enfant qui est le fils d'un... est-ce que je sais, d'un criminel, peut-être un fils de prêtre !... comment voulez-vous que ça porte bonheur !

ÉLISABETH, *levant les bras.*

On a toujours tort de croire les histoires des filles ! (*Elle se lève impatientée va vers la croix et regarde.*) Il ne vient pas !

MENGUY, *la suivant avec curiosité.*

Avait-on pas dit dans le temps qu'il était à Kadik, le mousse ?

ÉLISABETH, *se retournant.*

A Kadik, il n'aurait plus manqué que ça ?

MENGUY, *bonne femme.*

C'est bien ce que je disais... si ça avait été, jamais vous ne l'auriez prise chez vous. (*Elle revient sur le pas de sa porte.*)

ÉLISABETH, *regardant du côté du port.*

Voilà toujours mon homme !

KADIK *entre, il marche d'un pas pressé, l'air ahuri.*

SCÈNE VIII

ÉLISABETH, KADIK, MENGUY

KADIK, *inquiet.*

Comment que ça se fait ?... ou a-t-il passé ?... Il n'est pas là ?

ÉLISABETH

Je l'attends, voilà son sac !

KADIK, *de plus en plus inquiet.*

Le capitaine de la REINE DES ANGES ne sait rien ! il ne l'a pas vu ?

ÉLISABETH, *le rassurant.*

Il aura passé avant à la Marine pour son inscription. (*Elle s'assied.*)

KADIK, *descendant près d'elle.*

Enfin, tu es sûre qu'il embarque?

ÉLISABETH, *hochant la tête.*

Oui donc! Oui donc! (*Avec assurance.*) Je lui ai parlé.

KADIK *lui frappe sur l'épaule et la regarde en riant.*

Tu es une bonne femme! (*Il redevient joyeux et comique avec une ivresse plus marquée, s'assied à côté d'elle à cheval sur le banc.*) Menguy! (*Il s'arrête regardant sa femme.*) Donne deux bolées! (*Il s'essuie le front, — riant à Élisabeth.*) Pas, qu'on a soif?

ÉLISABETH, *souriant.*

Si tu veux! (*Pendant que Menguy remplit les bols, il se penche vers sa femme.*)

KADIK, *joyeux, demi-ivresse.*

Tu vas voir si ça va filer vent arrière à présent! (*Maussade*). J'avais pas de goût à naviguer avec l'autre! (*Solennel*) Primo, d'abord, je ne bois plus, rien que pour le pardon... et le jour de la fête, et que les cinq cents diables me brûlent si je manque une marée! A la maison, on sera comme autrefois... *(Il rit puis s'arrête)*. Et la Jeanne-Marie?

ÉLISABETH

Elle est pas de la famille, elle s'en ira!

KADIK, *adoptant cette idée.*

Y a de la place sur la grève pour elle et pour son mousse! (*Il se lève pour prendre les bols que Menguy a posé sur la table*). Femme a ta santé! (*Il boit debout, Élisabeth reste assise.*) (*Menguy rentre chez elle*). Tu me chercheras plus de raisons maintenant?

ÉLISABETH, *qui boit.*

Mais non !

KADIK, *se rapproche.*

On oubliera tout ce qui s'est dit ?... (*Elle fait un signe affirmatif, mais ça ne suffit pas pour Kadik*.) Tu oublieras tout?

ÉLISABETH, *l'écartant.*

Oui, assieds-toi !

KADIK, *riant et chancelant.*

Non, écoute ! (*Il lui parle à l'oreille, elle rit et le repousse, il se relève en gesticulant.*)

Ça fera des p'tits mariniers
Tra la la, la la la, la la !

Elisabeth se lève en sursaut, passant subitement de la joie à la colère, elle vient de voir entrer par la lande Yves suivi de Jeanne Marie.

SCÈNE IX

KADIK, ÉLISABETH, YVES, MENGUY, JEANNE MARIE. (*Pendant cette scène le soleil chasse peu à peu la brume.*)

ÉLISABETH, *repoussant Kadik à Yves.*

Qu'attends-tu pour prendre ton sac? (*Elle le lui montre.*) Hardi, vite, dépêche-toi donc, la mer est au jusan, ils vont sortir !

YVES *s'asseyant sur le banc en face d'Elisabeth, tandis que Jeanne Marie debout, à côté de lui, pose la main sur l'épaule de son homme.*

J'embarque pas !

ÉLISABETH *ne pouvant croire.*

Tu n'embarques pas !

YVES

Non !

KADIK *à Elisabeth, riant comme un homme content, malgré tout, de voir arriver ce qu'il avait prévu.*

Je te l'avais dit ! (*Il s'asseoit sur la chaise, à l'extrémité de la table, tournant le dos à Yves, et jusqu'à la fin progresse dans une demi-ivresse gaie, ironique, tendre et bon enfant*).

ÉLISABETH *furieuse.*

Et pourquoi tu n'embarques pas?

YVES *embarrassé.*

J'ai réfléchi... et puis nous avons pensé avec Jeanne Marie. (*A chaque réponse d'Yves, Kadik approuve en riant.*)

ÉLISABETH

Si tu écoutes celle-ci, à présent! (*Jeanne Marie fait un mouvement et veut répondre*).

YVES *l'arrêtant de la main, à Elisabeth.*

Non. Ça vaut mieux que je ne parte pas!

ÉLISABETH *se contenant à peine.*

(*Kadik sur sa chaise, à part, imite les gestes d'Elisabeth et la raille en ricanant.*)

Alors, c'est comme ça... tu dis oui. et au dernier moment, c'est non ! (*Les montrant.*) On leur trouve un moyen de gagner de l'argent, une occasion de la providence! on se démène, on court, on va parler pour eux au bon Dieu et à ses saints, l'affaire est convenue, je lui prépare son sac, et quand il s'agit d'embarquer, plus personne !... Il ne veut plus Et quand on lui demande pourquoi il ne veut plus? il ne sait pas... il dit que c'est sa femme! oh! non, non, non! un homme! un marin! Mais moi qui ne suis qu'une femme, j'aurais plus de volonté... Je ne voudrais pas qu'il soit dit... (*On entend une cloche de bord qui tinte.*) Tiens! entends-tu la

cloche?... Tu n'as donc plus de sang dans les veines... tu n'es donc plus un marin! (*Menguy sort de chez elle et va vers la croix! le marchand d'objets passe la bretelle de son étalage et descend, le mendiant le suit.*)

YVES *vexé, se lève.*

Marin, si, je le suis, et c'est jamais de naviguer qui me fera peur.

ÉLISABETH *méprisante, montrant Jeanne Marie.*

C'est parce qu'elle a la larme à l'œil?

YVES

C'est pour elle et pour toi!

ÉLISABETH *ironique.*

Ah! oui!

YVES *fortement montrant Kadik qui rit.*

Je veux pas vous laisser seules avec lui.

KADIK *demi-ivresse avec fierté.*

On en vaut bien... un autre.

YVES *s'avance menaçant.*

Tu en vaux un autre! Sale lascar! On n'entend don pas ce que tu racontes dans Kerbhian! avec ton air de Saint-Jean! tu es plus sournois qu'une roche de fond!

JEANNE MARIE *cherchant à le retenir.*

Yves, mon homme!

YVES *violent.*

Tu en vaux un autre! C'est pour cela que je suis obligé de prendre un matelot à bord quand tu ne tiens pas sur tes jambes! Ivrogne! Et... qu'est-ce qui a manqué la marée ce matin, est-ce toi ou moi?

ÉLISABETH *qui est remontée entre Yves et Kadik.*

Yves, voyons, voyons!

KADIK, *bonhomme.*

C'était le départ des Islandais... je pouvais pas les laisser embarquer!...

YVES *s'éloigne et descend.*

Ils auraient bien bu sans toi, tu n'avais pas besoin de venir encore te saouler. (*La cloche tinte pour la deuxième fois.*)

KADIK *riant.*

Si je me suis saoulé, c'est pas toujours avec ton argent! (*Élisabeth empêche Kadik de parler.*)

ÉLISABETH *à Yves.*

Alors, c'est décidé, tu ne veux pas embarquer.

YVES

Non! (*Il fait asseoir Jeanne-Marie à côté de lui sur le banc en avant de la table.*)

ÉLISABETH

Tu préfères nous laisser tous dans la misère, plutôt que de faire une campagne qui nous aurait rapporté gros à tous?

YVES, *montrant Kadik.*

Et embarque-le, lui, puisque tu tiens tant à ce qu'on y aille, ce sera un débarras pour le pays.

ÉLISABETH, *indignée repousse du pied le sac d'Yves qui se délie.*

Donnez-vous donc du mal pour les gens, voilà comment vous en êtes récompensés. (*Elle s'éloigne vers la croix.*) Ah! Seigneur Jésus, on est trop bête d'être bon!

JEANNE-MARIE *à mi-voix à Yves.*

Tu as bien fait, va! (*Élisabeth a rejoint Menguy et cause vivement avec elle*).

YVES *à Jeanne-Marie.*

J'aurais mieux aimé sauter par-dessus bord que d'aller à Islande! Ils t'auraient fait périr de misère, eux!

JEANNE-MARIE, *tendre.*

Mon homme! mon bon homme! je t'aime bien! (*Elle lui prend la tête et l'embrasse*)

KADIK *qui les regarde lève les bras et sourit.*

Allez !... Embrassez-vous ! parlez-vous dans l'oreille : vous êtes jeunes !

YVES *à Jeanne-Marie.*

La sœur n'est pas mauvaise femme, mais lui faire entendre raison, autant parler à la mer. (*Il montre la mer.*) Elle a les mêmes volontés et elle est entêtée pire qu'elle !... Tu ne vas plus pleurer à présent... Tu es rassurée ?

JEANNE-MARIE, *soupirant.*

Que serais-je devenue, si tu n'avais pas été là ?

YVES, *l'embrassant.*

Ma Jeanne-Marie !

KADIK, *qui les observe en ricanant.*

Encore une bordée, ça ne coûte rien ! (*se parlant ironiquement.*) Ah ! Kadik, tu te croyais délivré, tu pensais que ton purgatoire était fini, regarde ! nous sommes encore là pour te tourmenter jusqu'à ce que tu ailles en enfer expier tes fautes ! (*plus haut, sans rire.*) Ah ! Les enfants de requins !

YVES *à* KADIK, *violemment.*

Qu'as-tu encore à dire, toi ? Tu n'es pas content que j'embrasse ma femme ? (*faisant un pas sur lui*) si la boisson te fait dire des bêtises, tâche de retenir ta langae ! (*Jeanne-Marie le retient.*)

KADIK, *bonhomme.*

La boisson ! n'en dis pas de mal, ça chasse la mauvaise humeur, comme le soleil nettoye la brume !... et puis la boisson !... la boisson !... chacun a ses péchés, tu as bien les tiens !

YVES, *radouci.*

Tu en as trop, toi !... Je ne comprends pas que tu ne cherches pas à te conduire bien après tout ce que tu as fait déjà ?

KADIK, *secouant la tête en riant.*

Ia!... Ia!... Encore l'histoire des autrefois .. le mousse... la fille... ta sacrée!...

YVES, *violent et l'arrêtant.*

Tais-toi, hein! (*La cloche tinte pour la troisième fois. Elisabeth revient en courant.*)

ELISABETH, *vivement.*

Yves! ils partent.

YVES

Eh bien! bon voyage pour eux!

ELISABETH

Tu n'y penses pas?... Que dira-t-on dans Kerbhian qu'on ne sait, ni ce que l'on fait, ni ce que l'on veut! qu'on ne peut pas s'entendre chez nous! Et M. le Hégarat? il dira qu'on s'est moqué de lui! Si jamais on a vu unentêté pareil! (*Yves s'est assis et secoue la tête sans répondre, Jeanne-Marie reste debout.*)

KADIK, *conciliant à Elisabeth, gaîté lourde d'ivresse.*

Puisque ça lui plait plus de partir, le taquine donc pas... te fâche pas!... j'aime pas qu'on se fâche! ça sert à rien de se fâcher! on vivra comme on pourra. (*Personne ne l'écoute.*) On mangera des coquilles de moules et des broniks!

ELISABETH, *menaçant Jeanne-Marie.*

Oh! toi! tu mériterais bien que le bon Dieu te punisse!

JEANNE-MARIE *hausse les épaules sans répondre, à Yves.*

Tu viens, Yves?

MENGUY, *appelant.*

Mame Kadik! mame Kadik! La REINE DES ANGES largue ses amarres!

ELISABETH, *regardant Yves.*

Et il reste lui! (*Yves se lève, il vient en avant de la table pour replier les effets sortis du sac et le re-*

faire avec soin. Jeanne-Marie passe derrière Élisabeth pour aller voir sortir les bateaux, elle l'arrête.) Tu l'empêches d'embarquer?... d'écouter les conseils qu'on lui donne dans votre intérêt! Tu travailles bien !... N'aurais-tu pas mieux fait de lui dire d'obéir que de l'exciter contre nous?

(*On entend des pas et des voix sur le chemin.*)

JEANNE-MARIE, *exaspérée.*

C'est toi qui t'es montée contre lui, je sais pas pourquoi.

(*Elle fait quelques pas.*)

ÉLISABETH

Moi?

MARYVONNE *arrive en courant près de la croix et fait signe à celles qui sont sur le chemin.* Par ici! Par ici!

ÉLISABETH

Dis donc que vous ne voulez en faire qu'à votre tête, toi et ton entêté.

JEANNE-MARIE

C'est ton frère, après tout, et il vaut bien celui-ci!

(*Elle montre Kadik et s'éloigne.*)

ÉLISABETH, *avec autorité.*

Mon frère, oui; mais François est mon homme!

(*Bruit de voix. Les pêcheuses, les femmes de marins, les enfants, arrivent les uns après les autres et se groupent lentement autour de la croix. Kadik, après un hochement de tête, prend la bolée placée à côté de lui et la vide lentement.*)

SCÈNE X

KADIK, YVES, ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, MENGUY, MARYVONNE, ANGÈLE, ANNE, LA RUELAN, PREMIÈRE FEMME DE MARIN, DEUXIÈME FEMME DE MARIN, TROISIÈME FEMME DE MARIN, MOUSSES, ENFANTS.

(Quelques-unes s'essuient les yeux.)

MARYVONNE, *déjà installée sur un rocher.*

On va bien les voir passer!

MENGUY, *interrogeant.*

Ils vont doubler la jetée là au pied de la côte, donc?

MARYVONNE

Et oui, pour ne pas se faire drosser par le courant.

ANGÈLE *arrive en courant.*

Sont-ils là?

PLUSIEURS VOIX

Non, non! pas encore! *(Les bruits de voix continuent. Élisabeth et Jeanne-Marie s'approchent du groupe. Yves, sur le devant de la scène, achève de serrer son sac; Kadik le regarde en souriant.)*

YVES *à Kadik, en le menaçant de la main.*

Quant à toi, tu t'es arrêté à temps, là, tout de suite!... Si je te prends jamais à mal parler de Jeanne-Marie... je te coule à fond!

KADIK, *étonné.*

Qu'est-ce que j'ai dit?... J'ai rien dit!...

(Mouvement dans le groupe des femmes qui regardent dans le port, à leur gauche, au pied de la falaise.)

YVES

Mauvais diable! Te rappelles-tu, hein, c'est dans la lande que je t'ai serré, et sans la sœur!... Je t'ai laissé filer la première fois..., je te manquerai pas la seconde

KADIK, *bon homme.*

Puisqu'on avait dit qu'on en parlerait plus!

MARYVONNE

Les voilà! Les voilà! (*Les femmes regardent toutes du côté du port.*)

YVES, *achevant de ficeler son sac.*

Il faut bien en reparler, puisque tu oublies!

ANNE

C'est la MOUETTE qui est la première!

PLUSIEURS VOIX

Non! — c'est la MARIE-CAROLINE! — c'est la KERBHIANNAISE! — Ya! Ya! — Non!

MARYVONNE

Je vous dis que c'est la REINE DES ANGES. Je reconnais bien la flamme à le Hégarat!

ÉLISABETH, *se tournant vers Yves.*

La première à partir, la première à rentrer!

PLUSIEURS VOIX

Ah! Ah! — Au revoir! — Bonne campagne!

(*Deux ou trois agitent leurs mouchoirs. Yves a posé son sac sur le banc, il remonte pour voir partir les bateaux. Kadik se lève, chancelant, et va à lui.*

KADIK, *très conciliant.*

Voyons!... je suis un bon garçon... sois bon garçon... puisqu'on doit vivre ensemble... c'est-il pas mieux d'être d'accord?

(*Les bateaux approchent du bas de la côte.*)

MARYVONNE *et plusieurs voix.*

Adieu! Gonidec! — Au revoir! — Adieu!

(*Les autres poussent aussi des exclamations d'adieu.*)

KADIK, *attendri, à Yves.*

Je suis ton frère!

YVES

Mon frère ! toi !... Jamais ! (*Il remonte.*)

On aperçoit, entre les rochers, la pointe des mâts avec leurs flammes et leurs cordages.)

Voix des marins à bord :

Ave Maris Stella
Dei Mater Alma !

Les voix des femmes s'unissent au chœur. Elles tombent à genoux, sauf Élisabeth. Yves s'arrête et ôte son béret, Kadik son chapeau ; tous deux restent immobiles, en place, tête baissée, tandis que le chœur continue le chant :

Atque semper virgo) *bis*
Felix cœli porta)

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au 1er acte. La lande a repris son aspect sauvage et mélancolique. On est en été, il fait encore jour, mais le ciel est chargé de gros nuages qui courent dans le ciel poussés par un vent violent. La mer est agitée, on voit au loin la houle, et l'on entend les vagues frapper les rochers avec fracas, des mouettes et des couris passent en criant. Des femmes sont occupées à laver du linge dans le douet, des enfants jouent près de la croix, la boutique de Menguy, sans étalage, et mi-close.

Maryvonne assise sur un rocher au milieu, cause avec les laveuses. Le douet comporte cinq places visibles : deux en avant, deux en arrière, une de côté ; Angèle agenouillée sur un tortillon de paille occupe la première en avant, la seconde est libre, Jeanne-Marie agenouillée également et savonnant avec ardeur, occupe la seconde en arrière, la première appartenant à une femme de marin qui, debout, rassemble du linge qu'elle a mis à sécher, Elisabeth dont la place est de côté, debout, mais penchée, choisit des hardes et plie sommairement celles qui sont déjà lavées. La Ruelan assise sur le banc de Menguy tricote.

SCÈNE I

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, MARYVONNE, ANGÈLE, LA RUELAN, UNE FEMME DE MARIN, ENFANTS, puis ANNE.

(*Bruit de battoirs*).

ANGÈLE, *se redresse, s'asseoit sur les talons et regarde en riant Maryvonne qui a l'air chagrin.*
Et alors, tu as cru ça! tu t'es laissé faire ?

MARYVONNE,

Il m'a promis qu'il m'épouserait! (*Toutes rient assez fort à l'exception de Jeanne-Marie.*)

ANGÈLE

Compte là-dessus, ma fille !

LA RUELAN, *sans cesser de tricoter.*

Les hommes, est-ce qu'ils disent pas toujours la même chose.

MARYVONNE, *vexée se levant et s'avançant vers la Ruelan.*

Puisqu'il me l'a juré! « A mon retour d'Islande qu'il m'a dit, là, devant la croix, nous nous marierons » il s'en dédira pas p't-être ?

ELISABETH, *remonte dans le fond et prenant un drap d'enfant.*

Et s'il a juré de même à d'autres ! (*Elle fait signe à la Ruelan de venir l'aider.*)

LA RUELAN, *allant vers Élisabeth. à Maryvonne étonnée.*

Ça leur coûte rien à eux de promettre quand ils ont envie, après, ils se soucient pas mal de vous laisser dans la peine !

MARYVONNE, *s'éloignant du côté du douet.*

Oh! pas Gonidec ! Il a plus de cœur que ceux-là dont vous parlez, je le connais !

ANGÈLE, *haut tout en lavant.*

Il est comme les autres, il n'est pas fait autrement.

MARYVONNE, *à Angèle.*

Les autres c'est pour s'amuser, lui, il est amoureux ! (*éclat de rire général*).

ÉLISABETH, *à La Ruelan pendant le rire, reprenant l'extrémité du drap.*

Merci !

MARYVONNE

Oui, il est amoureux, j'en suis sûre !

ELISABETH, *achevant de plier le drap seule et redescendant vers le douet.*

Amoureux! (*Elle hausse les épaules avec amertume.*) Les marins le sont tous, du cabaret d'abord et puis de la Grande là-bas ; il n'y a encore que celle-là pour les tenir ! Quand ils ne sont pas embarqués ils sont au cabaret, pour le reste...

(*Elle lève les bras au ciel.*)

LA RUELAN, *retournant vers le banc.*

Oui donc ! (*A Maryvonne.*) On est trop simple quand on est jeune, de croire à toutes leurs menteries !

ELISABETH, *se remettant à sa place.*

Dites que ce sont celles qui le veulent bien qui sont simples, elles n'ont qu'à rester sages.

(*La femme de marin a fini de rassembler son linge, elle en fait un paquet.*)

MARYVONNE, *à Elisabeth et à la Ruelan.*

Vous parlez comme le curé, vous, maintenant que vous êtes mariées et que vous avez passé l'âge ; qu'on le veuille bien ou qu'on le veuille pas, comme si on pouvait résister quand ça vous tient !

ANGÈLE, *sans se déranger achevant de passer un chiffon à l'eau.*

Quand ça vous tient? on descend sur la grève et l'on va se mettre dans l'eau ! (*Rires.*)

MARYVONNE, *à Angèle furieuse.*

Je ne te demande pas à toi ce que tu as fait avec ton Kerjolis, si vous êtes allés sur la grève où ailleurs ! Tu n'est pas construite autrement que les autres, toi non plus ! Comme s'il y avait du mal à ça ! Je suis pas la seule à qui ça arrive (*montrant Elisabeth, puis Jeanne-Marie*), regarde la Kadik? Tiens, regarde la Jeanne-Marie Lemell ? Elle! c'était bien pis, puisque son homme l'avait laissée avec un mousse et qu'on le

croyait perdu en mer! Pour changer il est revenu, ils se sont mariés et tout s'est arrangé (*à Jeanne-Marie*) c'est-il pas la vérité ?

JEANNE-MARIE, *vivement sans quitter son ouvrage.*
Non! Tu es une menteuse, c'est pas vrai!

MARYVONNE, *se croisant les bras.*
Comment! Tu n'avais pas un enfant avant de te marier? Il n'y a pas si longtemps que tout le pays te montrait du doigt.

(*La femme de marin s'en va vers la route avec son baquet et son battoir.*)

ANGÈLE, *vivement à la femme et rabattant son jupon.*
Attendez, j'ai fini aussi, je m'en vais!

(*Elle se lève et serre son paquet. La femme de marin s'arrête et cause avec Anne qui remonte du port tenant à la main un panier et une pique.*)

MARYVONNE, *avec insistance, s'avançant vers Jeanne-Marie.*
Quel âge donc qu'il a ton mousse? Et combien y a-t-il de temps que tu es avec Lemell?

JEANNE-MARIE, *vivement.*
Je te dis que c'est pas vrai, que tu mens; Yves ne m'avait pas eu avant notre mariage! Il est trop bon chrétien, lui, pour profiter d'une fille qui perd la tête! voilà ce que je te dis, entends-tu?

MARYVONNE, *avec surprise.*
C'est un autre encore! (*Elle rit. Angèle a rejoint la femme de marin et Anne, elles écoutent toutes les trois groupées la fin de la discussion.*)

ELISABETH, *se retournant brusquement son battoir à la main.*
Est-ce que ça te regarde par hasard ces affaires là, coureuse de matelots?... C'est toujours celles qui ont le plus de péchés, qui veulent confesser les autres! Va-

t'en vendre tes ormeaux et tes broniks, ça vaudra mieux que de t'user la langue à dire des bêtises!

MARYVONNE, *riant et secouant la tête.*

Ah bien! c'est lui Lemell qui devait être amoureux pour tout de bon! te prendre après cet affront! T'as de la chance que l'autre se soit pas fâché, oui!... Il n'est pas de Kerbhian?

ÉLISABETH, *furieuse.*

Si quelqu'un te le demande, tu répondras que tu n'y étais pas, guenillle à soutiers!

MARYVONNE, *secouant la tête et riant.*

Ah! guenille... guenille...

ANGÈLE, *bas à Maryvonne, l'entraînant vers la route.*

Ecoute, Maryvonne, je vais te dire qui que c'est, moi!

(*Maryvonne, Anne et lafemme de marin entourent Angèle qui parle bas. On rit, on discute à voix basse dans le groupe.*)

ELISABETH, *à Jeanne-Marie en se contenant.*

Tu es contente? C'est fameux ce que tu as fait là!... Tu avais besoin de leur raconter à ces langues de pies!... tu ne peux donc pas garder tes péchés pour toi! Il n'y a pas déjà tant de quoi se vanter.

JEANNE-MARIE, *se redressant sur les genoux.*

Elles peuvent bavarder sur mon compte, dire ce qu'elles voudront de moi, je ne m'en tourmente pas! Seulement je ne veux pas qu'elles accusent jamais mon homme d'une chose qui n'est pas; ça non!

ELISABETH, *amère.*

Tu aimes mieux qu'elles parlent mal du mien, oui!

JEANNE-MARIE, *surprise.*

Comment?

ELISABETH, *regardant le groupe où l'on parle bas.*

C'est bon, c'est bon! assez causé. (*Appeiant Anne*).

Dis-moi, Anne, le bateau à Kadik est-il rentré?

Le groupe se dissout, Angèle et la femme de marin rentrent au village.

ANNE, *à Élisabeth se retournant et avançant d'un pas.*

Le bateau à Kadik... je ne me souviens pas de l'avoir vu... Oh! s'il n'est pas rentré, il n'est pas loin! Les hommes disent qu'il n'y a rien à faire dehors avec le suroi qui est monté.

ELISABETH, *avec autorité, se remettant vivement à l'ouvrage.*

On n'a qu'à se dépêcher!

(*Elisabeth et Jeanne-Marie se pressent, les battoirs marchent fort.*)

MARYVONNE, *à Anne voyant sa pique.*

Tu as trouvé du poisson dans le palus? Qu'est-ce que tu rapportes de bon?

(*Elle regarde dans le panier.*)

ANNE, *faisant la moue.*

Des coquilles, de la chevrette, la mer est trop forte, le flot a tout emporté.

LA RUELAN *s'est levée pour écouter ce qui se disait dans le groupe, elle s'éloigne dans la direction du port et appelle les enfants qui jouaient près de la croix.*

Allons! arrivez-vous?

MARYVONNE, *qui regarde le panier d'Anne, se tourne vers la Ruelan.*

Attendez-moi, madame Ruelan. (*Elle repousse le panier et s'éloigne avec La Ruelan et les enfants*)

ANNE, *à Élisabeth.*

Vous ne voulez pas de la chevrette mame Kadik?

ÉLISABETH, *rudement.*

Non, pas aujourd'hui.

ANNE, *poussant la porte de Menguy.*

Voulez-vous de la chevrette, Menguy, de la chevrette ! (*Elle entre.*)

SCÈNE II

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, UN MOUSSE, puis MENGUY ET ANNE

JEANNE-MARIE *se lève et cherche s'il lui reste quelque chose à laver.*

On a beau se presser, on est toujours les dernières. Les hommes seront à la maison que nous n'aurons pas achevé de tout laver !

ÉLISABETH, *montrant un paquet de linge.*

Il me reste encore les hardes des mousses ! on n'en finit jamais avec ceux-là !

JEANNE-MARIE, *tenant à la main un tablier d'enfant.*

Plus qu'un sarrau à passer à l'eau et je vais t'aider tout de suite !

ÉLISABETH, *de mauvaise humeur.*

J'ai pas besoin d'aller chercher les autres pour faire mon ouvrage, non !

JEANNE-MARIE, *qui passe le sarrau à l'eau.*

Voilà que tu te fâches encore ! Je te dis ça parce qu'on est parent et qu'il n'y a pas de déshonneur à se donner entre soi un coup de main.

ÉLISABETH, *vivement.*

Dis donc un coup de dent !... vous vous en chargez, Yves et toi de l'aider, votre prochain !... Les parents surtout, parlons-en, des parents !... Ils peuvent crever de faim, c'est pas vous qui vous dérangerez de ça pour

eux !... ils n'ont qu'à vous demander les choses pour que vous fassiez l'opposé, leurs soucis, leurs embarras, ils ne vous chagrinent pas une minute... pourvu que chez vous on s'embrasse !

JEANNE-MARIE, *vivement.*

C'est toujours mieux que de se disputer et de se battre comme chez toi hier soir, bon sens, j'ai cru que vous alliez démolir la chambre. (*Elle se lève*).

ÉLISABETH, *se redressant.*

Et après ! quand je l'aurais disputé mon homme, ça te regarde-t-il, à toi aussi ? On n'est donc plus libre de vivre chez soi comme on l'entend ? si tu n'es pas contente, tu peux t'en retourner sur la côte, c'est pas nous qui sommes allés te chercher et c'est pas moi qui irai te courir après !... Oh ! mad Doué ! s'il n'y avait eu que moi ! (*Montrant de son battoir Jeanne-Marie.*) Ça vous met dans la misère et encore ça vous dit des sottises !

JEANNE-MARIE, *se croisant les bras.*

C'est-il ma faute si François va tirer des bordées dans les cabarets et si le mien reste à la maison ! Et quand on s'embrasse on ne te gêne guère, je crois. Mais toi et Kadik depuis qu'Yves n'a pas voulu embarquer pour Islande vous êtes devenus pires que des loups ; à lui vous n'osez rien dire et c'est moi qui supporte tout, je vous ai rien fait pourtant !

ÉLISABETH, *lui tournant le dos.*

Oh ! sainte mère de Dieu ! Tiens, j'aime mieux plus te parler !

(*Elle se lève et prend rageusement son linge lavé déjà plié*).

JEANNE-MARIE, *faisant un pas vers Élisabeth.*

Dis-le donc ce que je t'ai fait ?

(*Un mousse passe sur la route allant au village et portant des paniers*).

ÉLISABETH, *au mousse.*

Eh, mousse, LES DEUX BEAUX-FRÈRES sont là ?

LE MOUSSE, *s'arrêtant, avec assurance.*

Oh ! oui, qu'ils sont là ! je crois bien que tous les bateaux sont rentrés, ils vont pas tarder à monter. (*Il sort*).

ELISABETH, *prenant le linge non lavé.*

Ce qui restera sera pour demain ; hardi, rentrons !

JEANNE-MARIE, *se remettant à serrer son paquet.*

Ah ! tu serais bien en peine de le dire ce que je t'ai fait ?

ELISABETH, *s'interrompt dans sa besogne et va vers Jeanne-Marie.*

Est-ce pas toi qui as jeté le mauvais sort sur la maison ? Toi qui as perdu Yves, toi qui m'as fait brouiller avec Kadik ? On s'était bêtement figuré qu'on te devait quelque chose, on pensait que tu reconnaitrais ce qu'on faisait pour toi... Ah ! oui la reconnaissance, c'est pas ça qui t'étouffe !

JEANNE-MARIE, *interdite.*

Élisabeth, voyons !

ELISABETH, *plus acharnée.*

Tu as empêché le frère d'embarquer pour Islande parceque je lui avais dit ; tu lui défends de m'écouter, tu le montes contre François... Tiens, dans le fond, tu ne seras contente que le jour où ton Yves, aura chaviré mon homme pour tout de bon !

JEANNE-MARIE, *scandalisée.*

Tu n'as pas honte !

ELISABETH

Ia ! Ia ! Tu le détestes, tu lui as j'amais pardonné,. . dis donc autrement ?

JEANNE-MARIE, *prenant son paquet sous son bras.*

Ce qui est passé,... y a longtemps que je l'ai oublié.

ELISABETH, *serrant ses hardes dans un drap.*

Pour ça que sans moi, là, tout de suite, tu allais raconter à ces vermines que François t'avait prise et qu'il était le père du mousse !

JEANNE-MARIE, *se dispose à partir (s'arrêtant).*

Je l'aurais pas dit ! Et puis, c'est-il pas la vérité ?

ELISABETH, *toujours courbée sur son paquet.*

Avec celles de ton espèce, est-ce qu'on peut savoir ! Je ne jurerais pas sur la croix non, que tout ce que tu as raconté n'est pas de ton invention !

JEANNE-MARIE, *s'en allant.*

Dis donc pas des mensonges ! Parce que tu ne peux plus gouverner ton homme et que chez nous on s'entend, ça te fait endiabler, tu voudrais nous brouiller; autrefois tu ne doutais pas, ni Kadik non plus !

ÉLISABETH

relevée, son paquet sous le bras, moins un sarrau.

Autrefois, je te connaissais pas comme je te connais, et j'ai assez de toi. Comme dit François, faut que ça finisse, on vous rachètera votre part du bateau, votre part de la maison; et l'on s'en ira chacun de son côté... *(Elle va sur la route).*

JEANNE-MARIE, *la suivant.*

Je ne demande pas mieux !

(Menguy vient sur le pas de la porte).

ÉLISABETH, *se retournant.*

Tu demandes pas mieux, sans cœur, de me séparer du frère, ça te coûte rien à toi ! Eh bien, oui, on se séparera; des honnêtes gens ne vivent pas avec du monde comme vous !

JEANNE-MARIE, *doucement.*

Tu sais bien que ce n'est pas dans mon idée de te

faire de la peine et que je ne vous en veux pas, ni aux uns ni aux autres.

ÉLISABETH, *ironique regardant Menguy.*

Ça te va, de flatter les gens quand tu es avec eux mais par derrière...

JEANNE-MARIE

Moi?

ÉLISABETH, *se retournant vers Jeanne-Marie.*

Pas plus tard que l'autre jour, tu as raconté chez les Bannec qu'Yves avait dit à Kadik : Je te défends de parler du bon Dieu et des saints, tu n'en es pas digne!

JEANNE-MARIE, *indignée.*

Si c'est permis de mentir comme ça!

ÉLISABETH

Demande à Menguy! (*A Menguy fort et très vivement.*) N'est-ce pas que la Bannec vous a raconté que l'autre jour Jeanne-Marie lui avait dit qu'Yves avait dit à mon homme je te défends de parler du bon Dieu et des saints tu n'en es pas digne.

MENGUY

faisant le geste d'une personne qui ne veut rien entendre et parlant avant qu'Elisabeth ait achevé.

Oh! ces histoires-là, madame Kadik, moi, je n'en sais rien du tout... Ah! Jésus-Seigneur, s'il fallait que je retienne les litanies qu'un chacun récite ici toute la sainte journée, j'en deviendrais bien folle. (*Faisant deux pas vers les femmes.*) Plutôt que de vous disputer là, vous ne feriez donc pas mieux d'aller préparer le souper de vos hommes. Ils vont rentrer, ils auront faim et ils trouveront rien à manger, c'est-il raisonnable pour des mères de famille! (*A mesure que Menguy s'est avancée, Anne est venue sur la porte, elle mange une tartine*).

JEANNE-MARIE, *qui a pris les devants.*

Vous avez raison. Menguy, c'est plus utile que d'écouter des bavardages et des insolences.

ÉLISABETH, *la suivant.*

Des insolences, c'est toi qui les dit gast !... Mais va, profite de ton reste. Je saurais bien te faire déménager toi et ton mousse...

(*Elle sort*).

SCÈNE III

MENGUY, ANNE, puis JEAN-BAPTISTE

ANNE

à Menguy qui s'avance dans la lande pour les regarder partir.

Elles s'en vont déjà ! je croyais qu'elles voulaient se peigner, on se serait amusé, au moins ! (*Secouant la tête*). Elles s'entendent bien pour desbelles-sœurs, oui !

MENGUY, *haussant les épaules.*

A peu près comme les deux beaux-frères !

ANNE, *avançant.*

C'est donc vrai, que Kadik est le père du mousse à la Jeanne-Marie ?

MENGUY, *se retourne.*

Quelle est encore la bonne langue qui t'a conté ça ?

ANNE

Les filles là tout de suite !... Elles se racontaient que Kadik était un vrai monstre, un diable à quatre, qu'il avait couru après toutes les filles de Kerbhian, qu'il avait plus de vices qu'un damné ?

MENGUY, *allant du côté du douet.*

Mais non, Kadik est un bonhomme bien tranquille. Il boit un peu, mais c'est pour avoir la paix et pas se disputer chez lui qu'il vient ici! (*Ramassant un sarrau près du douet*). Ah! elles ont oublié un sarrau.

ANNE, *suivant Menguy.*

On dit que c'est pour effacer le péché qu'ils demeurent dans la même maison avec Jeanne-Marie.

MENGUY, *qui revient riant.*

Si les garçons prenaient chez eux toutes les filles qu'ils ont connues, il leur faudrait bien une maison plus grande que la caserne de Saint-Brieuc. (*Secouant le sarrau.*) Pourquoi qu'elle irait habiter ailleurs puisqu'elle est la femme de Le Mell, la maison leur appartient donc pas comme aux Kadik?

(*Elle passe*).

ANNE, *la suit.*

Lemell, est-ce qu'il le sait?

MENGUY

Il me l'a pas dit. (*Se retournant.*) Et de quoi je me mêle, mange donc ton pain! (*Elle jette le sarrau sur la table d'étalage et remonte vers la croix*). Qu'est-ce qu'ils font donc les hommes, ils n'arrivent plus ce soir. (*Se campant au milieu du chemin*) Je parie qu'ils sont encore à la marine, chez la grande Jeanne cette sale femme qui leur vend du cidre, qu'on ne donnerait pas à des cochons.

ANNE, *qui a continué à manger sa tartine, s'asseoit sur le rocher du milieu.*

Tout de même, moi, si j'avais été à la place de la Kadik, j'aurais pas laissé entrer chez moi, cette malédiction.

MENGUY, *haussant les épaules.*

Tu causes comme une enfant! (*Apercevant Jean-*

Baptiste qui remonte du port). En voilà toujours un (*A Jean-Baptiste*). Je croyais que vous alliez rester à coucher chez la Jeanne ?

JEAN-BAPTISTE, *riant*.

On a fait que lui dire un p'tiot bonjour ! C'est le vent debout qui a retardé la marée (*regardant le ciel*), et demain, on aura encore pour sortir un bon suroi goudronné !

MENGUY, *se dirige vers son cabaret*.

Les autres arrivent-ils !

JEAN-BAPTISTE, (*il donne à Menguy un poisson qu'il tient à la main*).

Ia ! Ia ! Ils montent là, tout de suite, prépare seulement les verres et remplit bien tes bolées, (*il fouille dans sa poche pour prendre sa pipe, mais il aperçoit Anne dans la lande, il refourre sa pipe dans sa poche et va vers elle*). Eh ! Jeunesse ! Je parie que c'est moi que tu attendais ? (*Il veut lui prendre la taille.*) Eh bien, me voilà, pleure pas.

ANNE, *se dégage et le repousse*.

Je te demande rien à toi, mauvais drôle.

(*Elle s'éloigne du côté du douet il la suit*).

JEAN-BAPTISTE, *gai*.

Écoute donc.

ANNE, *se retournant*.

Pour que tu me fasses comme Kadik à la Jeanne-Marie !

JEAN-BAPTISTE, *narquois*.

Qu'est-ce qu'il a donc fait Kadik ? (*Il se rapproche.*)

MENGUY, *a posé le poisson puis est allée vers la croix, elle redescend*.

Je n'en vois point de matelots sur la route, tu m'en contes, mon gars ?

JEAN-BAPTISTE, *à Menguy*.

Ils seront retournés sur la grève pour étendre le goëmon, mais la vérité, ils seront là tout de suite... Le

temps de tirer du cidre et de remplir tes bols. (*Il se retourne vers Anne*). Viens donc me dire ce qu'il a fait Kadik ? (*Anne se sauve*).

MENGUY, *à Jean-Baptiste.*

Tu ne vas pas laisser cette gamine tranquille, voyons !

JEAN-BAPTISTE, *à Menguy en riant.*

Oh ! Il y a pas de craintes, quand les Islandais sont pas là, qu'elles sont toutes ensemble à se surveiller, on ne peut pas les approcher, y a plus moyen d'en amarrer une ! (*Anne quitte la lande, traverse la route et va vers la croix*).

MENGUY, *qui s'est avancée vers Jean-Baptiste.*

Il en manque bien qui traînent sur le port.

JEAN-BAPTISTE, *tirant sa pipe de sa poche.*

Sur le port ! Dans tout le pays elle sont sauvages comme la mer ! (*Il souffle dans sa pipe*).

MENGUY, *s'en retournant.*

Pourquoi n'es-tu pas allé en chercher à Islande alors ?

JEAN-BAPTISTE

Ah ! Menguy! Les filles c'est pas ce qui me tourmente, allez ! Avec ça (*il montre sa pipe*) et une bolée, on est plus heureux. (*il souffle dans sa pipe qui est bouchée*) qu'avec la meilleure des femelles... Oh ! mais oui. (*Il cherche dans la lande un jonc pour déboucher sa pipe*).

MENGUY, *en rentrant chez elle aperçoit Élisabeth*

Vous voilà déjà ! (*Élisabeth entre*).

SCÈNE IV

ÉLISABETH, MENGUY, ANNE, JEAN-BAPTISTE, puis LA RUELAN, puis JEANNE-MARIE

ELISABETH, *regardant de tous côtés.*

Oui, j'ai perdu un sarrau en route.

MENGUY

Je l'ai ramassé et je vous l'ai mis de côté... (*Elle donne le sarrau.*) C'est-il ça?

ELISABETH, *prenant le sarrau.*

Merci. (*A Menguy sur le pas de sa porte*). Vous ne me cachez pas mon ivrogne par là, au moins?

MENGUY, *dégageant la porte.*

Non, vrai, il n'est pas encore monté...

(*Elle entre chez elle un peu après.*)

ÉLISABETH

Qu'est-ce qu'ils ont encore tous à être en retard ce soir (*elle remonte vers la croix, à Anne*) Tu ne l'as pas vu passer Kadik, toi?

ANNE

Non, je l'ai pas vu. Il a peut-être pris de l'autre côté de la lande (*montrant Jean-Baptiste*). Il n'y a que celui-là d'arrivé par ici.

JEAN-BAPTISTE, *dans la lande a débouché sa pipe, il l'a bourrée, a battu le briquet, il l'allume, voyant Élisabeth redescendre.*

Vous cherchez votre mari?

ELISABETH, *vivement.*

Il est à boire sur le port, hein?

JEAN-BAPTISTE

Je vous dis pas ça! seulement c'est pas étonnant que vous le trouviez pas, sa gabare n'est pas encore rendue.

ÉLISABETH, *doutant.*

Comment? le mousse à Gouriou, m'a dit...

JEAN-BAPTISTE, *secoue la tête négativement.*

Non, non, ils ne sont pas rentrés.

ÉLISABETH, *surprise.*

A quoi pensent-ils alors? Ils sont fous! Ils veulent encore manquer la marée, passer la nuit dehors.

JEAN-BAPTISTE, *riant.*

Vous êtes aussi jalouse que la mer, vous!... Elle veut pas vous le garder aujourd'hui, allez!

ÉLISABETH, *secouant la tête.*

Il ne fera pas bon dehors cette nuit! (*elle plie le sarrau et le met dans sa poche.*)

JEAN-BAPTISTE

Oh! que si donc! (*il va s'asseoir sur le banc.*)

MENGUY, *revenant sur sa porte, à Jean-Baptiste.*

Où sont-ils tes matelots qui montent, carottier!

JEAN-BAPTISTE.

T'impatiente pas, ils vont toucher là; as-tu versé?...

ANNE, *regardant dans le port du haut des rochers.*

Attendez, madame Kadik, voilà une gabare qui arrive au quai, je crois bien que c'est LES DEUX BEAUX-FRÈRES!... Non, la vôtre est plus grande, la toile est meilleure, c'est pas eux.

ÉLISABETH, *regardant avec dépit.*

C'est la MARIE-AMÉLIE à Le Braz, tu la reconnais donc pas? (*Elle fait mine de descendre au port*).

JEAN-BAPTISTE *l'arrête.*

Descendez pas, madame Kadik, c'est pas la peine, ils seront pas là avant un bon moment. Nous avons fait la coupe du goëmon avec eux entre les Héaux et Bréhat, ils sont partis quand nous partions, et dans les roches, près du grand courant, à l'entrée du Trieux je les ai dépassés. Ils avaient amené toutes leurs toiles, et je sais pas trop ce qu'ils attendaient là?

MENGUY

Ils auront voulu prendre à la remorque une drôme de goëmon et ils l'auront perdue dans le courant!

JEAN-BAPTISTE *hoche la tête en souriant d'un air entendu.*

C'est que là, à la baissée de l'eau, dans les grandes marées, il y a bien un courant de 18 nœuds.

ELISABETH, *impatientée, ne tient plus en place.*

Ils sont presque sûrs maintenant de manquer la marée... Ils ne pourront plus accoster au quai.

JEAN-BAPTISTE, *gai.*

Que si donc !

(*La Ruelan remonte du port en tricotant, elle va vers Élisabeth.*)

LA RUELAN

Il parait que vos hommes ont fait une avarie. Les marins disent qu'ils ont dû probablement toucher contre une roche de fond dans le courant.

ELISABETH, *exaspérée.*

Il ne leur manquait plus que de faire des avaries, à présent !

JEAN-BAPTISTE, *rassurant.*

Oh ! ça ne doit pas être grand malheur, quand je les ai vus, ils gouvernaient bien et naviguaient comme nous autres.

JEANNE-MARIE, *est entrée venant du village elle a entendu Jean-Baptiste et voit le trouble d'Élisabeth.*

Qu'est ce qu'il y a ?... Il est arrivé malheur ?

JEAN-BAPTISTE, *se retourne.*

Non, rien du tout, c'est le bateau de Kadik qui aura rangé de trop près les roches du Trieux et qui aura avarié son bordage.

JEANNE-MARIE, *étonnée*

Ils ne sont pas encore rentrés ?

JEAN-BAPTISTE, *rassurant.*

Ils ne veulent pas beaucoup tarder maintenant.

ANNE, *regarde dans le chemin.*

Menguy ! voilà les matelots ! (*Mouvement des femmes vers le chemin, Élisabeth en avant, la Ruelan en arrière*).

MENGUY

C'est pas trop tôt.

JEANNE-MARIE, *inquiète.*

Ils sauront peut-être ?...

LA RUELAN, *voyant entrer les marins.*

Tenez le père Le Braz, le dernier rentré, il va nous dire, lui !

(*Entrent Le Braz portant sur son épaule des filets ; puis deux vieux pêcheurs, l'un porte un harpon à la main*).

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BRAZ, DEUX PÊCHEURS

(*à partir de cette scène, le jour baisse*)

ÉLISABETH, *qui est en avant à Le Braz.*

Le Braz, vous avez vu le bateau à mon homme ?

LE BRAZ, *se tournant vers les pêcheurs.*

Je crois bien que c'est LES DEUX BEAUX-FRÈRES que nous avons aperçu par là haut dans les roches, (*Il fait quelques pas*). Je vois pas trop ce qu'il pouvaient bien chercher là dedans. (*Les pêcheurs vont lentement vers la porte de Menguy, Le Braz va jeter ses filets près du douet.*)

ÉLISABETH, *arrêtant Le Braz.*

Ils étaient mouillés dans les roches ?

LE BRAZ

Non, ils viraient dans les récifs, comme s'ils avaient perdu leur encre... Le courant est trop fort, on ne pouvait pas compter les accoster, sans ça on serait bien allé...

JEANNE-MARIE, *à Le Braz, inquiète.*

C'est-il qu'ils auraient fait une forte avarie ?

LE BRAZ, *réfléchissant, les pècheurs se sont rapprochés.*

Des fois !... Pour abattre la toile dans ces eaux, et quand la mer baisse !... (*Il fait la grimace.*) Ils auraient plutôt quelque chose de chaviré par-dessus bord (*secouant la tête*) ça me surprendrait pas, non !

JEANNE-MARIE, *joignant les mains.*

Mad Doué ! si c'était un homme !

LE BRAZ, *protestant.*

Un homme ! nom de diac'ht ! (*Frappé subitement d'une idée et regardant les pêcheurs.*) De la façon qu'ils étaient établis, c'est encore bien possible ! (*Baissant la tête.*) Ils ont eu quelqu'un à l'eau. Je crois bien ma foi ! (*Voyant l'inquiétude des femmes.*) Allez, il y a si peu de fond tout autour de Penrhue, qu'on ne pourrait pas couler quand même on le voudrait. (*Montrant Jean-Baptiste toujours assis sur le banc.*) Demandez au Jean Baptiste ?... N'est-ce pas, là-bas autour de Penrhue, qu'il n'y a pas d'eau assez pour boire la goutte ? (*Il va pour entrer chez Menguy.*)

JEAN-BAPTISTE, *approuvant.*

Oui donc ! ça fait comme des escaliers, on n'a qu'à monter !... (*Il se lève.*) A moins qu'on ait doublé la pointe et qu'on se fasse attraper par le courant ?

LE BRAZ, *haussant les épaules.*

Oh ! (*Riant.*) Vous faites pas de mauvais sang ! Dans un moment, ils viendront se sécher avez nous, chez Menguy. (*Les pêcheurs et Jean-Baptiste entrent chez Menguy.*) Je vous promets ! (*Il entre.*)

SCÈNE VI

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, ANNE, LA RUELAN

(*On aperçoit les marins qui boivent dans le cabaret.*)

ÉLISABETH

Ils s'arrangeront encore pour manquer la marée (*A Anne.*) Tu ne les aperçois pas, du côté de Bréhat! (*Elle indique la direction de la main.*)

ANNE *regarde attentivement.*

Attendez!... Non, je ne vois rien.

LA RUELAN

Ils sont probablement derrière les rochers pour s'abriter contre le vent.

JEANNE-MARIE, *alarmée.*

S'ils devaient être là dans un moment, on les verrait déjà!

ÉLISABETH, *effrayée de ses pensées.*

Ils ont perdu quelqu'un, sûr.

JEANNE-MARIE, *pour la rassurer.*

Quelquefois, une avarie dans la mâture ou le grèement?

ÉLISABETH, *haussant les épaules.*

Ils auraient pris les rames! (*Ne tenant pas en place.*) Je te dis qu'ils ont perdu quelqu'un! (*Grave.*) As-tu entendu ce matin quand ils ont embarqué? La cloche des morts sonnait!... As-tu vu la croix ici, elle était rouge comme du sang?

JEANNE-MARIE, *terrifiée.*

Non, je n'avais vu...

ÉLISABETH, *descendant.*

Ils se seront encore disputés!... Yves aura voulu avoir raison contre mon homme, ils se seront battus!... Yves, quand il est en colère, il ne connaît plus personne!

(*Plus bas.*) Et puis, il y a longtemps qu'il en a envie, (*levant les bras*) il aura charivé François par-dessus bord.

JEANNE-MARIE *la rejoint et durement.*

Tu es folle, donc !

ÉLISABETH, *en femme qui sait ce qu'elle dit.*

Ia, Ia, je suis folle ! (*Furieuse, menaçant Jeanne-Marie.*) Je disais bien qu'avec toi le malheur était entré dans la maison et que le tonnerre aurait mieux fait de tomber chez nous le jour où tu es venue. Je disais bien qu'on avait tous les saints du paradis contre soi ! que ça finirait mal ! (*Elle va du côté de la lande.*) O mad Doué, Seigneur, mad Doué !

JEANNE-MARIE, *la suivant, avec douleur.*

C'est-il des raisons pour inventer des méchancetés, pour accuser Yves ?

ÉLISABETH, *très exaltée.*

Je le connais donc pas ? Il est rancunier comme un cheval ! Il n'a jamais pardonné à Kadik, jamais !... Ah ! je ne me trompe pas !... Il a tué mon homme ! (*Elle s'asseoit sur le rocher du milieu.*)

JEANNE-MARIE, *désespérée et indignée.*

Elisabeth, y penses-tu ?

ÉLISABETH, *violemment.*

J'en donnerais mon âme au diable !

JEANNE-MARIE, *portant la main à ses yeux.*

C'est assez de chagrin, s'il leur est arrivé quelque accident, sans t'entendre encore parler comme ça !

ÉLISABETH, *contenue, sourdement.*

Un accident ! il racontera, oui, que ça c'est fait par hasard, que ça été un accident ; je suis pas en peine ! (*Se tournant vers Jeanne-Marie qui s'éloigne en pleurant.*) Et tout ça pour une saleté de fille ! Ah ! tu peux pleurer, va, tu as fait du bel ouvrage. Voilà où ça

l'a conduit de le monter contre nous et de l'empêcher de partir pour Islande quand je le disais ! (*Les sanglots de Jeanne-Marie redoublent. Elisabeth devenue menaçante, se lève.*) Pas tant de grimaces ! tu es bien contente d'être débarrassée de Kadik, il en connaissait trop long sur toi ! il te...

ANNE, *grimpée sur un rocher, interrompant.*

Je crois que je les aperçois !

LA RUELAN, *qui depuis la discussion s'est rapprochée d'Anne et regarde aussi à droite au large.*

Non donc ! c'est la patache de la douane qui sort de la rivière.

ÉLISABETH, *à Jeanne-Marie qui a fait un pas pour aller voir.*

Oui, regarde va, regarde !... Il n'est pas pressé de rentrer ici à présent (*bas*) assassin !

JEANNE-MARIE, *qui a entendu se retourne vivement.*

Tais toi, Élisabeth, tais toi !... comment ?... ta bouche peut dire des mots pareils !... Maudite ! c'est le démon qui te parle !... Tu serais donc aussi insensible que l'eau de là-bas ! plus sans-cœur que ce rocher!... (*attendrie*) Comme s'il pouvait avoir fait ça, Yves ? il crie, il n'est pas mauvais lui !... il n'est pas traître !... c'est ton frère !

ÉLISABETH, *qui marche dans la lande lourdement.*

Mon frère ! Mon frère !... Je voudrais, lorsqu'il rentrera seul que les rochers des deux côtes se rejoignent et le brisent !... Mon François ! mon pauvre François, moi qui...

ANNE, *à la Ruelan.*

Ah ! cette fois, madame Ruelan ?

LA RUELAN, *qui s'est hissée.*

Cette fois, oui p't être bien ! (*Élisabeth et Jeanne-Marie se rapprochant et cherchant à voir*)

ANNE, *au plus haut du rocher.*

Oh ! ils vont vite, vite !... Ils ont toute leur toile !... Ils doublent la pointe de l'Arcouest,... ils viennent bien ici !

LA RUELAN

Sûr c'est une gabare qui vient à Kerbhian !

ANNE, *vivement.*

C'est LES DEUX BEAUX-FRÈRES, je reconnais la bande blanche !

ELISABETH, *à Anne avec anxiété*

Ils naviguent bien ?

ANNE

Oui ! (*Mouvement de douleur, à Elisabeth, Jeanne-Marie lui prend le bras.*)

JEANNE MARIE, *à Anne avec anxiété*

Qui tient la barre ?

ANNE, *lentement.*

On ne voit plus bien... Je ne peux pas encore reconnaître...

ELISABETH, *à Jeanne Marie, dure.*

Qui veux-tu que ce soit ?... C'est Yves, pardi !

JEANNE-MARIE, *conciliante.*

C'est Yves et François, tous les deux !

ANNE, *regarde attentivement et lentement.*

Attendez !... Les voilà tout près !... Il y a couché à l'avant... le mousse... et puis à la barre... il y a un marin tout debout... Il regarde par ici... (*terrifiée*) ah ! (*les femmes se penchent en avant*) il vient de faire un grand signe de croix !... (*le bateau devient visible à droite pour les femmes.*)

JEANNE-MARIE, *affolée à Anne.*

C'est Yves ! c'est Yves ! tu le reconnais ! c'est Yves ?

ÉLISABETH, *hésitante.*

On dirait plutôt que c'est François !

JEANNE-MARIE, *vivement.*

C'est Yves ! C'est Yves !

ELISABETH, *lentement, regardant toujours.*

Yves n'a pas une vareuse ! il n'a pas un suroi ! regarde, c'est bien François !

JEANNE-MARIE, *pousse un cri.*

Yves ! Yves ! (*Elle laisse retomber sa tête sur l'épaule d'Élisabeth muette. La Ruelan fait le signe de la croix. Anne descend du rocher avec effroi.*)

ELISABETH, *murmurant.*

Pauvre frère !

Au cri poussé les marins sortent de chez Menguy, Jean-Baptiste le premier.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN-BAPTISTE, LE BRAZ, MENGUY, DEUX PÊCHEURS, puis MARYVONNE, ANGÈLE, UNE FEMME DE MARIN, UN MOUSSE.

JEAN-BAPTISTE, *à Anne.*

Qu'est-ce qu'il y a ? C'est toi qui as crié ?

ANNE, *très émue.*

Non... c'est la Jeanne-Marie Lemell... Y a le bateau à Kadik qui rentre...

JEAN-BAPTISTE

Eh bien ! le bateau à Kadik, quoi?

Les marins l'entourent, Menguy vient sur la porte.)

ANNE, *très émue.*

Eh bien !... quand il a passé au pied des rochers, on a vu que Lemell n'était pas à bord, Kadik a montré le large... Il a fait le grand signe de croix des morts; alors, la Jeanne-Marie a crié !

MENGUY, *faisant le signe de la croix.*

Seigneur, ayez pitié de lui!... pauvre gas!

LE BRAZ, *prend Anne par la main et l'entraîne dans la lande.*

Dans ce cas, ce serait censément Yves Lemell qu'ils auraient perdu dans les rochers.

ANNE, *très triste, secouant la tête.*

Oui!

1er PÊCHEUR, *avec un geste de colère.*

Ah! mallos ru!

LE BRAZ, *se grattant la tête, à Jean-Baptiste.*

Nom dé diac'h, dé nom dé diac'h! comment qu'ils ont bien fait leur compte? La mer n'est pas démontée beaucoup?

JEAN-BAPTISTE, *expliquant à mi-voix.*

Voilà! il était des fois à l'avant quand ils auront touché et la secousse aura chaviré mon Lemell dans l'eau.

ANNE, *à Menguy.*

Je vais courir pour dire à Gouriou de sonner la cloche; pas? (*Menguy fait un signe affirmatif. Elle sort.*)

LA RUELAN, *laissant Elisabeth et Jeanne-Marie abîmée de douleur devant la croix, est venue vers les marins. — Répondant à Jean-Baptiste.*

Ils n'ont pas l'air d'avoir touché, ils sont rentrés droit dans le port, ils ont accosté comme d'habitude.

LE BRAZ *triste*

Que ce soit d'une façon ou d'une autre; quand la Grande vous veut, faut y aller toujours!

(*Un mousse entre venant du village.*)

JEAN-BAPTISTE, *au mousse.*

Descends par la lande, Pierre, bien vite, tu demanderas à Kadik ce qui est arrivé?

(*Le mousse sort, les deux pêcheurs causent ensemble avec gestes expliquant l'accident.*)

LE BRAZ, *à Jean-Baptiste.*

Kadik sera ici avant que la mousse soit en bas, les mauvaises nouvelles sont jamais en retard. (*Il revient près du cabaret.*)

(*Maryvonne qui remonte du port est venue rejoindre La Ruelan et toutes deux regardent les femmes.*)

JEAN-BAPTISTE, *a mi-voix, calant sa pipe dans sa bouche.*

Il doit pas être à la fête, Kadik? quand il vous arrive un malheur comme celui-là à bord !...

MENGUY, *sortie de chez elle.*

Tu crois, garçon ?

JEAN-BAPTISTE, *secouant la tête.*

Annoncer cette nouvelle-là, à la femme, à la sœur,

MENGUY

Oui, mad Doué ! c'est pas une commission agréable ; sans ça, dans le fond, son chagrin doit pas...

(*Angèle arrive du village suivie de deux autres femmes.*)

ANGÈLE, *effrayée.*

Menguy, c'est vrai qu'Yves Lemell est chaviré ?

MENGUY, *triste.*

paraît bien que oui !

ANGÈLE, *inquiète.*

Et la Jeanne-Marie, et la Kadik ?

MENGUY

Elles sont là ! (*Elle montre la croix. Angèle et les femmes passent, Angèle va embrasser la Kadik, les femmes les entourent, Menguy reste en arrière.*)

JEAN-BAPTISTE, *aux marins qui font cercle.*

Parce qu'ils se disputaient de temps en temps, c'est pas une raison pour aller dire qu'il s'entendait pas avec Kadik !

1er PÊCHEUR *approuvant.*

Ia, Ia! Y en a que c'est l'amitié pour eux de se disputer; s'ils se disputaient pas...

LE BRAZ

Kadik n'est pas méchant lui, non, bien sûr! on ne peut pas dire que c'est pas un bon garçon et un joyeux.

JEAN-BAPTISTE, *tendant le cou et levant la tête.*

Yves, l'aurait été plus que lui, méchant.

LE BRAZ

Il avait navigué sur la côte d'Afrique avec le marchand de nègres, on ne plaisante pas, là!

1er PÊCHEUR, *secouant la tête.*

Ça faisait tout de même un fameux marin.

JEAN-BAPTISTE, *apercevant Kadik*

Ah! le voilà!

(*Kadik entre par le sentier de la lande, les marins s'avançent vivement vers lui.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, KADIK, puis LE MOUSSE, UNE FEMME DE MARIN, ANGÈLE.

JEAN-BAPTISTE, *à Kadik.*

Eh bien! Kadik, ce malheur! comment que c'est arrivé? (*Ils descendent, le mousse entre à la suite de Kadik*).

ÉLISABETH, *abandonnant Jeanne-Marie, court à Kadik, fend le groupe des marins pendant le silence.*

Mon homme! (*Elle l'embrasse.*)

Les pêcheurs entourent Kadik complètement, Jeanne-Marie est tombée à genoux en sanglotant

au pied de la croix, les femmes viennent peu a peu se joindre au groupe.

LE BRAZ, *à Kadik.*

C'est-il pas des fois une lame de fond?

KADIK, *se dégageant de l'étreinte d'Elisabeth inter dit et embarrassé.*

Non! (*Il retourne vers le marin*). Tu sais... où nous étions, toi?..

1er PÊCHEUR

Dans les rochers de Penhrue.

KADIK, *très hésitant.*

Oui!... en avant, on tirait des bordées dans le grand courant... le mousse était couché à l'avant je crie à Yves: borde le foc, au lieu de revenir par tribord, il passe par babord, je sais pas diable pourquoi!. . une risée rivelatoile prend le vent et il se fait chavirer par le guy!

JEAN-BAPTISTE, *vivement.*

Tu pouvais pas lui envoyer une amarre ?

KADIK, *interdit après un temps.*

J'ai bien jeté à bas vivement toute la toile. On est retourné jusqu'aux rochers, quelquefois il aurait pu y accoster (*tristement*) ah! bien oui, il était déjà chez Dieu!

MENGUY, *triste.*

Sainte mère! pourvu qu'il ait fait son acte de contrition!

LE BRAZ, *se croisant les bras.*

Mais il n'a donc pas eu l'idée de s'amarrer aux haubans?

KADIK, *après une hésitation.*

Son pied... a manqué... sur une lanière de goëmon.

LE BRAZ, *insistant.*

Il savait pas nager donc?

JEAN-BAPTISTE, *haussant les épaules.*

Ah, père le Braz, allez donc nager dans le grand courant quand la mer baisse. (*Les femmes peu à peu remontent vers la croix*).

LE BRAZ, *secouant la tête.*

Le diable s'en est mêlé, c'est pas autrement possible! Le diable s'en est mêlé!

Il va près du douet reprendre ses filets.

Les pêcheurs et Jean-Baptiste s'éloignent et causent ensemble; en allant du côté du village puis s'arrêtent.

KADIK, *approuvant Le Braz.*

Oh! il doit y avoir quelque chose comme ça: quand nous nous sommes embarqués ce matin, y avait des corbeaux! ils sont venus comme ça tourner (*il fait le geste*) en rond au dessus de nous: je me suis dit: il nous arrivera mauvais... (*sombre*) Je pensais pas dire la vérité! (*Il fait quelques pas.*)

ELISABETH, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre frère!

KADIK, *avec douleur, reprenant assurance.*

Il faut que ça m'arrive, à moi qui n'ai jamais fait une avarie ni dehors, ni au large, ni sur la côte, un jour que la mer n'est pas plus méchante que le ruisseau de Kerbhian. (*Il va s'asseoir sur le rocher au milieu.*) Ah! malédiction! si j'avais su! (*Il sanglote.*)

LE BRAZ, *revenant, à Kadik pour le consoler.*

Tu ne peux pas te reprocher ça, Kadik, y a pas de ta faute... on ne peut pas prévoir, ça, aurait aussi bien pu être toi?

MENGUY, *s'en retournant chez elle.*

Bien sûr! (*Les femmes se groupent autour de Jeanne-Marie toujours abîmée au pied de la croix, elles discutent entre elles.*)

KADIK, *hochant la tête.*

Un bon garçon, Yves... un courageux matelot, vigoureux! On part content tous les deux, et puis!...

LE BRAZ

Que veux-tu, il faut laisser faire le bon Dieu!

(*Il s'éloigne.*)

KADIK, *avec désespoir.*

J'aurais autant aimé voir couler LES DEUX BEAUX-FRÈRES, m'être perdu corps et biens que de rentrer seul; oui!

ÉLISABETH, *farouche.*

Oh! mon homme! mon François!

LE BRAZ, *triste.*

C'est bien déjà trop d'un de perdu pour le pays! (*Il va se mêler au groupe des pêcheurs.*)

ÉLISABETH, *l'embrassant.*

Tu es là!... Tu me restes, toi!

KADIK *inquiet, à Élisabeth.*

Et la Jeanne-Marie?

ÉLISABETH, *avec un sanglot.*

Elle est là; (*elle montre la croix*) elle pleure!

KADIK

Elle sait?

ÉLISABETH, *fait un signe affirmatif.*

Au premier instant, quand j'ai vu que vous ne rentriez pas, je me suis dit: ils se seront encore cherché des raisons, Yves est emporté, il est fort comme tout, il aura jeté mon homme par-dessus bord... et puis c'est lui qui est chaviré... pauvre Yvon! (*Elle s'essuie les yeux.*)

KADIK, *secouant la tête.*

Ia! Ia!... il a pas eu de chance! (*Il reste comme accablé par l'émotion et la douleur.*)

La nuit est tombée de plus en plus, le groupe des femmes se subdivise et leur mouvement est imité par le groupe des hommes.

JEAN-BAPTISTE, *sort du groupe et va pour reprendre le chemin du village. (A mi-voix.)*

Moi, je ne comprends pas, comment le guy a pu le chavirer. (*Au 1er pêcheur.*) C'est-il la grande écoute qui a filé ?

1er PÊCHEUR, *à mi-voix.*

Oui, donc !

JEAN-BAPTISTE, *à mi-voix.*

Si elle a filé, c'est pas le grelin qui a cassé, c'est alors... que Kadik l'aurait larguée ?

LE BRAZ, *à mi-voix, haussant les épaules.*

Bah ! qu'est-ce que tu vas raconter là, garçon, c'est la faute à personne !... C'est un accident !...

Les pêcheurs sortent, le mousse reste près de la Ruelan et des femmes de marins qui s'arrêtent pour échanger des condoléances avec Menguy, puis il va vers Maryvonne et les autres, enfin il descend sur le port.)

ÉLISABETH, *se levant, à Kadik, et s'essuyant les yeux.*

On s'en va ! viens à la maison !... quand on pleurerait toute la nuit ici, ça le ramènerait pas, notre pauvre frère !

KADIK

Hein ! (*Avec un soupir.*) Il était fort... et bon marin ! On ne peut pas y échapper pourtant quand c'est l'heure !

(*Il regarde fixement la terre.*

Maryvonne est allée parler à Jeanne-Marie qui n'a rien voulu entendre, et s'est débattue ; elle revient avec Anne et Angèle et dépasse le groupe des femmes.

MENGUY, *à Maryvonne montrant Jeanne-Marie.)*

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle dit ?

MARYVONNE

Ah ! elle veut rien savoir ! (*Les femmes regardent*

du côté de Jeanne-Marie, Maryvonne et Anne sortent.)

ANGÈLE

Pour la consoler, mad Doué, on ne peut rien dire ! (*Se retournant.*) Il vaut mieux la laisser. (*Elle sort.*)

UNE FEMME DE MARIN, *avec tristesse à Menguy, en s'en allant.*

Allons, Kenerwas ! (*Les femmes de marins sortent, il reste la Ruelan et Menguy.*)

ÉLISABETH, *à Kadik, en lui touchant l'épaule.*

Kadik, il faut rentrer donc ! Tout le monde est parti.

LA RUELAN, *la dernière, quittant Menguy qui rentre chez elle.*

C'est bien le cas de dire : Femme de marin, femme de chagrin ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, KADIK, MENGUY.

La lune paraît entre les nuages, un phare s'est éclairé dans le lointain, la mer devient brillante au large, les rochers sont sinistrement noirs, Menguy a allumé une chandelle chez elle.

ÉLISABETH, *larmoyante, tire Kadik.*

Allons ! arrive, mon pauvre François, arrive !

KADIK, *se levant.*

Oui, rentrons à la maison... rentrons à la maison... Je ne veux plus la quitter maintenant... Je te ferai plus de chagrin, femme, (*il l'embrasse*) je te ferai plus de chagrin.

ELISABETH, *cherche à l'entraîner chez Menguy.*

Viens boire un verre de guinardente, ça te remettra !

KADIK, *refuse et se détourne.*

Non, plus !

ÉLISABETH, *pleine de sollicitude.*

Une bolée ?

KADIK, *résistant.*

Ni guin ardente, ni bolée. (*Cherchant à l'entraîner de l'autre côté.*) Viens, prenons par la route de Loguivy pour rentrer chez nous. (*Il l'entraîne puis s'arrête interdit hagard, dans le lointain on entend la cloche des morts.*) Entend-tu ?

ELISABETH, *qui a passé devant lui fait le signe de la croix.*

C'est Gouriou qui sonne la cloche des morts. (*Elle porte la main à ses yeux.*)

KADIK, *terrifié.*

On lui fera dire des messes! (*En entendant la cloche, Jeanne-Marie s'est levée toute droite, monte sur le rocher et regarde la mer de tous côtés.*) On lui fera dire des messes!

ELISABETH, *approuvant.*

Ia, ia, pauvre Yvon ! on lui en fera dire trois par le curé.

KADIK, *insistant avec exaltation.*

Des messes chantées?... et... si la mer le garde on lui achètera une croix, qu'on mettra au cimetière contre le mur des perdus en mer.

ELISABETH, *le prenant par le bras.*

On fera tout ce que tu voudras ! (*Effrayée.*) Rentrons! (*La cloche continue à sonner lentement le glas.*)

JEANNE-MARIE, *les bras tendus vers la mer avec déchirement.*

Yves!... Yves!

KADIK, *tressaille, quitte le bras de sa femme, avance et baisse la tête et comme répondant a la voix par des mots hachés.*

Yves?... Et bien!... Il est tombé... à l'eau... par hasard!

ÉLISABETH, *terrifiée regarde Kadik; et avec un geste d'effroi devinant la vérité.*

François!

KADIK, *comme se débattant sous l'accusation, et baissant la voix.*

Puisque... c'est... un accident! (*Un silence.*)

(*Menguy sort de son cabaret, elle regarde du côté de la croix puis dans la lande.*)

ÉLISABETH, *avec horreur.*

Oh!... O mad Doué! Mad Doué! (*apercevant Menguy, elle pousse Kadik par l'épaule dans le sentier voisin du douet.*) Rentre!

MENGUY, *allant vers Élisabeth.*

Madame Kadik, vous n'emmenez pas la Jeanne-Marie?

ÉLISABETH, *interdite balbutie*

Jeanne-Marie!... Elle ne voudrait pas!... retourner chez nous... sans son homme... sans le frère, elle ne voudrait pas!

MENGUY, *insistant.*

Elle pourra pas toujours passer la nuit à gémir là!

ÉLISABETH

Qu'elle descende sur la grève, chez sa mère, (*Avec déchirement*) chez nous... y a trop de douleur! (*Elle sort en poussant Kadik devant elle.*)

MENGUY

Je vais lui dire de descendre.

SCÈNE X

JEANNE-MARIE, MENGUY

Jeanne-Marie! Eh! Jeanne-Marie! (*Jeanne-Marie avance machinalement.*) Ecoute que je te parle. (*Elle*

approche.) Il faut t'en aller... Pour prier le bon Dieu, t'as pas besoin de rester là à tous les vents de la nuit !

JEANNE-MARIE, *sanglotant.*

La nuit... les âmes des perdus reviennent... Je veux mon homme. Je veux Yves !

MENGUY, *doucement,*

Sois raisonnable ! quand tu auras ramassé mal...

JEANNE-MARIE, *net.*

Je demande qu'à mourir maintenant !

MENGUY, *lui mettant la main sur le bras*

Tu reviendras demain au flot... Rentre dans ta maison !

JEANNE-MARIE, *avec horreur, se dégageant.*

Chez Kadik ! oh ! non ! (*Elle s'éloigne dans la lande.*)

MENGUY, *étonnée.*

Il est pas responsable, après tout, Kadik? puisque....

JEANNE-MARIE, *violemment*

Taisez-vous, Menguy, taisez-vous !

MENGUY, *doucement.*

Alors, descends sur la grève chez la mère !

JEANNE-MARIE, *ne voulant rien entendre*

Laissez-moi avec lui ! Laissez-moi !... Je ne vous demande rien ?

MENGUY, *retourne chez elle en maugréant*

Oh ! je te laisse, et je te dis plus rien! (*Se retournant.*) Je ne comprends même pas pourquoi je te raconte tout ça ! (*Elle va fermer les volets de son cabaret, à mi-voix*). Tu peux bien faire ce que tu voudras, recommencer ta vie d'autrefois, maintenant que ton homme n'est plus là *après un sanglot Jeanne-Marie se laisse tomber sur le rocher*;) qu'est-ce que ça peut me faire à moi? (*Se tournant vers Jeanne-Marie.*) Ce qui arrive, c'est le bon Dieu qui te punit !... (*Rentrant chez elle*) Si les mauvaises

filles n'avaient pas plus de chagrin que les autres, à quoi que ça servirait de rester honnêtes!

(Elle ferme la porte.)
La mer déferle furieusement, la nuit est sinistre.

JEANNE-MARIE, *se relève, se tourne vers la mer et tendant les bras au ciel, avec déchirement.)*

Yves!.. Yves! *(Elle tombe à genoux et sa plainte se confond avec le tumulte de la mer.)*

(Rideau.)

VIEILLE HISTOIRE

(*Etude de parvenus*)

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

Présentée au théâtre de l'Avenir Dramatique

(Mai 1891)

A

Henry MALIN

En souvenir du bon accueil qui fut fait à l'auteur et à la pièce à l' « Avenir Dramatique. »

MERCI

Jean JULLIEN.

PERSONNAGES

PIERRE VIDALINC..........
VIDALINC..................
ROUSSEAU.................
Mme LAROCHE..............
MARIE.....................

A Paris, de nos jours.

VIEILLE HISTOIRE

L'atelier d'un sculpteur riche. — A gauche, en pan coupé, une porte sans portières, puis un divan; ou au-dessus des toiles, des armes, des japonaiseries; devant de moelleux tapis. Au premier plan, une crédence chargée de livres et de bibelots. Au fond, une table, puis l'estrade des modèles et un paravent. — A droite, large vitrage, porte dissimulée dans le mur, un porte-manteaux, des vêtements, un pardessus, un chapeau. — Sur des rayons, des maquettes en plâtre, dans un coin de la terre glaise, un baquet d'eau. — Plusieurs selles portant des ébauches enveloppées de linges humides, des escabeaux.

Madame Laroche, en toilette de visite, assise sur le divan, feuillette un album posé sur la crédence. — Pierre entre par la porte de droite, il est en costume de travail, les manches retroussées.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, MADAME LAROCHE

PIERRE, *empressé.*

Comment, Madame Laroche, on vous fait entrer dans l'atelier! (*Il va vers la porte de gauche et appelle.*) Marie! (*Il rabaisse ses manches.*)

MADAME LAROCHE *a posé l'album et s'est levée, allant à Pierre.*

Non, non... je vous en prie... Restons ici, je m'y

trouve fort bien! (*Pierre fait signe à la domestique, qui est entrée, de se retirer.— Madame Laroche revient s'asseoir.*) Dans votre salon, l'arrivée incessante de vos clients... et de vos admirateurs, empêche de causer deux minutes sérieusement; (*riant*) et j'ai des choses de la plus haute importance à vous communiquer.

PIERRE, *qui est allé prendre un escabeau, s'asseoit en face.*

Est-ce enfin la bonne nouvelle que vous m'apportez?

MADAME LAROCHE, *avec un geste des deux mains.*

Tout marche à souhait, tout marche on ne peut mieux.

PIERRE, *joyeux, empressé.*

Ah!... M. et Mme de Sermage sont en bonne santé?

MADAME LAROCHE, *avec malice.*

Gageons que vous ne vous intéressez autant à la santé des parents que pour avoir des nouvelles de leur fille?

PIERRE *se défend en riant.*

Non... M. et Mme de Sermage...

MADAME LAROCHE *l'interrompt.*

Eh bien! apprenez que Mlle Gabrielle, depuis qu'on lui a fait part de votre démarche officielle et du bon accueil que vous avez reçu, ne se possède plus de joie. Elle rit, elle babille follement et si parfois elle est triste, la chère mignonne, c'est de penser qu'on lui fait si longtemps attendre son bonheur.

PIERRE, *secouant la tête.*

Le fait est, qu'il ne serait peut-être pas mauvais de hâter un peu la fin de ces ennuyeuses formalités, voilà

au moins un grand siècle qu'elles durent, et... moi aussi, le temps commence à me paraître long!

MADAME LAROCHE, *dégageant sa responsabilité.*

Ne vous plaignez du retard qu'à M. Rousseau, c'est à sa minutie d'ancien homme de loi que vous le devez... Mme de Sermage a en lui une confiance sans bornes, elle ne voit que par les yeux de M. Rousseau, n'écoute que lui, et...

PIERRE, *inquiet.*

Il ne fait pas d'opposition à mon mariage, au moins?

MADAME LAROCHE, *rassurante.*

Non, certes, bien au contraire...

PIERRE, *inquiet.*

Et Mme de Sermage?...

MADAME LAROCHE, *haussant les épaules.*

Mme de Sermage, non plus!...

PIERRE, *s'avançant rassuré.*

Et vous dites que Mlle Gabrielle?...

MADAME LAROCHE

Est transportée... au septième ciel!...

PIERRE

Alors, qu'attendent-ils tous? Les parents sont consentants, les notaires se sont rencontrés, que faut-il encore?... Est-ce qu'au dernier moment M. de Sermage se repentirait de m'avoir donné sa parole?

MADAME LAROCHE, *indignée.*

Que les amoureux sont donc insupportables!... Qu'allez-vous chercher là? Pourquoi vous mettre ainsi martel en tête?... Mais, dans tous les mariages, il y a comme cela un temps d'arrêt, un moment de réflexion pour... tout bien peser une dernière fois et ne point laisser de place aux regrets. (*Riant.*) Tout s'arrangera, soyez sans crainte, et promptement.

PIERRE, *effrayé.*

Serait-il survenu quelque... empêchement?

MADAME LAROCHE, *embarrassée.*

Mais non, mais non!... rien...

PIERRE, *se levant et très net.*

Madame, je vous en conjure. Si vous savez quoi que ce soit, ne me le cachez pas.., la vérité, la vérité même cruelle, vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je vis et qui me tue.

MADAME LAROCHE, *simplement.*

Mais, je vous l'assure, je ne sais rien, moins que rien!... Peuh! un de ces mille potins que les envieux mettent en circulation à l'approche de tout grand mariage et auxquels les gens sérieux ne s'arrêtent pas.

PIERRE, *vivement.*

D'elle, de moi, que dit-on?

MADAME LAROCHE, *se lève pour s'en aller et prend son porte-carte posé sur la table.*

Des choses dont il est absolument inutile que je vous entretienne; car, avec votre exaltation, vous trouveriez tout de suite d'effroyables complications où il ne faut voir que... le dépit... de quelque prétendant malheureux.

PIERRE, *nerveux, se contenant.*

Madame, je suis très calme, je suis tout-à-fait calme. et c'est, très calme, que je vous demande en grâce de ne laisser subsister entre ma fiancée et moi aucun secret, aucune cachotterie, si mesquine, si insignifiante soit-elle. (*Il la fait rasseoir.*) Je veux que ma femme me connaisse comme je désire la connaître.

MADAME LAROCHE, *haussant les épaules.*

Monsieur Vidalinc, vous êtes un homme raisonnable, vous n'allez pas attacher de l'importance à des papo-

tages de salon... On cause de l'un, de l'autre, on dit du mal des gens, pour alimenter la conversation.

PIERRE, *interrogateur, s'assied sur l'escabeau.*

On fait courir sur mon compte quelque calomnie?

MADAME LAROCHE

Tellement... extravagante! que c'en est risible. (*Une pose.*)

PIERRE, *violent.*

Voyons, parlez, répondez-moi, ne me laissez pas à la torture, quelles sont ces calomnies, ces infamies?

MADAME LAROCHE, *se levant.*

Quand je vous disais! tenez, vous voilà en colère avant même de savoir ce dont il s'agit!

PIERRE, *lui prenant les mains et la ramenant fébrilement.*

Ne jouons pas au plus fin, chère Madame, je ne suis pas diplomate, et je ne comprends pas que dans une situation pareille on parle à mots couverts... J'aime la franchise, je suis franc, je demande la réciproque... Vous avez beau nier, M. de Sermage ne veut plus de moi pour gendre... je m'en étais bien aperçu... et s'il faut vous dire la raison, c'est que ce serait déroger pour sa fille que d'épouser un homme qui l'aime, mais qui s'appelle Pierre Vidalinc!

MADAME LAROCHE

Ah! mon cher ami, que vous connaissez mal Monsieur de Sermage, si vous saviez comme il fait bon marché de ces préjugés! (*Elle s'éloigne de quelques pas.*)

PIERRE, *hochant la tête.*

Mon père n'est qu'un maçon!

MADAME LAROCHE, *rit tout en regardant une ébauche à l'aide de sa face à main.*

Allons, un des premiers entrepreneurs de Paris!

PIERRE

Moi-même, que suis-je? un tailleur de pierres un gâcheur de plâtre!

MADAME LAROCHE, *toujours regardant les maquettes.*

Vous êtes, mon ami, une coquette qui attend un compliment à la réplique, vous voulez que je vous répète que vous êtes le plus goûté de nos artistes, le plus estimé de nos statuaires. (*On frappe.*) Je ne suis pas venue ici pour vous faire des compliments. (*On refrappe, Marie entre. Madame Laroche continue l'inspection de l'atelier vers la droite.*)

SCÈNE II

PIERRE, MADAME LAROCHE, MARIE.

PIERRE, *brusquement.*

Qu'est-ce que vous voulez?

MARIE

C'est Mme la comtesse de Stainville... Elle fait demander si elle peut parler à Monsieur? C'est pour son buste.

PIERRE, *contrarié.*

Encore!

MARIE, *empressée.*

Elle n'a qu'un mot à dire à Monsieur.

PIERRE

Comme si j'avais la tête à cela! (*A Marie, à mi-voix.*) Répondez-lui qu'elle m'ennuie!

(*Mme Laroche entend et sourit.*)

MARIE, *étonnée.*

Mais, monsieur...

PIERRE, *pour l'éloigner, très catégorique.*

Dites que je suis en séance, et, que je ne peux pas me déranger pour l'instant.

(*Marie sort.*)

SCÈNE III

PIERRE, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE, *le regardant à travers sa face à main.*

Eh bien! Envoyer promener aussi cavalièrement les comtesses! Ce n'est pas trop mal pour un tailleur de pierres et un gâcheur de plâtre!

PIERRE

Ah! ne riez pas, je vous en supplie, si vous vous doutiez de ce que je souffre!.. (*Allant à elle*) Dites-moi plutôt ce qu'on peut bien avoir inventé sur mon compte?

MADAME LAROCHE, *mystérieuse.*

Pour vous parler franchement... je l'ignore, et... c'est M. Rousseau qui s'est fait l'écho de ce méchant bruit.

PIERRE, *impatienté.*

Enfin, de quoi s'agit-il?

MADAME LAROCHE, *se récriant.*

Voyez, comme c'est vraisemblable! On lui aurait affirmé qu'un membre de votre famille se serait rendu coupable autrefois, d'une... indélicatesse.

PIERRE, *indigné.*

On a dit cela devant lui et il n'a pas protesté! on me calomnie, on m'injurie, et Monsieur Rousseau accepte tout, il croit tout?

MADAME LAROCHE

Je n'ai pas dit qu'il fût personnellement question de vous, l'accusation reste dans le vague, comme toutes celles qu'il est impossible de préciser, on dit : un membre de la famille Vidalinc... (*Elle s'asseoit sur le divan.*)

PIERRE, *avec emportement.*

Eh ! ma famille ou moi, c'est tout un !... Mais, quels mensonges apportent-ils à l'appui de leurs insinuations, qu'ont ils encore imaginé ?

MADAME LAROCHE, *haussant les épaules.*

C'est grotesque !... Et il faut être M. Rousseau pour y prêter attention : (*jouant avec sa face à main*) la personne en question aurait détourné des fonds à elle confiés ?

PIERRE, *s'asseyant en face d'elle.*

Alors, moi, Pierre Vidalinc, j'appartiendrais à une famille de voleurs ! Ah ! si jamais, j'aurais pu m'attendre à semblable qualification !... Qui a osé dire cela ?

MADAME LAROCHE, *le calmant.*

Ne vous emportez pas ! Il est clair comme le jour qu'il y a confusion de noms. M. de Sermage n'en a pas douté, et quant à M. Rousseau...

PIERRE, *amer.*

L'obligeant Monsieur Rousseau !..

MADAME LAROCHE.

Oui, l'obligeant Monsieur Rousseau. Eh bien cinq minutes d'explication avec lui, auront vite dissipé ce nuage... (*Elle se lève.*) J'en suis tellement convaincue que je suis venue vous trouver avant que personne autre ne vous en parlât, et pour éviter que vous ne fassiez des sottises ; avec le caractère emporté que je vous connais !

PIERRE, *ironique, debout.*

Je serais l'homme le plus paisible de la terre, avouez qu'il me serait difficile de me contenir en face de rivaux assez lâches pour me salir ainsi !

MADAME LAROCHE, *d'un ton dégagé.*

Croyez-moi, mon ami, ne prenez pas les choses au tragique et ne voyez là qu'un quiproquo... M. Rousseau doit passer chez vous cette après-midi, pour parler de l'affaire.

PIERRE, *étonné.*

De quelle affaire ?

MADAME LAROCHE

De ces propos ridicules !.. Vous voilà averti, je vous en prie, ne soyez pas violent avec lui, maîtrisez vous un peu ! C'est un maniaque, mais c'est un excellent homme, ne le brusquez pas.

PIERRE, *ironique.*

Au contraire, je lui adresserai tous mes compliments sur la noblesse de son rôle et le félicit.rai de sa délicatesse.

MADAME LAROCHE

Non, ne soyez pas ironique, le pauvre homme sera le premier à regretter sa méprise et vous n'aurez pas à l'avenir, de plus chaud défenseur. (*Elle lui tend la main.*) Allons, au revoir, beaucoup de calme, un peu de patience, et... à bientôt la publication des bans !

PIERRE, *l'accompagnant jusqu'à la porte.*

Ah ! j'arrive presque à en douter !

MADAME LAROCHE, *rassurante.*

Moi, j'ai le pressentiment que le jour de votre mariage est beaucoup plus proche que vous ne le pensez. (*Elle sort. Pierre l'accompagne quelques pas et rentre.*)

PIERRE, *après avoir fermé la porte.*

Oh! les scélérats!... les monstres! (*Il se jette sur le divan, montre le poing dans le vide, frappe sur la table.*) Ah! si jamais je tiens le calomniateur (*Il se lève, traverse la scène et s'arrête frappé d'une réflexion soudaine, près d'une selle.*) Pourquoi l'as-tu laissé partir?... Elle savait tout... il fallait la questionner jusqu'au bout! (*Il jette de la glaise qu'il a prise machinalement et marche à grands pas dans l'atelier.*) Elle y croit donc, elle aussi, à ces inventions!... Ils sont donc tous contre moi? (*Il retombe sur le divan.*)

Marie qui a frappé, refrappe et entre.

SCÈNE IV

PIERRE, MARIE

PIERRE, *apèrs un silence.*

Quoi encore?

MARIE

Madame la comtesse est toujours au salon qui attend?

PIERRE

Dites-lui qu'il m'est impossible de la recevoir aujourd'hui... Mon père est-il là?

MARIE

Monsieur doit être en train de causer dans la serre avec des messieurs.

PIERRE, *agité.*

Allez le prévenir que je l'attends tout de suite ici.. Trouvez un prétexte quelconque.

MARIE, *simplement.*

Je dirai que Monsieur vient de recevoir de mauvaises nouvelles.

PIERRE

Qui vous parle de ça ?

MARIE, *embarrassée.*

Je ne sais pas... je croyais...

PIERRE, *impatienté.*

Dites à mon père de venir ici et n'ajoutez rien de plus.

MARIE, *sans bouger de place.*

Faudra-t-il aujourd'hui aussi, commander des fleurs, chez Lachaume ?

PIERRE

Pourquoi pas ?

MARIE

Je ne sais pas ; je demande à Monsieur.

PIERRE, *hésitant.*

Ne commandez rien... j'y passerai.

MARIE

Bien, Monsieur. (*Elle sort par la porte de droite.*)

PIERRE, *triste.*

Des fleurs. (*Il prend une photographie sur la table.*) Pauvre chère ! (*Il la rejette.*) Ça doit être... M. de Ronjécourt ! (*Il se promène et s'arrête.*) Ça ne peut être que lui ! (*Après un instant de réflexion.*) Enfin, Rousseau viendra... lui, c'est un homme... (*Au milieu de l'atelier.*) Et pourquoi me disculper, me disculper de quoi ? (*Avec énergie.*) Non !

Vidalinc entre par la porte de droite.

SCÈNE V

PIERRE, VIDALINC

VIDALINC, *joyeux.*

Marie est venue me dire tout courant que Madame Laroche sortait de chez nous ?... Tu as du nouveau ?

PIERRE

Oui, Madame Laroche sort d'ici, et elle vient de m'en apprendre de jolies ! (*Il s'asseoit sur un escabeau à droite.*)

VIDALINC, *debout.*

Quoi donc ?... Est-ce que M. de Sermage se serait ravisé ?

PIERRE, *montant peu à peu.*

Monsieur de Sermage hésite, et Monsieur de Sermage hésite, parce qu'il doute de moi, de ma famille, de notre honorabilité !. . Comprends-tu cela ?... douter de notre honorabilité ?

VIDALINC, *surpris.*

Et pour quelle raison ?

PIERRE

On lui a raconté je ne sais quelle histoire... peut-être a-t-il reçu une lettre anonyme ; enfin (*se levant*), aujourd'hui, il faut que je fasse la preuve de mon honorabilité !

VIDALINC, *se croisant les bras, scandalisé.*

Je ne suis pas curieux, mais, sacré tonnerre, je voudrais savoir ce qu'ils peuvent te reprocher ! (*Se rapprochant de Pierre.*) Peut-être... une petite femme par là... une femme mariée ?

PIERRE, *secouant la tête et marchant dans l'atelier.*

Ah ! leur complot est bien plus perfidement tramé, il ne me vise pas directement. Ce mensonge eût été trop aisé à découvrir. On n'affirme rien, on laisse planer des soupçons sur un membre de ma famille que l'on ne veut pas nommer...

VIDALINC, *intrigué, s'asseyant.*

Quels soupçons ?

PIERRE, *avec violence en frappant sur une selle.*

Dire qu'il se rencontre des individus assez vils pour imaginer de telles calomnies !... Oh ! mais, ça ne se

passera pas ainsi !... (*S'approchant de Vidalinc.*) Ils prétendent qu'un des nôtres, dont ils seraient bien empêchés de dire le nom, s'est rendu coupable d'un acte ignoble, ils disent qu'il y a parmi nous un voleur !

VIDALINC, *riant.*

Et toi, nigaud, tu t'emballes et tu prends ça au sérieux !... Il faut en rire... A qui feront-ils croire ?... C'est insensé ! Voyons, quelqu'un de la famille a-t-il jamais passé en jugement ? Autant vaudrait prétendre qu'un des nôtres a été raccourci place de la Roquette !

PIERRE

C'est qu'il ne s'agit pas d'une accusation en l'air, ils ont l'audace d'apporter des faits à l'appui de leur mensonge : le coupable se serait approprié des fonds à lui confiés.

VIDALINC, *plus sérieux.*

En tout cas les poursuites ont été bien secrètes puisque ni toi ni moi n'en savons rien.

PIERRE, *allant vers le divan.*

Quoiqu'il en soit, l'obligeant M. Rousseau est allé immédiatement faire part de cette découverte à Monsieur de Sermage.

VIDALINC, *se lève.*

Et il l'a écouté ?

PIERRE, *se retournant.*

Non seulement il l'a écouté, il l'a cru, et il vient de me dépêcher Madame Laroche pour m'avertir que son fidèle Rousseau passerait ici, cet après-midi, et que j'aie à lui fournir les preuves de mon innocence (*Il s'asseoit.*)

VIDALINC, *se rapprochant et avec stupéfaction.*

De ton innocence ?

PIERRE

Enfin... oui... de notre innocence... (*Un temps.*). Tout bien réfléchi, j'estime que ni les miens, ni moi, n'avons à justifier de notre conduite devant qui que ce

soit... je n'admets pas qu'on puisse mettre une minute en suspiscion notre honorabilité. (*Mouvement de Vidalinc.*) N'est-ce pas ton avis?

VIDALINC, *approuvant.*

C'est absolument mon avis.

PIERRE, *se levant.*

Ce n'est donc pas d'eux que viendra la rupture, mais de moi.

VIDALINC

Pour cette parole en l'air... tu veux...

PIERRE, *s'appuyant sur l'épaule de son père.*

Vois-tu, père, malgré tout, ces gens nous méprisent! Nous supposer capables d'abuser d'un dépôt à nous confié! De quelle boue nous croient-ils donc sortis!... Ah! je te le disais bien, nous avons eu tort d'aller chez eux?... Pourquoi tous les évènements jusqu'ici ont-ils si providentiellement favorisé la réalisation de mon rêve, et pourquoi ai-je aimé?... Ça devait finir ainsi?...

(Il retombe sur le divan.)

VIDALINC, *s'asseyant près de lui.*

Voyons, voyons, il ne s'agit pas de faire l'enfant et de pleurer comme un gamin. Pourquoi irais-tu au devant d'une rupture, quand il n'en est pas question, au contraire?... Tu connais bien Madame Laroche, c'est une bavarde qui exagère tout à plaisir! Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle t'a dit. M. de Sermage est un homme assez bien élevé pour faire bon marché des cancans et...

PIERRE *se lève et s'éloigne vers la droite.*

Le bruit circule habilement lancé par un auteur inconnu et on l'accepte, ça me suffit! (*Se retournant.*) Mais je te répète, ça ne se passera pas comme ça, je te le jure bien! Des bavardages, c'est possible, en tous cas, je saurai bien y couper court à ces bavardages,

VIDALINC, *effrayé, allant à Pierre.*

Que feras-tu? que veux-tu faire?

PIERRE, *revient.*

Je vais aller de ce pas trouver M. de Sermage et le sommer, ou de me nommer le voleur ou de dénoncer le calomniateur.

VIDALINC, *haussant les épaules.*

Tu ne peux pas faire ça!.. tu semblerais attacher à ces commérages une importance...

PIERRE, *net.*

Qu'ils ont! A part l'accusation d'assassinat je crois que celle de vol est suffisamment infamante?

VIDALINC, *inquiet.*

Certainement... je ressens aussi vivement que toi l'injure... cependant crois-moi, ne cède pas à un premier mouvement d'irritation... songe que ton bonheur en dépend.

PIERRE, *simplement.*

Mon bonheur n'a plus de poids quand dans l'autre plateau de la balance, j'ai l'honneur de ma famille et le mien. (*Violent.*) Je ne suis plus le fiancé de Mademoiselle de Sermage, je suis un homme insulté qui se venge. (*Il s'éloigne nerveusement.*)

VIDALINC, *cherchant à le calmer.*

Mon enfant, crois en mon expérience... Tu penses bien que ce n'est pas moi qui te donnerais jamais un conseil contre ton honneur... contre notre honneur... Laisse-moi faire, je recevrai M. Rousseau, nous causerons en bons amis, sans nous fâcher, et cela vaudra mieux que tes cris et tes menaces.

PIERRE, *très excité va prendre son chapeau et son pardessus.*

Non, il n'y a pas à discuter, tout ce que vous pourrez dire, M. Rousseau et toi, ne servira à rien. Du reste, un arrangement interviendrait à présent que je le refuse-

rais. Me serait-il possible de me retrouver face à face avec M. de Sermage, sans lui dire combien je trouve indigne sa façon d'agir... Non... Ah ! ils veulent savoir qui je suis... Eh bien, ils l'apprendront, et je vais le leur montrer.

VIDALINC, *effrayé, l'arrêtant.*

Attends, au moins, Monsieur Rousseau... Prends conseil de Madame Laroche puisque tu ne veux plus m'écouter !.. Ne t'emporte pas !.. On a toujours tort de se fâcher... Pierre...

PIERRE, *violent.*

Ces choses là demandent à être tirées au clair sur le champ.

VIDALINC, *embarrassé.*

Il s'agit sûrement d'une confusion de nom... il n'en manque pas des Vidalinc ! Peut-être est-ce... une mauvaise interprétation donnée à une action... toute simple.

PIERRE, *allant vers la porte*

En ce cas, je le saurai !

VIDALINC, *avec autorité.*

Pierre !.. je ne veux pas que tu y ailles !..

PIERRE, *se retournant comme pour tranquilliser son père.*

Je suis raisonnable et saurai me conduire.

VIDALINC, *avec plus d'autorité et de force.*

Tu n'iras pas !.. je ne veux pas !

PIERRE, *catégorique, allant à la porte.*

Ni toi, ni d'autres, personne ne m'en empêchera.

VIDALINC, *le retenant par le bras.*

Tu n'iras pas.

PIERRE, *riant.*

Mais, laisse-moi, père, tu me ferais bien croire...

VIDALINC, *affolé.*

Malheureux !

(*Long silence.*)

ı ı RRE, *après avoir regardé son père qui détourne la tête.*

Alors !... Ils ont dit vrai... (*Gestes de désespoir de Vidalinc.*) Dans notre famille... On a volé !...

VIDALINC, *est tombé sur un escabeau, vivement* Non!... (*Plus bas.*) Mais !... Je t'ai bien raconté dans le temps...

PIERRRE, *net.*

Raconté quoi ?

VIDALINC, *écrasé.*

L'histoire de Bernard.

PIERRE

Bernard, celui qui, lorsque tu étais à deux pas de la ruine, t'avait prêté de l'argent.

VIDALINC

Oui... Eh bien, cet argent... il ne me l'avait pas prêté, il me l'avait confié !... C'était pour spéculer sur des terrains du côté de l'Arc-de-Triomphe... parce que dans sa position officielle il ne pouvait pas le faire, et, pour être à couvert, il n'avait pas même voulu accepter un reçu... Poussé à bout... j'ai fait un emprunt.

PIERRE, *se rapprochant.*

Tu as restitué depuis ?...

VIDALINC, *accablé.*

D'emprunt en emprunt, j'ai tout englouti.

PIERRE

Oui, mais depuis, depuis, tu as rendu cet argent ?

VIDALINC

Quand j'aurais pu le lui rendre, il était mort. (*Silence.*) J'étais affolé par la perspective de la banqueroute, de la misère... j'avais de l'argent sous la main... je savais que Bernard était riche, très riche...

PIERRE

Et les héritiers ?

VIDALINC

Ils n'ont pas réclamé... ils n'avaient pas de titres !. .

PIERRE, *se croisant les bras en face de son père.*

Alors notre fortune... ce bien dont nous jouissons, notre considération, tout cela est volé, et pour me le révéler tu attends que l'on me jette l'injure à la figure ! Tu attends le moment où je vais donner à une honnête femme le nom dont je suis fier pour m'apprendre que ce nom est flétri... Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé toute ma vie dans la misère ? Pourquoi ne m'avez-vous pas, dès l'enfance, habitué à la honte?... C'est trop dur à mon âge ! (*Il se jette sur le divan et enlève son chapeau.*)

VIDALINC, *réfléchissant et en aparté.*

Je parie que c'est notre ancien agent d'affaires, cette canaille de Verdier, qui aura parlé.

PIERRE, *violent.*

Et peu importe de qui vient la dénonciation, le coupable, quel est-il? (*Il se lève et marche dans l'atelier.*) Sentir s'anéantir d'un seul coup tout ce qui constitue pour vous l'honnêteté, la loyauté... se voir forcé de mépriser l'homme que vous vénériez le plus au monde... s'entendre insulter et ne pas pouvoir répondre... être obligé de courber la tête et lorsqu'on vous appelle voleur, répondre c'est vrai... Ah ! non ! cette vie n'est pas faite pour moi. (*Se tournant vers Vidalinc avec sévérité.*) A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus votre fils, je quitte cette maison, je ne veux rien, plus rien de ce qui me vient de vous...je...

(*On frappe, Marie entre.*)

SCÈNE VI

PIERRE, VIDALINC, MARIE

PIERRE, *durement.*

Que voulez-vous ?

MARIE

C'est M. Rousseau qui demande à parler tout de suite, tout de suite à Monsieur...

VIDALINC, *qui s'est levé à Pierre réfléchissant.*

Tu ne peux le recevoir !

MARIE

Je vais dire que Monsieur est sorti ?

PIERRE, *arrêtant Marie.*

Non... faites-le entrer.

VIDALINC, *effrayé.*

Tu n'y penses pas!... une discussion avec lui à présent... je t'en supplie Pierre.

PIERRE, *très net.*

Soyez tranquille, il n'y aura pas d'éclat. (*A Marie.*) Faites ce que je vous dis.

(*Marie sort.*)

VIDALINC, *humble.*

Tu ne pourras pas maîtriser ta colère... tu vas faire quelque folie... prends garde.

PIERRE, *hautain.*

J'ai, je crois, acquis aujourd'hui le droit de me conduire moi-même et de me passer de vos conseils. M. Rousseau réclame une explication, il l'aura. (*Vidalinc fait mine de se retirer*).

PIERRE, *sévèrement*

Pourquoi vous en allez-vous, auriez-vous peur maintenant... Restez-là, il est convenable que le père soit présent quand le fils règle les conditions de son mariage.

VIDALINC, *serrant les poings.*

Tu es cruel!

PIERRE

Eh, vous pouvez bien prendre votre part de l'affront (*plus bas*) croyez-vous que je ne souffre pas moi... que je ne souffre pas toutes les douleurs qu'un honnête homme puisse souffrir... croyez-vous que mon cœur n'est pas déchiré...

La porte s'ouvre, Marie fait entrer M. Rousseau. Pierre et Vidalinc prennent une position cérémonieuse.

SCÈNE VII

PIERRE, VIDALINC, ROUSSEAU

ROUSSEAU *entre en souriant, son chapeau à la main.*

Bonjour, Messieurs... Ah, combien je suis heureux de vous rencontrer tous les deux, (*tendant la main à Vidalinc*) comment cela va-t-il?... C'est une bonne étoile qui m'a fait monter chez vous. (*Il pose son chapeau sur la table.*) Je passais dans la rue, (*il va à Pierre*) et je me suis dit : Si j'allais un peu serrer la main à notre cher fiancé, (*il serre la main à Pierre*) ça fait tant de plaisir de voir des gens heureux.

PIERRE, *trés froidement.*

Monsieur Rousseau, vous venez, je le sais, m'entretenir d'une affaire de la plus haute gravité.

ROUSSEAU, *stupéfait.*

Moi ! vous parler d'affaires!... pas le moins du monde! Il n'y a pas, à Paris, d'homme moins affairé que moi.

PIERRE

Il est absolument inutile, Monsieur, de prendre tant de précautions pour dissimuler le but de votre visite,

c'est aggraver l'injure, et, si vous le voulez bien, nous irons droit au fait.

ROUSSEAU, *regardant Vidalinc, appuyée contre une selle.*

Mais, je tombe des nues! De quoi Monsieur votre fils veut-il me parler? (*A Pierre.*) Qui vous a fait injure?

PIERRE

Je précise, on a raconté et vous vous êtes fait l'écho de cette calomnie auprès de Madame de Sermage, que quelqu'un de ma famille avait commis un vol.

ROUSSEAU, *étonné.*

Moi?... Jamais je n'ai parlé de cela! Votre religion a été surprise, mon cher ami... Je...

VIDALINC, *à mi-voix.*

Je te disais bien.

PIERRE, *embarrassé.*

Cependant Madame Laroche...

ROUSSEAU, *l'interrompant.*

Il se peut qu'on ait fait courir des bruits malveillants sur votre compte; mais, ni mon ami de Sermage, ni moi... Voleur, comme vous y allez!... Je crois, oui, avoir vaguement entendu parler... peut-être est-ce bien par madame Laroche, d'une histoire d'argent prêté... (*Mouvement de Vidalinc et de Pierre, Rousseau riant.*) Mais, lors même que les faits seraient prouvés, cette affaire ne vous toucherait en rien... Vous n'êtes pas solidaire de tous ceux qui portent votre nom.

PIERRE, *vivement.*

Pardon, Monsieur, plus que jamais alors qu'ils sont calomniés, j'entends l'être.

ROUSSEAU, *prenant Pierre par le bras.*

Mais, mon cher ami, ne vous enflammez pas, là, tout de suite, au premier mot; asseyez-vous,... causons. (*Il fait asseoir Pierre sur le divan et s'asseoit à côté de lui. Vidalinc impatienté marche dans le*

fond de l'atelier, puis revient.) Il serait vraiment regrettable de brlser un avenir comme le vôtre pour un incident de si minime importance. Vous savez en quelle estime vous tient monsieur de Sermage, mieux que moi vous pouvez apprécier les tendres sentiments de mademoiselle Gabrielle, ne faisons de chagrin à personne et par quelques concessions mutuelles tout s'arrangera.

PIERRE, *nerveux*.

Je vous écoute.

ROUSSEAU

Voici, ce à quoi mon ami de Sermage s'était arrêté : il demandait simplement qu'une fois mariés... (*Il s'arrête et désigne Vidalinc de la tête.*)

PIERRE

Vous pouvez parler devant mon père, je n'ai aucun secret pour lui. (*A Vidalinc.*) Père, viens donc t'asseoir ici. (*Il lui montre l'escabeau en face.*) Que demande Monsieur de Sermage ?

ROUSSEAU, *embarrassé*.

Il dési e qu'une fois mariés... vous soyez chez vous, absolument chez vous.

PIERRE

Je l'entends bien ainsi.

ROUSSEAU

Vous recevrez, bien entendu, vos amis,... les amis de madame, la famille de Sermage.

PIERRE, *vivement*.

Et la mienne...

ROUSSEAU

Oui... oui certainement... tant que vous voudrez... vous irez la voir.

PIERRE, *se levant*.

Très bien, monsieur, cela me suffit. Si je ne me trompe, votre ami n'attacherait qu'une médiocre con-

fiance à l'honorabilité de ma famille ; en revanche, il accepterait argent comptant les calomnies de M. de Ronjécourt.

ROUSSEAU, *se levant à son tour.*

Madame Laroche vous l'a nommé !

PIERRE

Ce que je tenais à savoir, vous venez de me l'apprendre. Vous aurez l'obligeance de répondre à celui qui vous envoie, que dans ma famille on n'accepte pas ausi facilement la honte que dans la sienne. Nous sommes tous gens d'honneur, entendez-vous, tous !.. Je lui en donne ma parole en lui rendant la sienne.

VIDALINC

Pierre !

ROUSSEAU

Mais... mais...

PIERRE, *regardant son père.*

Nous sommes tous gens d'honneur !

ROUSSEAU

Personne ne le conteste, mon cher ami, et il faudrait être bien incrédule pour en douter encore après la loyale explication que nous venons d'avoir.

PIERRE

Je le regrette, Monsieur, il est trop tard, j'ai rendu sa parole à Monsieur de Sermage, et quant à Monsieur de Ronjécourt, je vous prie de lui annoncer que ce soir il recevra deux de mes amis.

VIDALINC, *vivement.*

Ah ! pour çà, non... c'est de la folie... tu ne te battras pas !

ROUSSEAU, *conciliant.*

Ce n'est pas sérieux !.. au point où en sont les choses... rompre... faire ce scandale !..

PIERRE, *avec fermeté.*

Je vous prie de ne pas insister, ma résolution est irrévocable.

ROUSSEAU

Ne puis-je pas à mon tour vous exposer les raisons qui...

PIERRE, *violent.*

Je vous répète, Monsieur, que c'est inutile.

ROUSSEAU

Vous voilà en colère contre moi, maintenant, écoutez-moi... je ne peux pas vous quitter ainsi !

PIERRE, *hors de lui.*

Préférez-vous que je vous jette à la porte... Ne comprenez-vous pas que chacune de vos paroles est une injure, que vous m'insultez chez moi et qu'à la fin ma patience est à bout. Partez !.. (*Il ouvre la porte.*)

ROUSSEAU, *prenant son chapeau et s'éloignant.*

Je vous demande pardon, je croyais...

PIERRE

Je vous fais grâce de vos protestations. (*Il referme la porte.*)

SCÈNE VIII

PIERRE, VIDALINC.

VIDALINC, *allant à son fils.*

Pierre !

PIERRE, *l'écartant.*

Ah ! vous, laissez-moi ! laissez-moi ! (*Il se jette sur le divan, le visage enfoui dans un coussin et sanglotant.*)

VIDALINC *s'asseoit machinalement sur un escabeau le regard fixe, comme un homme ahuri et écrasé de de douleur. On frappe à la porte, il se lève, va ouvrir et par l'entrebaillement répond :*

C'est bon, c'est bon; tout à l'heure! (*il referme la porte, redescend vers le divanet d'une voix sombre.*) Pierre, écoute-moi... je ne veux pas que tu te sacrifies pour moi... ce serait aggraver encore ma faute et redoubler mes remords... J'ai été coupable, c'est à moi seul d'en supporter les conséquences... non à toi .. Je te remercie de ta générosité, c'est trop et je ne peux pas l'accepter... Nous nous quitterons... tu ne me reverras plus... Je restituerai le capital et les intérêts, je retournerai en Auvergne, habiter mon village... Toi, tu seras heureux, tu auras le bonheur que tu mérites... tu ne te battras pas... tu épouseras celle que tu aimes...

PIERRE, *levant la tête et avec amertume.*

Commettre une lâcheté de plus, n'est-ce pas, pour bien montrer que je suis votre fils! (*Il serre les poings, se redresse.*)

VIDALINC

Mais s'il te tue!

PIERRE

Je ferai mon possible pour cela... Ne faut-il pas laver ce nom que vous avez sali! (*Il se lève prend son chapeau et se dispose à partir.*) Vous avez tué mon cœur, qu'on prenne ma vie à présent, cela m'est égal.

VIDALINC, *suppliant.*

Pierre! mon fils! mon enfant!.. aie pitié de moi... aie pitié de ton père!

PIERRE, *qui s'est avancé vers la porte, se retourne.*

Vous n'êtes plus mon père! vous n'êtes qu'un voleur? *Pierre sort. Vidalinc tombe à genoux.*

(*Rideau.*)

TABLE

—

THÉORIE

—

PRATIQUE

